

Yak Rivaïs

Francoquin

III. Filasse



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquaine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périple du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
3 : FILASSE



Cet ouvrage est paru en 1967 aux éditions Gallimard.

© Yak Rivals / Sous la Cape, 2011.

Yak Rivaïs

 Les Aventures du
Général Francoquin

(Francoquin 3 : Filasse)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape

L'évasion.

Chou-Baby est assise dans un fauteuil. À côté d'elle, il y a un plateau sur une tablette. Elle mordille une poire. À l'entrée de Mistress elle se lève...

– Ne bougez pas, recommande Mistress à voix haute pour la sentinelle. Votre père m'envoie vous aider à faire vos bagages. Chou-Baby s'est levée, fébrile et chuchote :

– Catt-bis vient me prendre à 20 heures. Il m'a proposé de l'épouser.

– Vous y avez consenti ?

– Oui. Je l'aime.

– Vous en êtes sûre, n'est-ce pas ?

– Oh oui. Je l'aime.

– Tant mieux, dit Mistress.

– Vous avez l'air soucieux, remarque Chou-Baby. Qu'avez-vous ?

– Rien, élude Mistress. Un peu de fatigue, je pense.

– Dois-je réellement faire mes bagages, Mistress ?

– Oui. Si quelqu'un passe les prendre, il ne doit rien soupçonner. Où sont vos valises ?

– Dans l'armoire. Il y a aussi un grand sac. Mais... j'aurai besoin de mes affaires ?

– Rassurez-vous. Nous allons bourrer vos valises de vêtements inutiles, d'objets encombrants, pesants de préférence.

Nous ferons un ballot de ce dont vous aurez besoin, et vous emporterez ce ballot. Étalez par terre – dans la chambre adjacente, il ne s'agit pas qu'on vous surprenne! – deux longues robes, tête à tête. Nouez solidement les quatre manches entre elles. Rassemblez tout ce que vous pensez devoir garder pendant que je me charge de vos valises.

Chou-Baby se transfère, va et vient en silence, encombrée.

– Aidez-moi, demande Mistress. Il me faut les draps du lit.

Chou-Baby rit nerveusement. Les draps sont repliés dans les valises. Les deux femmes retendent le lit. Chou-Baby change de chambre, appelle à son tour :

– Mistress?

Qui arrive. Le ballot est volumineux. Mistress trie l'essentiel :

– Un foulard je vous prie? Une ceinture de robe? elle demande.

Et le ballot est ficelé :

– Il ne s'ouvrira pas, affirme Mistress. Vos chaussures?

– Je les oubliais! s'écrie Chou-Baby en courant les quérir.

– Liez-les ensemble au moyen des lacets, dit Mistress. Nous les attacherons au ballot. (C'est fait. les deux femmes soufflent. Mistress pousse le ballot derrière un meuble :) Rentrons dans votre chambre et verrouillons vos bagages.

– Vous viendrez me voir? demande Chou-Baby.

– Je ne sais pas où vous allez, fait observer Mistress.

– Chez Catt-bis, certainement. Où voulez-vous que nous allions?

– Je ne sais. Si c'est chez les Cyclopus, j'irai vous voir dès que possible. Tout dépendra des réactions de vos parents.

– Oui, dit Chou-Baby. J'ai un peu peur. Est-ce normal?

– C'est humain, je suppose, dit Mistress. Vous aimez ce garçon ?

– Oui. Assurément je l'aime. Assurément j'abandonnerais tout pour fuir avec lui. Oui. Mais j'ai peur. J'ignore où je vais. Si je reverrai ma famille. J'ai peur de choisir si gravement...

– Si vous aimez, dit Mistress, le choix n'est pas si grand ?

– Oui, sourit Chou-Baby. Vous avez raison. Je suis nerveuse. Peut-être en somme ai-je surtout peur de descendre deux étages suspendue à une corde !

– C'est très romanesque, en effet, reconnaît Mistress. Mais à 20 heures, tout le monde sera au théâtre. Peut-être quitterez-vous plus prosaïquement le palais en empruntant les escaliers.

– Je viens prendre vos bagages, Mademoiselle, déclare Peter. Sont-ce les valises ?

– Vous attendez depuis longtemps ? demande Mistress entrant dans sa chambre et allumant.

– Éteignez, ordonne Catt-bis. Il va être l'heure. Comment est Chou-Baby ?

– Nerveuse, dit Mistress. Où l'emmèneriez-vous ?

– Chez moi.

– Nous avons préparé un ballot de ses affaires. Je vous avertis au cas où par émotion elle omettrait de vous en parler...

Entrée de N'a-qu'un-Ceil, qui allume.

– Éteins ! souffle Catt-bis.

– Je n'aime pas qu'un type reste dans l'obscurité avec ma femme, grogne N'a-qu'un-Ceil. (Puis :) Tu as apporté la corde ?

– Sous ton lit.

– Bon. (Changeant de conversation :) Je ne sais pas ce qu’a Franquin, mais il a dû manger de la carne!

– Il a des ennuis, dit laconiquement Mistress.

– Il t’a fait des confidences?

– Il ne doit pas être loin de 20 heures, maintenant? dit Catt-bis. Il est peut-être préférable que j’attende les trois coups de la pièce?

– Oui, dit Mistress. Pourvu que Chou-Baby n’ait pas peur...

– De quoi a-t-elle peur? dit N’a-qu’un-Ceil. De la corde?

– Oui, dit Mistress. Cela fait plus de deux étages.

– Sortez par la porte, dit N’a-qu’un-Ceil. Pourquoi tout ce théâtre quand une porte vous tend les bras?

– Non, démontre Catt-bis. Chou-Baby ne peut sortir de sa chambre sans que la sentinelle donne l’alerte. Elle pourrait à la rigueur sortir d’un autre appartement que le sien, mais pour y accéder, il faudrait utiliser la corde. Horizontale par-dessus le marché. C’est la descente par corde qui est la plus réalisable.

– Mais non, dit N’a-qu’un-Ceil. Demain, Franquin saura que sa fille est partie. Dans ce cas, pourquoi ne pas assommer la sentinelle et sortir par la porte?

– Si quelqu’un passe dans le couloir cette nuit, objecte Catt-bis, il constatera qu’il n’y a plus de sentinelle?

– Dans ce couloir, réplique N’a-qu’un-Ceil, la nuit, on ne voit que des ombres. Des ombres, c’est simple à réaliser. Il y a une salle pleine d’armures.

– Tu crois que cette ruse... commence Catt-bis...

– Évidemment. L’important, c’est de sortir. Que l’enlèvement soit découvert demain matin ou tard dans la nuit, quelle différence? Vous serez loin, et vous aurez largement eu le temps de tirer un coup.

– Ohhh, gémit Mistress. Le grossier personnage!

Dans le palais, le clairon sonne la charge.

– C'est le théâtre! s'excite Mistress.

Musique. Bruit de pas dans le couloir, ponctué de coups de clochette et de cris à intervalles réguliers. La porte s'ouvre, Haricot passe la tête dans l'entrebâillement et lance, comme un appel de rémouleur de rues :

– Thé-ââât'! Psession fataaaa!

Et ding-ding, elle referme. Bruits décroissants.

– Va, dit N'a-qu'un-Ceil à Mistress. Réserve ma place. Je vais l'aider.

– Bonne chance, souhaite Mistress...

Elle se met à pleurer, Catt-bis ne sait que dire...

– Voilà les femmes! rit N'a-qu'un-Ceil. Ne pleure pas! Tu la reverras!

– Pardonnez-moi, dit Mistress... C'est stupide... Je réserve ta place...

– Comment procédons-nous? demande Catt-bis.

– Tu t'introduis dans la chambre comme prévu par le balcon. Tu dis à la petite d'appeler la sentinelle et tu l'assomes. La sentinelle. C'était une amphibologie, comme dirait Mary. Bon. Vous vous déguisez. Tu couches un traversin dans le lit pour faire croire à un éventuel visiteur qu'il est occupé. On ne sait jamais. Sa mère pourrait s'attendrir jusqu'à désirer la regarder dormir après le spectacle. Pendant ce temps, je vais chercher une armure que je fige devant votre porte. Je gratterai à la serrure pour vous avertir. Vous sortirez, je vous précéderai dans les escaliers. OK?

– OK, dit Catt-bis en ouvrant la fenêtre. Merci.

Nous suivrons N'a-qu'un-Ceil, et tant pis pour le romanesque. Il marchait d'un bon pas. Encore une amphibologie. Intervient le Jésuite :

– Vous n'allez pas au spectacle ?

– Pas le temps, répond N'a-qu'un-Ceil sans s'arrêter.

L'autre le rattrape :

– Vous avez raison ! il approuve, lui emboîtant le pas. Une pièce obscène, selon toute vraisemblance.

– Ah ?

– *Possession fatale*, ça s'intitule. Je sais que le vocabulaire a des exigences, et qu'il convient d'appeler les choses par leur nom, mais un chat n'est souvent qu'un vulgaire matou. Qu'en pensez-vous ?

– Je n'aime pas les chats. Je ne peux pas les sentir.

– C'est un point de vue, concède le Jésuite. On prétend que ce sont les tempéraments dominateurs, voire les dictateurs, qui détestent les chats. Personnellement, ce sont les chiens. Mais je n'ai jamais pu déterminer quel trait de mon caractère cela révélait. C'est pourtant infernal. Une zoophobie. Je ne peux les voir, et ils me le rendent. Si je déambule où il y ait un chien, c'est semble-t-il, plus fort que lui : il jappe, il clabaude, il aboie, me bondit dans les jambes, crachant et cherchant à mordre. J'ai toutes les peines à m'en défaire. Les petits primordialement. Les roquets. (Temps de galop muet dans un couloir. Le Jésuite s'essouffle :) Où allons-nous ? À ce train, je ne vous suivrai pas longtemps !

– J'espère, dit N'a-qu'un-Ceil. (Mais, devant l'air douloureux du Jésuite :) Accordé. Je consens à vous emmener si vous me jurez le secret.

– S'agirait-il de quelque besogne inavouable ? demande soupçonneusement le Jésuite.

– Qu'est-ce qui est avouable et qu'est-ce qui ne l'est pas? rétorque sceptiquement N'a-qu'un-Ceil. Vous jurez, ou vous partez?

– Je veux bien. Où allons-nous?

– Chercher une armure, répond N'a-qu'un-Ceil. Nous l'afficherons devant une porte.

– C'est donc une farce! s'écrie joyeusement le Jésuite soulagé. Je suis friand de farces! Quand j'étais au collège, j'ai peint des rayures sur le cheval du Général!

– Franquin?

– Non, rit le Jésuite. Le Général des Jésuites. Vous n'avez pas l'air très au fait?

– Vous savez, dit vaguement N'a-qu'un-Ceil, moi, les curés...

Devant la porte de la chambre de Chou-Baby, N'a-qu'un-Ceil se débarrasse en silence de son fardeau métallique.

– Est-ce à la fille du Général que nous faisons une farce? se renseigne le Jésuite. Je ne vois pas la sentinelle?

– Ça fait partie du scénario, dit N'a-qu'un-Ceil en grattant la serrure.

La porte s'ouvre. Paraît prudemment Catt-bis, et derrière lui, N'a-qu'un-Ceil devine Chou-Baby travestie. Le Jésuite et Catt-bis font chacun un bond en arrière en se reconnaissant:

– Ho! s'écrie Catt-bis repoussant la porte. Nous sommes trahis!

– Hé? s'écrie le Jésuite. Que se passe-t-il?

N'a-qu'un-Ceil l'entraîne à l'écart dans une encoignure:

– Fermez ça! Vous avez juré!

– Mais, dit le Jésuite, que fait ce...

– C'est une farce! gronde N'a-qu'un-Ceil. Vous avez juré! Silence!

– Ma conscience! s'écrie le Jésuite. Je puis avoir juré et

m'en repentir, ceci n'exclut pas cela. D'ailleurs, je n'ai pas à proprement parler «juré». À votre question «vous jurez ou vous partez», rappelez-vous, je répondis «je veux bien». Cela pouvait vouloir dire que je...

N'a-qu'un-Œil gémit dramatiquement :

– Ça me fait braire! Ça me fait iotacismer! Piour iune fiois quie jie rrigiole aviec iun Jiésuite!

– Ça me trouble, moi, dit le Jésuite, de penser que ma conscience puisse m'amener à accomplir le contraire de ce qu'elle devrait dogmatiquement me dicter. La situation est tragique.

– Je ferais mieux de vous taper dessus, réfléchit N'a-qu'un-Œil.

– Ce ne serait pas une solution. Encore que ça me tirerait provisoirement d'embarras, et que le martyr ne m'effraie point.

– Pour la dernière fois, menace N'a-qu'un-Œil, vous vous taisez?

– Je n'ai pas le choix, calcule le Jésuite. Mais je réprouve...

– En silence!

Et retour à la porte. N'a-qu'un-Œil gratte et regratte. Rien. Pousse la porte, rien encore. La fenêtre est grande ouverte sur le balcon, et N'a-qu'un-Œil se précipite; la corde se balance, et dans la rue décroît le bruit de galopade. N'a-qu'un-Œil se retourne vers le Jésuite, qui, atterré, vient de découvrir la sentinelle endormie et ligotée derrière l'armoire :

– Bon, conclut N'a-qu'un-Œil, je vais au théâtre. Venez-vous?

Un père.

C'est aux alentours de cinq heures que Francoquin s'en fut chez sa fille, dans l'intention de l'éveiller, de lui faire ses premiers adieux, dans une réconciliation sans excès. S'étant rasé, vêtu, mais sommeillant encore, il parvint à la porte :

– Salut, dit-il au passage...

Il ne réalisa le silence de l'homme en faction qu'une fois la porte ouverte sur le lit vide et la vraie sentinelle attachée dans un coin. Un long moment, il fut sans voix. Puis, se ruant à la fenêtre il voit la corde, tourne la tête, égaré, regarde le billet sur la table, s'en empare en tremblant, les yeux remplis de larmes, le lit vingt fois sans comprendre, et balbutie : « Chers Père et Mère, J'aime Catt-bis Cyclopus de toute mon âme. Je ne puis me résoudre à gâcher ma vie en me séparant de lui. Nous allons nous marier. Quand vous trouverez ce mot, j'espère que vous n'aurez pas trop de peine. Pensez à votre fille qui est heureuse, et le sera parfaitement quand elle pourra de nouveau vous embrasser sans avoir à pleurer l'époux qu'elle s'est choisi. Votre fille chérie, Chou-Baby. » Francoquin tombe dans le fauteuil, pleure en silence. Thérèse, en peignoir, qui arrive dans le but d'embrasser sa fille elle aussi, trouve la porte béante, la sentinelle s'efforçant d'arracher le bâillon qui l'étouffe, son mari affalé dans le fauteuil, inerte. Elle pousse un cri :

– Où est Chou-Baby ?

Défait, décomposé, il lui tend le billet. Elle s'approche craintivement, mains tendues, parcourt le billet, le relit, le laisse choir d'émotion :

– Chou ! Chou-Baby ! elle crie. Ma fille !

Elle s'élance, court dans le couloir, Francoquin l'entend hurler et pleurer, des portes s'ouvrent. Bientôt N'a-qu'un-Ceil et Mistress apparaissent les premiers, sans parler. Mistress ramasse le billet, le lit, le pose sur la table, pendant que N'a-

qu'un-Ceil délivre le soldat. Mistress reste debout près de Francoquin qui semble rêver. Hélène se tient dans la porte :

– Que se passe-t-il ? s'enquiert-elle à voix basse...

– Sa fille s'est enfuie, répond doucement Mistress comme dans la chambre d'un malade...

Francoquin tourne ses regards vers le lit, se soulève...

Peter entre, hésitant, se décide :

– M^{me} Heintzbrück et Zelma sont au chevet de votre femme...

Francoquin se lève, absent. Hélène prend connaissance du billet à son tour, tandis que N'a-qu'un-Ceil et Mistress laissent pendre leurs bras, inutiles...

– Ma fille... commence Francoquin d'une voix brisée, et soudain il éclate en sanglots, des sanglots violents, irréguliers.

Mistress Mary esquisse un geste de réconfort, se retient...

– Asseyez-vous, dit-elle, asseyez-vous ?

– Ma fille, répète Francoquin sans répondre – a-t-il entendu ? – Ma petite fille... Pourquoi ?

Hélène repose le billet sur la table :

– Elle l'aime, plaide-t-elle doucement. Elle est heureuse...

– Ma fille... répète Francoquin le regard fixe et les joues humides... Ma petite fille... Pourquoi...

Chez les Cyclopus. La demande.

En entendant galoper le cheval, Hyn se dresse. Il est devant la porte close du camp, dans le petit matin brumeux. Voici Francoquin qui talonne sa monture et la cabre !

– Je vous attendais, dit Hyn calmement, saisissant la bride du cheval.



– Où est ma fille? rauque Francoquin. Ma fille! Où est Chou-Baby?

– Descendez de cheval, dit Hyn. J'ai à vous parler. De votre fille précisément.

– Vous avouez! Où est Chou-Baby?

– Descendez de cheval.

– Où est Chou-Baby? Où est-elle?

Hyn marche lentement sous bois. Il se tourne vers Francoquin sans s'arrêter. Ils marchent.

– Général, dit Hyn, nous parvenons vous et moi à un âge réputé solide. Mais la vie assène de furieux coups à tout âge, et nous y sommes d'autant plus vulnérables que nous ne le paraissons pas. On vous l'a dit sans doute, la femme que j'aimais m'a quitté. J'ai souffert. Je souffre encore sous une autre forme. Aujourd'hui, c'est votre fille qui vous abandonne, courant vers ce qu'elle appelle l'amour et la liberté. Ne protestez pas, laissez-moi parler. Votre fille est partie par amour, et elle a la chance que mon jeune frère en soit réellement épris. Si elle pense être heureuse « par » un homme, Catt-bis est cet homme. Croyez pourtant que dans la mesure de mes moyens, je me suis montré hostile aux projets de mon frère.

– Heureux de vous l'entendre dire! s'écrie Francoquin. Le salaud!

– Ne parlez pas de la sorte; mon frère n'a rien d'un salaud, et si vous n'étiez pas aveuglé par la douleur, légitime, de « perdre » une jeune fille que vous chérissez, vous en conviendriez volontiers. Si je me suis opposé à ses projets, voyez-vous, ce n'est pas pour des raisons de bonne morale. Mes raisons ressemblent aux vôtres. Je me trompais, sans doute, mais je pensais que votre fille ne saurait convenir à mon frère. Pour

lui, je souhaitais une fille forte, active, décidée, plus à l'image en fin de compte de celle que j'aimais. Les vues que nous composons, les vœux que nous formulons un peu dictatorialement pour ceux que nous aimons, ne correspondent pas à leurs désirs propres. Je me suis heureusement aperçu que mon frère était libre, et qu'il avait raison.

– Ah vous trouvez !

– Ne soyez pas agressif. Il a raison parce que c'est son choix, pas le mien. D'ailleurs, maintenant que j'ai conversé longuement avec la demoiselle, je sais qu'elle va changer parce qu'elle est suffisamment riche pour changer, et je crois qu'elle me plaira comme si je l'avais moi-même choisie pour lui...

– Très flatté. Où est Chou-Baby ?

– Je lui ai parlé longuement hier soir, dit Hyn cueillant une poignée de myrtilles. Je voulais être certain qu'elle ne se laissait pas aller à une rêverie poétique, comme c'est souvent le cas chez les donzelles, surtout « bourgeoisement » éduquées. Ils s'aiment.

– Ça je m'en fiche bien ! Je suis venu chercher ma fille.

– Ils s'aiment. Ils se conviennent. Qu'y puis-je ? Qu'y pouvez-vous ? Je suppose que vous avez de bonnes raisons de protester ? Une union avantageuse en vue ?

– J'aurais voulu la marier plus fastueusement, oui, dit Francoquin. Votre frère, me plaît plutôt, je l'admets. Mais Chou-Baby est une enfant...

– Elle a vingt ans révolus, dit Hyn. Ce n'est plus une enfant. Quand nous avons formulé les premières thèses de la révolution, voyez-vous, Catt-bis avait à peu près dix-huit ans. Il a librement choisi d'être à nos côtés. Il avait assez d'intelligence déjà pour décider gravement de soi-même. Il a un bel avenir. Depuis longtemps je crois qu'il... Cela n'a pas d'importance pour l'instant à vos yeux. Hier soir, après que je leur

ai parlé, ils sont allés chez eux, comme mari et femme, et je ne m'y opposai pas.

– Ils...

– Ils ne sont pas mariés selon vos coutumes. Catt-bis, pas plus que moi, ne croyons en une divinité quelconque. Cependant, Catt-bis est prêt, pour l'amour de Chou-Baby, à légitimer leur union, comme vous le voudrez.

– Ils...

– Je vous demande officiellement la main de votre fille pour mon frère.

Francoquin vient d'écraser entre ses doigts une poignée de myrtilles inconsciemment cueillies, et le jus ruisselle, comme du sang. Ses yeux s'embuent.

Derrière la vitre d'une fenêtre, au premier étage, un visage apparaît. La fenêtre s'ouvre, et Chou-Baby regarde son père en silence. Il est en bas, près de Cyclopus Hyn, assez petit finalement, un peu tassé. Chou-Baby esquisse un geste et disparaît à l'intérieur de la pièce.

Chou-Baby et Catt-bis descendent lentement l'escalier de bois, et s'arrêtent. Francoquin tend des bras tremblants, et Chou-Baby s'y précipite, pleure et rit...

– Chou-Baby, dit Francoquin lui caressant les cheveux, pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi ?

– Père, dit Chou-Baby amenant Catt-bis par la main. Voici Catt-bis. Nous nous aimons.

– Je sais, dit Francoquin. Je sais. Ta mère...

Chou-Baby s'alarme. Francoquin s'assied, balayant tout de la main, appréhensions, discussions...

– Monsieur, lui dit Catt-bis, j'aime Chou-Baby. Je veillerai sur elle comme sur moi, plus peut-être. Je vous demande sa main...

– Il serait temps, fait Francoquin...

– Père? s'écrie Chou-Baby à ses genoux. Donnez-nous votre accord?

Francoquin regarde sa fille, la relève:

– Lève-toi. De toute façon, mon accord...

– Père?

Francoquin lui caresse la joue:

– Gamine. Sale gamine...

– Père?

– C'est l'accord de ta mère qu'il vous faut... Le mien...

– Tu nous le donnes?

– Je n'ai pas le choix, constate Francoquin. (Chou-Baby se jette dans ses bras, assise sur ses genoux, l'embrasse fougueusement sur les deux joues. Il perd l'équilibre et manque choir de sa chaise avec elle:) Holà! Doucement, sauvageon! (Il rit, détendu, s'adresse à Catt-bis:) Est-elle aussi véhémence au lit?

Catt-bis sourit, embarrassé. Chou-Baby rougit, se relève:

– Père! dit-elle sur un ton de reproche...

– Quoi? fait Francoquin. J'ai fait l'amour avant toi. (Puis à Catt-bis:) Au moins est-elle saine?

– Vous faites un beau jeune couple, reconnaît Francoquin. Mon revolver, je comptais bien lui céder la parole. La vie ne coïncide pas toujours avec nos plans et, cette fois, vous en avez le bénéfice. Si je vous avais trouvés il y a une heure, vous étiez bons pour le jeu de massacre.

– C'est pour éviter cela que je vous attendais, intervient Cyclopus Hyn.

– Sais-tu, père, annonce Chou-Baby, Catt-bis va m'apprendre à monter à cheval, à tirer...

– Quand je pense, soupire Francoquin, à l'argent que je dépense pour qu'un Jésuite lui apprenne à couper les cheveux en quatre!

– À propos? dit Francoquin. Mistress Mary était-elle au courant de tes projets d'évasion?

– Non, répond Catt-bis pour Chou-Baby déconcertée. J'ai tout arrangé seul.

– Ouais, dit Francoquin qui n'est pas dupe. C'est bon à savoir.

– Père! supplie Chou-Baby. Mary est ma seule amie! Je veux dire Mistress Mary. Je ne voudrais pas que...

– Je ne suis pas un anthropophage! prétend Francoquin indigné.

– Général, dit Hyn, nous avons examiné hier soir votre proposition. Il y a du tirage. Toutefois, les liens qui vont s'établir entre nous ne manqueront pas d'inspirer confiance aux irréductibles – c'est-à-dire Fédor. Je vais faire prévenir Fédor

et Double-Mouche que la réunion prévue pour ce matin aura lieu au palais. Allons dès maintenant demander la main de la demoiselle à sa mère.

Dehors, N'a-qu'un-Ceil, Slim, Labosse, Max, et Requiem, à cheval, attendent.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? dit Francoquin.

– Tu es parti tout seul, explique N'a-qu'un-Ceil... Nous avons cru...

Les cavaliers traversent la ville qui s'éveille. Francoquin met pied à terre devant le palais, Hyn l'imité...

– Heu, glub, dit Francoquin prudemment, il vaut mieux que j'aille en éclaireur ?

Francoquin frappe et entre. Sa femme est étendue dans son lit, et demande en soufflant, mourante :

– Chou-Baby ?

Francoquin sourit, rassurant :

– Asseyez-vous, Thérèse. (Il lui installe les coussins dans le dos.)

– Merci, souffle-t-elle. Où est Chou-Baby ?

– Dehors, glub. Elle va bien.

Thérèse soupire, soulagée :

– Tant mieux. Il ne lui a pas... ?

– Ma foi, heu, glub, gasp. (Francoquin attire une chaise :) Nous nous montrâmes égoïstes, car en somme, heu, glub, sob, Chou-Baby est une femme désormais, regardez-la. Elle aime, vous savez. Glub. Si, si.

– Que me contez-vous là ? dit Thérésa. Quel est ce langage ? Est-ce que ce voyou lui aurait... ? Répondez ! Répondez, Joaquin Alvarez, je vous somme de répondre !

– Bah. Il ne lui fit que ce qu'elle espérait. Je vous pose une question : avons-nous le droit de sacrifier notre fille à...

– Silence ! Ne me faites pas perdre patience ! Expliquez-vous !

– Bon, dit Francoquin décidé : Cyclopus attend sur le parvis pour vous demander la main de Chou-Baby et le reste...

– Quoi ? crie Thérésa. C'est ainsi que vous allâtes la « récupérer » ? menteur ! Serpentithèque ! Sélénite ! Que c'est beau la force ! La puissance ! Vous allez voir ! Vous allez voir ! Je la récupère en deux temps ! Ah oui ? C'est ça votre récupération ? Crocodicile ! Caduc ! Taisez-vous ! Plus un mot ! Quant à votre Cyclopette...

– Mais Thérésa...

– Dehooors !

Il bondit à la porte alors que, s'étant munie d'oreillers, elle ouvre le feu selon les plus nobles conventions de l'exécution sommaire. Il fuit et elle pleure.

– Père ? s'alarme Chou-Baby.

– Elle proteste, explique Francoquin. (Et à Hyn :) Elle refuse d'entendre parler de vous.

– Je suis venu, dit Hyn, précédez-moi ?

– C'est risqué, avertit Francoquin.

Francoquin frappe et entre, essuie une pantoufle à bâbord, et ressort en fermant la porte aussitôt.

– Ouvrez, ordonne Hyn calmement.

Il se présente dans l'encadrement au moment où arrive un vase en tir tendu, mais avant que Thérèse ait réalisé que ce n'est pas Francoquin qui sert de cible, il sort son colt et fait feu. Le vase éclate juste devant lui et Thérèse pousse un grand cri ! Le silence subit fait apparaître Francoquin dans l'entrée :

– Est-elle morte ? il demande.

– Madame, dit Hyn, j'ai à vous parler.

– Heu. Oui. Oui. Je vous en prie, fait entendre Thérèse, s'asseyant dans son lit. Heu. Asseyez-vous. Excusez le désordre. Vous comprenez. Prenez un siège ?

Il la prévient tout de suite :

– Je ne m'étendrai pas.

– Mon frère... commence Hyn...

– Votre frère ?

– Aime follement votre demoiselle, et il est follement aimé d'elle. Je viens vous prier de consentir à leur union.

– Heu. Vous comprenez.

– Je devrais faire ma demande en gants blancs ? dit Hyn.

– Les voilà ! annonce sonorement Francoquin du couloir, et Catt-bis et Chou-Baby font leur entrée avec lui.

– Catt-bis, dit Hyn, présentez des excuses à Madame pour l'enlèvement de son enfant, et vous, jeune femme, sollicitez le pardon de votre mère.

– Madame, récite Catt-bis, nous vous prions de bien vouloir nous pardonner. Nous n'avons pas songé à la peine que nous causerions.

– Maintenant, la demande! dit Hyn.
– Madame j'ai l'honneur, j'ai l'honneur de vous demander de m'accorder la main de votre fille – excusez-moi c'est la première fois.

Un silence. Thérèse regarde sa fille, attendrie:

– Chou-Baby? Tu l'aimes donc?
– Oui, mère.
– C'est fou ce que ça va me vieillir! s'affole Thérèse. C'est effrayant!

Réunion. Décisions graves. Cyclopus Hyn mène le jeu.

Chacun de son côté, Fédor Yashpoutine et Double-Mouche arrivaient.

– Je me marie, leur annonce Catt-bis dans le couloir.
– Condoléances, dit Double-Mouche cigare aux dents. Tu aurais été plus avisé en prenant une maîtresse: on en change quand on en a marre.

Dans l'escalier qui mène chez Francoquin, Double-Mouche parle :

– Prof a fait une découverte.
– Laquelle? demande Catt-bis.
– Une espèce d'engin à lancer. Ça semble intéressant.
– C'est au point déjà? s'enquiert Hyn.
– Prof le prétend. Il procède aux expériences ce matin.
– De quoi s'agit-il? se renseigne Francoquin.
– D'un engin. Ça se lance comme un caillou et ça explose. Théoriquement.
– Za marchera, dit Fédor. Pas zeulement en théorie.

- Qu'est-ce que tu en sais? lance Double-Mouche.
- J'ai dezziné le projet inicial.

Chez Francoquin commence une conversation aride:

– Général, dit Hyn, nous avons longuement commenté votre proposition. Comme je vous en ai fait part, Fédor estime que la confiance que nous pouvons vous accorder doit être très «contrôlée». Il a raison en ce sens que vous n'êtes pas votre maître; et par suite, vous aider à devenir puissant sans garanties pour nous lui semble une grave erreur. À nous aussi, je l'avoue. Cependant, le prochain mariage de Catt-bis éclaire un peu la situation, surtout quand on sait à quel point vous chérissiez votre fille. Fédor?

– Je ne zuis pas contre le projet. J'exige des garanties. J'entends que des accords zoient préalablement établis, et pour commenzer au zujet du projet en queztion. Je me réjouis du mariage de Catt-bis, je lui en fais compliment, mais la politique n'est pas la noze, et zi nous devons entrer en fianzailles avec le général Franquin, il faut que ze zoit pour quelque chose. Comme, en ze qui me conzerne, je ne zurprendrai perzonne en disant que ze n'est pas la pazzion, parlons du contrat de mariage.

– Messieurs, dit Francoquin, je suis conscient de la justesse de vos arguments, et j'apprécie votre franchise à mon égard. Mais l'automne est la saison des pluies. Il pleut déjà peut-être à la frontière. Si nous voulons anéantir les bandes contre-révolutionnaires...

- Réactionnaires, coupe Fédor.
- Si vous voulez. Si nous devons les anéantir il faut agir

vite, par surprise, sans permettre à l'Empereur alerté de « m'aviser » qu'elles sont à sa solde. Tout doit s'accomplir en trois jours maximum.

HYN. – Fédor?

FÉDOR, lisant ses notes. – Un: qu'entendons-nous par «anéantizzement» des bandes réaczionnaires? Deux: que faire des prisonniers? Trois: qui commanderait l'expédition? Quatre: attitude envers les Mezzieurs?

DOUBLE-MOUCHE, applaudissant. – Lorsqu'il parle il me remue!

– Pour le point 4, dit Francoquin, je puis avancer un embryon de réponse. Les Messieurs dépêcheront certainement un émissaire de taille, et «vous» leur parlerez... de ce qui vous concerne.

– Il y a des problèmes qui ne nous concernent pas? fait naïvement Double-Mouche.

– Oui, répond Francoquin. Avant que tu n'abattes Nez-de-Suce, il m'a parlé d'un vague complot. Ça intéressera ces Messieurs du point de vue politique intérieure...

– Et que comptes-tu tirer de ce puits?

– Des pouvoirs. De l'argent. Bref.

– Alors cela pourrait nous concerner, évalue Double-Mouche. Attention où tu poses tes grands souliers.

– Je ne suis pas fou. J'espère obtenir le maximum par tous les moyens, voilà tout. Vous m'avez mal compris.

– Certainement, dit Hyn. Réglons le point le plus banal en apparence et pourtant le plus délicat. Le reste en découlera. Le numéro 2: les prisonniers. Votre avis, Général Franquin?

– Une distinction s'impose, il me semble, entre vos compatriotes, traîtres, et les miens, mercenaires.

– Tu n'es pas «censé» savoir qu'ils sont tes compatriotes, tu oublies? s'amuse Double-Mouche allumant un nouveau cigare.

– C'est un prétexte, fait remarquer Francoquin, être « censé » ou non car...

– Exact, coupe Fédor. Un prétexte. Que « vous » avez choisi d'exploiter.

– Oui, admet Francoquin. Mais jugeriez-vous des mercenaires comme des traîtres ?

– À coup sûr. Zi je commandais.

– Qui commandera ? demande Francoquin.

HYN. – Fédor.

FRANCOQUIN. – Pourquoi lui ?

HYN. – Parce que, moi absent – je reste ici, il y a trop à faire – Fédor est le seul en mesure de donner un ordre admis « sans discussion » par les trois APL. Je ne « nomme » pas de Commandant en Chef. Vous, Général Franquin, Double-Mouche, Fédor, Slim, et Catt-bis, aurez voix égale. Mais si vous concevez des plans de combat, c'est à Fédor qu'il faudra les soumettre : il est le seul à pouvoir les faire appliquer rapidement.

– Bon, dit Francoquin. Quand partirons-nous ?

– Ce soir. Nous constituerons trois détachements munis d'un armement léger, de cent hommes chacun, et commandés respectivement par Double-Mouche, Catt-bis et vous Général, et Fédor. Vous voyagerez une partie de la nuit. Vous vous reposerez au matin. Vous devriez accrocher l'ennemi demain après-midi.

– Aurons-nous l'appui des Indiens ?

HYN. – Leur neutralité. Je remettrai pour eux un message à Slim. D'autres questions ? (Il se lève, on l'imité.)

– Oui, dit Catt-bis. Quand est-ce que je me marie ?

Chou-Baby et les lesbiennes.***M^{me} Heintzbrück passe à l'offensive.***

Alors que se tenait cette importante réunion, Chou-Baby était entrée dans le mystérieux placard, avait silencieusement fait coulisser la porte paroi, était montée au grenier. Elle allait, heureuse et pensive. Un bruit vague et léger vint troubler sa méditation, et comme elle se présente dans la porte, un spectacle inopiné la cloue sur place sans un son. Sur le vieux lit à baldaquin, M^{me} Heintzbrück et M^{me} de Wagerstein, nues absolument, s'affairent, accouplées. Elles n'ont rien entendu.

Elles s'embrassent à pleine bouche, à pleine langue, vautreées, seins contre seins, ventre à ventre, cuisses mêlées. Chou-Baby est saisie. Des vêtements traînent sur les vieux meubles, à terre, une robe est suspendue à un tableau, l'autre est jetée sur le cheval de bois verni. Les deux femmes bourdonnent. M^{me} Heintzbrück faisant volte-face par-dessus Zelma, se met en position pour la lécher, sans cesser un instant de la palper, d'être palpée par elle, se soulevant légèrement afin que pendent lourdement ses seins dans les paumes fébriles de sa partenaire aux cuisses frémissantes et crispées, et soudain s'écrie :

– Ho!

Et comme Zelma pivote, Chou-Baby se sauve en courant!

– Chou-Baby! Chou-Baby! crie M^{me} Heintzbrück sautant du lit, courant nue derrière elle...

Chou-Baby reprenait ses esprits en courant. Elle fut devant l'appartement de Mistress, et machinalement frappa. Les deux femmes s'embrassèrent :

– J'ai appris la bonne nouvelle, dit Mistress. Je vous félicite. Entrez?

– Je viens de voir une chose laide, dit Chou-Baby tandis que Mistress referme la porte. Laide.

– Qu’avez-vous vu ? sourit Mistress. Asseyez-vous ?

Elle s’assied elle-même dans un fauteuil, croise les jambes, les dénudant, rabat son peignoir.

– J’ai surpris deux femmes, dit Chou-Baby. Entre elles. Nues. M^{me} Heintzbrück et M^{me} de Wagerstein. Vautrées. Nues. Dans un grenier. Un grenier peuplé de vieilleries charmantes, où Catt-bis m’avait introduite... C’était un secret...

Quand M^{me} Heintzbrück rhabillée, ayant frappé, entra, Chou-Baby sursauta !

– Excusez-moi, dit M^{me} Heintzbrück à Mistress. Je voudrais parler à M^{lle} dom Franquin. J’ai frappé chez elle, mais...

C’est une invitation à se lever, mais Chou-Baby ne bouge pas, obstinément :

– Je... Je préfère rester ici, dit-elle.

– Je n’ai jamais mangé personne, dit M^{me} Heintzbrück avec un engageant sourire...

– Je vous laisse, offre Mistress en se retirant. J’ai à faire à côté.

– Mon enfant, prononce aimablement M^{me} Heintzbrück en prenant Chou-Baby par le bras pour l’asseoir, et s’asseyant elle aussi, vous venez par hasard de nous surprendre, M^{me} de Wagerstein et moi...

– Que faisiez-vous dans mon grenier ! Que voulez-vous ?

– Ne soyez pas agressive, enfant, dit doucement M^{me} Heintzbrück. Ceux qui nous guidèrent dans ce grenier n’avaient pas précisé qu’il vous « appartient »...

– Que voulez-vous? répète un peu peureusement Chou-Baby.

– Vous parler. Qu’une femme éprouve de l’amour pour une autre femme, il n’y a pas de quoi damner le plaisir sexuel! Cela concerne ces deux femmes, vous ne croyez pas? Que vous nous ayez surprises ne vous donne pas droit de juger? Pourquoi vous êtes-vous enfuie comme une sotte?

– C’était...! Comment pouvez-vous commettre...! Comment!!!

– N’exagérons rien. Vous avez vu deux femmes nues, je suppose que ce n’étaient pas les premières. Nous faisons l’amour: y a-t-il matière à hurler? Bien que nous n’ayons plus, M^{me} de Wagerstein et moi, l’âge des tendrons, nous sommes encore «visibles» je pense. Vous êtes excessivement émotive.

– Pourquoi vous justifier si cette horreur ne concerne que vous? argumente Chou-Baby.

M^{me} Heintzbrück soupire:

– Nous n’aimerions pas que l’affaire s’ébruitât, comprenez-vous? Nous ne nous sentons pas coupables, car nous sommes amoureuses l’une de l’autre. Vous ne vous êtes pas sentie coupable en fuyant cette nuit avec un homme, chère enfant? Pourtant, vous engagiez votre famille, lorsque nous n’engageons que nous. Zelma hélas vient d’essuyer un grand malheur – vous savez? Le Banquier? Il s’est suicidé. Jeté de cette fenêtre ou de la fenêtre voisine je ne sais exactement. La pauvre...

– M^{me} de Wagerstein semblait consolée sans scrupule, mord Chou-Baby.

– Ne soyez pas cruelle, et sotte, dit M^{me} Heintzbrück sans se fâcher. Zelma et moi nous nous aimions avant la mort du Banquier. D’ailleurs, il le savait...

– Et ne protestait pas? Vous mentez.

– Pourquoi aurait-il protesté? Son orgueil n’était pas en

cause: je suis une femme. (M^{me} Heintzbrück hoche la tête:) Vous ignorez tout de la vie, son élasticité, sa complexité. Un jour, peut-être, vous me comprendrez. Je vous souhaite d'avoir envie d'aimer une femme, par curiosité, pour le plaisir, pour un éventail de motivations. (Chou-Baby rit.) Riez, enfant. Vous êtes au bord de nous crier des injures à Zelma et à moi-même, parce que, ingénue, vous nous avez surprises au paroxysme de nos rapports amoureux. Mais méditez ceci: on ne prend pas un train qui roule déjà vite. On le prend à l'arrêt. Après, il accélère, et quand vous ne vous souciez plus d'être son passager, il vous emporte...

– Que voulez-vous dire?

– Si cela vous arrive, vous ne vous en apercevrez pas, presque pas. Quelques attouchements suffiront, quelques regards parfois, et puis, davantage, et encore, et encore, et vous en exigerez encore plus. Votre train prendra de la vitesse. Nul doute alors que pour un éventuel observateur naïf, vous serez atroce, etc. Je ne veux pas me justifier, je le répète, car je suis libre. Je veux vous convaincre de ne pas bavarder, parce que la foule est prête à cracher comme un cobra. Zelma et moi sommes amant et femme en nos accouplements qui vous sont monstrueux. La sagesse pour vous consiste à vous taire. Vous comprendrez plus tard.

M^{me} Heintzbrück se lève. Chou-Baby la regarde et détourne les yeux...

– Vous avez peur de moi? demande M^{me} Heintzbrück souriante. Vous ne pouvez plus me regarder en transparence, comme si je n'existais pas?

– Je ne vous vois pas comme avant, convient Chou-Baby. Je vous ai vue...

Elle se tait. M^{me} Heintzbrück hoche la tête:

– Un détail change souvent notre façon de voir, et en parti-

culier les gens. Surveillez-vous donc ? Vous vous apercevrez que votre comportement naturel va bien plus loin que vous pensez.

– Que voulez-vous dire ?

– Au revoir, dit M^{me} Heintzbrück toujours souriante, et elle sort.

Saisie, Chou-Baby retrouve Mistress allongée sur son lit, et lisant.

– L'entretien est terminé ? s'enquiert Mistress en refermant son livre. Ne faites pas cette tête ! Cette dame ne vous a pas assaillie, je suppose ?

Elle s'assied, croisant les jambes, rabattant son peignoir, désigne un siège à son élève.

– Madame Heintzbrück, dit Chou-Baby, affirme qu'on peut devenir comme elle sans s'en rendre compte. Qu'en pensez-vous ?

– Il y a deux jours, rappelle Mistress, vous n'étiez pas amoureuse.

– Ce n'est pas comparable, observe Chou-Baby. Je ne crois pas.

– Bien sûr. Mais M^{me} Heintzbrück ne vous donne que son avis. Rien ne vous oblige à le partager.

– Non, sourit Chou-Baby... Ce qu'elle prétend est effrayant pour moi, en tout cas. Quand elle est partie, je l'ai regardée et, malgré moi, presque sans y penser, j'ai baissé les yeux. M^{me} Heintzbrück m'a dit alors que si je réfléchissais à mon comportement je m'apercevrais qu'il va plus loin que j' imagine.

– Évidemment. Je vous caresse ou vous embrasse plusieurs fois par jour. C'est infiniment plus dans les faits qu'un cille-ment de M^{me} Heintzbrück. En ce moment, nous débattons de

questions érotiques. Notre conversation pourrait devenir à son tour érotique. La complicité la plus ambiguë pourrait s'établir. Si je revois en pensée votre arrivée dans « MA CHAMBRE », je vous ai dévoilé deux fois « MES JAMBES », et peut-être pis car j'ignore jusqu'où vous eûtes loisir de visionner ! (Mistress Mary éclate de rire, et Chou-Baby l'imité. Mistress se lève, la prend par le bras :) Ne vous condamnez plus à de pareilles réflexions. Si un jour vous vous sentez en ardent désir de prendre femme, il sera temps d'échafauder ! Pour lors, c'est un homme qui met votre cœur en musique !

Elles rient, reviennent dans la première chambre :

– Je vous poserais bien une question, dit Chou-Baby. Mais je voudrais être assurée d'obtenir une réponse franche...

– Posez votre question, dit Mistress. Nous verrons.

– Avez-vous eu déjà envie d'aimer une femme ou d'être aimée par une femme ?

– Oui, dit Mistress.

– Alors, demande Chou-Baby timidement, c'est un désir naturel ?

– Naturel est un mot dangereux, dit Mistress. Votre quête eudémonique vous entraîne à prêter aux mots un sens rigoureux, unique, voire à négliger l'imposant bagage qu'ils véhiculent – vous avez raison pour vous j'en conviens. Mais, que signifie « naturel » ? Ceci, à peu près : conforme à l'ordre de la nature. L'ordre. La nature. Que sont l'ordre et la nature, Chou-Baby, dans les rapports sexuels ? Rapidement, on s'aperçoit qu'une évidence explosive nous épie, que – si l'on fait sincèrement et lucidement abstraction des féodalités-carcans des morales ou des religions – tel rapport apparaît naturel aux uns, artificieux aux autres, et que le sens observable de « progression » chez l'individu est la « conquête » de l'« artificieux », soit l'« artificieux » conçu bientôt comme « naturel ». Il se mêle

donc à ces « problèmes » – que je hais ce mot ! – des impératifs moraux, religieux, éducatifs, sociaux, etc., qui constituent autant de traquenards à la réflexion abstraite que vous suscitez.

– Nous bornerons-nous alors, demande Chou-Baby, à dresser un constat. Par exemple : *a)* le désir de femme semble exister chez beaucoup de femmes ? *b)* l'idée de l'amour lesbien semble exister chez beaucoup d'hommes ? *c)* rien « en » la femme ne s'oppose a priori à l'amour de la femme par la femme ? *d)* les interdits sont d'ordre extérieur, et le plus souvent collectifs ?

– Je ne discuterai pas les termes de votre constat, dit Mistress. Autre chose m'apparaît plus important : pourquoi dites-vous « nous bornerons-nous » ? Le constat ne se suffit-il pas à soi-même ?

– J'eusse préféré des conclusions.

– Vous les déposerez, dit Mistress. Tout constat vous engage.

– C'est ce que je redoute, je ne me sens pas assez armée. Je ne puis passer aisément du constat à la vie – car mon attitude est ma vie, n'est-ce pas ? Lorsque je connaîtrai toutes les composantes...

– Je vous interromps, dit Mistress. Car tous vos actes conséquents sont accomplis sans cette parfaite connaissance de cause qui vous fait défaut. Vous n'avez pas, présentes à l'esprit, lorsque vous agissez, toutes les composantes – je reprends votre mot – de la situation dont votre acte est pour vous l'issue, ou un maillon. Vous les définissez peu à peu, mais déjà engagée. Tout ceci n'est évidemment valable qu'à la condition que vous ambitionniez d'être vous-même et libre.

– La liberté passe-t-elle par le refus des impératifs extérieurs ?

– La liberté passe uniquement par où vous aurez choisi

qu'elle passe, dit Mistress. S'il y a des luttes collectives, pour la liberté, il n'y a pas de libertés collectives.

– Mais vous venez de dire que nous n'agissons pas en parfaite connaissance de cause? Comment alors concevez-vous que je choisisse?

– C'est dangereux, Chou-Baby, d'être libre. Audacieux. C'est souvent au-dessus de mes forces. Je suis vigilante et je fais de mon mieux. La liberté est un constant engagement et un constant réajustement des valeurs.

– Mais alors? Pouvons-nous concevoir qu'un jour je voie ma liberté dans une direction, et plus tard dans une direction opposée?

– C'est concevable. Encore que vous preniez des extrêmes, et que la liberté consiste aussi dans la mesure du possible à se réserver le choix futur. Mais votre image est valable, toutes proportions gardées. Il peut même se manifester chez un individu des revirements spectaculaires, pourquoi pas? Apparemment. Si un jour – honnêtement, et dans cette quête libertaire – vous hésitez à choisir une voie nouvelle alors que tout vous y porte, rappelez-vous que rien n'est pire que la soumission. Accorder ses pensées, ses propos, ses actes, n'est pas accorder ses pensées, ses propos, ses actes, à ses pensées, propos, et actes antérieurs. Et ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit! (Mistress rit.)

– C'est effrayant! médite Chou-Baby...

Préparatifs de mariage. Le Jésuite réticent.

– Asseyez-vous, Madame, invite Mistress. Je vous en prie.

– Je n'ai pas le temps, dit Thérésa. Chou-Baby se marie ce midi.

– Ce midi! s'écrient Chou-Baby et Mistress.

– Oui, vers midi. Des considérations politiques, militaires, font que... Bref. Ton père et ton fiancé, bientôt ton époux, partent en expédition ce soir.

– Ce soir? dit Chou-Baby tristement. Déjà?

– Ce sera un mariage sans éclat, soupire Thérésa. J'ai tout de même commandé des fleurs et un grand déjeuner. Mistress, je compte sur votre aide?

– Comptez sur moi. Qui va célébrer le mariage?

– Le Père Jésuite. Il n'y a que lui.

– Un Jésuite ne marie pas, prononce Mistress. Cela m'étonnerait.

– Mistress? Pourriez-vous arranger un voile pour Chou-Baby? Je vous procurerai la soie, le fil. Aurez-vous le temps?

– Je le trouverai. Je mettrai Filasse à contribution, c'est une merveilleuse couturière. S'il y a d'ailleurs des retouches à effectuer sur la robe...

– C'est une idée, dit Thérésa. Je lui ferais bien raccourcir ma robe rose.

Mistress Mary prend des mesures.

– Avec quoi écrivez-vous donc? s'enquiert Thérésa.

– Un feutre, dit Mistress. C'est un stylo à pointe imbibée.

– C'est bien ces stylos-là, dit aimablement Thérésa, quand ils ne marchent plus ils écrivent encore.

Avec Fédor Yashpoutine, Catt-bis arrive et s'adresse au Jésuite :

– Bonjour. Je me marie. Je n'ai pas besoin de vous et Chou-Baby pas davantage, elle me l'a dit. Sa mère est d'un avis contraire. Alors ?

– Monsieur, dit calmement le Jésuite, je suis Jésuite. Je ne puis rien pour vous. C'est comme si vous vous adressiez à un maraîcher pour l'achat d'une roue de bicyclette.

– Vous ne savez pas marier ? dit Catt-bis. Vous ne savez rien faire ?

– Vous posez deux questions à la fois, observe le Jésuite, dont l'une est pernicieuse, car si tous ceux qui ne marient pas, par déduction, ne savaient...

– Bref, dit Catt-bis. Nous mariez-vous, ou pas ?

– Je ne suis pas habilité à m...

– Ze type m'exazpère, dit Fédor Yashpoutine. Je te retrouve en bas.

Et il sort en claquant la porte.

– Ce Monsieur est sans doute athée lui aussi ? vérifie le Jésuite.

– Nous allons concubiner, menace Catt-bis.

– Vous ne ferez pas ça ! s'écrie le Jésuite.

– Nous allons nous en priver, dit Catt-bis.

– Vous n'en avez pas le droit ! s'exclame le Jésuite.

– Mariez-nous, dit Catt-bis.

– Je n'en ai pas le droit non plus, gémit le Jésuite.

– Enfin, plaide Catt-bis, tout est conclu, un bon repas est ordonné, et vous faites la fine bouche?

– Chou-Baby est croyante. Elle n'enfreindra pas la Règle. En tout cas, elle est mineure, et Dieu aidant elle a encore sa mère.

– Si je comprends bien, dit Catt-bis, Chou-Baby et moi ne pouvons transgresser la loi divine, et vous ne pouvez transgresser la loi de votre ordre. Dans votre optique, qu'est-ce qui est le plus grave?

– Si vous ne consentez pas à faire plaisir à la famille, dit Catt-bis, Chou et moi concubinons. (Il s'en va.)

– C'est vrai, interroge le Jésuite ébranlé, que vous allez...?

– De ce pas, assure Catt-bis la jambe en l'air.

– Si je vous marie, dit le Jésuite en craquant des doigts croisés, vous ne serez pas légalement mari et femme. Il faudra recommencer...

Espionnage?

Chez l'Espagnol, Hyn, Francoquin, Double-Mouche, Slim, et Labosse, étaient attablés devant une bière noire. Catt-bis et Yashpoutine entrèrent.

– Le Jésuite nous marie, annonce Catt-bis s'asseyant près de Francoquin. Non sans réticences. Il a reconnu n'avoir pas le choix.

– À ta santé! propose Francoquin buvant.

– J'ai cru abandonner ma matière grise sur le terrain, avoue Catt-bis.

– Je m'étonne que tu l'aies coincé, dit Labosse. Il crible les mots des idées. C'est sa spécialité.

– Sa limite, corrige Francoquin.

– Le fils du Juge est dans la zalle, souffle Fédor à Hyn. Je l'ai repéré en entrant. Avez-vous parlé de l'expédition ?

– Vaguement. J'ai donné des consignes à Slim et à son ami.

Fédor indique de la tête le coin gauche du saloon, s'adressant à Catt-bis :

– Big-Alik le connaît ?

– Il l'a fait surveiller. Oui. Ça n'a débouché sur rien.

– Qui ? demande Francoquin.

– L'Indien, dit Double-Mouche. Il est plus cultivé que toi. Il ne m'inspire pas confiance. Si je l'eusse vu, je l'eusse invité à prendre la porte. (Criant :) Hé ! L'Espagnol ?

– ¿ *Señor* ?

– Le fils du Juge : fous-le dehors !

Les pommes volantes.

– L'idée de Fédor, explique Prof, est au point. La Racine et moi avons solidifié le liquide détonant. Comme une gelée qu'on dépose sur un carré de tissu. Après, le tissu étant fermé en rassemblant les quatre coins par un nœud, on enfonce une mèche courte rigide dans la gelée. On y met le feu, et on lance. L'explosion se produit cinq secondes plus tard en moyenne. C'est bruyant.

– Tes pommes volantes, dit Double-Mouche, ne font-elles « que » du bruit ? Si nous y incorporions quelques clous ?



***Un repas de nocces qui manque tourner mal
mais finit dans la bonne humeur.***

Le Jésuite commit un sermon, et le thème – manichéen – fut une métaphore hardie: «Un mariage sans Dieu est un mauvais mariage mais il est plus facile, pour un cheval, de trotter sur trois pattes que sur deux béquilles.» Ensuite, Hyn s'étant excusé, ayant l'expédition à préparer (départ prévu pour 17 heures), les convives s'installent dans la salle des fêtes. Il y a trente-quatre couverts. On congratule les époux. On s'interpelle. Au bout des quatre tables ajoutées pour n'en former qu'une, trônent Francoquin, et Thérésa un peu émue. Leur faisant face, à une bonne douzaine de mètres, Catt-bis et Chou-Baby modestement voilée. On trouve, sur le premier côté à partir de Francoquin, dans l'ordre: Filasse, assombrie, Double-Mouche, La Guêpière, Le Boucher, Zelma, Prof, Poucinelle l'infante, N'a-qu'un-Ceil et Mistress, Bois-Mé-créant le poète, Milady et Labosse, Frédégonde la doctoresse, Requiem, et la grosse Alberte. Sur le second côté, dans l'autre sens, partant de Chou-Baby: La Racine, un peu pâle dans une redingote ressortie de malle, La Bougresse, dont la robe rouge cerise attise les envies, puis Surgé, Feu-aux-Trousses affligée d'une rage de dents qui la réduit au silence complet, Ralph, Haricot déjà gaie, Méphisto, Conchita bouche bée devant son génie, Le Jésuite contrarié, La Flûte et Slim, M^{me} Heintzbrück semi-mondaine, Yashpoutine représentant Cyclopus Hyn, Falbala discrète, Big-Alik. Le rectangle est bouclé. Francoquin lève son verre aux jeunes mariés. On boit joyeusement. M^{me} Heintzbrück a le hoquet. Elle se pince les narines.

– C'est beau l'amour, soupire la grosse Alberte en essuyant une larme. Ça me chavire...

– S'il fallait tenir compte de tout ce qui te chavire! s'exclame La Flûte.

– Toi ta gueule! réagit violemment la grosse Alberte, le couteau brandi...

– Assis-toi! ordonne La Bougresse. Et parle poliment!

La grosse Alberte obtempère. Elle mange, le nez dans l'assiette, de la viande en sauce assortie de moutarde anglaise. Elle jure que la prochaine fois...

– L'amourr est la chosé la plous admirrablé dou mondé, déclare platement Méphisto...

– J'y suis indifférente, dit Frédégonde. Des échanges salivaires bactéricides, des froissements de muscles et de tissus plus ou moins adipeux. Tout cela me laisse froide. (À son voisin :) Pas vous?

– Bah, dit laconiquement Requiem.

– Eh bien, remarque Frédégonde, on peut dire que vous êtes laconique.

– Oui, des fois, acquiesce Requiem, j'ai laconique.

– La moutarde est-elle personnelle? demande N'a-qu'un-Œil à la grosse Alberte qui s'en beurre une tartine avec des pâtes au gruyère.

– Vous allez manger cela? demande Ralph d'un air inquiet.

– Les nouilles, ça donne de l'entrain! clame La Flûte.

Elle n'achève pas. La tartine lui atterrit sur la figure. Elle rue. Slim la retient et la débarrasse de la moutarde avec sa cuiller. L'incident menace de dégénérer. La Flûte parle d'«aplatir» la grosse Alberte qui rit à s'en rompre le corset...

– Taisez-vous! rugit La Bougresse dressée.

Rire tonitruant de la grosse Alberte. La Flûte a bondi, contourne la table, Catt-bis s'interpose:

– Je vous en prie... Pas aujourd'hui...

La Flûte pleure. Slim la rejoint, la réconforte, la ramène à sa place dans un silence consterné, qui se prolonge. Chacun mange consciencieusement des haricots verts, trie les fils.

Méphisto fait un louable effort :

– Vous connaissez l'historré dou gars qui se suicidé ? Elle est bonné.

– Raconte, approuve Francoquin, sombre. Raconte.

– C'est un gars qui se désespère, commence Méphisto et l'on prête poliment attention. Il se pend. Passe un courré – excusez-moi Monsieur lé courré...

– Ce n'est pas un curé, c'est un Jésuite, hic, dit Haricot éméchée. Pas vrai ?

– Je n'y comprends rien, confesse Big-Alik. C'était un Jésuite ou un curé ?

– Dans l'historré, c'était un courré, dit Méphisto. Et ce courré dit au pendou de rédescendré, et le pendou rédescend. Lé courré lui fait un sermon pour lui fairré honté dé son zeste...

– De citron, coupe Double-Mouche et chacun s'esclaffe.

Méphisto proteste :

– Ce n'est pas fini ! Le pendou régrretté vivement. Le courré lui ordonné de méditer deux pazes de la biblé, et s'en va. Lé pendou ouvrré le livrré, et il lit « rrépens-toi » et il y rétourré. Voilà.

– Elle n'est pas neuve, ton histoire, dit Le Boucher. Ça fait bien trois fois que je l'entends.

– Et celle du constipé qui va en consultation ? lance N'a-qu'un-Ceil. Tu la connais ?

– Cela dépend, répond Le Boucher. Il y en a beaucoup. Ce ne sont pas les constipés qui manquent !

– Qui vont chez le docteur ? précise N'a-qu'un-Ceil.

– Ils ne vont pas chez l'otorhino ! (Rires.)

– Moi je n'en connais qu'une, avoue N'a-qu'un-Ceil.

– Tu ferais mieux de te taire, souffle Mistress entre ses dents qui sourient fixement pour le parterre.

- Alors? s’impatiente Double-Mouche. Cette histoire?
- Mary trouve qu’elle n’est pas convenable, dit N’a-qu’un-Œil. Que Le Boucher la raconte.
- Je veux bien, dit Le Boucher. Laquelle est-ce?
- Celle du gars que le toubib y fout son doigt dans le cul, dit N’a-qu’un-Œil dans un langage barbare qui fait rougir la tablée.
- Je ne vois pas. J’ai beau inventorier mon répertoire.
- Mais si, s’énerve N’a-qu’un-Œil. Le patient est constipé et le docteur le libère avec l’index.
- Je m’étonne, intervient Frédégonde, qu’il pratique de la sorte. Ce n’est pas du tout la méthode en usage.
- C’est ce qu’on prétend dans l’histoire, explique N’a-qu’un-Œil tandis que Mistress, écarlate, s’efforce de manger indifférente. C’est une histoire.
- Qu’on attend depuis cinq minutes, rappelle Double-Mouche. (Il est occupé à verser de l’eau dans plusieurs verres, à des niveaux différents.) Que lui arrive-t-il à ton constipé?
- Il pousse un hurlement de douleur, dit N’a-qu’un-Œil. Alors sa femme rit et dit: ah, tu vois?
- Quelques rires. N’a-qu’un-Œil embrasse Mistress honteuse.
- Je la connaissais, annonce Le Boucher.
- Double-Mouche tape sur ses verres et produit de la musique:
- Joue-nous quelque chose? demande La Guêpière.
- Adresse-toi à Triple-Croche! conseille Double-Mouche.
- Et il se fait un grand silence. Tout le monde regarde Thérèse qui s’est dressée, consternée, pâle et la bouche ouverte:
- Je l’ai oublié, dit-elle enfin. Tout s’est conclu si vite. Que faire? Pensez-vous qu’on puisse décemment l’inviter maintenant?
- C’est délicat, juge La Bougresse. Il sera vexé.

– Voulez-vous que j’aïlle à sa recherche? propose Mistress.
Je lui expliquerai?

Elle repousse sa chaise.

– Je vous accompagne, offre Slim. Je sais où le joindre.

– Merci, soupire Thérésa. Montrez-vous diplomates...

Ils sortent. Silence.

– Pourvu que je n’aie oublié personne encore! s’affole Thérésa toujours debout. (Du regard elle effectue le tour de la table.)

– Ne vous tracassez pas, dit Prof. Triple-Croche comprendra.

– Je le souhaite, soupire Thérésa se rasseyant.

Mais voilà la volaille. Ho et Ha. Qui va couper? Les ciseaux échoient à Milady, M^{me} Heintzbrück, Le Boucher, Big-Alik, Ralph, et Prof, et le partage a lieu dans un brouhaha où il est nettement question de cuisses et autres hypotypoyses égrillardes.

– Holà les jeunes! crie Big-Alik par-dessus la table. C’est le moment de vous éclipser!

– Je veux être le parrain du petit premier! revendique Double-Mouche.

– Et moi la marraine, dit Zelma. Surtout si c’est une fille. Que préférez-vous, Thérésa?

– Je n’ai pas hâte d’être grand-mère...

– Quand ça arrivé, fatalise Méphisto, ça arrivé.

– Il suffit de prendre des précautions, dit M^{me} Heintzbrück.

– Voire! doute Frédégonde. J’ai connu des femmes qui prenaient de nombreuses précautions inutiles.

– Elles utilisaient la poire à lavements? dit Milady soupçonneuse.

– Oui. La poire, l’eau glacée, les tampons, les capotes – enfin, pas elles. J’en ai même vu avoir un enfant en dépit d’un obturateur.

– Elles l’installaient incorrectement, dit péremptoirement

M^{me} Heintzbrück. Avec un diaphragme en bon état, à votre taille, et des crèmes employées à bon escient et dans les délais d'efficacité, il ne peut y avoir d'ennuis. C'est réellement ce qu'il y a de mieux.

– Non, dit Frédégonde. Il y a la ligature des trompes, si elle est pratiquée proprement, et la ménopause artificielle par ablation des ovaires. Évidemment, ces deux cas nécessitent une intervention chirurgicale.

– Je ne comprends pas, croasse tout à coup le Jésuite. La femme EST heureuse d'avoir un enfant. L'enfant EST le fruit de ses entrailles.

– Et ta sœur! lance véhémentement Filasse. (Et comme tout le monde la regarde, stupéfait par le ton :) Non mais c'est vrai! elle clame. Voyez-moi cette andouille bénite! Il n'est jamais sorti de sa soutane et il croit tout connaître! (Elle s'excite et se lève :) Moi je vous le dis: quand une saloperie pareille vous arrive il faudrait se noyer, se pendre, se... (Elle se met soudain à pleurer, et s'enfuit en courant. Silence pesant. Francoquin affiche un visage ravagé.)

– Décidément, ça va mal, constate Zelma dans le froid qui s'est abattu.

– Monsieur? demande M^{me} Heintzbrück à Méphisto pour faire diversion. Chantez-vous quelquefois?

– Non, répond poliment Méphisto. Harricot chanté très bien. Harricot?

– Je veux bien chanter, dit Haricot. À moins que vous préféreriez un numéro d'acrobatie?

– Oh! Oh! Oh! approuve-t-on de partout.

Haricot empoigne deux bouteilles par le goulot, les applique sur la table, monte sur sa chaise, et de là, en force, lentement, elle se plante la tête en bas, et ses jupes se retournent. Rires qui couvrent les applaudissements...

- De toute façon, dit la discrète Falbala, c'est son maillot...
- Regardez! s'écrie M^{me} Heintzbrück...

Haricot vient de lâcher une bouteille et conserve son équilibre sur une main! Applaudissements enthousiastes, battements de pieds! Bans! Haricot redescend ovationnée, salue en souriant. N'a-qu'un-Ceil lui sert une coupe de champagne...

– Cela doit exiger du travail? estime Prof pensivement, sa pipe à la main.

– Oui, dit Haricot. Il faut s'entraîner. Tout ce qu'on fait sérieusement est fatigant et nécessite beaucoup de travail.

– C'est bien dit, apprécie Prof. C'est très bien dit.

– Votre scène, hier soir, dit M^{me} Heintzbrück à Méphisto, celle où vous vous meurtrissez, était ahurissante. Hallucinante. Sauvage. Passionnelle.

– Vous connaissez votre métier, renchérit La Bougresse.

– Il répète souvent, explique Falbala.

Mais la porte s'ouvre: c'est Mistress précédant Slim et Triple-Croche. Le musicien salue avec bonhomie l'assistance, qui soupire, soulagée.

– Oh Monsieur, dit Thérèse se levant. Vous avez apporté votre violon? C'est une attention délicate qui nous touche tous. Comment me faire pardonner?

– Ce n'est pas grave, rassure Triple-Croche.

On l'installe entre Prof et Poucinelle, et il entame un exposé sur la mutation des ondes sonores en ondes de choc, et les problèmes posés par la catacoustique en salle. Prof le réfute. De sa place, La Racine participe à la discussion. Le Jésuite est très attentif. Une bouteille circule sous la table de main en main, partie de Méphisto. Elle parvient à N'a-qu'un-Ceil, que tout le monde regarde, sauf les quatre parleurs. C'est l'élixir de Méphisto. Il y a un papier autour du goulot, lequel spécifie « Pour le Jésuite », et, ce dernier s'opposant à La Racine sur un

point de détail, à savoir la percutance comparée sur un même instrument des accords mineurs et des quintes augmentées, N'a-qu'un-Ceil assure le service. On guette en silence. En s'entendant soudain parler, le Jésuite hésite, baisse la voix, se tait, se referme, saisit son verre par contenance, et avale. On attend. Pas longtemps. Le Jésuite jaunit, verdit, se lève, s'excuse et sort gravement, dignement, naturellement, quoique raide. La porte refermée sur lui dans le couloir, son pas se transforme en ruades. Un rire sonore secoue la table.

– Ça urge! s'écrie Big-Alik.

– Ça purge! s'écrie Labosse qu'on applaudit à cause du jeu de mots.

– C'est dé l'extraa, dit Méphisto. Quatre-vingts pour cent de verratré.

Zelma se tourne vers le musicien :

– Monsieur? Nous jouerez-vous quelque chose?

– Volontiers, dit Triple-Croche en se levant. C'est une mélodie pour les jeunes époux. Cela s'intitule « le bonheur ».

Il attaque. Il joue pendant quelques minutes, accélérant parfois, plus allègrement, et, sur une dernière note plus longue, apaisante, il s'incline, très applaudi. Catt-bis tape très fort sur la table. Chou-Baby se lève, un peu rouge, embrasse le violoniste sur les deux joues, spontanément :

– Merci, dit-elle. C'était très beau, très sensible. Merci...

– C'est vrai, dit Requiem larmes aux yeux. C'était bouleversant.

– Vous aimez la musique, vous? s'étonne Frédégonde alors que Triple-Croche se rassied pour le dessert.

– Et vous Monsieur? demande M^{me} Heintzbrück à Bois-Mécréant. Est-il exact que vous fassiez de la poésie?

– Non, Madame, dit Bois-Mécréant. Je suis poète.

– Où est Filasse? demande Mistress à N'a-qu'un-Ceil à voix basse...

– Elle est sortie tout à l’heure en pleurant, souffle N’a-qu’un-Ceil.

Mistress va se dresser, mais il la retient par le bras :

– Reste assise, trésor, dit-il. Elle est enceinte ?

– Ooui, reconnaît Mistress très bas...

– Laisse-la, conseille N’a-qu’un-Ceil. Tu la verras quand elle aura pleuré. Tiens ? Bois un peu pour me faire plaisir ?

Pendant ce temps, Bois-Mécréant est pris à partie comme une carcasse par des vautours-papes :

– Une noce, lance Surgé, c’est l’occasion de déballer tes bandes dessinées !

– Lis, intervient Fédor gravement. Ne t’occupe pas des fâcheux.

– C’est que, hésite Bois-Mécréant, je n’ai pas composé d’épithalame. Je n’ai pas eu le temps...

– Nous te remercions pour l’intention, dit Catt-bis. Lis-nous un autre poème ?

Bois-Mécréant repoussa sa chaise, plutôt réticent :

– Mon travail sort de l’ordinaire, s’excuse-t-il timidement. Je n’aime pas la poésie. Je ne la comprends pas. Je préfère écrire...

– Des bandes dessinées ! raille encore Surgé.

– Si c’est vrai, dit Francoquin, ça m’intéresse.

– Lis, répète Fédor.

Bois-Mécréant sort un carnet de sa poche, s’éclaircit la voix, peu assuré. (Le Jésuite vient de rentrer et, profitant de l’attention prêtée au littéraire, il s’assoit, sans pouvoir éviter toute-fois quelques rires.)

– « Sourcellerie », « divertissement didaquatique », annonce Bois-Mécréant.

Et il lit. Ses auditeurs étant assez connus, nous n’imaginons pas leurs réactions d’ensemble ou particulières à son texte, que voici, plus efficacement, ininterrompu, tel qu’écrit :

« Il y avait un vieux sourcier
Dans une forêt forestière.
Il touillait dans une soupière
Des + ou – sur du papier.
– Eurêka! cria-t-il en renversant la soupe...
Il saisit sa baguette,
Il monte à bicyclette
Et en route!
Il pensait, non sans évidence,
Qu'il y avait de fortes chances
Qu'il détectât
De l'eau ci ou là.
Alors,
Poil au corps,
Circulant entre l'électron
Dans la forêt – poil au citron –
Et cogigotant ferme,
Poil au derme,
Il aperçut une sourcière,
Poêle épinière.
« À tout devin sa devinette,
Des milliers ont leur femmilière,
Chaque abbé noir à s'abbé-bête,
Pourquoi chaque sourcier n'aurait-il pas sa souricière? »
Il s'arrêta, la prit en croupe,
En avant toute!
Il pédalait avec entrain
Bien qu'il trouvât noire la nuit;
Il se disait: « Si on appuie,
Un vélo roule mieux qu'un train... »
Il roula, il roula.
Chemin faisant, ils rencontrèrent

*(J'entends : le couple) au clair de lune,
 Un et puis une
 Sourcier, sourcière,
 D'autres encore et, au fur à mesure
 Que le temps s'écoulait, des tas de chercheurs d'eau
 À pied, à cheval, en voiture
 Suivirent le vélo.*

*Enfin tous s'arrêtèrent
 Dans un grand champ clos et nocturne,
 Et là, sous le nez de Saturne,
 Ils creusèrent.*

*Ils creusèrent!
 Ils creusèrent!
 Et finalement ils trouvèrent
 L'autre bout de la terre!*

*Ils s'enfoncèrent dans le trou,
 Dans le trou sombre et tellurique!
 Les plaisantins faisaient coucou
 Aux sourcières les plus lubriques :
 C'était la Chine aux antipodes!
 Surgissant du trou malcommode,
 Les sourciers riaient
 Et criaient :*

(Leur patron les fit taire) « Terre » !

*Et puis un éléphant passa, et après lui les chercheurs
 d'eau*

*À l'aqueux leu-leu arrivèrent
 Au beau milieu d'un cimetière
 À éléphants : que d'os ! Que d'os !*

*Un mandarin les entendit
 (C'était midi
 Et le soleil brûlait)*

Et leur dit en anglais :

« Hello ? O douille oudou ? »

– « Andouille hideux toi-même ! »

Dit le sourcier en chef qui n'était pas bégueule

Et n'aimait pas qu'on aime

Se payer sa bégueule...

– *Et vous ?*

Le mandarin s'atrabila d'une explosion affreuse et verte !

Il appela des mandarins, des civils et des argousins

À la rescousse : « Alerte !

Alerte ! criait-il. À moi ! À l'assassin ! »

(En chinois.)

Le ton fit peur aux chercheurs d'onde,

et chacun se tourne,

Se regarde,

N'a pas le temps de se crier « Prends garde ! »

Que déjà il s'enfourne

Que dis-je ! s'engloutit d'un bond

Fermant les yeux, se pinçant les narines,

Dans le grand trou béant qui les mène hors de Chine

Par le centre du rond !

Sacrebleu !

L'élan les expédie d'un jet

(J'entends : quelques sourciers, mais COHUE de Chinois

hurleurs au derrière) loin des terrestres brumes

Comme une fusée...

... Sur la Lune !

Ils "atterrissent"

Atterrés.

Ils n'avaient pas envie de rire

Mais de pleurer.

*(Les habitants de la Lune s'appellent les Bien-Lunais
ou les Mal-Lunais, un jour sur deux.)*

Et c'était le jour de service

Des Mal-Lunais!

Les mal alunis, malmenés, à l'unisson sont amenés

Enchaînés au supplice...

(J'entends :

Chinois en bon HORDE, et Chercheurs d'onde,

Tels des chenapans

Sans vergonde.)

Ahh! le plus grand Mal-Lunais tempête.

(Il se prénomme Albert.)

*– « Ahh! Voilà les habitants de la planète
Terre? »*

– « Mais ma parole, Albert?

Dit un des Himportants,

Ces bêtes-là sont d'un beau jaune ardent,

Regarde à la lumière? »

Albert laissa tomber sa tête dans ses paumes :

*– « Ces étrangers, dit-il, à part ces sept ou huit,
Sont évidemment jaunes.*

Les autres sont certainement des sous-produits. »

Le Himportant hocha la tête,

Et comme

Il était curieux et honnête,

Afin d'en avoir le cœur net,

Il demanda qu'on lui entonne

Un échantillon du Langage

Que là-haut

Les gens ont l'usage

De juger beau...

(Par « là-haut », comprenez « sur Terre ».)

*Adoncques les majoritaires,
S'étant rassemblés, commencèrent,
Les Mal-Lunais les ouïssèrent :*

– « *Hing engh aôu
Ai! Kouéli,
Ouchdan g'aôu;
Cuiffi, sli... »*

*Tout le monde applaudit!
Le Himportant enthousiasmé
Disa que c'était dégourdi,
Sans détour et fort bien rimé...*

– « *Que ceux dont la face est pâlotte,
Fit-il, sachent aussi nous émouvoir!* »
*Il parlait des chercheurs de flotte
Un peu en panne de mémoire,*

Ça donna :

– « *La Terre est bleue comme une fausse orange.
Un singe! Me devrais-je inquiéter d'un singe
Si l'œuf est dans la bombe et retarde l'engin?
J'essuie le cimetière, à l'orée de la lune:
Marie-Anne, ma sœur, de quelque amour blasée,
Mon père, ce héron, au fou rire si doux,
Quêtent des coups sur leur passage.*

Moralité :

Adieu veau, vache, cochon, couvée! »

*Les Mal-Lunais se regardèrent,
Se concertèrent,
Se déconcertèrent,
Explosèrent :*

– « *Foutez-moi l'camp!* » rugit Albert,
*Et les fabricants d'H₂O,
Lorgnant du côté de la Terre,*

Sautèrent carrément de bas en haut...
Passons. Ils amerrirent
Dans une étendue aquatique
Après un bond acrobatique :
C'était l'Océan Atlantique
Où il n'y avait pas – autant le dire
Un seul transatlantique.
Alors ils barbotèrent ;
(Déjà un gros poisson les guette !)
En se noyant ils regrettèrent
D'avoir oublié leurs baguettes...

Il se tait. Les applaudissements éclatent, les éloges abondent. Bois-Mécreant est touché :

– Merci, merci, dit-il. C'est un vieux poème. C'est la première fois que tant de gens...

– C'est plein d'invention, approuve Mistress, ingénieux, charmant, discrètement drôle, rapide comme un conte, comme une bande dessinée, oui, et l'on n'a pas le temps de s'ennuyer car le récit anecdotique rebondit, fourmille et se renouvelle constamment. Permettez-moi de vous féliciter.

– C'est drôle, oui, convient le Jésuite avec une moue, mais gratuit.

– Le rire et la drôlerie, prononce soudain gravement Fédor, zont ennemis déclarés du gratuit. La gratuité ne zaurait faire rire, zourire, ou jubiler perzonne, et le public ne rit jamais zans ze mettre en cause. Z'il rit, z'il ze réjouit, il est vaincu et vainqueur, et le provocateur (izi Bois-Mécreant) a fait mouche. À nous de chercher l'impac̃t au fond de nous. Le rire effraie. On le prétend limité parze qu'il est zuzceptible de zonder nos limites. Comme zette dame, je fus intérezé dans ton travail par le côté bande dezzinée: tu ne raisonnes

pas, tu ne convaincs pas, tu azzènes. Évidemment, nous ne zommes pas en présenze d'une zatire ou d'un pamphlet, mais on comprendra pourquoi je m'amusai à t'entendre par zette image: quand deux tireurs au piztolet sont à égale diztanze l'un d'une zible graduée en carton et l'autre d'un fumeur de zigare, il n'est pas plus diffizile de faire zauter le zigare que de plazer za balle dans le 1000. Z'est plus rizqué, plus audazieux, et le zigare qui zaute est finalement mille fois plus porteur de jubilazion que la balle dans le 1000.

Mistress applaudit, on l'imite, même le Jésuite par politesse.

– Bon, dit Francoquin. Il est temps que les mariés fuient, et que nous allions faire une sieste avant de retrouver Cyclopus. En attendant j'ai envie de pisser. Qui se rallie à mon panache?

Le Jésuite s'excuse. Sortent en chantant dans un brouhaha de chaises déplacées, Francoquin, Fédor Yashpoutine, Double-Mouche et N'a-qu'un-Ceil, Triple-Croche, Prof, La Racine, Big-Alik, et Méphisto. Ils s'alignent devant le mur du palais...

– À mon commandement! crie Francoquin... Mains aux braguettes! Urinez!

Rires. Mictions secouées. Francoquin se redresse d'un coup et laisse un témoignage humide de son exploit à 2,50 mètres pour le moins du sol. Exclamations diverses!

– Qui fait mieux? défie Francoquin.

Big-Alik vient de gicler quelques centimètres sous le record de Francoquin, et proteste que ce n'est pas loyal, qu'on le prévient trop tard, qu'étant au fond de la réserve, il n'y a plus de puissance au robinet. La Racine fait pipi dix doigts au-dessus du niveau de son entrecuise, en faisant de son mieux. En le voyant, Prof qui venait de prendre de l'élan et se détendait, se met à rire de façon explosive, et sa charge lui retombe en pluie sur la tête. Mais Double-Mouche a battu

Francoquin et triomphe. Francoquin le félicite sans rancune. Fédor rit sans participer. Prof geint :

– Ma pipe! Ma pipe qui est éteinte!

À ce moment deux heures sonnent :

– Il faut partir, dit Fédor.

– J’avertis les autres, dit Double-Mouche remontant l’escalier.

– Laisse Catt-bis, suggère Francoquin. Il suffit qu’il nous rejoigne à cinq heures? (Il saute en selle.)

– Vous partez sans saluer? dit Prof.

– J’ai horreur des adieux, dit Francoquin. Si nous rentrons tout est gâché.

– Moi je vais embrasser Mary, dit N’a-qu’un-Ceil. Je vous rattrape.

Le groupe de cavaliers s’élance, vire, et s’engage dans la rue principale. En se retournant, Francoquin constate que leur départ ne passe pas inaperçu: il y a des curieux aux fenêtres. Là-haut, ça doit même être Filasse. Francoquin, lui adresse un grand geste de la main avant d’être masqué par la maison d’angle.

– Vous eussiez dû lui parler, dit Fédor. La demoiselle avait du chagrin.

– Filasse?

– Elle pleurait, dit Big-Alik.

– Bêtises, dit Francoquin. Nous n’allons pas au bout du monde?

– Nous pouvons tout de même ne pas en revenir... dit Fédor.

Jésus-Christ chassé d'un bordel.***Francoquin revient sur ses pas.***

À la sortie de la ville, des éclats de voix se font entendre, et Jésus-Christ jaillissant d'un saloon la tête la première atterrit entre les jambes du cheval de Fédor. Il se relève avec peine, étourdi. Le groupe s'est immobilisé. Trois hommes ricanent sur le trottoir de bois, les pouces dans le ceinturon :

– Il veut pas payer, ce sale Cirage! explique l'un d'eux.

– Que se passe-t-il? demande Francoquin à Jésus-Christ relevé.

– J'ai wien fait, j'ai...

– Il voulait forniquer gratis! coupe un type. C'est un sale Cirage!

– C'est pas vwai patwon, j'ai voulu payer...

Le type expectore un long jet de salive noire jusque sur les bottes de Jésus-Christ à 3 mètres au moins :

– On vomit les Cirages, dit-il. S'il veut forniquer qu'il aille chez les Papous ou dans une porcherie. Qu'il essaie plus de contaminer le bordel! Et si y en a qui sont pas heureux, y peuvent toujours aller voir ailleurs si j'y suis! Ha-ha-ha!

Fédor éperonne son cheval vers l'homme, qui met vivement les mains à ses armes, mais Fédor le devance, sans intention d'ouvrir le feu, se contentant d'affirmer sa supériorité. Un coup de feu a pourtant claqué, et l'homme grimace, titube, tandis que Fédor se retourne furieux contre le tireur: Francoquin rengaine son colt fumant. Les trois hommes, le blessé soutenu par ses acolytes, rentrent dans le saloon. Big-Alik surveille les fenêtres. Arrivent en poussière Double-Mouche, N'a-qu'un-Œil, Slim, Ralph, Labosse, Requiem, Le Boucher, Surgé, Max, Bois-Mécréant, et même Frédégonde. Fédor s'adresse à Francoquin :

– Je zuppose que je devrais vous remercier? dit-il sèchement.

- J’ai cru qu’il allait tirer, s’excuse Francoquin.
- Que se passe-t-il? crie Double-Mouche en s’arrêtant au niveau de Fédor.
- C’est ma faute, s’accuse Jésus-Christ. J’ai voulu tiwer un coup...
- Il fit du bruit! s’exclame Double-Mouche.
- Je cwoyais pas qu’ils n’aimaient pas les nègws ici aussi, dit Jésus-Christ...

– Tu aurais dû voir Filasse, reproche N’a-qu’un-Œil. Mary m’a dit...

- Balivernes!
- Allez la voir, conseille Fédor. Et je vous tiendrai quitte pour tout à l’heure.

Francoquin se décide, tourne bride, escorté par Slim et Labosse...

- Saluez la générale de ma part! crie Big-Alik. Elle va me manquer!

Quand Francoquin repasse devant le saloon, des types mal rasés le regardent méchamment...

- Ils ne nous aiment pas, constate Labosse carabine au poing.

– Qui sont-ils? demande Francoquin. Ils ne sont pas de l’APL?

– Des résidus, dit Slim avec mépris. Une racaille rampante. Les hyènes qui suivent les régiments pour détrousser les cadavres.

Francoquin est inconscient. Labosse a une façon bien à lui de descendre de cheval : une sorte de drapeau avec la crinière pour point d'appui.

– C'est facile, dit Francoquin. J'en fais autant.

Et cinq minutes plus tard il ose encore soutenir qu'il n'a rien de cassé.

Dans le couloir, Francoquin croise le Jésuite :

LE JÉSUISTE. – Tous mes vœux. Je veillerai sur les vôtres. (?)

L'amour de Filasse. Les adieux.

Devant chez lui, Francoquin s'arrête. Il touche la porte, la pousse doucement, entre. Filasse est allongée à plat ventre sur le lit, et pleurant. Elle se retourne, les traits tendus, n'osant se montrer heureusement surprise :

– C'est toi, Joaquin ?

– Tu attendais quelqu'un d'autre ? lance méchamment Francoquin. Je peux sortir si je te dérange !

Elle se lève, le regardant intensément, s'approche, caresse le col de la vareuse :

– Pourquoi es-tu comme ça ? elle demande.

– Tu as tes règles ?

– Non.

– Bref, t'es gonflée ? conclut Francoquin lui faisant lâcher prise.

Elle pleure à deux pas, immobile :

– Pourquoi es-tu revenu ? Il fallait me laisser. Je m'y serais habituée. Pourquoi a-t-il fallu que tu reviennes me harceler ? Me faire pleurer ?

– Tu ferais mieux de songer à pleurer par le bas ! ricane Francoquin.

– Va-t'en! elle crie soudain. Va-t'en! Si tu es revenu me faire souffrir, va-t'en!

– Sûr! approuve hargneusement Francoquin.

Il marche à grands pas vers la porte. Elle crie, elle court, elle se jette sur lui:

– Joaquin! Joaquin! Mon amour! Ne pars pas! Ne pars pas! Me laisse pas!

– Putain! lance haineusement Francoquin en la repoussant. Ôtez-vous de mon chemin tous les deux! (Il s'esclaffe:) Tu vas être jolie avec ta panse! Quelle ombre à midi!

– Va-t'en! elle crie, blême. Va-t'en! Salaud! Ordure! Oh! Va-t'en! (Elle tombe sur le lit, la tête échevelée entre les mains, en pleurant.)

Francoquin reste debout sans bouger, la regarde. Puis il s'approche, tendant la main, parle doucement:

– Filasse...

– Me touche pas! Salaud! Avec tes sales pattes!

– Filasse... Pardonne-moi... Je t'aime... C'est plus fort que moi...

Elle se retourne, se blottit possessivement contre lui. Il lui embrasse les joues mouillées, les cheveux, murmurant:

– Tu vas peut-être les avoir, dis? Tu n'as que dix jours de retard?

– Je ne les aurai pas, dit Filasse en larmes. C'est foutu entre nous. Foutu. C'était trop beau...

– Mais non, dit Francoquin. Ça va s'arranger. Nous allons nous arranger. Ne pleure plus... Tu me fais de la peine... Ne pleure plus, je t'adore. Ne pleure plus... Je suis venu te dire au revoir... Je pars pour quelques jours... Pas longtemps... Ne pleure plus... Calme-toi, il n'est pas utile que tu t'angoisses... Quand je reviendrai, tout s'arrangera, tu veux?

– Oui, elle bredouille, oui... (Puis elle pleure:) Me laisse pas!

Pas maintenant! Pas maintenant... Me laisse pas... Joaquin...

– Je dois partir, dit Francoquin. Ne pleure plus. Je serai de retour dans trois ou quatre jours, peut-être avant... Amis?

– Oui, elle pleure... Oui... Je t'aime, Joaquin... Je t'aime... Me laisse pas!

Il l'embrasse sur le front en soupirant, lui caresse brièvement les seins à travers le corsage, la faisant pâlement sourire, puis s'écarte, recule doucement vers la porte:

– À bientôt?

– Oui, dit Filasse avec un malheureux sourire plein de larmes... À bientôt.

Catt-bis et Francoquin marchent dans le couloir:

– Ça va? demande Francoquin.

– Chou-Baby pleure, dit Catt-bis. C'est pénible pour moi aussi...

– Elle ne s'attendait pas à te voir lui échapper si vite, dit Francoquin. Personnellement, j'aurais préféré m'en aller sans rien dire... Les séparations, quand on aime... Tu pourrais peut-être rester?

– Non, dit Catt-bis. Quand on commence à se céder sur des détails, il est bien rare qu'on ne se cède pas sur tout.

– Hello Labosse? Slim est là?

– Oui, dit Labosse. Il fait ses adieux.

– Au revoir, dit tendrement La Flûte en larmes...

Elle se détache de Slim à regret, lentement, sourit. Francoquin, Slim, Catt-bis et Labosse descendent l'escalier de pierre.

D'en haut, La Flûte agite mélancoliquement la main. Ils bondissent en selle. Francoquin se retourne, voit Filasse à la



fenêtre, lui adresse encore un grand salut, démarre, se retourne. Derrière lui, Catt-bis envoie des baisers à Chou-Baby qui est en compagnie de sa mère et de Mistress. Là-bas, sur le parvis, La Flûte agite désespérément la main. Plus haut, Filasse est immobile, appuyée à la fenêtre. Francoquin éperonne cruellement son cheval :

– Elles pleurent toutes ! il rage. Nous espérons pourtant revenir !

– C’est ce qui leur déplaît ? suggère Labosse.

Le fils du Juge.

Dans la plaine, un cavalier court parallèlement au groupe. Francoquin se retourne, encore crispé...

– C’est le fils du Juge, le renseigne Catt-bis. Celui que Double-Mouche a chassé de chez l’Espagnol. On dirait qu’il hésite à venir vers nous...

– Que veux-tu ? demande brutalement Francoquin.

Le fils du Juge se retourne, l’air absent, une longue plaie séchée sur la joue. Il dit :

– Le Juge est mort.

– Et après ? fait Francoquin.

– De quoi ? s’enquiert Catt-bis.

– Je l’ai étranglé.

– Pourquoi ?

– Il m’exploitait, me trompait, m’exploitait moralement. Il nous mentait, à tous. J’avais toujours cru qu’il travaillait. Quand je suis rentré, ce matin, après l’épisode du saloon, il m’a ordonné de contacter l’Espagnol d’urgence, pour envoyer avertir ceux de la frontière.

– Hein ? (Francoquin, Slim, Labosse, et Catt-bis en chœur.)
– Lui et l'Espagnol étaient complices. Ils m'avaient fait leur instrument inconscient. Il me l'a cyniquement jeté au visage, d'autres choses encore, et je l'ai tué.

– L'Espagnol est-il au courant de sa mort ?

– Certainement pas.

– Le messenger est-il parti ?

– Je l'ignore. Quand je suis rentré, le Juge m'a demandé les nouvelles du pays, comme d'habitude. L'épisode du saloon m'avait choqué, rendu méfiant. En apprenant par moi qu'une expédition se projetait, le Juge a bondi. Il m'a ordonné d'aller chercher l'Espagnol. J'avais toujours imaginé que les renseignements que je lui procurais sur le pays le délassaient, satisfaisaient sa curiosité, ou lui étaient utiles pour son travail. Aussi, je refusai. Je demandai « pourquoi ? » « Va le chercher, ne pose pas de questions ! » « Non », répétai-je fermement. Alors il m'insulta, me remontra le mal qu'il avait eu à m'élever. « Pour faire de moi un espion ? » dis-je. Il tenta de m'expliquer que notre devoir était de délivrer le pays de la dictature, etc., mais c'étaient des mots, je n'écoutais plus car tout s'effondrait. Si longtemps j'avais docilement vécu ! Si longtemps je m'étais avili, déshonoré malgré moi ! « Traître ! Ignoble traître ! » criai-je soudain, et il se mit à rire en tournant les talons. Alors, je l'attrapai par la veste, et c'est à ce moment qu'il me frappa de sa canne ferrée, comme un chien, au visage. Quasiment sans en être conscient, je le pris à la gorge, et je serrai. Je ne sais combien de temps. Je vis, je crois, qu'il haletait, se débattait, voulait parler. Quand je le relâchai, il s'abattit comme loque. Il était mort. Ce matin. Et je suis resté là-bas, et je suis monté sur mon cheval...

– Rien n'a transpiré ? dit Catt-bis.

– À moins que l'Espagnol ait expédié, lui, un message, dit Labosse.

– Nous n'allons pas tarder à le savoir, dit Francoquin tournant bride. Slim ? Va avertir Cyclopus Hyn. Nous ramenons l'Espagnol.

– Et l'idiot ? demande Catt-bis en galopant vers la ville. Que va-t-il devenir ?

– L'idiot, demande Francoquin, c'est le frère du Juge ?

– Oui, dit l'Indien. Il est inoffensif.

– Pourvu que ce ne soit pas lui le messager !

– C'est impossible, affirme l'Indien. Impossible.

– Il y a des tas de gens, déclare Labosse, qui simulent l'idiotie. Il y en a même qui trompent les psychiatres.

– Pourquoi pas ? dit Francoquin. Il y a bien des psychiatres qui trompent les idiots !

L'Espagnol.

– L'Espagnol ?

– *Sí Señor* Catt-bis. Pas encore parti ?

– Comment sais-tu que nous partons ? dit Francoquin.

– Mais *Señor*, c'est vous...

– Nous voulons te parler, dit Catt-bis.

– *Sí Señores*, agrée l'Espagnol. (Il marche vers l'arrière-boutique :) Si vous voulez...

– Pas question, tranche Labosse soudain derrière lui revolver au poing. C'est toi qui vas nous suivre. Marche.

Émotion dans la salle, brouhaha.

– *Pero, Señores, no comprende. ¿Por qué ?*

– Marche.

Ils sortent. L'Espagnol se plaint toujours dans sa langue.

– Grimpe sur ce cheval ! ordonne Francoquin déjà sur le

sien. Labosse? Tu fais semblant de partir avec nous, mais tu surveilles les parages. Si un curieux s'avise de nous filer, tu t'en charges.

– Je décharge, corrige atrocement Labosse.

Par les coteaux. Premier interrogatoire du suspect.

Un groupe s'est rassemblé dans une prairie. Il y a là Hyn, Ralph, Slim, N'a-qu'un-Ceil, Big-Alik, Max, et des soldats, quand Francoquin arrive. Un coup de feu annonce Labosse, fusil fumant, traînant un cheval lesté d'un cadavre à plat ventre en travers de la selle :

– Il vous suivait. Quand il m'a repéré il a sorti son colt – il a voulu.

Francoquin désigne le mort :

– Tu le connais?

– *Sí*, acquiesce l'Espagnol. *Sí*. C'était un client.

– C'était même un drôle de client, dit Big-Alik. Mais je n'avais pas de preuves.

– Tu es accusé de trahison, dit Hyn.

– *¿Es una mentira! ; Digo que es una mentira!*

– Qu'est-ce qu'il baragouine? dit Francoquin.

– Que c'est un mensonge, traduit Ralph.

L'Espagnol entame une tirade volubile et glapit...

– Arrête la musique! crie Francoquin.

– Le Juge est mort, explique Catt-bis. Le Juge. Mort.

– *¿Muerto? ; El Juez?*

– *Sí*, explique Ralph. *Estrangulado por su hijo.*

Silence inquiet de l'Espagnol. Puis il parle à Ralph dans sa langue, assez longuement. Ralph se tourne vers Hyn :

– Il prétend qu’il ne comprend pas de quoi on l’accuse. Il dit que l’Indien est un menteur. Qu’il n’y a pas de raisons de lui faire confiance plus qu’à lui. Il dit qu’il ne peut être même un espion puisqu’il ne comprend pas notre langue excepté deux ou trois mots.

– Bon, dit Hyn. Mobilisez le peloton d’exécution.

– ;*No!* ;*No!* réagit violemment l’Espagnol. (Il se tait, réalisant qu’il est dupé.)

– L’Indien dit que le Juge a avoué être de mèche avec toi, explique Catt-bis.

– C’est faux! C’est un menteur! Pourquoi le croyez-vous maintenant alors que ce matin encore Double-Mouche le suspectait d’espionnage?

– Il est venu spontanément, observe Catt-bis.

– Ça, ça ne prouve rien, fait remarquer Labosse. En tant qu’avocat, j’ai connu plusieurs cas de coupables venus spontanément dénoncer un ami.

– Va chez le Juge, ordonne Hyn à La Médaille. Emmène deux hommes.

Les trois cavaliers s’éloignent par les coteaux.

– Vous perdez du temps, dit l’Indien. Je n’ai pas menti.

– Nous rentrons, décide Hyn. Big-Alik? Surveille l’Espagnol. Nous démêlerons au camp le vrai du faux.

Le groupe tourne bride, l’Espagnol en protestant.

– Que fais-je de mon défunt? demande Labosse embarrassé.

– Laisse-le en paix, dit Ralph. Il l’a bien gagné.

– Enterrez-le, ordonne Francoquin. Qu’il n’aille pas se montrer partout.

Quand cinq tueurs méditent...

Labosse, N'a-qu'un-Ceil, Ralph, Max et Slim contemplent le mort, indécis :

– Les corvées recommencent, dit N'a-qu'un-Ceil. On était si bien au château...

– C'est la vie, commente Labosse faussement résigné. C'est intéressant.

– Et il faut creuser, rappelle Slim.

– Et il n'y a pas de pelles, constate Max en descendant de cheval pour s'asseoir dans l'herbe à l'ombre d'un pommier. Ah ! quel bonheur d'être dans l'herbe ! Comme lorsque j'étais gosse ! C'était le bon temps : je creusais des trous pour m'amuser.

Les cinq fossoyeurs sont dans l'herbe, et le mort aussi à dix pas :

– Je ferais bien la sieste, dit Ralph. Après ce repas !

– Moi aussi, confesse Labosse. J'ai avalé quatre parts de dinde, et trois babas.

– C'était copieux ? demande Max.

– Tu n'y étais pas ? s'étonne N'a-qu'un-Ceil. J'avais demandé au Boucher de t'inviter de la part de Mary.

– Il ne le fit pas.

– Il oublia ?

– Il redoute que je conquière une des bourgeoises, explique Max.

– Laquelle ? demande Slim qui a rabattu son chapeau sur ses yeux.

– Celle qui vivait avec le Banquier. Nous nous faisons de l'œil avec les mains quand nous nous croisons dans les couloirs.

– Zelma ? dit N'a-qu'un-Ceil. C'est une lesbienne.

- Zelma? doute Labosse. Tu as des preuves?
- La fille à Franquin l’a surprise en train de galoper sur sa partenaire. Elle est venue le dire à Mary.
- C’est bizarre, dit Max rêveur. Je ne l’eusse pas cru.
- La petite était scandalisée, dit N’a-qu’un-Œil.
- Bah, dit Ralph. C’est une gamine. Elle sort du couvent.
- Mary prétend qu’elle accomplit de grands progrès, dit N’a-qu’un-Œil, et qu’elle est curieuse et intelligente. Elle essaie de l’éduquer. C’est du travail. Déjà qu’elle s’éduque elle-même!
- C’est vrai que ta femme est amusante, dit Ralph. Quand je voyageais en carrosse, elle vibrail au récit d’aventures de lamellibranches. Il y avait même eu dispute entre elle et le Jésuite à ce sujet.
- Qu’est-ce que c’est des lamellibranches? interroge Max.
- Des escargots, répond Labosse. Qui vivent dans l’eau.
- Ils se querellaient pour des escargots?
- On peut se quereller pour moins, dit Ralph. Des prétextes suffisent.

Slim effeuille une marguerite. Je t’aime un peu beaucoup etc. Dernier pétale:

- Alors? s’enquiert Ralph. Qu’est-ce que ça donne?
- À la folie, annonce Slim.

LABOSSE. – Tu triches?

SLIM. – Un peu.

N’a-qu’un-Œil contemple le mort:

- À le voir allongé dans l’herbe, de loin, je suis sûr qu’on croirait qu’il dort avec nous.
- Ou que nous sommes tous morts, dit Ralph.

– À quoi voit-on qu'un homme est mort ou vif? se demande N'a-qu'un-Ceil.

– La différence n'est pas grande, dit Labosse. Tel que tu le vois (le mort), s'il ouvrait la bouche pour te dire bonjour il serait vivant.

– À ce tarif, rétorque N'a-qu'un-Ceil usant d'une inversion assez interlope, si tu ne pouvais plus me dire bonjour tu serais mort?

– Pas évident. Je pourrais être paralysé, bâillonné, muet. Nombreuses solutions.

– Tu as pris des cours du soir avec le Jésuite? demande Ralph.

Labosse rit de bon cœur:

– À ton avis, qu'est-ce qui sépare un mort d'un vivant?

RALPH. – C'est une devinette?

MAX. – Un peu de terre?

RALPH. – Le vivant ne sent mauvais que réflexion faite.

– Certains sentent sans qu'on y réfléchisse, objecte N'a-qu'un-Ceil. Nous parlions du Banquier tout à l'heure?

RALPH. – À plus forte raison. Il arborait son intérieur à l'extérieur.

– Au fond, dit Slim, trop de choses séparent les morts des vivants...

– Une fraction de seconde, sourit Labosse.

– Si Mary était là, déplore pensivement N'a-qu'un-Ceil, elle te ferait souffrir!

– Vous vous entretenez souvent, demande Ralph à N'a-qu'un-Ceil, ta femme et toi de choses sérieuses?

– Tout le temps, soupire N’a-qu’un-Ceil. Même quand nous faisons semblant.

– Je ne comprends pas, avoue Max. Toi, N’a-qu’un-Ceil, soit dit sans t’offenser, tu n’es pas un penseur. Ta femme est un cerveau électronique doublé d’une devanure de librairie. Comment faites-vous pour vous entendre?

– Ils ne s’entendent pas? suggère Slim sous son chapeau.

– J’aime Mary, dit N’a-qu’un-Ceil. Je la connais depuis trop peu de temps pour avoir réfléchi profondément aux rapports d’un couple. Je suppose que des hommes y ont sacrifié des années. Il faudrait les avoir lus, vécus, et sans doute cela ne servirait-il qu’à se rendre compte que la piste était fausse?

– Ce serait très positif, dit Labosse.

– C’est ce que soutient Mary. Qu’il faut connaître les erreurs des autres pour les éviter, et au pire en inventer d’autres pour que les autres les connaissent à leur tour et les évitent aussi. Elle épuise les fausses pistes, et elle prétend que tout le monde procède pareillement. Tous ceux qui cherchent, ou cherchent simplement à vivre. C’est troublant que tu penses comme elle!

– Tu le penses bien toi aussi, réplique Labosse.

– Mais ce n’est pas une coïncidence ou une rencontre. Je la connais « personnellement ».

– Peut-être que Labosse aussi? fait Ralph aigrement.

N’a-qu’un-Ceil le regarde:

– Écoute, dit-il. Ne commence pas à semer tes saletés dans mes jambes!

– Ce n’est pas une saleté.

– Si.

– Mettons, accepte Ralph. Je ne veux pas te blesser, mais les femmes... Moi de même autrefois... Passons. Creusons-nous?

– Quoi autrefois? lance N'a-qu'un-Ceil. Tu fus cocu, le fus-tu? Que veux-tu que ça nous fasse?

Ralph se lève sans répondre. Labosse l'imité généreusement:

– Si nous enterrions mon mort?

N'a-qu'un-Ceil reste assis:

– Il a commencé une phrase. Pourquoi ne l'achève-t-il pas?

– Ça lui déplaît, peut-être? plaide Max se levant à son tour.

– Il n'avait qu'à ne pas la commencer. Pas vrai, Slim?

– Tu sais, dit Slim se soulevant, rajustant son chapeau, les idées t'aspirent parfois plus loin que tu voudrais. Les mots...

– Alors on ne pense pas et on ferme sa gueule! conclut sèchement N'a-qu'un-Ceil.

– Avec quoi creuserons-nous?

– Une rivière nous tend les bras, dit Max. Confions-lui le défunt.

– Et s'il flotte?

– Allons voir.

Ils descendent le pré. Max et Labosse transportent le cadavre. En fait, la rivière n'est qu'un gros ruisseau, large de trois mètres au plus.

– On voit le fond.

– Il y a du sable. Ne pourrions-nous pas l'enfouir dedans?

– Le courant emportera le sable, dit Ralph. Si vous voulez mon avis, on dévêt le cadavre, et à l'eau. S'il voyage, qui le reconnaîtra?

– Et le visage?

– Il suffit de le cabosser. Au fond, c'est un mort. Il ne souffrira pas.

- Je ne pourrai pas frapper un mort, déclare Max.
- Tu ne fais pas tant de manières pour les vivants.
- Un vivant, cela m'indiffère. Mais un mort...
- Tu crains les fantômes?
- Fais-le?
- Entendu, dit Ralph. Déshabillez-le.

Et c'est fait: l'homme est nu, pâle, un grand trou dans le cœur:

– Il a saigné! s'exclame N'a-qu'un-Ceil. Il n'a plus rien dans les artères!

Paf! Paf! Paf! Trois coups de feu le font sursauter! C'est Ralph qui, à bout portant vient de faire, petit a, sauter les deux yeux, petit b, le nez. L'homme est méconnaissable.

– Tu pourrais prévenir! proteste furieusement N'a-qu'un-Ceil en éjectant de sur sa manche un morceau de cartilage.

Pour réponse, Ralph pousse l'homme à l'eau, du pied. Le courant le balance, et le roule doucement au fond de la rivière, par à-coups.

- Il s'arrêtera au premier obstacle, calcule Ralph.
- Il n'est pas beau à voir, dit Max. Non.
- C'est un cadavre, dit Labosse.

Les lavandières.

Pour rallier le camp des Cyclopus, le petit groupe coupe par les prés, longeant d'assez loin la rivière. Alors que cette dernière est momentanément masquée par un bois, des cris aigus retentissent, jaillis de ses berges. Les cavaliers tendent l'oreille:

- Que faisons-nous? Avons-nous le temps d'aller voir?
- Oui, dit N'a-qu'un-Ceil. D'ailleurs, les trois qui sont allés chez le Juge ne nous ont pas encore rattrapés. Hue!

Ils se lancent dans la descente, contournent le bosquet, font

halte à l'angle sous les chênes. Les chevaux sont attachés à l'écart, à l'abri. Les cinq hommes longent la lisière. La rivière coule à trente mètres, et plus loin, il y a un lavoir en bois sur pilotis. C'est de là que fusent les cris et, soudain, une femme en sort en courant, poursuivie par une autre au battoir levé. Les cinq hommes rient, dissimulés. La poursuivante vient d'agripper la poursuivie, et frappe, hystérique. L'autre contre-attaque, s'empare d'un gros caillou et, devant le danger, la première femme réintègre le lavoir, la seconde à ses trousses. Elles disparaissent en poussant des cris d'oiseaux, et dans le lavoir, on crie de plus en plus distinctement à mesure que les curieux s'approchent :

- Mon linge!
- Menteuse! Répète!
- Prends! (Bruit. Hurlement.)
- Philomène! Philomène!
- Lâche ça! Je vais t'apprendre!
- Simone!
- Mes initiales!

N'a-qu'un-Œil émet une proposition géniale :

- Si on effondrait le lavoir?

Lequel est retenu à la berge par de grosses cordes. N'a-qu'un-Œil y court et sournoisement les tranche. Le lavoir tangué, une poussée des cinq hommes suffit à le basculer en craquant. Dans la rivière peu profonde, les lavandières appellent, gloussent, tandis que les saboteurs se congratulent à l'abri des buissons. Les victimes regagnent la rive, trempées, les robes collées aux fesses. Elles crachent, stupéfaites. Elles se regroupent, réconciliées, au nombre de huit, et s'exclament :

- Oh! Le linge!
- Les paniers!
- Tout est à l'eau! Vite!

Elles sautent. Au milieu de la rivière, l'eau leur parvient aux cuisses. Elles se démènent. Parfois, elles pêchent une chemise ou un maillot qu'elles envoient dans l'herbe où l'une opère un premier tri.

– Et si elles remontaient le mort ? souffle Ralph amusé.

– Il est encore trop loin, dit Labosse.

– Que vont-elles faire ? demande Max lubrique. Se sécher ? Vont-elles se dénuder ? Hou !

– Les réactions féminines, dit N'a-qu'un-Ceil, sont imprévisibles.

– Je caresserais bien la petite rousse ! bée Max.

– Minute. Tu sais compter ? Elles sont huit, et nous sommes cinq.

– Je me contenterai d'une...

– Justement. Il y en aurait trois sur la touche. Elles nous assailliraient.

Cependant, les femmes ayant récupéré le linge à la dérive, soufflent. Elles rient. L'une, après avoir dit « je suis trempée », entreprend de se délester des oripeaux collants, et la voilà en slip. Les autres gloussent.

– Et alors ? dit-elle ? C'est comme un maillot de bain.

– C'est vrai, convient une autre en se mettant à l'aise. Philomène a raison.

– Et nous sommes entre femmes, observe une troisième à l'œuvre.

– Quand même, dit une quatrième à une cinquième, s'il y avait quelqu'un en observation !

– Il roulerait des yeux de hibou ! renchérit une sixième.

– Mon slip est aussi mouillé que le reste ! constate la petite rousse en l'ôtant...

Murmures...

– Ne regardez pas si ça vous choque, dit la petite rousse.

– C'est vrai, dit Philomène nue à son tour. Il n'y a que celles qui ont un gros fessier qui le cachent.

La petite rousse se pavane, essore ses vêtements, les étend. Les autres lavandières se dévêtent en roucoulant. L'une, nue, entre dans l'eau, fait trempette. Quatre la rejoignent, s'aspergent en riant aux éclats.

– La petite rousse me plaît! Elle me plaît! dit Max. Je vais faire des folies! C'est fou ce qu'elle me plaît! Hou!

– Ne compte pas sur notre aide, prévient N'a-qu'un-Ceil.

Dans l'eau, les jeux et les ébats s'enchaînent. Les femmes réclament celles qui ont préféré se dorer au soleil sur la berge. La petite rousse se lève, se dirige vers le bosquet :

– Je vais faire mon besoin d'abord! répond-elle aux baigneuses.

– Moi aussi! s'écrie Max en s'élançant à quatre pattes entre les troncs...

– Non! Non! souffle N'a-qu'un-Ceil. Max! Non!

Mais Max trotte. Il arrive au moment où la petite rousse s'explique avec sa vessie en soupirant d'aise. Il la contourne, et elle a à peine laissé tomber la dernière goutte qu'il bondit, la bâillonnant d'une main pour être plus convaincant. Les quatre hommes restés en lisière attendent les cris, mais on ne crie pas. Même cinq minutes plus tard on ne crie pas.

– Simone! appelle une baigneuse. Que fais-tu?

– Elle se soulage! répond en riant une autre. Le besoin était important!

– Moi aussi je me soulage, dit une troisième accroupie dans l'eau, et sans me déranger!

Rires scandalisés. Une des femmes, Philomène, sort de la rivière, marche en direction du bosquet sur la pointe des pieds, se retournant vers les baigneuses un doigt sur la bouche...

– Ça se gâte! souffle Slim.

– Pauvre Max! dit Labosse. J’irais bien neutraliser Philomène.

– Tu ne pourrais pas la surprendre, fait remarquer Ralph.

Effectivement, Philomène va jusqu’au bosquet. Quand elle y parvient elle sursaute, en silence. Elle appelle impérativement les lavandières du geste, et sans bruit elles accourent, et c’est une nuée hurlante qui soudain s’abat sur Max et Simone. Le cortège revient, remorquant le pauvre Max comme des cannibales un missionnaire. On crie. On quiritte. On grumelle. Le pauvre Max est houspillé, harcelé, battu, poussé, traîné, malgré Simone qui le défend et qu’on rejette...

– À l’eau! clament les femmes. À l’eau le satyre!

Et Max est balancé comme un sac de patates! Plouf! Il est à peine à l’eau que l’essaim fond sur lui en hurlant, le malmène, repousse encore Simone. Max essaie de gagner l’autre rive, mais les vengeresses, impitoyables, se cramponnent à lui de tous bords, le font chuter...

– À l’aide! implore-t-il. À moi! N’a-qu’glou-glou-glou...

Les femmes rient, frénétiques, en frappant:

– Et vlan pour mon linge!

– Et vlan pour le lavoir!

– Et vlan pour la vertu à Simone!

– Lâchez-lee! crie celle-ci en s’attachant à ses compagnes folles. Lâchez-le! Il n’est pas méchant! Il ne m’a pas fait de mal! M’enfin?

– Nous ne pouvons pas l’abandonner comme ça! réagit Ralph nerveusement.

Il jaillit du bosquet en criant:

– Lâchez-le!

Surprise générale! Murmures crescendo! Feulements! Cris! Rugissements! Explosion: les femmes fondent sur Ralph qui reflue, sort son colt...

– Pas de colt! ordonne N’a-qu’un-Œil obligé de sortir du bois...

– Oh!

– Il y en a d’autres!

– Combien sont-ils?

– C’est Cyclopus!

– Non, Double-Mouche!

– Non il porte le cache sur l’autre œil!

– Ce sont des escrocs!

– Des voyeurs!

– Des sadiques!

– Nous ne vous voulons aucun mal, explique doucement N’a-qu’un-Œil (rejoint par Slim et Labosse) depuis la rive aux femmes qui se voilent comme elles peuvent, sans avoir libéré Max pour autant. Ce que nous souhaitons, c’est que vous relâchiez notre ami.

– Pas question! crie Philomène. Si vous le voulez, venez donc le chercher! (Approbation de la gent féminine comptant ses griffes, ses battoirs.)

– Et pour commencer! lance une femme. C’est vous qui avez coupé les cordes du lavoir?

– Non, réplique N’a-qu’un-Œil. C’est vous qui les rompîtes à force de gigoter comme des perruches!

– Dis donc! Sois poli! Malotru!

– Houuu! Houuu!

– Libérez notre ami, redemande N’a-qu’un-Œil.

– Brigand! Escroc! Saltimbanque! Hebdromadaire! Houuu! Houuu! Viens le chercher! Asperme!

– N’y va pas! conseille Labosse...

– Je n’en ai pas l’intention, le rassure N’a-qu’un-Œil en riant.

Un bruit de culasse les alerte:

– Levez les mains!

Ils se retournent lentement (Ralph, Slim, Labosse, N'a-qu'un-Ceil) tandis que les baigneuses poussent une clameur triomphale! L'une d'elles a opéré un savant détour dans l'eau, et tient maintenant en joue le groupe masculin...

– Ne tirez pas! s'écrie N'a-qu'un-Ceil. Pas de folies! Ne tirez pas!

– Je vais me gêner! s'écrie la femme au fusil.

– Ce n'est pas à toi que je m'adresse, expose N'a-qu'un-Ceil à la petite toute nue. C'est à mes amis. Je ne voudrais pas qu'ils te fusillent, tu es si mignonne...

– Tu te crois fort? raille la femme au fusil.

– Attention! crie Labosse. Voilà les baigneuses! Baang! La femme au fusil envoie un coup de semonce à trois doigts du groupe!

– Attention! crie N'a-qu'un-Ceil. Elle est dangereuse! Elle a appris à tirer chez un marchand de tire-bouchons!

Mais c'est la ruée des baigneuses, et Max abandonné s'empresse de gagner l'autre rive...

– Attention! crie encore N'a-qu'un-Ceil à l'instant où la troupe acharnée grêle sur son dos...

Et vlan! Slim essuie un coup de battoir sur l'épaule et recule...

– Défends-toi donc! hurle N'a-qu'un-Ceil. Chacun pour soi! Pas de quartier!

Lui-même est submergé, et croque hardiment une cuisse, une fesse, un orteil, pince un sein, chatouille les aisselles et les endroits innommables, en récoltant force coups de poing, de pied, de griffes, de battoir, idem pour Ralph et Labosse. Mais quand il encaisse un furieux coup de bâton sur la nuque, il crie au lieu de rire, et fléchit. Pas longtemps. Le temps suffisant pour lancer un homme à l'eau, et les femmes sautent par-

dessus dans un important déploiement d'écume en répercutant des cris féroces. Le combat se déroule dans la rivière, et les hommes sont entravés par leurs vêtements. Slim essaie de fuir, refusant de frapper. Labosse rend sans trop de scrupules, et Ralph vient d'empoigner deux furies par le cou, les courbe face à face, et s'apprête à trinquer les têtes...

– Ne fais pas ça! tonne N'a-qu'un-Ceil en repoussant Philomène, qui roule par-dessus une comparse, et dégringole en gerbe.

Une troisième à ce moment survient par trahison et lui allonge un grand coup de chemise trempée par la figure, et ça fait flac! Il perd l'équilibre, tombe, a cependant le temps de repérer la rousse rejoignant Max, et le couple s'éclipsant...

– Salauglou! éclate N'a-qu'un-Ceil...

Les femmes se sont retournées à son cri. Leur ardeur les abandonne. Elles demeurent, qui les mains sur les hanches, qui le battoir pendant inutile, qui la dent plantée dans le muscle. N'a-qu'un-Ceil se relève, ruisselant. Il rit doucement. À trois pas, Labosse est occupé à ceinturer sa partenaire, et cela se transforme en embrassade. Ralph tient par le cou les deux femmes, et les relâche. Plus loin, à soixante mètres en aval, dans l'eau, Slim talonné par deux chasseresses fait sa paix...

– Amis? propose N'a-qu'un-Ceil à Philomène.

Ils se serrent la main. Tout le monde se réconcilie en riant aux éclats. (Sauf Max et Simone, invisibles.) Sur la berge, trois cavaliers s'amusent: La Médaille et ses deux soldats...

– Voilà cinq minutes que nous observons! dit La Médaille. Quelle partie!

– Que faites-vous? demande le premier soldat...

N'a-qu'un-Ceil pose la main sur la taille nue de Philomène, et elle ne proteste pas, mais sourit, engageante:

– M'est avis, déclare N'a-qu'un-Ceil aux cavaliers, que si

vous vous donnez la peine de venir, cinq plus trois pourraient peut-être faire huit ?

– Ma foi, dit La Médaille mettant le pied à terre, une armée qui se respecte n’a pas le droit de refuser de vivre sur l’habitant.

Philomène. N’a-qu’un-Ceil a des ennuis.

– Mais bien sûr que je t’aime ! affirmait N’a-qu’un-Ceil à Philomène. Je t’adore ! Si je te le dis !

– Moi aussi. Répète qu’il n’y a que moi dans ta vie.

– Bien sûr. Pour qui me prends-tu ?

– Parce que si tu me mentais, je t’arracherais les yeux.

Ils sont tout nus dans l’herbe. Leurs vêtements sèchent plus loin. Philomène étend les bras derrière elle, très haut, les replie sous sa tête :

– J’ai peur qu’il y en ait une autre. Je suis affreusement jalouse. Si tu me mentais, je ne sais pas ce que je te ferais !

– Utopie, dit N’a-qu’un-Ceil. Je n’aime que toi.

N’a-qu’un-Ceil est sur le côté droit, Philomène sur le flanc gauche, et ils se regardent, en appui sur un coude :

– Je t’aime drôlement mieux que mon mari ! dit Philomène.

– Tu es mariée ?

– Oui.

– Ça n’a pas l’air de t’exciter ?

– Ce n’est pas excitant. Au début, oui, c’était bon, je crois qu’on s’aimait. On se serait pris partout comme des chiens. Et puis on s’est découvert des tas de défauts, j’ai bien peur qu’on finisse par se dégoûter l’un l’autre. J’ai sauté dans la mesquinerie à pieds joints.

- Le mariage n'y est peut-être pour rien ?
- Peut-être, dit Philomène en cueillant une tige de sangle-dousse à feuilles palmiséquées, ou peut-être le contraire...

Philomène chatouille le nez de N'a-qu'un-Ceil avec une herbe :

- Je te suivrais bien, si tu acceptais. J'en ai assez de cette vie qui s'écoule sans rimer à rien...
- Impossible, dit N'a-qu'un-Ceil.
- Tu ne m'aimes pas ?
- Si, mais c'est impossible...

N'a-qu'un-Ceil pousse Philomène sur le dos, lui flatte le ventre et les seins :

- Reviendras-tu ? elle demande.
- Oui.
- Quand ?
- Dans trois ou quatre jours. Si je ne mange pas de plomb.
- Tu pars pour la guerre ?
- En gros oui.
- Ce que j'aimerais ça ! Partir ! L'aventure !
- Tu ne sais pas de quoi tu parles. La guerre n'est pas l'aventure. C'est une saleté plus grosse de mesquineries que ta vie ! Des interdits et des ennuis sans intérêt. Il y a plus d'aventure autour de ton lavoir qu'à la bouche d'un canon...

- Embrasse-moi... (Dont acte. Elle poursuit, à plat ventre, la tête dans les mains :) C'était bon tout à l'heure ?
- Hein ?

- L'amour? Ça t'a plu? Je le fais bien?
- Oui. Un peu cru, mais bien. C'est ton mari qui t'a enseignée?
- Je ne l'ai jamais trompé. Tu es le premier...

- Ton mari est-il jaloux?
- Je suppose qu'il le sera. Quand tu reviendras, tu me retrouveras au village. Tu prendras le chemin creux après le lavoir. Il te mènera à un pont et, de l'autre côté, tu déboucheras sur mon village. Une quinzaine de fermes. L'été c'est joli. J'habite la plus haute maison. À gauche. Tu la reconnaîtras, c'est la plus belle...
- Ton mari est fermier?
- Maquignon... (Puis, murmurant :) Viens... Fort... Par derrière...

Quand une voix constate «Flagrant délit!», N'a-qu'un-Ceil pivote et voit un grand individu fusil de chasse au poing, et Philomène s'écrie:

- Oh! Albert!
- Hé? dit N'a-qu'un-Ceil tout nu.
- Ne bougez pas vous deux! conseille l'Albert en manœuvrant la culasse du fusil. J'en ai assez vu pour savoir ce que je dois faire.
- Heu, dit N'a-qu'un-Ceil. Glub. C'est vous le maquignon? Nous parlions de vous. Gasp. Enchanté. Je...
- *Shut up!* dit Albert abaissant dangereusement le fusil à deux coups.
- Ne fais pas l'idiot! s'écrie N'a-qu'un-Ceil. Il n'y a pas de quoi!

– Et mon honneur? dit le maquignon, grand seigneur. Qu'en fais-tu?

Le couple illégitime est allongé dans l'herbe. Philomène se dresse:

– Ne bouge pas femme eugénique! ordonne l'Albert.

– Oh Alberto! elle gémit à genoux. Mon amoûûûr! Sois grand! Sois magnanime!

– Je suis maquignon de père en fils. Les bons comptes font les amis.

N'A-QU'UN-ŒIL. – Tu ne vas pas nous fusiller pour un simple heu glub.

ALBERT. – Aurais-tu des contre-propositions à formuler?

– Heu.

– Tu es marié?

– Glub. Pas exactement.

– Tu l'es ou l'es pas?

– Considérons que je le sois, dit N'a-qu'un-Œil en évitant soigneusement de regarder Philomène. Heu. Je vis avec une femme.

– Et tu l'aimes? Tu y tiens?

N'a-qu'un-Œil ne répond pas...

– Réponds! s'écrie Philomène s'écartant de lui, se levant, rejoignant son époux.

– Glub. Tu sais. Vous savez Madame. Heu.

– Salaud! crie-t-elle. Salaud! Tire! Tire Alberto! Tire donc! Tire!

– La paix! commande Albert. Habille-toi. (Elle se vêt, attentive à l'échange de propos suivant:) Tu as trompé ma femme, mais tu ne m'abuseras pas. Ce n'est pas à moi qu'on fera prendre un âne pour un percheron. Ta femme, comment est-elle? Comment s'appelle-t-elle? Où puis-je la joindre?

– Tu ne vas pas me dénoncer! s'inquiète N'a-qu'un-Œil.



- Son nom ! (Bruit de culasse.)
- Mary, confesse N’a-qu’un-Ceil. Mistress Mary. Elle habite le palais. Heu. Puis-je m’habiller ?
- Non. (Le maquignon jette un carnet chiffonné et un crayon à N’a-qu’un-Ceil assis par terre :) Écris. Tu sais écrire ? Écris : « Ma chérie, je me suis mis dans une situation pénible. Je te supplie d’admettre dans ton lit le porteur de la présente, car il décide de ma vie. » Tu signes.
- Hé ? Tu te fous de moi ?
- Écris.
- Alberto ! Tu ne feras pas cette chose ! s’écrie Philomène boutonnant sa robe...
- Si, dit Albert. S’il n’écrit pas, je lui donne sa vie éternelle.
- N’a-qu’un-Ceil se retourne d’un seul coup pour frapper, mais reçoit un grand coup de botte par le visage, et retombe. Il saigne abondamment de la lèvre et du nez. Il crache. Philomène applaudit jouisseusement :
- Il n’est plus si fier ! Le salaud ! Le prosélyte ! L’oncirostre !
- Ramasse le papier, ordonne le maquignon à N’a-qu’un-Ceil. Écris. Signe. Donne. (Il empoche le papier. Il demande, sur le ton de « vous reprendrez bien un peu de poulet ? » :) Vous coïtâtes combien de fois ?
- Une, répond N’a-qu’un-Ceil furieux. La seconde, nous l’entamions quand tu es arrivé. Et encore, par-derrrière...
- Pourquoi ce « et encore » péjoratif ! s’indigne Philomène. Dis tout de suite que ce n’était pas bon ?
- Suffit ! ordonne le maquignon. Vos querelles de ménage m’indiffèrent. Je suis cocu et, somme toute, si vous permettez, c’est moi que ça regarde. Philomène ? Prends la corde suspendue à la selle de mon cheval. Hâte-toi ! (Elle court jusqu’au cheval.) Ta femme, elle est bien proportionnée ?
- Hein ? Mary ?

- Oui. A-t-on joie à la chevaucher ?
 - Bah. Non, dit N’a-qu’un-Ceil. À ta place, j’abandonnerais. On se serrerait la main et tout serait dit ?
 - Tu possédas Philomène, rappelle le maquignon pour mémoire.
 - Par-derrrière, objecte N’a-qu’un-Ceil. Mais je reconnais qu’elle est bien élevée. Compliments.
 - Merci. Je te ferai les miens ultérieurement. Les bons comptes...
- Philomène revient, avec la corde. Le maquignon s’adresse à N’a-qu’un-Ceil :
- Debout. Attention : un geste trouble et je te flambe. Entre dans le bosquet. Plus avant, Arrête. Embrasse le tronc du chêne comme s’il s’agissait d’une femme. Bien. Philomène ? Lie-lui les poignets derrière l’arbre. Serre. Je le surveille. Quand tu auras fini, fais-moi signe.
 - Ça y est, annonce Philomène zélée. J’ai serré fort !
 - Elle jouit, ricane N’a-qu’un-Ceil. Fais-la psychanalyser ! Elle se retourne et lui crache au visage !
 - Albert ? gouaille N’a-qu’un-Ceil. Rappelle ton serpent !
- Vlan ! Philomène lui lance un coup de pied dans le jarret. Il pousse un cri de douleur :
- La garce !
 - Viens ici Philomène, commande Albert. Voici mon fusil. S’il bouge, tire. Ne t’avise pas de tirer s’il ne bouge pas.
 - Je l’ai à l’œil, sois tranquille ! dit-elle, tandis qu’Albert contourne l’arbre pour resserrer les liens de N’a-qu’un-Ceil.
- Lequel N’a-qu’un-Ceil rit :
- Chacun son tour !
 - Quoi chacun son tour ? dit Albert. Qu’est-ce qui te fait rire ?
 - Elle m’a à l’œil, explique N’a-qu’un-Ceil en riant. Tout à l’heure, sur le gazon, c’est moi qui l’ai eue – à l’œil !

Les deux hommes s'esclaffent en chœur :

– Toi tu es amusant ! dit Albert. Dommage que nous ayons quelques différends à régler...

– Salauds ! gronde Philomène. Salauds ! Je ne sais pas ce qui me retient !

Albert passe la corde autour du cou de N'a-qu'un-Ceil au moyen d'un nœud coulant puis, avec l'extrémité libre, il lui lie les pieds ensemble par-derrière :

– Si tu bouges, tu t'étrangles. Je vais te bâillonner. (Ce qu'il accomplit.) Je te libérerai dès mon retour. Toi, Philomène, rentre à la maison. Je ne veux pas encore manger des conserves ce soir. Mon fusil ?

– Où vas-tu Alberto mon amoûûûr ?

– En ville.

– Tu ne vas pas...

– Donnant, donnant. Rentre à la maison. (D'un ton plus brutal :) Démarre !

Elle hésite, s'approche pour l'embrasser, il la chasse du geste. Elle se retire. Il revient sur le gazon, rassemble les habits épars de N'a-qu'un-Ceil, les lui jette par-dessus les fourrés. Il enfourche son cheval, disparaît au galop. Philomène revient peu de temps après. Elle rôde autour de N'a-qu'un-Ceil, sourit méchamment. Il essaie de parler, mais produit des oumm étouffés, inaudibles à six pas. Elle rit :

– Es-tu mignon ! Le petit zoizeau à l'air ! Quand je pense que je permis à cette sale bête d'entrer dans ma chair intime !

– Oumm oumm...

– Les hommes sont des porcs ! Tous ! Aucun ne rachète ses semblables !

– Oumm oumm oumm...

– Tu as l'air spirituel, séducteur, avec tes fesses blanches ! Je me demande réellement pourquoi je me laissai aller...

– Oumm oumm...

– Affreux. Tu es affreux avec tes poils aux jambes et ton zoizeau qui pend. Affreux. Dégoûtant. Alberto est mieux. As-tu vu? Quelle aisance! Quelle puissance! Un mâle! Plein la vue, qu'il t'en mit! Écris, disait-il, et toi, bravache, serpillière, tu écrivais. Idiot velu. S'il t'avait ordonné une danse du ventre, tu aurais trouvé le moyen de chanter pour le flatter. Minus. *Diem perdidisti*, comme dit l'autre. *Epicuri de grege porcum!* À l'heure actuelle, ton amie s'apprête à te faire payer ta bêtise, et c'est tout ce que tu mérites. *Vae victis!*

– Oumm oumm oumm...

– J'aime qu'Albert la prenne jusqu'à l'œsophage! Si je pouvais l'entendre râler de plaisir, que je serais heureuse!

– Oumm oumm oumm...

– Tu peux t'agiter, va. Le nœud d'Albert, c'est du solide. Sans jeu de mots. Et n'espère pas que je te délivre! Finis les yeux langoureux! À d'autres. Remarque, si Alberto t'avait attaché dans l'autre sens, le zoizeau en avant, je me fusse bien divertie à t'agacer, pour t'en faire baver. Sans jeu de mots. C'est inouï l'esprit dont je fais montre aujourd'hui! Bon. Je vais te laisser un petit souvenir.

Ce disant, elle casse une longue baguette de noisetier, et la pèle. Elle la fait siffler dans l'air: swiss! N'a-qu'un-Ceil s'est raidi:

– Tu as raison barbu, elle jubile. Serre les fesses!

Et swissss-flac!

– Oumm oumm oumm...

Swissss-Flac! Swissss-Flac! Swissss-Flac!

Elle rit. Le sang coule. Elle promène jouisseusement sa main dedans, mais quand des voix se font entendre, lointaines, elle s'interrompt:

– Ce sont tes amis, dit-elle. Je vais leur annoncer que tu es

parti. Comme j'ai pris la précaution de libérer ton cheval, ils me croiront. À tout de suite!

Elle sort du bosquet. N'a-qu'un-Œil, tendant le cou jusqu'à l'étranglement, l'entend s'adresser au groupe joyeux qui arrive:

- Votre ami est parti.
- N'a-qu'un-Œil?
- Oumm oumm oumm...

PHILOMÈNE. – Il a dit qu'il était en retard. Il m'a priée de vous faire hâter...

- C'est dommage. Nous nous amusons bien...

Ramages. Gloussements. Baisers sonores. Claques sur les croupes. Rires. Hennissements. Chocs de sabots des chevaux. À bientôt! Nous reviendrons! Revenez! Galop décroissant remontant la pente vers le chemin. Effarement des lavandières: quelle heure est-il? Déjà! Vite! Lui qui est si jaloux! Etc. En moins de dix minutes, la fuite gaie s'effectue, et voilà Philomène de retour, véhémence, explosive!

Sur le chemin du camp, sans N'a-qu'un-Œil.

Les chevaux trottent sur la piste:

- Nous avons bien ri, dit Max qui a un œil au beurre noir.
- Elle était vierge, dit Labosse. Même la seconde fois, nous dûmes retourner à la rivière nous laver. La troisième fois nous nous prîmes dedans.
- Quand les reverrons-nous! soupire un soldat...
- Elles sont bien, pour des paysannes, dit La Médaille.
- Elles sont aussi éduquées que les citadines, dit Ralph haussant les épaules. Celles qui sont mariées.
- Surtout si elles ont un amant! approuve Labosse.
- Pourquoi N'a-qu'un-Œil est-il parti sans avertir? réfléchit Slim. Ça ne lui ressemble pas.

– Il aura été pris de remords? suggère Max. À cause de sa femme? Il aura saisi le premier prétexte pour se retirer?

– Il n'a pas à éprouver de remords, estime Labosse. Rappelez-vous: il ne voulait que s'amuser! Il déconseillait même à Max de rejoindre sa rousse!

– Justement, dit Max. Il aura regretté de s'être laissé entraîner au-delà de ce qu'il imaginait?

– C'est possible, admet Ralph.

– Quand les reverrons-nous? resoupire le soldat...

– Hélas! Ma petite Simone! Elle était fiancée, mais maintenant elle n'aime que moi!

– La mienne, dit le premier soldat, elle m'a conté qu'elle couchait avec son père quand sa mère était malade. Ils sont audacieux!

– Ce sont des pésans, dit méprisamment le deuxième. Ils sont telluriques!

– Quelle phrase! dit Labosse. Et quelle idée? Je puis t'assurer que dans ce domaine, la haute société n'est pas à la traîne.

– C'est renversant, dit La Médaille. Nous avons bien fait de faire la Révolution.

MAX. – Il y a longtemps, j'ai lu une histoire. C'était un homme qui tuait son père sans le connaître, et qui couchait avec sa mère sans le savoir.

– Elle l'avait drogué?

– Non, répond Labosse. Max s'explique mal. L'homme en question couchait avec sa mère, sans savoir qu'elle était sa mère.

– C'est amusant, dit le premier soldat. Eurent-ils des enfants?

– C'est sans importance.

– Si, c'est important. Pour savoir comment l'homme les appelait. Ses frères?

– Il était le père, rappelle Labosse. D’ailleurs, il eut des filles.

– Et il couchait avec?

– Je ne sais pas.

– Parce que tout se complique! S’il a couché avec les filles, et s’ils ont eu des enfants, ces enfants sont les petits-enfants de sa mère, les frères et sœurs de ses filles, qui sont déjà les filles de sa mère, donc ses sœurs. Quant à l’homme il est au moins grand-père de ses enfants.

– Pourquoi avait-il tué son père, ton ami? dit La Médaille. Pour faire l’amour avec sa mère?

– Ce n’était pas mon ami, proteste Max. C’est une histoire que j’ai lue.

– Ce sont des mensonges?

Au détour du sentier, deux cavaliers se présentent, au trot: Prof et Requiem. Les groupes s’arrêtent:

– Hello Rénato?

– Hello Ralph? dit Prof sa pipe entre les dents. Ça va?

– N’a-qu’un-Ceil n’est pas avec vous? s’étonne Requiem.

Franquin le réclame.

– Il n’est pas déjà au camp?

– Non, dit Prof. Nous venions vous chercher, lui inclus.

– Il nous précède pourtant! dit Labosse.

– À moins que la femme ait menti, observe Slim.

– Quelle femme? demande Prof.

– Une lavandière, répond Max. Nous avons rencontré des lavandières. Elles étaient drôlement gentilles!

– C’est elles qui t’ont beurré l’œil? fait Requiem.

– Oui. Mais elles étaient très gentilles.

– Voilà un point de vue partial et subjectif, constate

Prof. Où est votre ami? S'il a rencontré des lavandières aussi gentilles que les vôtres, et qu'elles aient traité son œil valide comme elles ont traité le sien (Max), il ne doit pas y voir grand-chose pour rentrer!

- Ne plaisante pas, dit Ralph. C'est peut-être sérieux.
- Si nous retournions au lavoir? propose Max.
- Pas question, tranche Requiem. Franquin vous attend, et vous n'êtes pas en avance.
- Où est votre lavoir? demande Prof. Je vais y faire une incursion.
- Tu n'accompagnes pas l'expédition?
- Non. Je travaille entre les coups. Je les prépare. Ce lavoir, où est-il?

Ralph voit rouge.

En direction du camp :

- Ils ont jugé l'Espagnol?
- C'est en cours.
- S'ils nous avaient attendus, dit Labosse, je l'aurais défendu.
- Tu trouves qu'il a raison? demande Max.
- Non.
- Alors pourquoi le défendre?
- Il doit être défendu. C'est ainsi. C'est la loi.
- Ta loi, dit Ralph avec humeur, elle est bornée! Comment veux-tu défendre un homme que tu crois coupable? Au tribunal vous vous querellez sur des papiers en essayant de persuader le public, vous-même, et l'accusé, que ces papiers sont un homme! Mais quand vous gagnez ou perdez «une cause», ce n'est pas une victoire humaine que vous remportez, ou une défaite que vous essuyez, mais une logomachie! Et je

parle de la justice théorique! Pas de celle où faire justice à un homme est considéré comme une faveur!

– Tu prêches un converti, fait observer Labosse. Je ne plaide plus.

– Je n'ai pas l'intention de prêcher, dit Ralph monté. C'est un sujet stupide et limité comme la religion. Il faut être stupide et limité pour le prendre au sérieux!

– C'est important, les lois, émet La Médaille, à ce qu'on m'a dit. Elles cimentent les sociétés. Il paraît que chaque société constituée a ses lois?

– La société n'est pas plus reluisante que ses lois!

– Serais-tu misanthrope? demande La Médaille.

– J'ai le nez sensible, rétorque acidement Ralph. Votre société c'est de la m... Vos curés, vos flics, vos avocats, vos militaires, vos banquiers, vos pédagogues, vos journalistes, vos moralistes, vos politiciens, vos femmes enceintes, vos rationalistes, vos bonnes sœurs, vos écrivains glossotomisés, vos commis voyageurs, et tous vos incarnés de l'ânerie béate, et la cabale dévote, je les fourre dans un grand sac et je vous déclare: c'est de la m...!

– Pourquoi te fâches-tu? dit Labosse. Tout le monde sait ça.

Le verdict.

– Bientôt le camp, annonce Requiem. Après la butte.

– De quoi l'Espagnol est-il passible?

– La trahison, c'est la mort, dit La Médaille. Et l'Indien n'a pas menti. Nous avons trouvé le Juge étranglé. L'autre, l'idiot, avait disparu. Je n'aimerais pas le rencontrer la nuit au coin d'un bois.

– Tout le problème, maintenant, dit Labosse, consiste à savoir si un émissaire est parti... Il faudrait que l'Espagnol

passé des aveux... (Une salve éclate soudain...!) Il les a passés, les aveux...

La vengeance de Philomène.

Prof descendait lentement le chemin empierré entre deux hauts talus ronceux. Il repère le lavoir, fait avancer le cheval jusqu'à la rive, regarde couler l'eau en fumant. Il se retourne sur sa selle, observant les traces de pas dans la terre. Il longe le bosquet :

– Nom d'un tétrarque!

N'a-qu'un-Ceil est évanoui, ficelé au tronc, presque étranglé, le corps strié de plaies. Quand Prof tranche la corde, il s'abat dans les feuilles. Prof le gifle, lui infiltre à boire entre les dents. N'a-qu'un-Ceil reprend connaissance...

– Ne bouge pas, recommande Prof doucement. C'est moi, Prof. Que s'est-il passé? Les lavandières? (N'a-qu'un-Ceil essaie de s'asseoir et Prof l'aide, lui tend ses vêtements :) Habille-toi. Je vais t'aider... Retiens-toi à l'arbre. Appuie-toi sur mon épaule. Cramponne mon bras... (Ils vont jusqu'au cheval :) Passe ton pied dans l'étrier, attention! Ce que tu es lourd! (N'a-qu'un-Ceil est hissé en selle. Prof bondit en croupe, glissant fermement ses bras sous ses aisselles, prend les rênes :) Hue! Tout doux... (Le cheval part au pas, N'a-qu'un-Ceil dodeline, Prof lui présente à boire :) Bois.

– La garce, dit N'a-qu'un-Ceil respirant fort. La garce.

– Qu'est-il arrivé?

– Des bêtises. J'ai fait l'amour à la femme d'un maquignon et le maquignon nous a surpris. (Puis, se remémorant le marché conclu :) Oh! Vite! Je dois aller en ville!

– Non. Pas dans cet état. D'ailleurs l'expédition t'attend – encore que je doute que tu puisses...

N'a-qu'un-Ceil gémit...

– Est-ce le maquignon qui t'a fouetté?

– Non, dit N'a-qu'un-Ceil éreinté. Il m'a attaché, bâillonné. Sa femme m'a fouetté. Elle a dit aux autres que j'étais parti. La garce...

– Le maquignon vous a pris sur le fait?

– Oui. J'étais nu et il avait un fusil de chasse. Quand j'ai bougé il m'a botté la figure. J'ai cédé à ses exigences... Mary!

– Quelles exigences?

– Mary... murmure N'a-qu'un-Ceil... Il faut que j'aille en ville!

– Non. Quelles exigences?

– J'ai cédé... J'ai signé un bon... pour une partie de fesses... avec elle... Mary... Je l'aime...

Prof s'esclaffe:

– C'est burlesque! Excuse-moi, mais considéré de l'extérieur, c'est cocasse. Ce n'était pas un maquignon pour rien. Je me demande souvent si l'habit ne fait pas le moine!

– Mary...

– Bah, dit Prof, tu t'es vengé d'avance? Et il n'est pas garanti que ton chèque soit validé. J'ai rencontré Mistress Mary deux ou trois fois, elle ne m'a pas semblé femme à se laisser séduire par un maquignon.

– J'ai écrit que ma vie était l'enjeu, gémit N'a-qu'un-Ceil... Oh... J'ai peur... J'ai peur qu'elle accepte pour me donner une leçon...

– Avoue qu'elle serait méritée?

– Mais oui, gémit N'a-qu'un-Ceil. Mais je consens qu'elle me donne toutes les leçons! J'ai peur qu'elle me quitte! Je l'aime, moi... Je l'aime... Et dire que j'ai fait cela pour m'amuser...

– Je n'en vis jamais le faire pour pleurer, dit Prof. Même des

masochistes. J'irai parler à Mistress dès que je t'aurai déposé à bon port. Je lui dirai que tu l'aimes, c'est flagrant. C'est même surprenant. J'irai lui parler...

Préparatifs ultimes et premiers soins.

– Qui l'a fouetté comme ça ? demande Frédégonde...

Dans le camp, les cavaliers alignés par six attendent le signal du départ. Trois détachements. Armes légères, six mitrailleuses. Provisions individuelles de pommes volantes dans des sacs. La doctoresse ouvre sa trousse...

– Une fille, répond Prof pour N'a-qu'un-Ceil qu'il soutient. Une maquiMignonne...

N'a-qu'un-Ceil supplie Prof du regard :

– J'oubliais ! s'excuse Prof. Rassure-toi, j'y vole ! (Il s'en va.)

– Si elle te pardonne, dit Frédégonde qui a compris, tu pourras clamer que tu as une chance de co... heu. (Regard méchant de N'a-qu'un-Ceil.) Je n'ambitionnais pas de faire de l'esprit... L'esprit n'est pas mon fort... Je voulais dire...

– Ça va, grommelle N'a-qu'un-Ceil, ça... Aïe ! Aïe ! Que faites-vous ?

– Whisky, annonce Frédégonde. Désinfectant. 80 degrés. Ça picote ?

– Plutôt ! il concède alors qu'approche Double-Mouche. Prêtez-moi la bouteille ? (Il la prend.)

Quand Frédégonde réussit à récupérer son bien allégé, en protestant, et le fourre dans sa trousse, elle enregistre la disparition d'un second flacon de désinfectant. Elle éclate !

– Il est fameux, dit Double-Mouche en claquant la langue...

– Ivrognes! elle s'écrie indignée.
 – Veux-tu un cigare, Frédégonde? propose Double-Mouche avec un sourire corrupteur.

– Cow-boy, dit Frédégonde, je nettoierai tes plaies en profondeur ce soir à l'étape.

– Je t'apporterai mon concours gracieux, promet Double-Mouche.

– Avec de l'eau oxygénée, elle précise.

– Elle nous accompagne? interroge N'a-qu'un-Ceil alors qu'elle s'éloigne.

– Elle est de toutes les campagnes, dit Double-Mouche attendri. Ça c'est une amie. Je me ferais maltraiter pour lui faire plaisir. Heureusement qu'elle n'est pas jolie.

La revanche du Boucher.

Voilà le Boucher, et il raille:

– Alors? On tâte aux lavandières et on se fait lessiver?

Maintenant les troupes s'ébranlent. L'avant-garde emmenée par Slim, puis le détachement de Fédor Yashpoutine, celui de Double-Mouche...

– Je les rejoins, déclare le Boucher. À propos? Ton dos te fait « réellement » souffrir?

– À en pleurer, répond N'a-qu'un-Ceil. Pourquoi?

La réponse est une claque formidable dans le dos. Il tombe sur les genoux, n'y voyant plus. Debout devant lui, le Boucher ricane:

– Un remboursement. Rappelle-toi! (Il s'en va.)

L'expédition. La pluie. N'a-qu'un-Œil est malade.

Voilà le détachement de Catt-bis et Francoquin. Il y a Big-Alik, Max, Requiem, Iyô, La Médaille, Frédégonde. N'a-qu'un-Œil récupère à genoux en respirant fort...

- Je ne te savais pas croyant? s'étonne Big-Alik.
- S'il recommence je le tue! gronde N'a-qu'un-Œil qu'on hisse en selle.
- Qui? demande Frédégonde.
- D'où sors-tu? fait Francoquin avec le sourire. Tu as encore fourré ta queue dans une ratière?
- Je me suis fait eu, concède prudemment N'a-qu'un-Œil.

Parvenus dans la plaine, Francoquin envoie deux hommes dans des directions opposées:

- L'émissaire Nord et l'émissaire Sud, il explique.
- Nous ne suivons pas les autres? s'étonne N'a-qu'un-Œil à un embranchement...
- Non, explique Catt-bis. Il ne faut pas éveiller l'idée d'une concentration de troupes. Fédor a pris à droite, Double-Mouche en face, nous prenons à gauche. Nous nous retrouverons à la rivière Ed, et progresserons de concert cette nuit.

En chevauchant, la discussion choit sur un sujet sec:

- Lorsque vous êtes malades, assène Frédégonde, vous ne ressemblez plus à vos idoles. Torpillé le mythe du grand homme! Rien de plus salubre que la vision du génie au lit, goutte au nez, bonnet sur l'oreille, et foulard autour du cou.

– Pourquoi, réplique Catt-bis, un «grand homme» – qu'est-ce? – ne pourrait-il être malade comme le commun des mortels?

– Parce qu'il est une image, que tout quotidien dément, même s'il en est le héros comme il est le héros de sa biographie. Le «grand homme» est figé. Il «est» la divinité qu'on ne discute pas de peur d'avoir à se discuter. J'aime mieux me discuter que de croire en lui.

– Et tu emploies le quotidien à cette fin?

– Non. Mais le quotidien et la biographie s'interfèrent. Ça aide à comprendre...

– Ou ça empêche, dit Francoquin. Par exemple: le Président chasse le Ministre sur une rage de dents.

– N'exagérons pas, proteste Frédégonde. Encore qu'il soit concevable que le Président chasse le Ministre sur une rage de dents s'il avait «presque» l'intention de le chasser. La goutte d'eau...

– Tu es déformée, estime Big-Alik. À force de soigner des furoncles tu ne vois plus l'homme...

– Ça fait aussi partie de ma démonstration, fait remarquer Frédégonde sur la défensive.

À un autre moment, N'a-qu'un-Œil tristement :

– Je ne voulais pas tromper Mary...

– À croire l'homme, assène Frédégonde, il ne tromperait personne. Il y a pourtant par le monde plus de cocus que de cynocéphales.

– Que sont des «cynocéphales»? s'enquiert Max.

– Des singes, dit Big-Alik. Es-tu inculte?

– Y a-t-il plus de cocus que de singes? doute Max. Pourquoi?

– Parce que, raisonne Big-Alik, quand un singe et une guenon s'accouplent, le produit n'est qu'un singe, tandis que lorsqu'une femme et un homme les imitent, il y a deux cocus : le mari et l'épouse légitimes. Plus l'enfant dès qu'il se marie. J'ajouterai que pour être un singe, il faut et il suffit que tes parents le soient, mais que la cocufaction n'est pas héréditaire...

– C'est vrai, dit Max qui comprend vite. Et un singe est un singe s'il est un singe toute sa vie, alors que pour être cocu il suffit d'une fois!

– Mais il pleut!

Le ciel s'est soudain assombri. Les gouttes tombent tièdes. Les cavaliers poursuivent leur chemin, indifférents. La pluie persiste.

– C'est la saison, dit Catt-bis. Enfilons les imperméables. Transmets la consigne, La Médaille.

Frédégonde aide N'a-qu'un-Ceil :

– Il faudrait que tu te donnes de l'exercice. Balance les bras. Plie le dos. Rapproche tes omoplates fréquemment, etc. À la prochaine halte je te talquerais...

– Merci, dit N'a-qu'un-Ceil...

– C'est mon métier. À propos de métier? (Elle pivote vers Francoquin :) Je voudrais vous parler gravement.

– À quel sujet? se méfie Francoquin.

– Votre amie. Son nom, c'est Filasse?

– Oui, sourit Francoquin. C'est un surnom parce que sa chevelure est rebelle. Elle aussi. C'est une fille formi...

– Elle est enceinte?

– Hé?

– Filasse est enceinte? s'étonne Catt-bis.

– C'est indiscernable, constate Big-Alik.
– Une si gentille fille! déplore Max.
– Je le savais, dit N'a-qu'un-Ceil...
– Et comment? lance Francoquin agressif.
– Je m'en doutais. Mary était préoccupée. Quand elle a voulu rejoindre Filasse pendant le repas, j'ai deviné...

Silence. La pluie clapote sur les imperméables courts.

– Alors? insiste Frédégonde. Est-elle enceinte?
– Oui, dit Francoquin tracassé. Elle pleure ses règles depuis onze jours...

– Onze jours, commente Big-Alik, ce n'est pas catastrophique?

– Filasse a toujours eu ses règles à dates fixes, dit Francoquin. (Puis, à Frédégonde:) Est-ce tout ce que tu désirais savoir?

– Non. Avorte-t-elle?
– Ça te concerne? lance âprement Francoquin.
– Oui. Je ne veux pas qu'elle consulte un charlatan. Je m'en occuperai.

Un silence. La pluie toujours...

– Nous n'avons rien décidé, dit Francoquin. Nous n'avons pas parlé...

– Tant mieux. Je ne voudrais pas qu'elle s'adresse à La Bougresse.

– Pourquoi? demande Francoquin inquiet. Pourquoi pas La Bougresse?

– Elle n'y connaît rien. Elle a plusieurs morts sur la conscience. Pas de curetage. Un travail abominable.

– Nous n'avons pas parlé, répète pensivement Francoquin en monologue. Je l'ai insultée, puis consolée, je lui ai conseillé de m'attendre...

N'a-qu'un-Ceil chavire et s'abat dans l'herbe mouillée. Son cheval s'arrête.

– Allons bon ! dit Francoquin contrarié.

Frédégonde, Big-Alik, Iyô, et Max ont sauté à terre, soutiennent le blessé. Sous la pluie, Frédégonde décolle la chemise des plaies sanglantes, tandis que Big-Alik ouvre la trousse. Le détachement attend en piétinant. Frédégonde se redresse :

– Il faut le reconduire au camp. Il est malade.

– Il ne peut pas continuer ? insiste Francoquin.

– Peut-être. Mais demain, il serait engourdi, inutile, à souffrir. Ramenons-le tant que c'est faisable. (N'a-qu'un-Ceil ouvre des yeux blancs, essaie de se lever, grimace. Frédégonde lui parle, maternelle) : Ne bouge pas. On te reconduit...

– Et tu feras une commission pour moi, profite Francoquin. Tu diras à Filasse que... oui je l'aime, et qu'elle m'attende, que nous déciderons ensemble pour tout. Tu m'écoutes ? Remue la main si tu m'as reçu ? (Regard mauvais de N'a-qu'un-Ceil.)

Chez Prof.

N'a-qu'un-Ceil se réveille alité dans une chambre inconnue, et il y a un garde-malade (costume de l'APL) qui lit un illustré dans un coin, en riant.

– Hé ? dit N'a-qu'un-Ceil.

Le garde se lève, roule sa littérature, allume une cigarette :

– Si la fumée te dérange, il propose, je veux bien chiquer ? (Il a une tête étrange, le front arborant une tache de vin jusque sur l'œil et la joue.) Tu contemples ma tache ? J'en possède une autre, comme une carte géographique, dont les femmes raffolent, dans un lieu intime.

- Hé? répète N’a-qu’un-Œil. Que fais-je céans? Où suis-je?
- Ne bouge pas. Prof l’a interdit.
- Prof? Aïe! Où est-il?
- Il t’a soigné, pansé. Il t’a prêté un de ses pyjamas.
- Hein? dit N’a-qu’un-Œil en regardant ses bras.
- Les rayures, commente la tache de vin, c’est moins gai que les petits carreaux ou les pois. Personnellement je préfère les fleurs. En rosé, c’est joli...
- Aïe! Appelle Prof! Aïe!
- Un pas dans l’escalier retentit et Prof entre:
- Bonsoir, monovisionnaire! dit-il. Te sens-tu mieux?
- Où suis-je?
- Chez moi. Tu as dormi longtemps. La Médaille et l’Indien qui t’escortaient sont repartis aussitôt...
- Il ne pleut plus? s’étonne N’a-qu’un-Œil observant le ciel bleu au-dehors...
- Il n’a pas plu. Curiosité locale. Il pleut ici seulement une bonne semaine après les premières chutes 15 ou 20 kilomètres au nord...
- As-tu vu Mary?
- Je la vis.
- Que t’a-t-elle dit? Parle!
- Bah. Repose-t...
- Parle! Où l’as-tu vue! Quand! Que t’a-t-elle dit! Parle! Parle!
- Elle pleurait. Elle avait honoré ta signature. Je crois qu’elle s’est laissé duper...
- Mary! s’écrie N’a-qu’un-Œil. Quelle ordure je suis! (Il se dresse :) Aïïïe!
- Ne bouge pas, recommande Prof. Attends d’être en état de la voir. C’est préférable...
- Que t’a-t-elle dit?

– Elle parlait de suicide. Puis de fuite. Elle veut rentrer dans son pays.

– Où est-elle! Aïe! Il faut que je lui parle! Il FAUT! Mary!

– J’ai agi de mon mieux, se défend Prof. Je lui ai dit que tu l’aimais, dit et répété. J’ai décrit ce que tu avais pu endurer...

– J’y vais! s’écrie N’a-qu’un-Ceil se levant, essayant d’ôter le pyjama, n’y parvenant pas, voulant se vêtir par-dessus. Aide-moi! Tache de vin! Non! Va préparer une charrette! Prof, aide-moi à m’habiller!

Tache-de-Vin disparaît. Prof et N’a-qu’un-Ceil fébrilement s’affairent, répétant « j’y vais, Mary, j’y vais », « j’ai fait mon possible, ce que j’ai pu », et dégringolent l’escalier de bois, l’un soutenant l’autre. Le long de la maison, un chariot léger les accueille...

– À bride abattue! ordonne N’a-qu’un-Ceil, et Tache-de-Vin jette les chevaux par le camp comme deux lévriers. Chacun se gare en gloussant, un badaud y laisse ses bretelles, et il faut le voir protester le poing en l’air et le pantalon sur les pieds!

Regroupement. Les roulottes.

Le détachement de Francoquin et Catt-bis avait atteint la rivière Ed et retrouvé Slim avec l’avant-garde. Il pleuvait sur les coteaux, finement, mais la vallée étincelait, étrangement verte sous un trouble soleil couchant, phosphorescente.

– Voilà Fédor...

– Jusque-là, tout se déroule selon nos plans.

– C’est monotone, dit Frédégonde. Si votre ami ne s’était pas évanoui, il ne se serait rien passé.

Du sommet de la butte, ils voient progresser le détachement de Fédor comme une grosse racine...

– Quel temps! peste Francoquin en tapant du pied. J'ai de l'eau plein mes bottes! Vivement la neige qu'on sculpte un bonhomme!

Laissant ses cavaliers mettre pied à terre et se regrouper à l'écart, Fédor arrive à cheval:

- Vous n'avez rencontré perzonne? il vérifie.
- Personne, répond Catt-bis. La pluie effraie bêtes et gens.
- Voilà l'Indien et La Médaille, annonce Labosse.
- Et Double-Mouche de l'autre côté, dit Slim en montrant l'horizon. Il a rencontré du monde.
- Il suivait la piste la plus fréquentée, observe Catt-bis.
- Qu'a-t-il encore dragué? bougonne Fédor agacé.

Il y a deux roulottes au beau milieu du détachement de Double-Mouche:

- Que signifient ces roulottes? demande Surgé survenant à cheval, à Fédor. Encore une provocation anarchiste?
- Ce sont des bohémiens, on dirait? fait Requiem.
- Pourquoi les traîne-t-il? s'étonne Frédégonde.
- C'est un idiot, gronde Surgé. Il a des idées d'idiot.
- C'est un sacré bonhomme, dit Frédégonde rêveuse et attendrie...

Le détachement de Double-Mouche gravit la pente sous la pluie persistante. Les deux roulottes cahotent. Claquements de fouets. Des hommes en chemises bigarrées tirent sur les brides des chevaux timoniers. Derrière, une fille traîne un ours brun au bout d'une perche...

- À quoi sert cette perche? demande Max.
- Au bout de la perche, explique Labosse, est fixé un anneau d'acier, dans le mufle de l'ours. Quand la bohémienne visse la perche, l'anneau blesse l'ours. C'est ainsi qu'elle s'en fait obéir.
- C'est subtil, déclare Francoquin. On l'adapte au contribuable récalcitrant, et couic! torsion du nez!
- Et enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles? complète Labosse qui a des lettres.

Double-Mouche (cigare) pousse rudement devant son cheval un bohémien crépu qui proteste, mains en l'air, dans un incompréhensible idiome, comme un qui serait chu dans la fosse d'aisance. Plus loin, ses compagnons rassemblés sont surveillés. Un vieillard en redingote, qui n'est pas de la communauté selon toute vraisemblance, nanti d'un filet à insectes, et de deux valises de cuir, se plaint d'une voix nasillarde, « lainssez-moin, lainssez-moin ». Double-Mouche saute à terre.

- Que ze pazze-t-il? demande Fédor. Qui zont zes gens?
 - Va visiter les roulottes, répond Double-Mouche.
 - Qu'y a-t-il dans les roulottes? dit Fédor sans douceur.
- Mais Francoquin n'a fait qu'un bond aux roulottes, s'est introduit dans la première, en ressort en criant :
- C'est plein d'armes!
 - Un arsenal, commente Double-Mouche. Les bohémiens suivaient le même chemin que nous...
 - Ils zont naïfs, dit Fédor.
 - Non, dit Double-Mouche. C'est la seule piste carrossable, et ils ne s'attendaient pas à nous y rencontrer. Outre qu'ils avaient brisé une roue.

- Z’ont-ils touz complizes?
- Pas le vieillard. Nous l’avons croisé en arrivant. J’ai préféré le faire aussi surveiller.
- Qu’est-ce que c’est? demande Francoquin arrivant un fusil neuf à la main, après avoir ouvert une caisse. Beau matériel, n’est-ce pas? À peu près trente caisses par roulotte...
- Un ethnologue, répond Ralph sur ses talons. Il projette « d’étudier » les Indiens. Il imagine qu’il est le premier.

L’ethnologue.

L’ethnologue est ethnologue. Il le déclare, plutôt ému :

- Je suis un eth-eth-eth...
- À tes souhaits, dit Francoquin.

Billy Long-Nose l’aristocrate.

- Un cavalier! Seul! Il grimpe la colline!
- Et s’arrête sous la pluie à la vue des fusils braqués. Il a un air arrogant, barbiche, moustaches fines, fume-cigarette, et porte un fusil court à six canons en barillet sur le bras. Il sourit :
- Ne vous dérangez pas, Messieurs, je ne fais que passer...
 - Long-Nose? dit Slim s’avançant...
 - Slim! s’exclame l’homme. Quel est ce comité d’accueil?
 - Je vous présente Billy Long-Nose, dit à son tour Labosse. J’ai plaidé pour lui.

La question.

Fédor pousse le bohémien vers ses amis. Il sort son revolver et, du pouce, il fait tomber cinq cartouches sur six. Il appuie alors le canon de l’arme sur la tempe du bohémien, et la fille à

l'ours pousse un cri de terreur. Il explique (on écarte l'ethnologue qui proteste par humanité:)

– Il rezte une cartouche. Zi à trois perzonne n'a parlé, je tire. Le coup peut partir zans délai.

– Il ne le fera pas? souffle Francoquin à Catt-bis.

– Moi je le ferais, dit Double-Mouche. Un ennui toutefois: le bruit.

– Un... compte Fédor pour le bohémien tremblant, suant malgré la pluie, Deux... et Trois. (Il appuie. CLIC. Rien. Soupirs. L'homme vacille, très pâle. Fédor continue:) Un...

– Il remonte dans mon estime, dit Double-Mouche. Si réellement il reste une cartouche.

– Fédor? intervient Frédégonde car le bohémien tangué...

– Deux... Trois... (CLIC. La fille à l'ours pleure, énervée. Les bohémiens tout à coup se querellent violemment, crient. Le cobaye s'abat comme un pantin sur les genoux. Frédégonde se précipite, retenue par Double-Mouche, et Fédor relève sa victime, compte froidement:) Un...

– Arêté! hurle un bohémien spectateur. Arêté! Arêté!

Fédor abandonne l'homme à la doctoresse:

– J'écoute. Pour qui zont zes armes?

– Pa tiré! Pa tiré!

– Non. À qui zont deztinés zes fusils?

– Pa sé! Nou pa sé! Pa di nou! Pa sé! Pa tiré! Pa tiré! Pa tiré!

Il crie, paniqué. Frédégonde administre un cordial à la fille à l'ours. Catt-bis parle au bohémien, calmement:

– Pour-qui-sont-ces-armes? Pour-qui?

L'homme fait signe qu'il comprend, tend fébrilement la main vers l'autre rive, au loin, gesticule:

– Passé lo, passé lo, doné fusi, passé lo...

– À qui «donner fusils»? demande Double-Mouche.



– Pa sé! Pa sé! Roulé, passé lo, doné fusi. Pa sé plu rien. Pa tiré! Pa tiré!

– Non, dit Fédor. Emmenez-le avec les autres. Il dit ze qu’il zait. Z’est un zous-ordre. La rivière à franchir, et z’est le deztinataire qui ze réserve le choix du lieu et de la méthode de rézepzion du fret...

– Et à propos? fait Double-Mouche. Restait-il une cartouche dans ton revolver?

– Il était vide, dit sèchement Fédor. Tu aurais pu t’en douter. Je ne zuis pas idiot.

– Je m’en doutais, avoue Double-Mouche avec mépris.

Suppositions, calculs, plans d’action.

– Je suis étonné, dit Slim, que les bohémiens aient envisagé de voyager en pays indien avec un chargement d’armes.

– Les armes sont cachées, fait observer Surgé.

– Mais les Indiens ont des sens développés, dit Long-Nose. Il me semble en effet hasardeux de traverser le pays indien avec deux roulottes lourdes d’armes, sans escorte.

– Mais si ces armes étaient destinées aux Indiens? suggère Frédégonde.

– Non, dit Slim.

– Si ces armes étaient destinées aux Indiens, assure l’aristocrate Long-Nose, il y aurait plusieurs moyens plus efficaces que celui-ci pour les leur faire parvenir!

– Aurais-tu déjà étudié la question? fait Francoquin plissant les yeux.

– Zi je comprends bien, dit Fédor, d’une part, les livreurs ont pour mizzion de franchir la rivière et de rouler en atten-

dant qu'on les délezte, d'autre part, les deztinataires zavent que les armes ne peuvent déambuler en pays indien longtemps zans forte ezcorte, et zont par zuite consziens de la nézezzité de les luezepzionner au plus vite. La conclusion me zemble évidente?

– Voulez-vous dire que les destinataires s'aventureraient jusqu'aux abords de l'Ed? réfléchit Francoquin.

- J'ai une idée, annonce Double-Mouche.
- Il va pleuvoir! sourit Catt-bis.
- Il pleut, dit Double-Mouche.

Double-Mouche présente son idée:

– Nous nous travestissons en bohémiens. Vous nous suivez d'assez loin. Quand l'ennemi veut prendre livraison, nous ne lui servons que les cartouches. C'est intelligent, non?

Fédor objecte:

– Que ferons-nous des authentiques bohémiens?

– C'est vite résolu, dit Le Boucher. On creuse un grand trohu, on les pousse dedans, et on...

– Et si nous les attachions? propose Max. Nous les détachons au retour?

– Et si nous ne revenons pas? dit lugubrement Requiem. Heu. Je veux dire, si nous ne revenons pas par ce chemin...

– Zi les deztinataires attendent, ils ze méfieront, dit Fédor. L'avant-garde de Zlim emmènera les bohémiens chez les Indiens, zauf celui qui a parlé, et qui nous tiendra lieu de guide. Nous attendrons le retour de Zlim izi même.

– Je vous accompagne, offre Long-Nose, si vous n'y voyez pas d'inconvénient?

Dans la roulotte, rassemblés en état-major, Fédor, Francoquin, Catt-bis, Slim et Double-Mouche s'ébrouent. La pluie crépite sur la bâche.

– L'idée de Double-Mouche est intérezzante, dit Fédor. Mais nous projetions d'attaquer l'ennemi par zurprise, pour l'a-né-an-tir. Zeux qui prendront livraison des armes zeront peut-être une minorité? En anéantizzant zette minorité, ne courons-nous pas le rizque d'alerter la majorité?

– Je vous rappelle, dit Francoquin, que nous conclûmes que les Indiens ne chercheraient pas à s'emparer des armes à la condition qu'elles soient fortement escortées. Il faut envisager deux cas: A. Nous sommes en présence d'une infime minorité, et il suffit de s'en défaire à l'arme blanche. B. Il s'agit d'une grande minorité ou d'une majorité, et il convient d'opérer vite pour: *a)* éliminer cette grosse minorité ou majorité, *b)* pilonner les restes ennemis sans leur laisser le temps de réagir.

– J'émets une autre réserve, dit Fédor. Zes armes pourraient être deztinées à des éléments réfractaires d'une tribu indienne, et même zi zes éléments z'étaient par exemple alliés rézemment zans qu'on le zût aux réactionnaires – il faut tout zupposer – il n'est pas queztion d'intervenir dans des querelles zpécifiquement indiennes.

– Je me renseignerai, dit Slim.

– Les Indiens nous épauleront-ils? demande Francoquin.
Des renseignements?

– Peut-être, dit Catt-bis sceptique...

– Je commanderai les roulottes, revendique Double-Mouche. Surtout si on « opère » au bistouri.

– Les roulottes suivront la pizze, dit Fédor. Deux détachements évolueront parallèlement à droite et à gauche, cachés, et un troisième par-derrière.

– Je suggère, dit Francoquin, qu'un détachement composé d'éléments pris aux trois autres, progresse devant les roulottes, disséminé en groupuscules de deux ou trois hommes.

– Des éclaireurs supplémentaires?

– Non. Voilà comment je vois les choses: quelques éclaireurs, puis le détachement dispersé. L'éclaireur qui repère l'ennemi avertit le détachement dispersé avant d'avertir les roulottes et le gros des troupes. Le détachement dispersé disparaît alors latéralement vers l'avant, et dès que le combat s'engage derrière lui au niveau des roulottes, il doit se trouver en posture d'interdire toute infiltration d'éventuels fuyards, et d'accrocher – jusqu'à notre arrivée en renfort – l'arrière-garde ou le gros de l'armée rebelle.

– Réactionnaire, corrige Fédor.

– Le détachement dispersé, vérifie Catt-bis, foncerait droit devant lui sans participer au premier combat pour préparer, et amorcer, le second? Il risque d'être en position critique avant qu'on le secoure!

– Il est vital que l'ennemi n'ait pas le temps de se reconstituer, dit Francoquin. Au besoin, le détachement derrière les

roulottes pourrait abandonner rapidement, si tout se présente bien, le premier terrain pour se porter au secours du détachement volant. Je conviens que c'est dangereux. Je suis prêt à assumer le commandement du groupe. Car c'est « là » que nous gagnerons ou perdrons l'enjeu : dialoguer avec l'Empereur.

Slim se lève pour partir.

– Peut-on se fier à ton ami aristocrate ? dit Double-Mouche. Labosse prétend qu'il a plaidé pour lui ?

– Droit commun, dit Slim, je crois. Sans intérêt. Affaire de mœurs. Je n'affirme rien...

Slim en expédition.

Sous un arbre où la pluie cliquette, il y a Big-Alik avec Labosse, Ralph, Long-Nose et l'ethnologue. Slim s'approche :

– Nous partons.

– Le professeur demande si nous pouvons l'emmener, dit Labosse.

– Non.

– S'il vous plaint ? S'il vous plaint ? supplie l'ethnologue. Je vous obéirai ! Je vous en prie ! Il faut que j'étudie les Indiens ! Il faut que je les croque !

– Écoutez, dit Slim, nous devons voyager toute la nuit pour être de retour à l'aube, dans une forêt rendue plus traîtresse par la pluie. Rien qu'une piqûre de naucore géante...

– Ça m'est éingal ! Ça m'est éingal ! Je n'ai pas peur !

– Vous vous méprenez, explique poliment Long-Nose. Slim veut dire que vous êtes un indésirable poids mort.

- Je consens à vous emmener, dit Slim à l’ethnologue. Mais si vous traînez ou faites du bruit, je vous abandonne sans pitié.
- Je me préinpare! s’écrie joyeusement l’ethnologue.
- Ce sera vite fait, dit Slim. Jetez vos boîtes métalliques et ôtez votre imperméable.

Slim s’adresse aux bohémiens :

- Vous nous accompagnez chez les Ziù. Ils vous retiendront deux ou trois jours. Compris?

Les bohémiens se regardent stupidement.

- Je leur parle, décide Labosse. Nous (il se montre) vous (eux) emmenons (semblant de chevaucher, doigt indiquant la direction) chez les Indiens (mains sur la tête en plumeau) pour trois jours (semblant de dormir trois fois). Compris? (Il se tape sur le front.)

Il est très applaudi.

- Passé lo, Indien, troi jour? résume celui qui avait parlé déjà.

- Oui. Eux (il montre les six autres) pas toi (il le repousse). Tu restes (montrant le sol). Si toi (semblant de courir) nous (ajuste un fusil imaginaire) Bang-Bang. Compris?

- Que ferons-nous de l’ours? demande un soldat.

- Du bifteck de cheval, répond Ralph.

- Frédégonde? appelle Slim.

Elle apparaît entre deux chevaux :

- Quoi?

- Nous fouillons les bohémiens. Peux-tu fouiller la femme?

– Fais-le toi-même! elle rétorque. Tu y prendras plus de plaisir que moi.

La fouille engendre un tas de ferraille: couteaux, ciseaux, rasoirs, chaînes de vélo, faucilles, et même une hallebarde. Frédégonde a découvert sur la femme trois sachets de poudre bleue:

– Elle vous eût salé le hors-d'œuvre avec, dit-elle, vous eussiez achevé la dégustation par des pissenlits.

En prenant des notes, l'ethnologue a suivi Slim:

– Puis-je vous poser une question? Est-il vrai que vous parliez et écriviez couramment indien?

– Il parle plusieurs dialectes, précise admirativement Labosse, et se fait comprendre à peu près dans tous. Et il n'est pas bavard...

– C'est ahurissant! Je vous poserais des tas de questions!

– Aucune.

– J'eusse pourtant aimé savoir si les mots que je collecterai...

L'avant-garde s'ébranle, descend lentement le sentier à flanc de colline entre les bouquets d'arbres sous la pluie, longe la rivière Ed vers l'amont. Du coteau, Francoquin et Catt-bis la voient s'engager dans l'eau difficilement. Les chevaux baignent jusqu'au poitrail, et peinent. L'avant-garde atteint la rive opposée en territoire indien, disparaît rapidement à couvert...

– L'eau a monté, observe Frédégonde qui survient. Nous aurons des difficultés à passer demain!

– Nous allons chercher un gué, acquiesce Francoquin. Dès que nous serons installés pour la nuit.

L'angoisse de N'a-qu'un-Ceil.

Alors que les événements ci-dessus rapportés se déroulaient sous la pluie dans les collines de la rivière Ed, la charrette qui amenait en ville N'a-qu'un-Ceil s'arrêtait devant le palais illuminé par le soleil couchant. Rapidement, soutenu par Prof et Tache-de-Vin, N'a-qu'un-Ceil fut devant sa chambre. Il hésite. Il pousse la porte d'un seul coup. La pièce où la lumière jaunit les murs est vide, silencieuse. N'a-qu'un-Ceil demeure hébété dans la porte :

– Partie... souffle-t-il... Partie... Mary...

– Ne nous affolons pas, recommande Prof en ouvrant l'armoire. Ses effets sont là. Son linge. Quelle idée de porter un slip rouge !

N'a-qu'un-Ceil se tait, sans ressort. Tache-de-Vin a poussé la porte de communication avec la chambre adjacente...

– Ses livres sont là, dit Prof rassurant. Partirait-elle sans ses livres ? Silence de N'a-qu'un-Ceil qui prend appui sur le lit pour se laisser tomber dans le fauteuil. On ouvre la porte soudain, et Chou-Baby entre, guillerette :

– Devinez Mary ce que... (Sursaut !) Excusez-moi. Je croyais que... Vous êtes revenu Monsieur N'a-qu'un-Ceil ? Mais... vous êtes blessé ? Souffrez-vous ?

– Où est Mary ? souffle N'a-qu'un-Ceil...

– Je ne sais, répond Chou-Baby. Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

– Rien de grave, dit Prof. Nous voulons lui parler. Si vous la rencontrez, ne lui dévoilez pas notre présence ? C'est un peu heu une surprise...

- Oui ? Mais Monsieur N’a-qu’un-Ceil est...
- Blessé, oui, dit Prof. N’en parlez à personne.
- Puis-je faire...
- Non, murmure N’a-qu’un-Ceil. Merci. Prof me soigne...
- Bien, dit Chou-Baby se retirant doucement. Excusez-moi...

N’a-qu’un-Ceil est resté seul. Il s’endort. Un craquement de plancher le réveille : une forme évolue dans la chambre à demi-obscurité maintenant :

- Mary... souffle faiblement N’a-qu’un-Ceil...

La forme s’est figée. N’a-qu’un-Ceil ne parvient pas à se soulever :

- Mary... il souffle... Mary... Viens... Aide-moi à me lever... Pardonne, Mary ? Je t’aime...

– Ne te fatigue pas, dit la forme. Je ne suis pas Mary. Elle sait que tu es là. Elle m’a envoyé rassembler ses affaires.

- Qui es-tu ?

– Tu ne me reconnais pas ? Poucinelle. De chez La Bougresse.

– Mary... Va la chercher... Dis-lui que je veux la voir... Dis-le-lui... Je l’aime... (Il essaie en vain de bouger...) Où est-elle ?

– Chez La Bougresse, dit Poucinelle. Je ne devrais pas te renseigner mais, apparemment, tu ne peux plus te mouvoir, tu me fais pitié.

- Dis-lui de venir... Va la chercher... Je l’aime... Je l’aime...

– Elle ne veut plus te voir après ce que tu as fait, dit Poucinelle en reprenant son travail interrompu. Elle a raison. Un homme qui fait ce que tu as fait est un canard qui ne saura jamais produire que des couacs.

- Je l’aime... Je l’aime... Dis-le-lui...

– Voilà bien dix fois que tu me dis que tu l’aimes, observe Poucinelle en fermant une valise. À quoi bon dire qu’on aime si c’est un mensonge?

– C’est vrai, gémit N’a-qu’un-Ceil... (Il essaie de se soulever, et retombe :) Aide-moi... Aide-moi à me mettre sur pied... Aide-moi...

– Non. Je ne peux pas la trahir. Elle ne veut plus te voir.

Elle s’affaire, va de l’armoire aux valises sur le lit...

– Écoute, dit N’a-qu’un-Ceil à voix basse. Écoute. Je ne pourrai pas vivre sans elle. Je consens à lui lécher les souliers en public si elle l’exige pour être pardonné. Tout ce qu’elle voudra. Tout. Dis-le-lui...

– Tes excuses, elle s’en moque, dit Poucinelle. Et à sa place, je m’en moquerais pareillement. On ne peut pas te faire confiance. Tu aimes trop t’amuser...

– Je l’aime! s’écrie N’a-qu’un-Ceil. Tu entends: je l’aime! Avec elle c’est ma vie qui est en jeu! Je suis fou de cette femme! Mary! Dis-le lui! Va! (Il se soulève, mais les forces lui font défaut, il tombe à genoux par terre, s’accroche au bras du fauteuil, se retient :) Aide-moi... murmure-t-il... Aide-moi à me lever... Aide-moi...

Elle le regarde, effrayée:

– Qu’as-tu? elle s’inquiète...

– J’ai été fouetté, dit N’a-qu’un-Ceil sourdement... Je ne tiens plus debout... Je me suis évanoui cinq ou six fois... Aide-moi... Aide-moi au moins à me rasseoir...

Elle s’approche timidement, lui tend la main. Il la prend avidement pour se dresser, et Poucinelle, surprise par le poids, titube:

– Ce que tu es lourd! Attention!

Il réussit à retomber dans son fauteuil. Elle s’essuie la main à sa robe:

– Ma parole, dit-elle. Tu pleures ?

– Va... sanglote N'a-qu'un-Ceil... Va... Va la chercher...
Va... Va...

– J'y vais, elle décide. Si elle refuse de venir, je n'y serai pour rien.

– Va... Va... sanglote-t-il alors qu'elle sort en courant...

Il reste, fixant la porte assombrie. Dans son dos, la lumière du soleil s'éteint peu à peu, et quand la porte s'ouvre doucement, c'est presque la nuit. N'a-qu'un-Ceil dort. Mistress Mary entre, regarde dans sa direction longuement sans rien dire. Elle s'avance jusqu'au fauteuil, allonge la main, la laisse retomber le long de sa hanche. Elle attend, immobile. Elle recule jusqu'au lit, va s'y asseoir, s'aperçoit que la porte est ouverte, y va, la repousse sans la fermer. N'a-qu'un-Ceil dort. Mistress s'assied sur le lit, caresse une valise. Elle se lève, marche en direction de la fenêtre, tire le rideau, plongeant la pièce dans l'obscurité, revient à tâtons vers le lit. Elle cherche les valises, léger bruit. N'a-qu'un-Ceil soupire :

– Mary, oh, Mary...

Elle se tait. Rêve-t-il ? Sait-il qu'elle est dans la chambre ? Il semble dormir. Elle s'empare des valises...

– Mary ! hurle-t-il tout à coup angoissé. Mary !

Il respire fort comme s'il émergeait d'un cauchemar. Évidemment, il n'a rien vu. Mistress fait un pas vers lui :

– Je suis là, dit-elle comme à un enfant malade...

– Mary ! il s'écrie... Mary... Mary ! J'ai rêvé que tu étais près de moi et que tu partais... Mary !

– Tu n'as pas tout à fait rêvé, dit-elle. J'ai tiré le rideau. Je partais...

– Mary... Aide-moi... Pardonne-moi... Comprends... Tu es plus intelligente que moi, Mary... Je suis con quelquefois,

je sais... Le dernier des cons... Je t'aime... Je ne voulais pas... (Presque crié :) Où es-tu!

– Je suis là, dit-elle. Ne crie pas. Tout le monde doit dormir...

– Mary, dit-il, indique-moi comment te demander pardon, je t'aime...

– Un pardon n'efface rien, dit Mistress...

– Méprise-moi! Méprise-moi mais reste! Reste Mary! Je t'aime! (Il a tendu la main dans sa direction, et, ayant saisi l'étoffe de son corsage, il tire, s'empare jalousement d'une main, la presse contre sa joue.)

– Allons, dit-elle. Allons... Ne fais pas l'enfant...

– Je ne veux pas vivre sans toi, pleure N'a-qu'un-Ceil. Je suis un âne, je sais. Je ne voulais pas, je te jure que je ne voulais pas...

– Allons, dit Mistress tout bas. Calme-toi...

Elle lui éponge le front et les yeux avec un mouchoir, doucement.

– Mary... dit N'a-qu'un-Ceil embrassant sa main... Tu me pardonnes...

– Je ne sais pas, dit-elle. Je ne sais pas. Si tu ne t'étais pas réveillé, je serais peut-être partie. Je ne sais pas...

Elle veut s'écarter, il lui serre le bras violemment :

– Non! Ne pars pas! Mary!

– Lâche-moi, dit-elle tout bas, je vais allumer...

– Tu ne me quitteras pas? Dis-moi que tu m'aimes! Mary!

– Oui, elle soupire, je ne sais pas... Laisse-moi... Il faut te soigner...

Elle allume. Il la détaille. Elle a les traits creusés, les yeux noircis d'avoir pleuré...

– Mary! s'écrie-t-il en essayant de se lever...

– Ne bouge pas, dit-elle d'un ton las... Je vais t'aider...

Elle débarrasse le lit, dépose les valises au pied, revient :

– Prends ma main. Essaie de te soulever.

Quelques essais infructueux. Il y parvient péniblement :

– Ce n'est pas grave, dit-il essoufflé. Je suis ankylosé.

Demain...

– Retiens-toi au lit. Il faut te coucher.

– Tu ne me quitteras pas...

– Non, je te l'ai dit déjà...

Elle le déshabille rapidement, effrayée à la vue des blessures.

Il entre dans le lit avec effort, févreux probablement, s'y laisse choir sur le flanc. Il la regarde assise au pied du lit, fatiguée...

– Mary, dit-il. Viens. Viens. Je veux te parler tout bas, te caresser, te dire des mots et des mots. Tous deux. Cachés. Nus l'un contre l'autre à parler. Viens. Oh viens, Mary...

– Non, dit-elle. Pas ce soir...

– Fais un effort! gronde douloureusement N'a-qu'un-Œil. Nous n'allons pas gâcher notre amour pour des stupidités. Viens, Mary...

– Pas ce soir, dit-elle doucement. Pas ce soir. Demain, peut-être...

Elle se lève...

– Mary!

– Je vais chez La Bougresse, dit-elle lassée... Je dois y aller... Filasse...

– Oh! s'exclame N'a-qu'un-Œil. J'oubliais! J'ai une commission pour elle de la part de Franquin! Où est-elle?

– Chez La Bougresse, répète Mistress sombrement. Que faut-il lui dire?

– Tu reviendras?

– Je reviendrai. Que faut-il dire à Filasse?

– Que Franquin l'aime et lui demande de l'attendre, qu'ils décideront ensemble pour tout...

– Attendre... monologue Mistress en se dirigeant lentement vers la porte... Décider... Il serait temps...

En reconnaissance. Francoquin à la pêche. L'homme-rat.

Il pleut sur la rivière Ed où la nuit va tomber fraîchement. Les trois détachements bivouaquent séparément à l'abri des forêts. Francoquin, Max, Catt-bis et Frédégonde effectuent une reconnaissance, le campement restant aux ordres de Big-Alik. Ils sortent des bois, chevauchent en lisière à mi-pente, descendent à la rivière. Les chevaux s'arrêtent. Max jette une branchette au milieu du courant assez vif: elle est emportée en tournant, heurte la rive en aval, rebondit...

– Il y a des remous, dit Max. Il va falloir apprendre à nager.
– Cherchons un gué, décide Francoquin. En amont du coude qu'on aperçoit?

En trotinant sous la pluie, Max:

– Pourquoi Slim et les autres sont-ils partis sans imperméables?

– Si tu te taisais une seconde, suggère Frédégonde, tu comprendrais.

Silence: les gouttes d'eau claquent bruyamment sur le caoutchouc des imperméables.

– Je ne comprends pas, avoue Max.

Max toujours:

– Il en a dans le crâne, Slim. On ne croirait pas, il ne parle pas beaucoup.

– Justement, dit fielleusement Frédégonde.

Il est encore question de Slim :

- Comment le connûtes-vous ? demande Francoquin.
 - Il était tueur à gages, sourit Catt-bis. Il travaillait associé à un gros bon bougre un peu lent de cervelle. Ils étaient travestis en commis voyageurs, et ils venaient de manquer un coup.
 - Manquer un coup ? dit Max incrédule. Slim ?
 - Oui. GG leur avait demandé d'abattre Bras-Court à l'arrêt de la diligence avant la ville.
 - Et ils l'ont manqué ? Slim ?
 - Non. Bras-Court était homosexuel. Son amant s'habillait comme lui, c'est l'amant qui était dans la diligence.
 - J'aime mieux ça !
 - Et l'autre ? fait Francoquin. L'associé ? Est-il mort ?
 - Torturé par Bras-Court pour venger la mort de l'amant. Ils l'ont pendu par les pieds sur la place du palais, goudronné, et brûlé vif.
- Frédégonde frissonne, secoue la tête.
- Et GG, continue Max, était la femme de ton frère ?
- Catt-bis ne répond pas.
- C'était une chic fille, dit Frédégonde simplement. Nous nous plaisions.

En atteignant le coude, Francoquin :

- Il n'y a pas de gué. Nous aurons du mal à passer les roulottes !
- Surtout chargées comme elles sont ! renchérit Frédégonde.
- Elles seront vides, dit Catt-bis. Nous allons cacher les armes.

Ils reviennent. La pluie dessine des ronds s'effaçant mutuellement à la surface de l'Ed. Tout à coup, une lame brillante bondit hors de l'eau :

– Une truite ! s'écrie Max excité. Vîtes-vous la truite !

Floc ! Une autre ! Floc ! Floc !

– Elles sont de taille ! admire Max. J'irais bien à la pêche !

– J'irais bien aussi, dit Francoquin. (Puis :) Une fois j'y fus avec des amis braconner des anguilles à la belle étoile. C'était passionnant. Il fallait faire vite parce qu'elles s'entortillaient autour du fil et le rompaient. Nous les coincions dans de la toile à sac, et nous arrachions l'hameçon d'un seul coup. Nous abandonnâmes quand nous ferrâmes une vipère. Es-tu déjà allé à la pêche, Catt-bis ?

– Une fois. Cinq minutes. À la pêche aux grenouilles avec un revolver. Autrement jamais. Manque de temps. Ça me plairait, je crois. Il faut choisir...

Surgé attend à cheval au bivouac :

– Fédor vous fait dire qu'il a repéré un gué en aval.

– En aval ? dit Francoquin.

– Il y a un encombrement de troncs qui coupent l'eau.

– Et si ça cède ? objecte Francoquin.

– Fédor sait ce qu'il fait, tranche aigrement Surgé. D'ailleurs les troncs sont bloqués par des rochers. Bonsoir.

Il s'éloigne...

– Hé ? appelle Francoquin. Fédor a-t-il fait enterrer les caisses ?

– C'est Double-Mouche qui est responsable des armes, répond l'autre hargneusement, s'en allant courbé sous la pluie.

– Il n'aime pas Double-Mouche, commente Max.

Big-Alik s'est approché avec Requiem :

– Max? Ton ours a faim. Requiem lui a offert une poignée d'herbe, mais à voir comme il a voulu lui dévorer la main, il doit préférer une escalope. Je me demande ce que nous lui ferons manger : le gibier se terre.

– Un ours, vérifie Max, mange bien du poisson?

– Si ton intention est d'aller à la pêche, avertit Frédégonde, ne m'emprunte pas de matériel.

– Des aiguilles? implore Max. Du fil? Quelques épingles? Elle se résigne :

– Deux ou trois. Inutile de discuter.

– Je me charge de l'appât, déclare Requiem. Des lombrics?

– Des orthoptères, choisit Max. Les annélides, c'est trop flasque.

Max a tordu les aiguilles, passé le fil à travers le bouchon d'une bouteille, et s'élance. Requiem et Catt-bis le suivent, préparant similairement une seconde ligne. Arrive Double-Mouche à cheval :

– Où allez-vous?

– À la pêche, répond Francoquin épluchant une branche. Enterras-tu les armes?

– Oui. Fédor a gardé les caisses. Qu'allez-vous pêcher?

– Des truites, dit Francoquin. Nous accompagnes-tu?

Ils marchent. Max et Catt-bis sont à l'œuvre au bord de l'eau, et Requiem chasse l'appât en bondissant dans l'herbe mouillée. Francoquin s'approche avec un air de passager clandestin. Max ferre, expédie une truite gigotante à vingt pas.

Double-Mouche décroche l'hameçon avec son couteau. Catt-bis extrait deux truites coup sur coup. Puis Max. Puis Francoquin hilare. Quand Frédégonde s'en vient cinq minutes plus tard, il y a une douzaine de poissons dorés surveillés étroitement par Double-Mouche et Requiem.

– Ça mord? demande-t-elle joyeusement...

– Quand il pleut, commence Max, les...

Un grand cri suraigu retentit, couiné, dans le bois. Ils frissonnent. Le cri aigu se prolonge et cesse tout à coup. Après deux secondes silencieuses, angoissantes, il y a des appels et des bruits haletants de course...

Tout le monde court vers le bois. Appels. Cris. La Médaille accourt très agité au-devant du groupe Francoquin :

– Vite! il crie de loin. Il y a un homme! Il... Il a été étranglé!

– Par qui? crie Francoquin courant en sens inverse...

– Impossible de le savoir! Il a...

– L'ours? crie Catt-bis.

– Non! pas l'ours! (Ils courent maintenant de conserve vers le bois :) Il y a des traces de sang, nous ne savons pas si ce sont des griffes ou des dents! On dirait une bête!

– Une bête? crie Francoquin.

Dans le campement des soldats courent armés. Voici un groupe issu des profondeurs du bois et soutenant un corps loqueteux. La pluie tombe. Double-Mouche et Catt-bis, suivis par Francoquin, examinent l'homme à la lueur du feu. Un cercle s'est peureusement formé, muet. Quand Frédégonde apparaît, des soldats énervés se retournent en sursaut, fusils braqués...



– Hé! crie-t-elle essoufflée.

Elle fend le cercle, s'agenouille auprès de l'homme, sursaute, l'examine:

– Il est mort, dit-elle. Pauvre garçon...

– Avez-vous vu les marques! s'écrie un soldat.

Murmures effrayés. On entend, par-dessus le crépitement égal de la pluie, des «la bête» «regardez sa gorge» «il l'a mordu»...

– Silence! rugit Double-Mouche.

– Qu'est-ce que cette histoire? interroge Francoquin. Où l'accident s'est-il produit?

– Qui a été témoin de quelque chose? demande Catt-bis.

Rien.

– Vous avez perdu la parole? lance Frédégonde.

– Nous avons entendu un cri, dit un homme en frémissant.

Dans le bois.

– Est-ce tout? dit Francoquin.

– Qui est allé ramasser le mort? dit Double-Mouche.

– Nous, dit peureusement l'homme qui a parlé.

– Qu'avez-vous vu?

Hésitations.

– Alors? crie Double-Mouche. Qu'avez-vous vu?

Voix dans la masse, murmures grandissants:

– C'était une bête...

– Il courait...

– Il grondait...

– Il avait des yeux verts et des griffes...

– La peau noire et velue...

– Il riait...

– L'homme-rat...

– Taisez-vous! clame Double-Mouche. Taisez-vous si vous n'avez rien observé! Pourquoi pas un brontosaurus?

L'ours s'agite au bout de sa chaîne, dressé, montre les crocs, et gronde, va et vient, fou. Voix effrayées indistinctement :

– Déjà tout à l'heure il grognait...

– L'homme-rat...

– La bête...

Frédégonde hausse les épaules.

– Il a faim. Couards!

– Il a mangé, souffle Max. Je lui ai servi les truites.

Murmures. Le groupe se resserre, d'instinct. Francoquin se courrouce :

– Vous m'agacez marde et mir...

Le cri suraigu fuse encore, hystériquement sur la gauche, s'allonge en rire jouisseur et cruel. L'ours paniqué veut briser sa chaîne. Le cri cesse. Il reprend plus loin, semble se déplacer, s'interrompt, éclate soudain très proche à droite. Des hommes gémissent...

– J'y vais, décide Double-Mouche en sortant son revolver. Qui vient ?

– Je viens, dit Francoquin. Mais pas de coups de feu.

Pluvieusement, le silence est retombé. Double-Mouche, Francoquin, Requiem, Catt-bis, Max, et trois soldats pénètrent dans la forêt, dague au poing. Il fait très sombre sous les arbres. Des branches parfois se balancent. Cris d'oiseaux nocturnes. Double-Mouche s'arrête. Silence attentif. Un bruit de branches brisées se fait entendre sur la droite, et Francoquin se meut dans cette direction, mais Double-Mouche le retient, lui ordonne de se taire, par signes. Attente. Un nouveau bruit de branches, à droite encore, et soudain le cri retentit à côté

d'eux, et un soldat qui se retourne pousse un hurlement d'effroi :

– Là! Là! L'homme-rat! La bête!

Fracas de branches écrasées, Double-Mouche se rue en avant suivi de Francoquin, Catt-bis, et les autres. Ils débouchent dans une clairière, s'arrêtent, dévoyés, s'interrogent du regard. Double-Mouche, par gestes, envoie chacun se poster en bordure. La pluie tombe. L'attente est longue dans la clairière. La pluie. Et le cri suraigu part violemment comme un éclat de rire derrière Francoquin qui pivote en frappant d'instinct dans l'instant même ou des griffes (?) sauvages lui déchirent féroce-ment le cou! Le cri se mue en hurlement de rage, et tandis que Francoquin est rejeté par une force formidable, que Double-Mouche traverse la clairière en trois bonds, que Francoquin se prosterne en râlant secouru par Catt-bis et Max, des bruits de branchages décroissants annoncent l'éloignement momentané du danger...

– Je l'ai... touché... dit Francoquin remis sur ses jambes...

– Qu'est-ce? demande un soldat...

– Votre blessure est-elle grave? s'enquiert Catt-bis...

– Non, le rassure Francoquin. Il n'a pas eu le temps...

– Vous l'avez vu? s'écrie le soldat qui avait précédemment crié. Ses yeux?

– Je n'ai rien vu, avoue Francoquin. Tout fut si rapide... Il est certainement très grand, et extraordinairement fort. Si Double-Mouche n'était pas accouru il me tuait...

– Où est ton couteau? dit Double-Mouche qui revient après avoir battu vainement les buissons immédiats...

– Je l'ai, dit Requiem. Il était dans l'herbe.

Il est taché de sang jusqu'à la garde. Double-Mouche hoche la tête:

– Il est touché, dit-il. Mais où?

– S’il faisait jour, regrette Requiem, nous suivrions ses traces. Demain, la pluie aura tout lavé...

– Et l’ours? suggère Max. Si nous lui faisons flairer le sang?

– L’ours en a peur, rappelle Francoquin.

– L’ours a peur de son cri, dit Catt-bis. S’il flaire le sang...

– Il faut regagner le bivouac, dit Double-Mouche.

Ils reviennent. Murmure effrayé à la vue de Francoquin à la lueur du feu. Il a le cou et la joue zébrés de griffures, comme des entailles de rasoir. Le sang ruisselle sur sa vareuse. Frédégonde s’empresse...

– Ne vous affolez pas, dit Francoquin. Ce n’est pas grave.

– Vous l’avez vu? L’homme-rat! Vous l’avez vu?

– Bah...

– Il l’a blessé, dit Double-Mouche brandissant le couteau. Bien blessé. Vous pouvez maintenant dormir tranquilles. (Soulagement.)

– À mon avis, insiste Max, avec l’ours nous retrouverions sa trace...

– Tu ignores où ça peut t’entraîner, objecte Big-Alik. Il a pu aller loin.

– Ne bougez pas, recommande Frédégonde à Francoquin. Je...

Cri suraigu encore! Rageur, assez loin au fond des bois! Le cri est proféré bizarrement sur plusieurs notes indémêlables, comme une plainte parfois...

– On croirait qu’il parle, dit Frédégonde à mi-voix. Il nous défie...

– Fais doubler les sentinelles, ordonne Catt-bis à La Médaille. Re-interdis les coups de feu, qu’elles n’aillent pas tirer sur Slim lorsqu’il reviendra...

– Avec l’ours, répète Max convaincu...

– C'est étrange, dit Requiem. Quelquefois on jurerait d'un être humain...

– Dommage que nous n'ayons pas le temps de nous occuper de lui, regrette Francoquin le cou enduit de mercurochrome. J'aurais aimé savoir...

– Nous reviendrons le chasser cet hiver, dit Double-Mouche en sautant sur son cheval. Une belle battue dans la neige. En attendant, bonne nuit à tous. Pourvu qu'il n'y ait pas d'homme-rat dans mon secteur. Sinon je l'adresse à Fédor...

Filasse. L'enlèvement. N'a-qu'un-Ceil à la rescousse.

Mistress congédiée.

Il faisait nuit lorsque Mistress Mary rentra. Elle n'alluma pas, se déshabilla en silence, et se mit au lit...

– Mary, souffle N'a-qu'un-Ceil...

– Tu ne dors pas?

– Non. As-tu vu Filasse? Que fait-elle chez La Bougresse? Réponds?

– Dors. Repose-toi...

– Que fait-elle chez La Bougresse?

– Hier, soupire Mistress, elle a tenté de provoquer ses règles au moyen d'une décoction de plantes médicinales. Les règles... Je redoutais ce qui est hélas arrivé...

– Quoi?

– Elle a avorté ce soir, dit Mistress.

– Quand je pense, commence N'a-qu'un-Ceil, que Francoquin...

– Pourquoi est-il parti? lance Mistress agressive. Pourquoi? Elle s'est découragée...

– Tu étais au courant?

– Non. Je savais qu'elle envisageait d'avorter. Je ne pensais pas qu'elle agirait, surtout pas si tôt...

– Pourquoi n'a-t-elle pas attendu? peste N'a-qu'un-Œil. Franquin aurait fini par vouloir l'enfant! Pourquoi? Pourquoi?

– La doctoresse, rapporte N'a-qu'un-Œil, a accusé La Bougresse d'avoir causé plusieurs avortements mortels...

– Forcément, dit Mistress.

– Mais enfin! s'écrie tout bas N'a-qu'un-Œil. N'est-ce pas techniquement trop tôt pour avorter?

– Il aurait mieux valu patienter, mais Filasse insistait. La Bougresse, quoique très réticente, a accepté. Parlons d'autre chose, veux-tu? Ça me crispe, j'en suis malade...

– Tout de même, pour Filasse, tout s'est-il bien passé? Elle n'est pas... heu...

– Il faut attendre, dit Mistress...

Un bruit dans la chambre voisine.

– Qu'est-ce? dit Mistress à voix basse.

– Chou-Baby, répond doucement N'a-qu'un-Œil. Qui veux-tu...

Bruit vif et murmure étouffé.

– Il se passe quelque chose! s'alarme Mistress.

Elle se lève, et c'est un cri très bref qui retentit cette fois.

Mistress ouvre la porte du couloir, sort et rentre aussitôt affolée :

– Ils enlèvent Chou-Baby ! Deux hommes !

Mis sur pied par Mistress, et armé, N'a-qu'un-Œil s'aventure dans le sombre couloir. La porte de la chambre de Chou-Baby, entrouverte, laisse filtrer un rai lumineux. N'a-qu'un-Œil s'aplatit contre le mur, cachant Mistress derrière lui, au moment même où un premier homme sort, agrandissant le carré de lumière sur le mur opposé, portant les jambes de Chou-Baby évanouie. Le reste du corps suit porté par un autre homme, que N'a-qu'un-Œil jette au sol d'un violent coup de crosse. Le ravisseur lâche sa proie, s'effondre avec un soupir de vessie. Son compère trébuche, pivote :

– Tiens-la donc... Hé ?

– Lève les bras ! lui ordonne N'a-qu'un-Œil. Recule dans le carré de lumière !

Mistress a relevé Chou-Baby, l'a adossée au mur. N'a-qu'un-Œil, hors de portée des mains de l'assommé, prudemment, tient en joue son comparse, un colosse avec des lunettes et des grandes dents blanches. N'a-qu'un-Œil désigne Chou-Baby à Mistress :

– Mary, cours chercher sa mère !

Elle court et le colosse rit de bon cœur. Chou-Baby est toujours inconsciente :

– Que lui avez-vous fait ? demande N'a-qu'un-Œil.

– Chlorodiforme, répond l'affreux colosse en riant aux éclats.

– Qu'est-ce qui te fait tant rire? lance N'a-qu'un-Œil. Ton vocabulaire? Serais-tu paramnésique?

– C'est toi hi-hi qui me fais hi-hi-waouh! Sa mère hi-hi-waouh-hi-hi c'est sa mère qui paie! Rouâââ!

– Pour faire enlever sa fille? s'écrie N'a-qu'un-Œil stupéfait.

N'a-qu'un-Œil s'est repris:

– Sais-tu ce que ça peut coûter d'enlever la femme d'un Cyclopus?

– Cyclopus? fait le colosse qui ne rit plus. C'est sa femme? Mentard.

– Elle a épousé Catt-bis cet après-midi. Demande-lui? (Chou-Baby soupire, ouvre les yeux, va crier :) Ne criez pas, c'est moi N'a-qu'un-Œil, rassurez-vous. (Elle se redresse.) Écoutez-moi: dites à l'affreux de qui vous êtes la femme. Il refuse de le croire.

– Mais, dit Chou-Baby, mais...

– Qui? demande le colosse.

– Mais, Catt-bis, dit Chou-Baby, mais...

– Misère! s'exclame le ravisseur. Grotte de pique!

L'assommé se soulève, regarde le colt à N'a-qu'un-Œil, et gémit. Il a la tête de son jumeau, les mêmes lunettes, et la même corpulence:

– Que se passe-t-il, Bi? demande-t-il en se frottant le crâne...

– Oh la-la, grogne le premier. Sais-tu qui nous alluvions?

– Qui?

– La femme à Cyclopus.

– Ah? dit l'assommé indifférent. La femme à... Répète! C'est toi qui as parlé de la femme à...

– Cyclopus, dit N'a-qu'un-Œil.

Les monstrueux jumeaux sont adossés au mur dans le carré lumineux :

- Borgne, laisse-nous décaper !
- Pour recommencer demain ?
- Non. Compromis. Mariole d'honneur.

À Chou-Baby qui ne comprend pas, N'a-qu'un-Ceil ordonne :

– Regagnez votre chambre. Voici venir votre mère avec Mary. Obéissez ! Écoutez à travers la porte, mais ne vous faites surtout pas entendre. Faites !

Elle hésite, obéit en confiance. Magnanime, N'a-qu'un-Ceil s'adresse aux affreux en ces termes :

– Je consens à vous oublier. Mais si cet enlèvement est manqué, la mère de Chou-Baby en tentera un autre. En conséquence, je vous laisse l'enlever. Au lieu de quitter la ville, vous la ramènerez ici, chez moi. Nous la logerons dans la chambre attenante. Vous direz à sa mère que vous la conduisîtes à bon port, ou qu'elle fuit, ou encore vous ne direz rien. Et attention : il n'est pas nécessaire d'être physionomiste pour se rappeler votre tête. Je vous accorde trente secondes de réflexion. OK ?

– OK, annonce le premier colosse. Rengaine ton revolver que nous ayons l'air d'avoir l'hésitation bien en mains.

– Sale temps, dit N'a-qu'un-Ceil en rengainant parce qu'il n'a pas le choix. Je n'avais pas pensé à ça...

Et les deux affreux braquent leurs armes :

– Lève les mains ! ils ordonnent. Ça fait plus vraisemblable.

Voilà Mistress et Thérèse, et Mistress sursaute :

- Mais ?
- À ce que je vois, ricane Thérèse, Monsieur le tueur de mon mari est encore en fâcheuse posture ?
- Imposture, corrige N'a-qu'un-Ceil avec mépris.

– Nous le tenons, assure le premier colosse à Thérèse en montrant N'a-qu'un-Ceil. Rentrez chez vous, Madame, nous allons régler cette histoire à l'adiable comme convenu.

– Comme convenu ? monologue Mistress. Mais ? (Thérèse s'en va.) Que signifie... Madame ? (Elle court, rejoint Thérèse :) Mais Madame ? Qu'est-ce que...

– Mêlez-vous de vos affaires ! réplique sèchement Thérèse sans ralentir.

– Mais, je, je vous avertis qu'on maltraite votre fille et...

– Qui vous dit qu'on la maltraite ! On l'enlève sur « mon » ordre.

– Votre ordre ! Mais...

– Mée-mée-mée ! parodie Thérèse. Cessez de bêler ! On enlève « ma » fille sur « mon » ordre pour la ramener dans « mon » pays !

– Mais elle est mariée...

– Justement ! crie Thérèse. Nous la démarions ! Nous la remarierons !

– Mais c'est odieux ! C'est insensé ! crie à son tour Mistress en trottant. Ils s'aiment !

– Taisez-vous! gronde Thérèse. Taisez-vous quand vous me parlez! Péronnelle!

Arpentant le couloir :

– Mais Madame? Le Général...

– Quand le Général d'Armée Militaire est absent j'ai les pleins pouvoirs! Jusques à son retour je vous serai reconnaissante de vous taire!

– Si je veux! Vous profitez mesquinement, sournoisement, salement du départ d'un époux pour éloigner sa jeune femme sans défense! C'est ignoble! C'est puant! C'est c'est...

Mistress prend de loin le Jésuite à témoin :

– Savez-vous ce que...

– Est-ce arrangé? s'enquiert le Jésuite auprès de Thérèse...

– Vous aussi! s'écrie Mistress immobilisée tandis qu'ils fuient. Vous n'avez pas honte! (Elle les rattrape :) Vous êtes monstrueux!

– Ils ne sont PAS MARIÉS! tonne le Jésuite se retournant. Vous non plus d'ailleurs, ce qui devrait vous inciter à la discrétion!

– Laissez-nous en paix! renchérit Thérèse. Femme sans idologie!

– Vous me dégoûtez! s'écrie Mistress figée. Tous les deux! Sales calotins stupides et bornés! Odieux mercantis! Ignobles parasites! Arriéristes.

– Crachez! Crachez femme de mauvaise vie! rétorque Thérèse du bout du couloir. Crachez votre venin! Je veux vous voir déloger aujourd'hui même! Péronnelle savante! Aujourd'hui même!

– Matrone chaude! lance Mistress en tournant les talons. Grenouille! Grosse dinde bouffie!

Thérèse fonce main brandie, mais le Jésuite la retient. Ils s'engouffrent dans les appartements de la générale et la porte claque violemment.

Mistress revenait lentement. Dans l'escalier, les deux ravis-seurs tiraillaient Chou-Baby en pleurs. Mistress leur barra le passage :

– Ne nous retardez pas, souffle le premier. Nous nous sommes étendus avec votre borgne...

– C'est vrai, intervient Chou-Baby à voix basse. Je simule. Je reviendrai cette nuit et vous me cacherez chez vous en attendant le retour de...

– Impossible, dit Mistress. Votre mère me congédie.

– Qu'allons-nous faire? se trouble le premier colosse. Nous ne pouvons plus la ramoner ici?

– Pourquoi? fait le second d'un air stupide.

Son jumeau hausse les épaules supérieurement sans répondre.

– Attendez-moi chez La Bougresse, décide Mistress. J'arrive.

Dans le couloir du rez-de-chaussée, Chou-Baby se débat consciencieusement, et ses bourreaux la malmènent. Les curieux à demi sortis des chambres, sans discrétion s'interpellent :

– C'est Chou-Baby!

– On l'enlève!

– Où l'emmène-t-on?

- Pauvre enfant!
- Le mari est absent!
- Si le Général savait ça!
- Encore sa mère!
- Et le Jésuite!
- Quelles ordures!

Thérésa et le Jésuite apparaissent, salués par un très long murmure hostile. Thérésa brave tout le monde du regard. Cris. Quolibets.

- Mère! s'écrie Chou-Baby. Pourquoi...
- Silence! explose Thérésa. Silence! (Cris et rires indistincts.

La mégère glapit :) S'il y en a parmi vous qui ont à me reprocher quelque chose, qu'ils viennent!

Rires injurieux. On entend un «il fera plus beau qu'aujourd'hui quand tu reverras ma quéquette»! Thérésa, écarlate, empoigne sa fille et l'entraîne en courant jusqu'au parvis. Le carrosse récupéré et lessivé attend au pied des marches sous la lune. Chou-Baby se retourne...

– Silence! Vous partez! Vous rentrez chez votre grand-père paternel!

- Je n'irai pas! crie Chou-Baby en rébellion ouverte.

Flac! Flac! Une paire de gifles à la volée...

– Vous irez! J'en ai assez de vous voir prostituée aux sordides intérêts de votre père! Dans six mois, vous serez redevenue comme vierge, et nous vous marierons! Votre époux vous ensanglantera et s'y trompera. J'ai dit.

- Je suis mariée!

– Vous ne l'êtes pas! explose le Jésuite. Un mariage sans Dieu n'est pas un mariage! C'est un... un... un! Une horreur!

– Alors? intervient le premier colosse en pressant le bras de Chou-Baby pour l'empêcher de riposter. Nous l'emmenons ou nous dépensons du temps en quenelles?

– Hein? Hé? Oui, dit Thérèse déconcertée, désamorcée. Oui. Emmenez-la.

Le colosse tend la main. Thérèse la regarde sans comprendre, et c'est le Jésuite qui lui fait signe d'y déposer la bourse. Ce qu'elle fait. Puis elle s'approche de sa fille et l'embrasse au front :

– Adieu, dit-elle, mon enfant, vous me manquerez...

Chou-Baby ne répond pas. Elle entre avec ses ravisseurs dans le carrosse qui démarre aussitôt, effectue un demi-tour de place, emprunte la grand-rue à vive allure, tandis que sur les marches du palais Thérèse pleure, immobile, réconfortée par le Jésuite.

N'a-qu'un-Ceil attendait assis dans le couloir, adossé au mur. Mistress venait, abasourdie.

– Je crains, dit-il, qu'on se soit fait eus. Les affreux m'ont promis de ramener leur captive, mais je leur ai peut-être fait confiance prématurément...

– Pourquoi t'ont-ils promis de ramener Chou-Baby?

– Ils ignoraient qu'elle était la femme d'un Cyclopus. Ils semblaient ébranlés...

– Je les ai croisés, dit Mistress. Je leur ai donné rendez-vous chez La Bougresse car je suis renvoyée. Je vais préparer quelques affaires...

N'a-qu'un-Ceil la dévisage :

– Bon, dit-il. Allons. Je ne te quitte plus. Aide-moi à me lever que je m'habille!

Les kidnappeurs.

Le carrosse roulait dans la nuit. Quand les lumières de la ville se furent estompées au loin, les affreux le firent arrêter. Ils descendirent, et Chou-Baby avec eux. Le cocher protesta :

– Hé! (On le repère à son mégot incandescent.) C'est irrégulier! Je proteste!

– Que tu protestes ou non, dit le colosse paramnésique, c'est le même cri. Et il n'y a même pas de reproduction pour les familles nombreuses.

– Nous, rappelle le cocher étayant sa protestation de principe, sommes payés pour ravir la gamine et pour...

– Je ne suis pas une gamine, fait observer Chou-Baby.

– Oui, approuve le premier colosse. Et toi le cocher, montre-toi bien nivelé avec elle ou ta veuve n'aura pas assez de l'argent qu'elle tirera du carrosse pour payer ton dentiste.

– Pff, fait le cocher méprisamment. Je ne vous crains pas.

– Descends?

– Il a trop peur, dit le second colosse en reniflant. Quelque chose me le donne à croire...

– C'est de vos armes que j'ai peur, se défend le cocher. Sinon...

– Messieurs? intervient Chou-Baby. Je vous en prie? Quand Catt-bis reviendra...

– Catt-bis? Un Cyclopus? grommelle le cocher en jetant son mégot. J'étais avec ses frères lors de la traversée des marais aux caïmans. Qu'est-ce que les Cyclopus viennent faire dans cette histoire?

– C'est leur femme, expliquent les affreux.

Le carrosse est parti avec le cocher. Dans la nuit, le second colosse enduit de boue les joues de Chou-Baby.

- Que faites-vous! s’écrie-t-elle en recul...
- Je vous grime, explique l’affreux.
- Imbécile! lance son jumeau. Il fait nuit!
- Je n’avais pas remarqué...
- Vous êtes nyctalope, comme Hyn, demande Chou-Baby, peut-être?
- Nyctalote? Qu’est-ce?
- Es-tu sot, Tri, dit le premier tandis qu’ils marchent vers la ville. Un niquetaloque c’est un chef révolutionnaire.
- C’est vrai? demande soupçonneusement le deuxième à Chou-Baby.
- Heu, dit-elle. En ce qui concerne Hyn, c’est exact. Mais heu en général heu un nyctalope est une personne qui voit la nuit...
- Comme en plein jour? doute le premier. Ça m’épate.
- Hyn vous dirait en pleine nuit la couleur de vos boutons de chemise, affirme Chou-Baby.
- Moi aussi, dit béatement le second. Ils sont verts.
- Imbécile! dit le premier. Toi, tu le sais. Lui pourrait te le dire sans le savoir!
- menteur, dit l’autre. Sans le savoir comment peut-il le savoir? Ha?
- Sans les avoir jamais vus! corrige le premier s’énervant.
- Comment peut-il s’il ne les voit pas?
- Il pourrait te le dire en les regardant la nuit! Crétin! Imbacille!
- La nuit? J’ai des doutes.
- Ça fait cinq minutes qu’elle te l’explique!
- Ah non, riposte honnêtement l’accusé. Elle a parlé de miclatoque... N’est-ce pas, Mademoiselle?
- Chou-Baby rit de bon cœur, tandis que le premier colosse enrage:

– Comment se fait-il qu'on vous appelle Tri? demande-t-elle.

– Ça vous sidère? Ça sidère toujours les femmes!

– Abruti! Prude épaisse! peste le premier. Elle change de conversation parce qu'elle comprend que tu n'es qu'un âne!

Le second jumeau cesse de marcher, pris d'acratie:

– C'est vrai? dit-il douloureusement. Je ne le fais pas exprès.

– C'est faux! proteste Chou-Baby avec vigueur. Votre frère interprète. Ce nom m'intrigue parce qu'il n'est pas commun, voilà tout.

– Tu vois? triomphe heureusement le deuxième. C'est toi qui ne cesses de m'importuner. Je ne vois pas pourquoi elle me jugerait plus bête qu'un autre...

– Pourquoi, redemande Chou-Baby alors qu'ils entrent en ville, ce nom?

– Moi c'est Tri, explique le second colosse, et lui c'est Bi. C'est des abréviations pour bicette et tricette. C'est des biscotos.

Vocatibulaire. Mistress à la recherche d'un gîte.

Chou-Baby chez Cyclopus.

Le trio trouve les volets clos chez La Bougresse. Mistress arrive à ce moment soutenant N'a-qu'un-Ceil, et Chou-Baby s'empresse de lui venir en aide...

– Que t'arrive-t-il, borgne? fait Bi. Tu étais plus soyeux tout à l'heure?

– Pardon? dit Mistress.

– Monsieur N'a-qu'un-Ceil est blessé, explique Chou-Baby.

- Est-ce votre maman qui le frappa ? s'enquiert Tri jovial.
 - Non, répond N'a-qu'un-Ceil. Et pour commencer (ceci dit à Bi) je ne m'appelle pas borgne, et je n'aime pas qu'on m'affuble d'un nom que je n'aime pas. C'est fermé ?
 - Tous les volets sont éclos.
 - Clos, corrige machinalement Mistress pensive.
 - C'est pareil, commente Bi.
 - Non, dit Mistress. Clos signifie fermé. Éclos s'emploie pour les oiseaux et les fleurs, et veut dire sortir de l'œuf ou s'ouvrir.
 - De toute façon vous me comprîtes ! Si je n'ai plus le roi de parler, il ne me reste qu'à m'enterre !
 - Quel langage, gémit Mistress tandis que Chou-Baby, Tri, et N'a-qu'un-Ceil entonnent un énorme rire qui les secoue...
 - Ça langage que moi ! explose Bi. (Rires trépidants !) Et vous, au milieu de vous abuser comme des fous vous...
- Un volet claque, et le temps qu'ils lèvent la tête pour le localiser (au premier étage) ils essuient le contenu d'une lessiveuse d'eau, et une voix féminine (celle de La Flûte) lance :
- Si vous en voulez davantage, il y en a plein le robinet !

Chez La Bougresse, il n'y a pas de chambre disponible. Celle de La Guêpière (qui vit désormais chez l'Espagnol) est habitée par Filasse. Mistress prend une décision énergique :

- Chou-Baby, vous allez immédiatement chez votre beau-frère. Il vous hébergera, et vous serez chez lui en parfaite sécurité. (Aux affreux :) Pouvez-vous escorter Chou-Baby chez Cyclopus ?
- C'est dans l'abdomen du possible...
- Mais vous ? s'inquiète Chou-Baby. Où irez-vous ?
- Chez l'Espagnol, dit Mistress. Nous nous arrangerons avec La Guêpière.

Chou-Baby embrasse Mistress :

- Vous viendrez me voir ?
- Bien sûr, dit Mistress Mary.

Le saloon de l’Espagnol est hermétiquement clos. Mistress tambourine hardiment. Une fenêtre s’ouvre mais l’eau tombe à côté parce qu’il faudrait réellement être stupide pour se laisser piéger deux fois de la même manière à si faible intervalle :

– La Guêpière ? appelle N’a-qu’un-Ceil. C’est nous. Mary et moi...

Elle apparaît à la fenêtre en tenue de nuit :

– Vous eussiez dû vous annoncer, elle reproche. Vous ai-je mouillés ?

– Non. C’est La Flûte. Nous cherchons une chambre. Nous avons tenté vainement notre chance chez La Bougresse.

– Ma chambre ?

– Elle est habitée, dit Mistress. Pourriez-vous nous héberger ?

– Bien sûr. Il y a la chambre de l’Espagnol, spacieuse et confortable. L’Espagnol est parti et il paraît qu’il ne reviendra pas de sitôt. (Rires.) D’ailleurs, j’ai renvoyé tous les pensionnaires dès la nouvelle de son exécution. J’aime dormir en paix. Pour vous deux, c’est différent. Je descends...

Elle referme la fenêtre, et moins de cinq secondes plus tard, après qu’un grand fracas a retenti dans l’escalier intérieur, elle se présente dans la porte en grimaçant et se frottant péniblement les reins...

– Tu as fait vite ! admire N’a-qu’un-Ceil.

On réveille Hyn. Il y a Chou-Baby et les deux colosses avec Bois-Mécréant qui les introduit dans le bureau...

– Ma mère, explique Chou-Baby gênée, a tenté de me faire enlever. Mes ravisseurs m'ont libérée. Avec Mistress, renvoyée pour avoir trop vivement pris ma défense, nous avons cherché une chambre en ville et, réflexion faite, je suis venue chez vous...

– Vous avez bien fait. Pourquoi votre mère vous fit-elle enlever?

– Je ne sais. Je crois qu'elle s'est laissé persuader que mon mariage est illégal et non avenu...

– Et Mistress Mary? Est-elle restée en ville?

– Oui...

– C'est une femme intelligente et courageuse. Elle est votre amie?

– Oui, dit Chou-Baby émue. Au début, elle n'était que ma préceptrice...

– Elle est cultivée, approuve Bois-Mécréant...

– Elle est gentille, dit Chou-Baby...

Chou-Baby est montée à l'étage. Hyn s'adresse aux affreux :

– C'est sa mère qui vous a payés? Vous a-t-elle remis un document quelconque? Une lettre?

– Oui, dit Bi. Une lettre. Pour le grand-père. La voici. Hyn la transmet à Bois-Mécréant sans la lire :

– Dans mes papiers. À remettre au Général à son retour.

– Mais, objecte Bois-Mécréant, il était peut-être complice?

– Nous le verrions à ce moment, dit Hyn. Mais cela m'étonnerait. Ce n'est pas son genre. C'est trop surnois et inintelligent. D'ailleurs, il est athée.

– Il n'est pas complice, affirme Bi. La Générale nous a

recommandé de ne parler de l'enlèvement à quiconque. Elle prétendait mettre elle-même le Général au couvent...

– Hé? dit Bois-Mécréant...

– Y avait-il une réponse à rapporter?

– Oui...

– De toute façon, réfléchit Hyn, le Général sera rentré avant votre retour présumé. Bois-Mécréant? Veille à ce que ces hommes soient logés pour la nuit. Demain, ils feront ce qu'ils voudront. Bonsoir.

Slim est de retour. Francoquin et les Ziù.

Slim revint avant l'aube. Il pleuvait. Les soldats, sous le feuillage, emmitouffés dans les imperméables et les couvertures, dormaient. Slim ne rentrait pas seul. Outre l'escorte, il y avait une vingtaine d'Indiens aux visages peints, et le groupe silencieux parvint au centre du campement mal éclairé...

– Hello Slim? dit Catt-bis. Tout va bien?

FRANCOQUIN. – Qui sont ces Indiens?

– Des Ziù, dit Slim. Des amis de Ralph.

– Pas d'ennuis en chemin? s'enquiert Frédégonde arrivant avec Big-Alik.

– Non, répond Labosse. Mais je ne bouderais pas une tasse de café.

– Je vous en prépare, offre Frédégonde.

Elle ranime le feu, aidée par un soldat. Labosse et Long-Nose la rejoignent, s'agenouillent face aux flammes qui dansent:

– Ça réchauffe! s'écrie Labosse. C'est bon...

– Vous allez voir Fédor tout de suite? demande Catt-bis.

– Oui, répond Slim. Vous venez?

– Nous te suivons, dit Francoquin se dirigeant vers les

chevaux avec Catt-bis. Big-Alik? Que les hommes se reposent encore un peu...

Le groupe s'ébranle. Labosse et Long-Nose soupirent, remontent en selle. Les Indiens passent raidement, et Francoquin chevauche un temps à leur hauteur :

– Mais? s'exclame-t-il. C'est le Ziù qui me prit au piège? Le Ziù tourne la tête, et, voyant Francoquin, il éperonne son cheval, se porte au niveau de Ralph, lui parle, et Ralph regarde Francoquin à son tour, tape sur l'épaule de Slim, et Francoquin s'approche vivement pour entendre :

– Les Ziù protestent.

SLIM. – Que se passe-t-il? (Au Ziù, s'arrêtant :) *Wah gagond oi queph?*

L'escorte est immobilisée en lisière. Il pleut.

– *Oi quolinquoya mahroll hui squat am orékom!*

– Que raconte-t-il? grogne Francoquin. Pourquoi ne parle-t-il pas notre langue puisqu'il la connaît?

– Les Indiens ne parlent jamais une autre langue que la leur lorsqu'il y a des interprètes, explique Long-Nose. C'est un principe.

– Que raconte-t-il?

– Il n'a pas confiance en vous, dit Slim. À cause des discours que vous avez prononcés en entrant dans le pays...

– Marde et mirde! s'écrie Francoquin. Si j'avais su qu'ils comprenaient!

Catt-bis vient :

– Comment avez-vous obtenu une escorte Ziù? C'est inhabituel?

– La femme de Ralph était Ziù, répond Slim.

– Vrai? dit Francoquin. Pourquoi nous l'avoir caché?



- Ça ne regarde personne.
- Parle-lui? demande Francoquin montrant le Ziù. Dis-lui que j'ai changé. Vante mes mérites, raconte-lui n'importe quoi, il m'agace, et puisqu'il comprend notre langue il n'est même pas utile que je me donne du mal!

Les Indiens se sont regroupés à l'écart. Catt-bis leur parle :

- Vous me connaissez? Je suis Cyclopus Catt-bis. (Ils s'inclinent. Catt-bis à Slim :) Traduis.

SLIM. – *Ako om aranaï Baka Bakamenshôt. Awaïli?*

LE ZIÙ, s'inclinant. – *Elim ah kawaax.*

- A-t-il confiance en moi?

– *Wah hilozee Baka? Hilozee Bakamenshôt?*

LE ZIÙ, saluant une main sur la tête. – *Hilozee Baka-menshôt.*

- Explique-lui, poursuit Catt-bis, que nous accordons notre confiance au général Franquin, et qu'ensemble nous avons élaboré un plan d'action. Ralph? Aide-le?

– Slim parle bien mieux que moi, mais je veux bien essayer. *Wah hilozee Bakamenshôt? Cho soka om...*

Francoquin rit et bat des mains de satisfaction :

- Je reconnais la phrase! Slim l'a déjà composée! Si ça continue je saurai parler indien dans huit jours!

Les Ziù conversent.

- Que racontent-ils? se soucie Francoquin.
- Ils vont exiger une preuve de votre bonne foi, dit Slim.
- Ah non! Marde et mirde! Par la barbe de ma grand-mère bisaïeule, je ne veux plus fumer de gratte-cul!

Le Ziù s'avance poignard en main :

- Tendez le bras, ordonne Ralph à Francoquin.
- Hé? dit Francoquin. Je perdis assez de sang (montrant son cou) cette nuit!
- Tendez le bras nu.

Le Ziù y grave un S où le sang perle. Puis, prononçant quelques mots inintelligibles, il grave un S identique sur son propre avant-bras. Il applique la blessure sur celle de Francoquin.

- Que complotte-t-il? demande Francoquin...
- Il a dit, rapporte Slim: «*Shomani shalai.*» Que le traître périsse – par la main du partenaire, évidemment.
- C'est gai! Vous ne pouviez pas m'avertir?
- Ne cherchez pas à le duper, conseille Ralph.
- On a vu des Indiens retrouver leur «Shomani» des années après la trahison, à des centaines de lieues, renchérit Long-Nose.
- Pff, dit Francoquin. C'est intelligent! Alors qu'il eût suffi de boire un whisky ensemble pour devenir bons amis!

Ils entrent dans le camp. Fédor avise le cou bandé de Francoquin :

- Que vous arrive-t-il?
- Je ne sais pas. Une bête ou un gentleman qui m'a griffé.
- Voilà Double-Mouche, annonce Labosse. Je me demande combien il fume de cigares par jour.
- Qui sont ces Indiens? demande Double-Mouche. Quelque chose ne va pas?
- Des Ziù, répond Slim. Ils ont offert de nous guider.

- Guider?
- Grâce à Ralph. Sa femme était Ziù.
- Ta femme était Ziù? dit Fédor. Pourquoi ne l'avais-tu pas dit?
- Ce ne regarde personne.
- Je ne me zerais pas permis d'enquêter sur ta vie privée, observe Fédor. Mais en l'occurrenze, ze renzeignement...
- Ma femme est morte, murmure Ralph. Je ne pouvais deviner que les Ziù persistaient à me tenir pour un des leurs...

Avant l'action.

Fédor, Francoquin, Double-Mouche, Slim, Catt-bis et le Ziù entrent à l'intérieur d'une roulotte. Double-Mouche en observe avec intérêt les parois épaissies par plusieurs couches de planches clouées. Il siffle :

- Les plombs ne traverseront pas! Que de précautions!
- Les roulottes ne zont pas des zercueils, dit Fédor.

Slim rend compte :

– J'ai l'accord des Indiens pour toute action que nous voudrions entreprendre entre l'Ed et la frontière. J'ai d'autre part l'assurance formelle qu'aucune tribu n'entrera en pourparlers avec l'Empereur ou ses amis sans en avoir préalablement examiné l'objet avec Hyn. Quant aux armes, ainsi que nous le concluons, les livreurs prennent la piste, et sont rapidement délestés du fret en chemin par les destinataires nombreux.

- Combien? demande Francoquin.

C'est le Ziù qui répond. Il ouvre ses deux mains par deux fois, puis une seule main. Ensuite, renversant les mains, il montre dix doigts vers le sol.

- C'est peu, fait Francoquin...
- C'est énorme, fait Double-Mouche. Les mains vers le bas signifient « multiplié », et $25 \times 10 = 250$.

Francoquin pose une question qui lui vaut une violente réplique du Ziù :

- Demande-lui s'il y a des Indiens avec les réact...
- *Ahoradze!*
- Que dit-il ? s'enquiert Francoquin.
- Des renégats, traduit Slim.
- Renégats ou pas, estime Francoquin, il y a des Indiens. Combien ?

Le Ziù ne répond pas, serrant les poings. Slim traduit la question :

- *Alomane linquoï ahoradze ?*

Le Ziù montre deux doigts à contrecœur, hausse les épaules, en montre trois.

- Même deux ou trois, observe Fédor, peuvent détecter le détachement de tête, et faire tout échouer ? Les Ziù ze chargent-ils de les neutraliser ?

Le Ziù fait brutalement oui de la tête et ses yeux brillent...

- Ça lui fait plaisir ! dit Francoquin. À croire qu'il ne soit venu que dans ce but ! Quand je pense que nous sommes « shomanis »...

Avant de récapituler, Fédor vérifie :

- Les roulottes zeronz zur la pizte. Double-Mouche est-il toujours dézidé à les commander ?
- Sûr ! Capitonnées comme elles sont, ce sera du grand tourisme !

Fédor récapitule :

– Qu'il n'y ait point malentendu. Double-Mouche dans les roulottes avec des volontaires. Devant, Ralph et les Ziù en éclaireurs nous renzeigneront, et détruiront les guides indiens de l'ennemi. Derrière, conformément à la zuggestion du général Franquin, évoluera un détachement dizperzé, commandé par Zlim et Catt-biz. Le détachement d'arrière-garde, zelui qui devra ze porter rapidement au zecours du détachement dizperzé, zera confié à Big-Alik – je verrai Big-Alik au razzement. Double-Mouche pourra éventuellement le rejoindre au pazzage, et le commander za va de zoi, à condizion que le premier engagement ze présente bien. Zinon, il rejoindra Big-Alik plus tard. Enfin, l'aile droite zera aux ordres du général Franquin, je conduirai l'aile gauche. Nous livrerons combat autour des roulottes. Nous devons désaxer l'accrochage pour éviter à zeux des roulottes d'avoir à zoutenir un azzaut en zercle. Une fois ze combat remporté, le général et moi nous porterons au-devant de l'ennemi en ezzayant de l'envelopper, le général à droite, moi à gauche, et je rappelle que Catt-biz et Zlim zeront à ze moment avec Big-Alik – ou Double-Mouche – zur zes talons... Réservez les « pommes volantes » pour le zecond heurt ; zeul Double-Mouche a intérêt à les employer au premier, pour décimer et démoraliser un adverzaire probablement zurpris et groupé. Dernier point : pas de prisonniers. Des questions ?

Catt-bis montre la carte :

– Et si les réactionnaires au lieu de se laisser accrocher prennent la fuite, un bon nombre a des chances de parvenir à franchir la frontière ? Ne pourrions-nous pas partager le détachement dispersé en deux ? Par exemple, j'irais devant, ou Slim, servir de tampon le temps que vous arriviez ?

– Oui, dit Fédor. Zlim ira en avant. Je le connais. Il est prudent. Il peut hélas s'écouler bien du temps avant que nous vous zecourions...

– Et, suggère Double-Mouche, si les Ziù accompagnaient Slim?

Le Ziù proteste violemment :

– *Ma kabaï ahoradze!*

– Pff, fait Double-Mouche. Ce n'est plus de la paresse, c'est du vice!

– Que raconte-t-il encore? soupire Francoquin. Des stupidités?

– Qu'il ne se charge que des renégats, traduit Slim.

– Les Indiens, commente Catt-bis, ne peuvent entrer dans le conflit. Il n'est probablement pas mandaté pour cela...

– Bah, dit Double-Mouche. Il y a bien de ses amis de l'autre côté?

Le Ziù se lève avec colère, scandalisé par le terme « amis » :

– *Ahoradze!* il rappelle.

– *Ahoradze* mon cul! dit Double-Mouche en fumant son cigare.

– Zilenze! crie Fédor. Azzeyez-vous. (Au Ziù:) Nous comprenons vos motivations. Nous nous efforcerons les uns et les autres d'agir vite, et l'arrière-garde de Big-Alik décrochera plus tôt que prévu. Le général et moi parviendrons à achever le premier combat zeuls. Double-Mouche ze joindra à Big-Alik, et reprendra zon commandement. Razzemblement général dans une demi-heure izi même. Envoyez-moi d'urgenze Ralph et Big-Alik...

– Pourvu que tout s'accomplisse comme prévu! souhaite Catt-bis.

– Pourquoi? dit Francoquin. Les plans ne consistent pas à suppléer la vie?

Chou-Baby chez Cyclopus. Le poète.***Une leçon de littérature potentielle.***

Très tôt, Chou-Baby ouvrit les yeux. Le jour se levait. Elle sourit. En bas, Hyn marche. Elle s'habille, descend gaiement l'escalier de bois...

– Déjà? s'étonne Hyn attablé devant son petit-déjeuner. Asseyez-vous? Je vous sers un peu de café? Quelle idée de vous lever si tôt?

– Je ne dormais pas, dit Chou-Baby épanouie.

– Un peu de pain? Le beurre, le sucre, le miel et la confiture sont sur la table: prenez.

– Merci, dit Chou-Baby s'asseyant. Je suis si heureuse d'être ici où personne ne me demande rien. C'est si nouveau cette vie, pour moi. Je suis sûre que je ne m'ennuierai plus jamais. Je ne veux plus perdre une minute de ma vie!

Hyn est sorti. Entre-temps, Bois-Mécréant est entré, et travaille au bureau, plume en main. Il se retourne:

– Que pensez-vous de votre beau-frère? Il est formidable, n'est-ce pas? C'est le bonhomme de la révolution! Plus grand que Fédor ou même Troy!

– Troy, vérifie Chou-Baby, c'était un des frères Cyclopus?

– Oui. Trois frères Cyclopus sont morts pendant la révolution. Catt, le frère jumeau de Catt-bis, est mort en héros. Puis, le jour même de la victoire, Doe et Troy ont voulu s'affronter en duel. Doe était un terroriste cynique et sans scrupule. Hyn les a tués tous les deux, sans doute sans avoir désiré leur mort. Il les aimait. Jamais il n'aurait porté de sang-froid la main sur aucun d'eux...

– Comment cela s’est-il produit? Comment a-t-il tué ses frères?

Bois-Mécréant repousse la pile de dossiers :

– Doe a provoqué Troy en duel, et Troy a jugé de son honneur d’accepter. Hyn a tenté de s’interposer, sachant que ce duel n’était qu’un assassinat maquillé. En effet, Doe était plus rapide que Troy, de loin. Ils ne l’écoutèrent pas. Alors, quand Doe a dégainé, ce fut plus fort que lui : Hyn fit feu, et le tua. Il pleurait. Devant toute l’armée, il a giflé Troy, et il est parti. Il avait gardé machinalement son revolver à la main. Il était très éprouvé. Quand Troy l’a interpellé, Hyn a cru que Troy allait tirer sur lui, et il s’est retourné en ouvrant le feu. Mais il s’était trompé, car Troy n’était pas un tueur. Il ne voulait que rappeler son aîné, dans une tentative de conciliation, car politiquement, il y avait entre eux divergence... Bref. Avec un immense chagrin, Hyn comprenait qu’il était devenu une sorte de monstre légendaire, contre-formé.... Il prit la tête de la révolution sur le plan diplomatique, alors que probablement...

Voilà Hyn :

– Qu’improvises-tu encore?

– J’entretenais Madame heu de mes travaux littéraires, heu...

– Est-ce vrai? demande Hyn à Chou-Baby.

– Non, dit-elle. M. Bois-Mécréant me parlait de vous...

– Bravo pour votre franchise! s’amuse Hyn. Je suppose qu’il me présentait en costume de premier communiant?

Chou-Baby rit, tandis que Bois-Mécréant s’applique au travail en toussant :

– M. Bois-Mécréant vous admire beaucoup, dit Chou-Baby.

– C’est un poète, explique Hyn. Bois-Mécréant?

– Oui, chef?
– Il y a un petit bouleversement dans mon emploi du temps. Je dois me rendre en ville. Si on me demande, je serai de retour dans une heure.

– Hyn est là? (C'est Prof, la pipe à la bouche.)
– Il vient de sortir, répond Chou-Baby. Il est allé en ville.
– Vous élûtes ici domicile? demande Prof.
– Oui, dit Chou-Baby. Mais gardez le secret: ma mère n'en doit rien savoir.
– Ce n'est pas beau de désobéir à sa maman, glose Prof.
– Ce n'est pas beau de faire enlever sa fille, glose Chou-Baby même ton.
– Voulut-elle vous enlever? s'écrie Prof faussement indigné.
– *She did!* affirme Chou-Baby faussement véhémement.
– La garce. Elle mériterait que nous lui tondissions la boule à zéro.

Chou-Baby sert Prof en café noir. Il demande:
– Hé Poâte? Je ne t'entends point: n'aurais-tu rien poâté?
– Si, dit Bois-Mécréant. La poule a pondu mais tu ne goberas pas son œuf.
– Qu'écrivis-tu? Est-ce audible par une dame?
– Je fis, annonce très prudemment Bois-Mécréant, un exercice de lipogrammatie.
– Qu'est-ce? demande Chou-Baby. La lipogrammatie?
– C'est l'art, expose Bois-Mécréant, d'écrire en retranschant volontairement une lettre de l'alphabet, et par suite, sans utiliser les mots qui la contiennent. J'ai fait l'exercice le plus scabreux, m'imposant d'écrire sans E – é, è, ê, ë –. La lettre E,

je m'empresse de le préciser apparaît dans soixante-cinq mots sur cent d'un texte écrit, en moyenne.

– Ce qui signifie, vérifie Chou-Baby, que pour écrire, il ne vous reste que trente-cinq pour cent du dictionnaire?

– Est-ce une expérience? s'enquiert Prof.

– Tous les travaux littéraires sont des expériences, émet Bois-Mécréant circonspect. Celle-ci, plus flagrante, est intéressante en raison de l'importance primordiale des mots, de leur fonction de meneurs de jeu. Impossible pour eux d'être les instruments d'idées conçues a priori. C'est hélas aussi leur limite, et je n'ai guère envie de vous lire ce qui n'est probablement valable que pour moi, pour réfléchir à ma façon d'œuvrer, ou pour ceux qui voudraient y réfléchir aussi, mais en l'occurrence... Il n'y a pas d'idée d'ensemble, si vous voulez. Ou seulement au prix d'efforts acrobatiques, un peu comme un mécanicien qui voudrait tourner à droite quand les rails vont à gauche.

– Et c'est long?

– Une trentaine de lignes...

– Lisez les premières?

– Je veux bien: «Il y avait un amiral noir qui avait un violon pliant. Il l'avait pris à un manchot alors qu'il – son manchot – ramassait un cigarillo sous l'auto d'un chauffard. Pour un amiral noir un violon pliant valait un manchot mort; aussi laissant glapir son moribond, courant d'un talon sur son vis-à-vis, mon amiral... »

– Ouais, fait Prof en soufflant de la fumée. Ça peut durer très longtemps?

– C'est agréable, dit Chou-Baby, à petite dose. On jurerait une poursuite onirique. Est-ce un jeu?

– C'est quand même infiniment plus sérieux que les mots croisés ou gigognes, estime Prof. C'est incontestablement littéraire. Tentas-tu d'autres expériences?

– CQFD, dit Prof. Mais l'expérience n'est-elle pas plutôt du ressort de l'art graphique?

– Sans l'onomatopée «lue» avant d'être «vue», la vision dirigeant, corrigeant la lecture, fait remarquer le poète, la simple image peut aussi bien représenter un cristal de givre!

– C'est vrai. Mais est-il par exemple concevable d'imaginer une histoire?

– J'ai essayé. Les impasses sont évidemment de taille...

– Montrez? demande Chou-Baby.

– Mes cahiers sont chez moi. Mais je veux bien «dessiner» devant vous, et au besoin vous m'aidez...

– Ne compte pas sur moi! s'écrie Prof. Je dessine comme un enfant de quatre ans!

– Mais ce n'est pas du dessin! rappelle Bois-Mécréant. Je commence. Soit, sous le mot, le concept:

HOMME – FEMME – CHEVAL – OISEAUX – ARBRE – MAISON – BOIS – FUMÉE

e	e	C ev l	v	feuille	toit	(plusieurs	000
MM	MM	H A	vv	feuille	/ toit	arbres)	oo
o	e		vv	feuille	/ toit		o
H	F		v	feuille	l l l		°
				l	l l l		
				l	l l l		

Le sol : _____

– Et voici donc le paysage, le décor de notre histoire, ci-dessous:

feuille	feuille	feuille	v	vv	000
feuille	feuille	feuille	v	v	oo
feuille	feuille	feuille		vvv	°
feuille	feuille	feuille			toit
l	l	l			/ toit
l	l	l			/ toit
l	l	l			l l l
l	l	l			l l l

– Dans ce décor, nous introduirons par exemple un homme et un chien, éléments anecdotiques, puis une femme. Soit, ci-dessous :

feuille	feuille	feuille				000
feuille	feuille	feuille		vv		oo
feuille	feuille	feuille	v		v	°
feuille	feuille	feuille				toit
1	1	1				/
1	1	1	e		e	/
1	1	1	MM		MM	1
1	1	1	o	C ieN	e	1
1	1	1	H	H	F	1

– On peut alors les faire se rencontrer, etc.

– La « lecture » est malaisée, observe Chou-Baby approuvée muettement par Prof. Mais amusons-nous ! Si nous faisons intervenir le vent ? (Elle dessine, ci-dessous :) :

feuille	feuil	le	f	eu	il	l	e		°° oo 000
feuille	feuil	le	f	eui	ll	e			°
feui	lle	f	eui	lle	fe	uil	l	e	toit
feui	lle	fe	uil	le	f	e	u	ill	/
/	/	/	/	/	/	/	/	/	toit
/	/	/	/	/	/	/	/	/	1
/	/	/	/	/	/	/	/	/	1
/	/	/	/	/	/	/	/	/	1

– La pluie ? fait Prof... (Ci-dessous :) :

!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!
 !! feuille !!!!! feuille !!!!!
 !! feuille !!!!! feuille !!!!!
 !! feuille !!!!! feuille !!!!!
 !! feuille !!!!! feuille !!!!!
 !! 1 !!!!! 1 !!!!!
 !! 1 !!!!! 1 !!!!!
 !! 1 !!!!! 1 !!!!!

– Une armée ! s'exclame Bois-Mécréant prenant le papier. (Ci-après :) :

						000
						oo
						oo
						toit
					/	toit
						toit
e	e	e			1	1 1
MM	MM	MM			1	1 1
o	o	o			1	1 1
C eHv l	C eHv l	C eHv l			1	1 1
H A	H A	H A			1	1 1

– Vous éludez les réalités, dit Chou-Baby. Donnez le crayon. (Ci-dessous:)

V	feuille		feuille		v		
v	feuille	V	feuille	V v V V	v		OOOOo
	feuille		feuille	v V			ooOOoooooooo
e	l e	e	l e	v VV			oooooooo
MM	l MM	MM	l MM	v			oo _/toit /ooo
o	l o	o	l o				toit/ toit
H	l H	H	l H				Xxtoit/xx
	l		l				///xx///(/toit

– Ça devient atroce! s'écrie Prof. Je ferme les yeux!
 – Et l'homme et la femme sont en fuite dans le désert, et les Indiens armés d'arcs sont à leurs trousses! s'excite Bois-Mé-
 créant dessinant: (Ci-dessous:)

e	e		i	i	i
MM	MM		n	n	n
o	e		iD	iD	iD
C eHvF l			e	e	e
H A			N	N	N

– Et ils lancent des flèches! s'enthousiasme Chou-Baby.
 Faites-leur lancer des flèches! (Ce qui donne:)

e	e	i	i	i
MM	MM	n	n	n
o	e	iD- - - -	iD- - - -	iD- - - - -
C	eHvF l	e	e	e
H	A	N	N	N

– Dans l’autre sens! crient Chou-Baby et Prof comme au guignol. Ils sont partis de l’autre côté! À gauche!

– Impossible! crie Bois-Mécréant exalté. Je ne peux pas représenter l’arc à l’envers, et si je le représente à l’endroit mais tenu à gauche, les Indiens se tirent dessus!

Ils respirent...

– C’est égal, dit Chou-Baby, c’est palpitant!

– Oui, convient Bois-Mécréant. On doit pouvoir pallier la difficulté de l’écriture de gauche à droite. J’essaierai. Je ferai un livre entier en aventures-sondes typographiques. Ne serait-ce que pour que plus personne ne le fasse après moi!

L’action: l’appât.

Sur les coteaux il pleut. Le rassemblement effectué autour des roulottes, les 320 hommes – ne comptons pas Ralph et les Ziù – sont repartagés comme suit:

1^{re} roulotte: 10 volontaires avec Double-Mouche. (Dont Iyô et Long-Nose.)

2^e roulotte: 10 volontaires avec Requiem. (Dont Surgé.)

Détachement dispersé – tampon: 40 hommes avec Slim.

Détachement dispersé – arrière: 35 hommes avec Catt-bis.

Détachement arrière-garde: 75 hommes avec Big-Alik.
(+ Frédégonde.)

Détachement aile gauche: 75 hommes avec Fédor.

Détachement aile droite: 75 hommes avec Francoquin
(Secondé par La Médaille, pour éviter les protestations.)

Et il pleut. Les Indiens font pivoter leurs magnifiques montures peintes, emmenés par Ralph et le Ziù. Ils contournent la colline, disparaissent derrière le bois, reparaissent plus loin dans la grisaille, au bord de l'Ed. Les chevaux entrent dans l'eau...

– Ça n'a pas l'air profond? dit Frédégonde rassurée.

Le détachement dispersé s'ébranle, Slim et Catt-bis en tête...

– Bonne chance! souhaite Francoquin agitant la main. Ne t'expose pas! Pense à ma fille!

– S'il y a des gens superstitieux, propose Labosse au passage, c'est le moment de tâter mon appendice!

Les cavaliers s'éloignent, en groupuscules de plus en plus espacés. Ils traversent la rivière un peu partout, s'éparpillent...

Double-Mouche empoigne les rênes. Il est assis sur le siège de la première roulotte, le bohémien-guide à côté de lui. Il fume le cigare:

– À nous, dit-il. Ici au moins nous sommes au sec. (Le bohémien fait semblant de fumer, l'œil implorant...) Tu veux un cigare? Dans la poche de ma chemise...

Les roulottes cahotent, l'ours trotant enchaîné par-derrière, et les cavaliers les encadrent, Francoquin appuyant à droite, Fédor à gauche. À quelque distance derrière, Big-Alik donne à son tour le signal de la mise en route, laissant une dizaine de voltigeurs aller et venir pour surveiller la piste après lui...

Coup d'œil en ville.

Mistress Mary s'était levée. Elle avait fait sa toilette sans éveiller N'a-qu'un-Œil. Elle retrouva La Guêpière en bas dans le saloon:

– Déjà? s'étonne La Guêpière en train d'essuyer le comptoir...

– Oui...

– N'a-qu'un-Ceil va-t-il mieux?

– Il dort, dit Mistress. Je dois aller chez La Bougresse voir Filasse.

– Filasse?

– Elle a avorté hier.

– Filasse! Elle était enceinte! Non?

– Elle l'était...

– Et... comment cela s'est-il...

– Je ne sais pas, répond Mistress. Je vais me renseigner...

– J'irais bien avec vous, dit La Guêpière. Mais nous nous sommes disputées...

– Dans certaines occasions, remontre Mistress, il faut s'élever au-dessus des dissensions!

– Vous avez raison, réfléchit La Guêpière en détachant son tablier. Je vous accompagne. M'attendez-vous?

– Faites vite...

– Écrivez un billet pour N'a-qu'un-Ceil, pendant ce temps, suggère La Guêpière en s'enfonçant dans l'arrière-boutique...

Mistress monte à l'étage, entre dans la chambre:

– Mary?

Il se soulève, mais avec peine...

– Dors encore, conseille Mistress. Je reviens. Je vais voir Filasse. Je ferai ton pansement à mon retour. Dors...

– Embrasse-moi?

Elle se penche, l'embrasse sur la joue, se redresse...

– Reviens vite, dit N'a-qu'un-Ceil. Je ne dormirai pas en t'attendant...

Elle descend. Dans le saloon, La Guêpière attend avec un énorme bouquet de fleurs blanches...

– Quel magnifique bouquet! s'extasie Mistress en le humant. Filasse sera contente!

– N'est-ce pas? dit La Guêpière émue. Dans le fond, je l'aime bien Filasse. Nous nous querellons mais nous nous aimons bien...

L'action: l'engagement.

Il pleut sur la piste. Les roulottes, avec l'ours qui se dandine, autant qu'elles brimbalent se suivent lentement. Soudain un cavalier apparaît au galop! C'est Long-Nose qui saute à terre sans arrêter son cheval, court jusqu'au marchepied de la roulotte et crie:

– Les voilà!

– Attache ton cheval par-derrrière! crie Double-Mouche. (Puis, se tournant vers Iyô:) Avertis Requiem! Les autres, préparez les «pommes à clous»!

– Parés! ils répondent.

– Requiem! Ça y est! Long-Nose a vu l'ennemi!

– D'accord, dit Requiem toujours triste. Préparez les projectiles...

– C'est fait! s'écrie Surgé...

Long-Nose attache son cheval à la roulotte de tête...

– Fera-t-il bon ménage avec l'ours, doute Requiem, lorsque les deux roulottes seront flanc à flanc?

– Je le libérerai dès l'ouverture du bal! fait Long-Nose en se hissant dans la roulotte de Double-Mouche, son six-canon à la main...

– Tu ne prends pas de «pommes à clous»? demande un soldat...

– Je suis pourvu, assure Long-Nose. Cet appareil ne percute pas six cartouches uniquement pour produire du bruit.

– As-tu vu les Indiens? s'enquiert Double-Mouche.
 – Oui. Slim m'avait envoyé en avant. J'ai vu leur travail. Ils ont cloué leurs renégats à des troncs, comme les trappeurs clouent leurs écorchés. C'est atroce...

La piste s'élargit en deux branches entre les grands arbres...
 – Là! s'écrie Iyô de l'intérieur de la roulotte en désignant le chemin...:

– Où? fait Double-Mouche... Oh! Les voilà! Prévenez Requiem! Allumez vos cigarettes! Toi, le beau hémien attention aux mouvements équivoques!

Du bois, un cavalier sort lentement, assez loin encore, un second, un autre, un autre, une vingtaine. Il en émerge autant du côté opposé. Requiem vient flanquer sa roulotte à la première, et toutes deux s'immobilisent. Long-Nose regarde par-derrière et pousse un sifflement:

– Ils sont une cinquantaine sur nos talons! Autant que de front! À moins de cent pas, ils nous suivent!

– Laissez-les approcher! rappelle Double-Mouche sans se retourner, les dents fermées sur son cigare. Parés pour rejeter la bâche?

– Pourvu que les « pommes à clous » ne fassent pas long feu à cause de la pluie! s'inquiète un soldat...

Le bohémien agite la main à l'intention des cavaliers, sans conviction...

– Combien d'hommes en face? demande Long-Nose...

– Une cinquantaine, calcule Double-Mouche. D'autres sont probablement dissimulés dans les bois...

– J'en ai repéré cinq, confirme tristement Requiem, de mon côté. Ils ont certainement des amis...

Maintenant, les cavaliers sont à cinquante pas, lentement, sous la pluie. Il y a un gros homme en uniforme vert sans insignes. Seule la casquette est ornée d'une cocarde blanche avec au centre un point noir. Beaucoup de cavaliers portent un brassard au même sigle. Le gros homme semble commander. Il vient de lever un bras, les cavaliers s'arrêtent...

– Ne manquez pas le gros homme! recommande Double-Mouche...

– Les cavaliers s'immobilisent aussi derrière nous! avertit Long-Nose. C'est imprévu?

Devant, sur un ordre du gros homme, trois cavaliers sortent des rangs en direction des roulottes...

– Hé? grogne Double-Mouche. S'ils n'approchent pas TOUS nous y laisserons la vie! (Il décide :) Avançons!

Les roulottes vont au pas à la rencontre des cavaliers groupés et apparemment surpris par la manœuvre. Les trois qui s'étaient détachés légèrement se retournent perplexes. Les roulottes sont à moins de vingt mètres...

– Ils suivent derrière! jubile Long-Nose...

– Découvrez la mitrailleuse, ordonne Double-Mouche entre ses dents. Attention! 1-2-

– Hé vous dans la r... crie le gros homme en uniforme... Une formidable fusillade éclate, les bâches rejetées, le cheval de Long-Nose libéré prend la fuite. Un vol de « pommes à clous » fuse. Des coups de feu claquent, répercutés, dominés par le tacatac rageur et régulier des deux mitrailleuses. Les cavaliers paniqués cabrent leurs bêtes, tourbillonnent, se bousculent,

ripostent sans ensemble, et soudain! dans une gigantesque déflagration en roulements les « pommes à clous » explosent, déciment l'ennemi qui s'éparille et hurle :

– On s'est fait eus! On s'est fait eus!

Mais réfugiés dans les bois (ayant abandonné deux moraines de moribonds – en tout plus de soixante – emmêlés avec les chevaux blessés hennissant dans la boue), les réactionnaires contre-attaquent. La situation atteint son point de tension culminant! Le feu jaillit d'entre les troncs épais, converge en miaulant, mord le bois des roulottes. L'ours affolé saigne du museau et de la gueule, et bave, et gronde, et brise sa longe et s'enfuit...

Des détonations retentissent à droite et à gauche :

– Fédor! Fédor! rugit Surgé brandissant son fusil. Voilà Fé... Aïe!

– Franquin!

– Fédor! Fédor! clament les soldats.

– Hé Surgé! Hé! appelle Double-Mouche. Je ne t'entends plus? Ça va?

– Mal, dit Surgé, je suis touché...

– Où?

– Bah, à l'épaule... Sans gravité...

Les troupes de Big-Alik passent au grand galop sur la piste désertée par l'ennemi harponné alentour. Big-Alik piétine au niveau des roulottes, observant le terrain boueux et les cadavres sous la pluie :

- Joli travail. Ça va ?
- Ça va, dit Double-Mouche sautant à terre cigare aux lèvres. (Il avise un soldat :) Confie-moi ton cheval et achève les blessés. (Il détaille avec Big-Alik et leurs hommes.)

Requiem et les tireurs de sa roulotte se ruent latéralement à l'assaut des réactionnaires isolés, Long-Nose les imitant symétriquement. Francoquin fonce dans le chemin, dégringole de la droite en meuglant. Quelques coups de feu claquent. Long-Nose apparaît brandissant son six-canons :

- Bienvenue ! il crie. Réellement heureux de vous rencontrer !
- Moi de même ! répond Francoquin euphorique. Mais quel sale temps pour les connards sauvages !

Fédor dévale une longue pente à gauche entre les troncs à cheval. Devant lui, trois fuyards courent paniqués. Paf ! Paf ! Paf ! Il n'y en a plus.

Les ailes effectuent la jonction autour des roulottes. Surgé descend de la seconde, soutenu par le bohémien. Il est très pâle, le buste ensanglanté...

- Où es-tu touché ? s'écrie Fédor...
- Ce n'est rien, le rassure Surgé... L'épaule... Ça ira... Pars devant...
- Beaucoup de pertes ? s'enquiert Francoquin dont le cheval caracole...
- Quatre dans notre roulotte, dit Iyô. Trois blessés. Moi-même à la main.

– Et cinq morts dans la mienne, dit Requiem. Surgé blessé...

– Allez... dit Surgé... Allez... Ce n'est pas grave...

Fédor et Francoquin bondissent sur les traces fraîches de Double-Mouche avec leurs détachements. Long-Nose enfourche un cheval errant et se jette après eux en rechargeant son étrange fusil...

Visite à Filasse alitée.

Mistress et La Guêpière entrèrent chez Filasse, introduites par La Bougresse. La chambre était chaude, assombrie, volets clos. Filasse sommeillait. La Bougresse l'appela. Elle tourna la tête...

– Tu as de la visite, dit La Bougresse entre Mistress et La Guêpière. Ouvrons-nous les volets?

– Ouvre, dit Filasse.

La lumière jaillit, fait cligner des yeux.

– Je laisse la fenêtre entrouverte pour aérer, décide La Bougresse.

– Je t'ai apporté des fleurs, dit timidement La Guêpière.

– Merci... C'est gentil...

– Je les dispose dans un vase? As-tu un vase, La Bougresse?

– Oui, dans le placard.

La Guêpière cherche...

– Bonjour, dit Mistress. Comment te sens-tu?

– Je ne sais pas. Un peu faible, certainement...

– Je t'ai fait préparer un bon petit-déjeuner au beurre, dit La Bougresse. Il te rendra tes forces!

– Je n'ai pas faim, répond Filasse. Quand pourrai-je me lever?

– Je ne sais pas encore. Cela dépend de bien des choses...

– Je saigne, est-ce normal ?

– Beaucoup ? demande Mistress.

– Non. Mais je me sens humide. C'est gênant. Est-ce normal ?

– Bah, dit La Bougresse, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Je t'ai fait préparer ton petit-déjeuner. Tu mangeras tranquillement et, après, je m'occuperai de toi...

La Guêpière dépose le vase au chevet de Filasse :

– Tu sais, Filasse, dit-elle, dans le fond, nous nous aimons bien ?

– Oui, dit Filasse. Tes fleurs me font plaisir. Merci...

Elles s'embrassent, émues. Mistress s'approche :

– Filasse, le Général a fait parvenir pour toi un message hier soir. Il te fait dire qu'il t'aime et veut que tu prennes soin de toi.

– C'est vrai ?

On frappe. Entre la grosse Alberte, porteuse d'un plateau garni :

– Bonjour ! lance-t-elle gaiement. Ça va ? J'ai pris la responsabilité (elle s'adresse à La Bougresse) de lui apporter des fruits. Ça ne peut pas lui faire de mal ?

– Merci, dit Filasse...

La Guêpière et Mistress l'aident à s'asseoir dans le lit, arrangent les oreillers. Alberte dépose le plateau :

– Je m'en vais. Je reviendrai dès que je le pourrai...

– Merci Alberte, dit encore Filasse. Merci pour tes fruits...

Elle mange, grappille. Elle est assez pâle, ses mains un peu bleuies par le drap :

– Comment se fait-il que Joaquin ait fait dire ce que tu m'as rapporté ? demande-t-elle. C'est vrai ? Tu serais bien capable de mentir pour me faire plaisir.

– Je ne mens pas, proteste Mistress. N'a-qu'un-Œil est revenu.



– Il ne tient plus debout, renchérit La Guêpière. Le pauvre.
– Qu’a-t-il ?
– Des sottises, élude Mistress. Le Général lui a demandé, puisqu’il revenait, de te dire ces quelques paroles que je t’ai transmises...

Filasse sourit :

– Nous nous disputons sans cesse, dit-elle. Nous ne saurions nous priver l’un de l’autre...

– Bien sûr, approuve Mistress. Je te l’avais déjà fait remarquer !

– J’étais affolée, avoue Filasse...

– C’est compliqué l’amour, soupire La Guêpière. Un arbre planté en plein désert ne tarderait pas à périr...

– Les clients sont bizarres, en effet, admet La Bougresse. Plus j’en observe et moins je comprends...

– L’amour ne se vend pas, objecte Filasse en murmure...

L’action : contrôle.

Dans les bois, le détachement Double-Mouche galopait, s’infiltrait tête baissée entre les troncs, franchissait les fossés. Plus loin devant claquaient des coups de feu. Ralph bondit de la droite et crie :

– Halte !

– Haaalte ! ordonne Double-Mouche tandis que Ralph fait pivoter sa bête sur les sabots arrière...

Devant, on tire encore, assez épisodiquement semble-t-il...

– Pas par là ! crie Ralph désignant la direction d’où proviennent les coups. C’est un accrochage sans importance ! Le gros des troupes ennemies a fait retraite dans une autre direction ! (Il indique la droite.) Où est Fédor ?

– Il suit, répond Double-Mouche dont le cheval s'ébroue. Où est Slim ?

– Sur la bonne voie, s'écrie Ralph excité. Il n'a pas encore accroché...

Fusillade à droite, explosions de « pommes à clous ». Rires. Le groupe Fédor-Francoquin surgit à un train terrible sur une ligne impressionnante ! À droite, on ne tire plus. Fédor et Francoquin font halte :

– Qu'attendez-vous ?

– Les Ziù, crie Ralph, affirment que le groupe cerné par Catt-bis est sans importance numérique. Slim a contacté le bon, mais il s'est réfugié dans une zone de prés inondés d'accès difficile...

– Où ? crie Francoquin piétinant...

– À droite ! crie Double-Mouche. Tu n'as pas entendu tirer tout à l'heure ?

– Allons ! crie Fédor. Double-Mouche ! Dégage Catt-biz et rejoins-nous !

Double-Mouche part avec ses hommes. Les autres, emmenés par Ralph, se ruent au secours de Slim – qu'on n'entend plus tirer – sur la droite.

N'a-qu'un-Œil se porte mieux.

De retour au saloon, Mistress et La Guêpière trouvèrent la porte ouverte. Des clients buvaient, et N'a-qu'un-Œil faisait gaillardement le service au bar. Mistress s'avança, réprobative :

– Tu ne devrais pas...

– Ça va mieux, déclare N'a-qu'un-Œil. Il faut que je me meuve ou je devrai me rééduquer !

N'a-qu'un-Ceil est à plat ventre sur le lit. Mistress enduit son dos douloureux d'une pommade jaunâtre à base de valériane, d'oxyde de zinc et d'essence de pin :

– Et Filasse ?

– Je ne sais pas, dit Mistress. Elle se remet, quoique affaiblie. Pourtant, un détail me soucie. Filasse saigne encore. Très peu, mais elle saigne. J'ai eu l'impression que La Bougresse... Toutefois, elle a déclaré qu'elle soignerait...

– Si elle détruit Filasse, coupe N'a-qu'un-Ceil menaçant, je lui...

– La violence n'est pas une solution, coupe à son tour Mistress. D'ailleurs, nous n'avons pas à nous alarmer. Ni toi ni moi ne connaissons quelque chose à la médecine abortive.

– Et La Bougresse ? réplique N'a-qu'un-Ceil. Crois-tu qu'elle y connaisse quelque chose ? D'après Frédégonde... (Il se tait.)

– De toute façon, dit Mistress, attendons. Assieds-toi que je te bande.

L'action : les prés inondés. Nécessité d'improviser.

– Ça se présente mal, explique Slim rejoint par Fédor et Francoquin. Les prés sont inondés jusqu'à l'horizon !

En effet, sous la pluie grise, on distingue seulement çà et là, au milieu des eaux, comme des îles, des boqueteaux noirs. Un immense étang, cerné de forêts où les soldats présentement se terrent, pour observer. À quelques pas, devant, il y a une quinzaine de cadavres jusque dans l'eau comme une frange. Silence. Crépitements de la pluie.

– Ont-ils décroché ? demande Fédor.

– Oui et non. Quand nous sommes arrivés, il restait une quinzaine d'hommes. Ceux-là. (Les morts.) Ils rejoignaient leurs amis...

- Dans les boqueteaux? s'enquiert Francoquin.
- Dans le premier. Les Ziù les ont vus s'y cacher. J'ai posté des éclaireurs un peu partout. L'ennui est évidemment que les rives soient si éloignées du boqueteau, autant celle où nous sommes, que les deux rives latérales. Quant à la quatrième, vous observez comme moi que l'eau a envahi jusqu'à l'horizon comme un golfe...
- Et c'est profond? se renseigne Long-Nose.
- Non, dit Slim. Un mètre maximum. Par endroits. Mais le sol est détrempé. Si nous nous aventurons dans cette eau...

Labosse réfléchit :

- Voyez les boqueteaux disséminés jusqu'au lointain?
- Oui, dit Fédor soucieux. Z'est zela qui me tracazze. Ils vont attendre le crépuzcule zans ze manifezter, et à ze moment-là, il leur zera pozzible de déménager de boqueteau en boqueteau avec le minimum de pertes...

– Et si nous attaquions à la nuit tombante? suggère Max. En encerclant l'ennemi?

– On mourrirait en rond, ricane Le Boucher qui arrive avec Double-Mouche.

– Si au moins nous pouvions leur lancer des « pommes à clous »! soupire La Médaille. Elles les chasseraient du boqueteau. Mais il est à une centaine de mètres!

Inventions.

Labosse a une idée :

– Que n’y songeai-je plus tôt! Les «pommes à clous»! Mais oui! Voilà la solution! Et c’est FAISABLE! Donnez-moi un papier? Merci. Suivez mes explications. Je dessine un support composé d’un tronc horizontal posé rigidement sur deux pieux, ou fixé à deux arbres, à un mètre cinquante du sol environ – j’effectuerai les calculs tout à l’heure. Sur le tronc horizontal, en travers, j’installe une longue perche assez flexible. À une extrémité de la perche, je dépose ma charge de «pommes». Nous faisons pivoter brusquement la perche autour de son axe et, lorsqu’elle se détend...

– Nous prenons les «pommes» sur la gueule!

Double-Mouche a une idée, il commence par en vanter les mérites :

– Pratique. Simple. Précis. Facile à mettre en place et en action. Donnez-moi un papier? Merci. Je dessine deux jeunes arbres espacés de deux ou trois mètres. Il y en a ici partout. À deux mètres du sol, je tends une corde entre les deux troncs, comme un lance-pierres ou un arc. Au milieu de la corde, on peut avoir placé préalablement un imperméable plié en quatre et destiné à contenir la charge de «pommes». Trois hommes s’emploient à courber chaque tronc, deux servants maintiennent l’imperméable chargé, on tend, on lâche. Un beau spasme qui vous éjacule la semence à cent mètres. Vous êtes autorisés à applaudir...

– Et si les arbres ou la corde cassent?

– On dispose de cinq secondes pour se défaire des «pommes» et, d’ailleurs, rien ne nous oblige à les enflammer avant que tout soit paré...

- Nous pouvons faire un essai ? propose Catt-bis.

La catapulte est montée. Deux arbres sont ébranchés jusqu'au faite et la corde est tendue, l'imperméable plié fixé au milieu. Double-Mouche empoigne une « pomme »...

– Attendez ! objecte Francoquin. Si la « pomme » tombe dans le boqueteau, l'ennemi peut s'affoler et tenter de déguerpir maintenant. Nous ne sommes pas prêts...

– Nous tirerons à côté, déclare complaisamment Double-Mouche.

- Et si l'ennemi fuit ? demande Catt-bis.

– Nous allons nous mettre en plaze, et nous le zuivrons, dit Fédor, depuis les deux rives latérales. Je prends à gauche. Allez à droite.

- Et nous tirons, s'ils fuient ? s'enquiert Max.

- Non, ironise Double-Mouche, tu cueilles des colchiques.

Expérience.

La catapulte est bandée. Ralph l'approvisionne pendant que Le Boucher (avec l'aide de six soldats courbant les deux troncs) maintient la corde à la tension maximale, et Double-Mouche enflamme la mèche et crie :

- Lâchez !

Dans un long sifflement strident, la « pomme » s'envole avec une petite lueur jaune, et loin, très loin, elle retombe et disparaît derrière le boqueteau, et soudain l'explosion retentit couverte par les applaudissements de l'APL enthousiaste.

Ralph et Le Boucher s'embrassent et dansent. Double-Mouche maugrée :

– Trop loin. C'est agressif cette saleté ! Nous devons prendre des précautions si nous envisageons de croiser le tir !

L'ennemi n'a pas bougé, toujours enfermé dans le premier boqueteau. Fédor décide :

– Double-Mouche dizpozera des catapultes zur les trois rives et veillera à la zécurité des zervants. Nous attendrons qu'elles zoient en plaze pour agir de konzert.

Francoquin paie de sa personne.

– Si, fait remarquer Catt-bis, l'ennemi fuit, ce sera droit devant soi, dans l'eau, massivement pour échapper aux balles. Il tentera d'atteindre le second boqueteau, où il se trouverait HORS D'ATTEINTE des catapultes.

– Bien raisonné, approuve Francoquin. C'est pourquoi je propose d'investir le second boqueteau avant que l'ennemi pense à s'y réfugier. J'ai repéré un lot de troncs abattus, coupés, plus loin sur la rive droite. En les poussant dans l'eau devant soi, nous progresserions accroupis. Il suffirait d'une douzaine d'hommes avec les mitrailleuses. Nous nous mouillerons, mais on se mouille autant à l'abri...

– Et vous attendriez embuzqués la ruée des fuyards ? vérifie Fédor.

– Oui.

– Mais z'il y a déjà quelqu'un dans le zecond boqueteau ?

– Les Ziù n'ont signalé aucune présence. Nous accosterons venant de loin par-derrière, dans la grisaille... Un risque à courir.

– Quand tenterez-vous votre chance ?

– Maintenant. Slim et Labosse m’accompagnent, Le Boucher aussi. Si par hasard – on ne sait jamais – nous étions accueillis par des coups de feu, pilonnez à coups de « pommes » pour faire diversion !

Francoquin est parti, ses volontaires sélectionnés (Catt-bis refusé).

– Tout compte fait, apprécie Fédor, il n’est pas mal et, militairement parlant, il ne manque ni d’imagination ni d’audace. Il a du cran.

– Z’est ennuyeux, parodie Double-Mouche, que la théorie et la pratique soient si distinctes ?

– L’ezzenziel, renchérit Catt-bis en riant, n’est-il pas qu’elles fassent bon ménage ?

– Pozitivement et activement, surenchérit Fédor amusé en sautant en selle. Trop de choses font bon ménage par immobilisme.

Cyclopus Hyn au palais.

Nous reviendrons en ville où Hyn vient d’entrer. Il arrête son cheval devant le palais, monte l’escalier de pierre, et voici le Jésuite à sa rencontre, cérémonieusement :

– Si vous voulez bien me suivre ? il corbine.

La Générale est en tenue de soirée debout près de la table, un mouchoir de dentelle entre les doigts. Le Jésuite offre un siège à Cyclopus Hyn.

- Asseyez-vous, Monsieur, dit Thérésa d'une voix qui s'efforce d'être ferme. Asseyez-vous ?
- Vous avez demandé à me parler ? rappelle Hyn glacial.
- Oui, répond Thérésa les doigts crispés sur la dentelle du mouchoir. Mais asseyez-vous, je vous prie !

Thérésa prend une grande respiration, le Jésuite un peu en retrait :

– Monsieur Cyclopus, commence-t-elle, hier votre jeune frère et ma très jeune fille ont pu se croire unis par une parodie de mariage qui, aujourd'hui, les couvre de honte. En fait, le Père vous le confirmera, ils ne sont pas mariés. (Le Jésuite hoche la tête. Thérésa attend qu'Hyn parle. Il ne réagit pas. Elle rougit et reprend :) En conséquence, ayant longuement réfléchi, tout bien considéré, j'ai pris la décision de soustraire ma jeune fille au milieu dans lequel je me repens de l'avoir hâtivement plongée. Hier soir, passant de la pensée aux actes, en dépit de ses protestations, je la fis reconduire en son pays natal. Je vous prierai donc, Monsieur, désormais, nonobstant la réelle estime que nous avons pour vous et votre frère, de bien vouloir considérer cette « union » comme nulle. J'essaierai pour ma part d'oublier le préjudice causé à la vertu de mon enfant, et par suite à sa famille, à moi-même. J'espère que cette mésaventure pénible ne nous empêchera pas de conserver de bons rapports, et ce respect réciproque sans quoi il n'est ni société ni civilisation.

Elle se tait. Elle regarde Hyn, baisse les yeux, les relève. Silence.

- Est-ce tout ?
- Oui, dit Thérésa durement parce qu'elle rougit, s'asphyxie.

- Le Général est-il au fait de votre décision ?
- Nous le mettrons au fait dès son retour, dit Thérèse sèchement, cherchant secours près du Jésuite...
- Hyn se lève, avec un peu de pitié :
- Dans ce pays, on ne fait rien sans que j'en sois informé...
- Que voulez-vous dire ? elle s'inquiète, suffoquant, tire-bouchonnant son mouchoir, et repoussant brusquement le Jésuite...
- Votre fille est chez moi. Elle y attendra son père et son époux sous ma protection, assène Hyn.

Dans le couloir, Hyn croise N'a-qu'un-Ceil, Mistress et Jésus-Christ. N'a-qu'un-Ceil marche sans aide à peu près correctement. En voyant Hyn, Mistress s'étonne :

- Vous ici ? Chou-Baby est-elle sauvée ?
- Rassurez-vous. Et permettez-moi de vous remercier pour votre courage, Mistress. Je crois que Chou-Baby espère vivement votre visite.
- J'avais un peu peur, dit N'a-qu'un-Ceil, que ses deux anges gardiens nous trompent...
- Nous serions bien allés avec vous, déclare Mistress, nous aurions récupéré nos bagages plus tard ?
- Je les powtewai ? offre Jésus-Christ. Mais wappelez-vous, patwon (N'a-qu'un-Ceil :) vous avez pwomis de m'appwendwe à tiwer !
- Dès mon retour, repromet N'a-qu'un-Ceil. J'irai m'entraîner, je t'emmène.

Mistress pose des questions qui restent sans réponses.

Visiblement, Mistress Mary n'était pas à l'aise sur un cheval, à plus forte raison au trot.

– Qui est ce nègre? demande Hyn.

– Jésus-Christ, répond N'a-qu'un-Œil. Une épave. Il s'est enfui de chez ses derniers maîtres, et si on le reprend il sera pendu...

– Ici, dit Hyn, il sera au moins légalement tranquille.

– Oui, admet N'a-qu'un-Œil. Mais des gars se permettent de le chasser illégalement des saloons sous prétexte qu'il contamine les filles. Franquin fit feu sur un, hier tantôt...

Mistress hausse les épaules:

– Est-ce une solution? Croyez-vous éliminer le racisme en massacrant les racistes?

– Trésor, déclare N'a-qu'un-Œil, quand tu réponds à un raciste en lui appliquant ta main sur le museau, il sait qu'il n'y a pas de compromis possible avec toi sur au moins un sujet précis.

Hyn approuve:

– Il est plus important de se définir par rapport au racisme que de dialoguer. Vous ne pensez pas cela, Mistress?

– Le dialogue vous définit aussi, objecte Mistress, et il offre la possibilité de convaincre!

– Perte de temps! soupire N'a-qu'un-Œil. Un raciste, c'est un minus. Tu n'as pas à dialoguer avec un minus. Si tu le fais, quel que soit le prétexte que tu invoques ou en lequel tu ajoutes foi, tu te gaspilles. Les minus avec les minus! Rien qu'à te voir, si tu n'es pas un minus, les minus doivent sentir que tu n'es pas de leur bord!

– Est-ce votre avis? demande Mistress à Cyclopus Hyn.

– Certainement. Je ne discute pas avec n'importe quoi.

– N'êtes-vous pas égoïste?

- C'est la seule solution de combat, répond Hyn.
- N'a-qu'un-Œil rit :
- Mary ne songe qu'à éduquer ! Elle croit au Père Noël...
- Vous me semblez effectivement trop généreuse, dit Hyn.
- Vous valez – votre culture, votre intelligence, votre courage aussi – plus que de discuter avec un raciste !
- Je suis heureux, fait N'a-qu'un-Œil, de vous entendre le lui affirmer, parce que lorsque je le prétends, Mary me tient pour un dégénéré malfaisant !
- Oh ! non ! s'écrie Mistress. (Elle rougit d'avoir exposé ses sentiments, se reprend :) Tu es si violent, excessif...
- Je désapprouve qu'on me piétine, c'est exact, doit reconnaître N'a-qu'un-Œil.

- Où logez-vous ? demande Hyn. Il y a de la place pour vous deux au camp, si vous voulez.
- Merci, dit Mistress. Dès que Filasse sera rétablie...
- Filasse ?
- La maîtresse à Franquin, précise N'a-qu'un-Œil. Une chic fille délurée.
- Je la connais, se souvient Hyn. Son nom... Est-elle souffrante ?
- Elle a avorté hier, dit Mistress...
- Qui a pratiqué l'avortement ? Frédégonde ?
- Non, dit Mistress hésitante. La Bougresse...
- Pourquoi n'avoir pas patienté jusqu'au retour de Frédégonde ?

Mistress a un geste impuissant :

- C'est cruel, dit-elle, de prétendre définir l'acte d'un être humain en quelques mots. L'acte, la vie. Filasse et le Général sont amoureux l'un de l'autre. Filasse enceinte, le Général l'in-

sulte, peut-être parce que, conquérant, il ne tolère pas que ce qu'il croit posséder se modifie indépendamment de sa volonté? Filasse, elle, imprégnée de lui, et par-dessus tout libre jusqu'à l'agressivité – pudique –, refuse d'admettre en elle ce qu'elle n'a pas suscité, refuse d'abjurer l'être qu'elle est à quelque chose – c'est à dessein que j'emploie ce mot: chose – dont elle déteste l'image. Ici, nous pourrions entrer dans des considérations nombreuses, et j'avoue ne pas oser m'y aventurer. Je suis déjà tant convaincue de me tromper, de composer tant bien que mal un résumé plein d'embûches, résumé que je souhaite favorable à la compréhension d'un acte d'un être que j'aime beaucoup et, disant cela, je suis consciente de donner peut-être l'impression de l'excuser, alors qu'il n'y a pas à l'excuser ou à l'accuser. Elle est libre!

– Je vous comprends, je crois, dit Hyn. Mais pourquoi n'avoir pas patienté jusqu'au retour de Frédégonde? Est-elle entrée en contact avec elle?

Mistress soupire:

- Non... L'ignorance. Le désarroi...
- Le Général n'est pas informé de sa tentative?
- Non, dit N'a-qu'un-Ceil.
- Mais au moins... elle n'est pas en danger, n'est-ce pas?
- Non, dit Mistress. Il semble que non. Il faut attendre. Je m'inquiète vraisemblablement à tort...
- Il faut peut-être apprendre à limiter sa générosité, murmure Hyn. C'est dur...
- Limiter? dit Mistress. En fonction de quoi? Au nom de quoi?
- C'est à vous à savoir, dit Hyn, à vous à trouver vos motivations...

– Je comprends mal, dit N’a-qu’un-Ceil, pourquoi vous fîtes appel à Franquin ?

– Nous ne fîmes pas appel au Général Franquin, encore que nous soyons plutôt séduits par certains côtés tranchés de son personnage. Nous ne fîmes appel à personne. Un jeu d’accords interlopes, quelques obreptions nous jetèrent dans l’embarras, la révolution armée achevée.

– Les caisses étaient sèches ?

– C’est un résumé succinct ! rit Hyn. On croirait entendre Double-Mouche !

– C’est lui qui le raconte, précise N’a-qu’un-Ceil.

– Méfiez-vous, rit Hyn, des propos de Double. Il adore les boutades méchantes, qui gênent son interlocuteur. Il s’amuse à se regarder vivre une parodie de drame picaresque, il se défie. Il ressemble à mon frère Doe, en moins sadique. Mais il y a du vrai dans cette sentence comme dans la plupart des sentences de Double : leur piment. Au lendemain de la victoire, le commerce était nul, l’industrie avait toujours été à peu près inexistante, et l’agriculture se trouvait au point mort. Nos voisins nous étudiaient, attendaient la chute. Militairement, nous étions plus puissants qu’eux, susceptibles même de soulever leur propre pays où se produisaient maints remous contre le régime absolu. Vous savez sans doute que cette époque fut celle de la prise du pouvoir par l’Empereur au moyen d’une espèce de complot ? Bref. Mon frère Troy avait pris contact de longue date avec les nouveaux dirigeants, dans l’espérance qu’une collaboration fructueuse résulterait de l’ouverture de dialogues. Après sa mort, nous ne refermâmes pas la porte... C’est plus délicat à résumer qu’une histoire d’amour...

– Et cependant, observe Mistress, il s’agit d’Histoire ?

– C’est vrai. Mais comment l’Histoire résumera-t-elle notre

action? «La révolution Cyclopéenne entraîne la fin du régime de dictature de Bras-Court. Après la victoire, les vainqueurs apparaissent divisés entre eux. Telle ou telle tendance etc.» Nous n'en sommes pas encore là...

- La victoire, c'était il y a six mois?
- Un peu plus.
- Et vos frères? Que devinrent-ils?
- Ils sont morts... (Silence gêné.)
- Pardonnez-moi, dit Mistress. Je ne savais pas. Je n'avais pas l'intention de rouvrir une blessure...
- Je sais... C'est à moi qu'il convient de pardonner. Je n'aime pas parler du passé. Pour moi, ce n'est pas de l'Histoire. Ça n'en sera sans doute jamais. Il faut m'excuser... Les autres vous renseigneront MIEUX que je ne le ferais...
- Je ne les questionnerai pas, fait remarquer Mistress.

Le carnage.

Derrière le second boqueteau, Francoquin et ses volontaires vont aborder, dispersés, rampant à l'abri des troncs qui flottent. Personne apparemment ne les a vus et, sur les rives, en vue de faire diversion, l'ordre d'armer les catapultes circule. À l'instant où le premier rampeur se redresse prudemment, un vol de «pommes» enflammées s'élance de tous bords, bombarde le premier boqueteau dans un meurtrier tintamarre. L'équipe a abordé, s'insinue. «Pommes» encore. Longues lueurs dans la grisaille. Explosions. Explosions. Explosions. Le premier boqueteau retentit de cris, et d'appels, et soudain l'ennemi se jette à l'eau massivement en courant, faisant feu en direction des rives pour tenter de couvrir la ruée. Là-bas, dissimulé, Francoquin les attend. Quand ils parviennent à vingt pas, l'acier craché des mitrailleuses ne laisse une chance à personne...

Et l'eau reprend l'horizontale grise. Des cadavres flottent. Quelques coups de feu espacés, très espacés, dans le premier boqueteau dont l'APL prend possession. Francoquin revient vers la rive, suivi de Slim, Labosse et Le Boucher, les autres. Ils ont de l'eau jusqu'aux genoux, portent les mitrailleuses sur l'épaule. Slim s'est arrêté, fouillant un cadavre. Il a trouvé quelque chose. Des papiers, semble-t-il. Sans hâte, le groupe Francoquin se met à couvert.

Après la bataille.

– La guerre? dit Francoquin. Pourquoi voulez-vous que je pense spécialement quelque chose de la guerre?

– Je m'en doutais, dit Slim. J'ai consulté les Ziù. Le point de ralliement qu'indiquent les papiers muets que j'ai récupérés, est le chantier du chemin de fer à la frontière.

– Tant mieux! dit Francoquin. Comme il y a le télégraphe, les Messieurs seront avisés de la situation dans la demi-heure qui suivra notre arrivée au chantier. Et s'ils viennent ou nous prient d'aller les voir – ils n'ont que cette alternative – il y aura au moins le train, et ce sera du temps gagné.

Le Boucher donne son point de vue:

– Les guerres, c'est plus distrayant que le fluide glacial à susciter les pets. (Il soulève une cuisse et en produit un monstrueux à titre documentaire :) Peins çui-là en vert.

Frédégonde amène les blessés à cheval ou à pied, en silence:

– J’ai fait évacuer les blessés sérieux, dit-elle d’un ton agressif. Ceux-ci peuvent suivre.

– Nous allons les évacuer aussi, dit Fédor. Comment va Zurgé?

– Surgé? elle s’étonne, gênée. Mais...

– Il nous a dit qu’il était légèrement touché, dit Catt-bis.

– Quand?

– Quand nous passions près des roulottes, dit Francoquin.

– Il vous a menti. (Elle se tait, puis reprend :) Il était mort quand je suis arrivée... (Fédor s’éloigne, tête basse, et Frédégonde poursuit, haussant le ton :) C’était un brave garçon que j’aimais bien, oui, mais il y a TANT de braves garçons que j’aimais bien!

– Combien? demande Catt-bis.

– TROP!

– Combien?

– Trente et un, plus une dizaine de blessés graves, et une dizaine de légers qui resteront handicapés toute leur vie! Ça vous suffit?

– Frédégonde, dit calmement Catt-bis, tu nous lances des méchancetés que nous ne méritons pas. Je ne veux pas te répondre aujourd’hui. (Il s’en va.)

– C’est vrai, plaide Max, la guerre est sordide, tout le monde sait cela!

– Non! s’écrie Frédégonde. Puisque vous la faites!

– Nous la faisons, dit Fédor qui revient, parze qu’il faut parfois la faire, et tu le zais. Il y a des guerres juztes et des guerres injuztes. Il y a auzzi des opérasions qui pazzent par la guerre, et on les mène ou non à bien zelon qu’on ze résout ou qu’on recule. Je hais la guerre zur le plan général autant que tu la hais. Mais il y a zertaines victoires qu’on remporte d’abord zur zoi-même.

– La guerre? s'étonne Double-Mouche d'un air évident. Mais... nous l'avons gagnée n'est-ce pas?

Double-Mouche, Fédor, Francoquin, Ralph, Catt-bis, Slim, Labosse, Long-Nose, Max, Big-Alik et Le Boucher s'assoient sur des troncs au bord des prés inondés, pour une pause. Il pleut. Labosse lance des brindilles dans l'eau et Double-Mouche fume. Frédégonde arrive à son tour et constate, et fait constater muettement du regard à chacun, qu'il n'y a plus de place assise, et qu'elle est debout. Long-Nose galamment se lève:

– Madame?

– Merci, dit Frédégonde. La délicatesse est rare. C'est pourquoi la rencontre d'un Monsieur civilisé produit un petit pincement au cœur...

Elle s'assied.

– C'est pourtant vrai, dit Max, qu'il n'y a plus de gens bien élevés.

– On n'a plus le temps, déplore Labosse.

– C'est inutile et ruineux, renchérit Francoquin.

– Et quand on cède sa place, conclut Big-Alik, après on est debout et on est flapi.

Voilà Quenottes. Il explose, à son habitude:

– Waouh! Waouh! Quelle orgie! Figurez-vous qu'en entrant dans le boqueteau waouh que vois-je? Je vous le donne en mille...

N'a-qu'un-Œil contre Cyclopus Hyn. Mistress et la violence.

Après la joie des retrouvailles, Chou-Baby et Mistress parlaient. Cyclopus Hyn et N'a-qu'un-Œil s'en furent par le camp, devisant :

- Vous connaissez le Général Franquin de longue date?
- Un an à peu près.
- Comment le juge-t-on dans son pays?
- Ça dépend. Il a longtemps vécu à l'étranger. Les Messieurs du gouvernement le tiennent pour un sot docile.
- Mais il est intelligent? Quel est le rôle exact de sa famille dans sa carrière? De sa femme par exemple?
- Je ne sais. Sa femme est stupide. Franquin se méfierait d'un homme qui prétendrait le contraire. Elle apportait une belle dot, et il paraît que jeune elle n'était pas laide.
- Le Général est ambitieux?
- Certainement, mais pas comme sa femme. Elle s'intéresse au décor et lui à l'action.
- L'utilité?
- Pas comme but en tout cas!
- Comme moyen?
- Pas a priori.
- Et sa pensée?
- Monolithique.
- Que PENSE-t-il?
- Qu'il n'a pas de temps à perdre.
- Qu'est-ce qui lui vaut cette réputation de sot docile?
- Son absence du pays.
- Son apparente inorganisation?
- Probable. Franquin est un intuitif à l'affût, doué d'auto-contrôle et perpétuellement au paroxysme des cinq ou six sentiments qu'il éprouve. En opportuniste, il charge la vie de l'aider à réaliser progressivement des plans d'ensemble indéfinis, dont

la forme varie, voire le fond. Le résultat pour l'observateur peu scrupuleux, est une conduite à vau-l'eau. On imagine que l'événement le mène par le nez. Vous lui faites confiance?

- Il joue un rôle parmi nous et peut persévérer.
- Mais s'il batifole?
- Il culbute.
- Pourquoi m'avez-vous fait parler de lui?
- Pour avoir «votre» avis.
- L'avis d'autrui vous intéresse? Pourquoi avez-vous refusé

de répondre aux questions de Mary en venant?

Hyn s'arrête, s'adosse à une barrière:

– Mes frères Doe et Troy sont morts par ma main. Je ne vois pas en quoi refuser de me laisser entraîner sur un sujet qui m'est encore pénible équivaldrait à me désintéresser d'autrui?

N'a-qu'un-Œil à son tour s'adosse à la barrière:

– Je voulais dire qu'il me semblait difficile de vous contacter.

– Me «contacter?» Est-ce la clé de l'échange tendu de propos agressifs-défensifs que nous venons d'avoir?

N'a-qu'un-Œil sourit, réfléchit:

– Quand on parle, on trahit l'intérêt qu'on porte à quelque chose – délaissions les menteurs ou simulateurs. Pour se connaître – et quel que soit le sujet on parle de soi – il faut se rencontrer, s'affronter, risquer d'être vaincu. Mary me reproche d'aimer la violence, mais elle ne saurait suffire à justifier mes paroles et mes actes. Moi, je suis un peu naïf, je l'avoue. Mary s'exprimerait en d'autres termes. Mais, quand je vous parle, je me sens lésé parce que j'ai conscience qu'il n'arrive rien, le contact n'existant pas. Je comprends que vous refusiez les risques. J'admets que certains sujets vous soient pénibles. Mais je n'aime pas les conversations mouchetées parce que c'est pour moi comme si je parlais seul...

– De quoi parles-tu seul? demande Mistress Mary. (Ils se retournent. Mistress et Chou-Baby arrivent rieuses bras-dessus bras-dessous :) Rassurez-vous, Messieurs... Nous n'entendîmes que les derniers mots...

Hyn sourit :

– Nous disions, résume-t-il, que lorsque deux interlocuteurs s'accrochent il y a duel ou complicité dans le duel. Nous disions que je ne me laisse pas accrocher, qu'il n'y a pas là mépris, mais refus concerté de courir des risques, et j'allais ajouter quand vous êtes arrivées que parfois j'aurais plaisir pourtant à en courir (il se tourne vers N'a-qu'un-Ceil) avec vous par exemple...

– Merci, dit N'a-qu'un-Ceil...

Mistress rit, le prenant par le bras :

– Tu es une brute! Tu crois commencer à connaître et aimer quelqu'un quand vous vous êtes querellés jusqu'à la limite au-delà de laquelle il faudrait dégainer les armes!

– Vous ne prenez guère la violence, n'est-ce pas? rit Hyn.

– Je la hais, s'écrie Mistress. Je la hais. Par principe. Par dégoût. Par expérience. Elle est inutile et ne cause que douleurs et tourments. Elle ne laisse derrière elle que ruines.

– Vous la haïssez « violemment », observe Hyn. J'espère que vous savez vous servir de ce revolver que vous portez à la ceinture?

– Elle sait, affirme N'a-qu'un-Ceil. Et j'ai chargé l'arme.

– Je n'ouvrirai jamais le feu sur un être humain, déclare Mistress. Je penserai à...

– À rien, coupe Hyn. Quand on fait feu on ne pense pas, on calcule.

La fille. Observations.

Il pleut. Les Ziù s'en vont. La Médaille escorte les blessés chez eux pour quelques jours. Le bohémien rejoint les siens. Des émissaires suivront pour informer les chefs indiens du résultat des conversations prochaines. Lentement, les cavaliers disparaissent entre les troncs...

En riant, Le Boucher et Quenottes remorquent une jeune femme blonde qui gémit, pleure, et se débat. Ses vêtements trempés lui moulent seins et fesses...

– Où dénichâtes-vous cette fille? demande Francoquin hilare.

– Dans l'eau waouh! s'écrie Quenottes. Elle y est demeurée cachée vraisemblablement tout le temps du combat! Waouh! Waouh! Vîtes-vous ses plantureux appas?

Fédor s'adresse à la nymphe en larmes et tremblante:

– Vous étiez avec les réactionnaires?

– Ou-Ou-oui...

– Quel âge a-t-elle? se demande Big-Alik. Quel âge as-tu mignonne?

– Elle est engourdie de froid, la pauvre, intervient Frédégonde. Il faudrait qu'elle se change?

– Non! crie véhémentement la fille. Non! Non! Laissez-moi! Laissez-moi partir!

– Que faisais-tu avec les réac? s'enquiert Double-Mouche. L'hétaïre? (La fille ne comprend pas, il traduit:) Tu couchais?

Elle pleure et frissonne, les lèvres violacées...

– Qu'elle se change, ordonne Fédor. Frédégonde?

– Nooon! Nooon! hurle la fille paniquée...

– Suis-moi, fillette, dit Frédégonde doucement mais fermement en l'empoignant. Comment t'appelles-tu ? Viens...

Les deux femmes sont à l'écart. Des cris et des hurlements retentissent, et Frédégonde apparaît traînant la nymphe dénudée après soi. La pauvrete se débat, pleure, crie, sautille pour conserver son équilibre en se voilant le sexe à deux mains. Frédégonde la gifle et regifle, et les commentaires vont :

- Observâtes-vous la délicatesse de ses jeunes formes ?
- La fragilité de ses attaches ?
- L'élégance de sa taille ?
- La lourdeur de ses mamelles dardées ?
- La fermeté dodue de ses rondes parties callipyges ?
- La féminité il n'y a que ça de vrai ! Vlan !

Pour parer la formidable gifle, la victime a levé les bras, et les spectateurs s'écrient stupéfaits :

- Marde !
- Le salaud ! C'est un mec !

Dans un silence consterné, on l'observe. Il pleure, secoué de sanglots émouvants. Fédor lui tend des vêtements sans rien dire. Il se vêt, sans regarder le cercle curieux. Rhabillé, il enfouit sa tête dans ses mains, il gémit :

- Laissez-moi... Laissez-moi... Oh laissez-moi...

Le cercle réfléchit :

- Il a des seins splendides... C'est navrant...
- Comment se les fit-il ?
- Les hormones...
- Peut-il bander avec le bout de quéquette qui lui pend ?

– Comment se nomme un tel phénomène: un homme-femme?

– Un hermaphrodite. Ça vient de la mythologie; une époque imaginaire avec des dieux: Hermès identifié à Mercure messager masculin, et Aphrodite déesse de la beauté et de l'amour...

– Peut-il redevenir un homme?

– On ne peut qu'inverser son sexe, cliniquement.

– En femme?

– En femme.

– Qui se marierait?

– Qui pourrait se marier.

– Et qui aurait des enfants?

– Imbécile.

– Comment peut-on s'annihiler semblablement! gronde Ralph.

– Tu fais cela pour le plaisir, se renseigne un soldat sociologue.

– L'emmènerons-nous au chantier?

– Nous le libérerons là-bas.

– L'homme qui l'exhiberait dans les foires, évalue Double-Mouche, gagnerait bien sa vie!

– Mais quelle tristesse, dit un homme, de séduire une belle femme et de se mettre au lit avec ça...

Le fou. Les paysans. Duel à la scie.

Mistress et N'a-qu'un-Ceil quittaient le camp des Cyclopus et chevauchaient sans se presser par les coteaux:

– Tu me surprends parfois, disait Mistress. Souvent. Certains jours, tu me hérisses et je me demande pourquoi je reste avec toi. D'autres fois, tu te montres sous un jour tellement riche et chaleureux que je redoute même de te juger!

– Tu as raison ces jours-là, assure-t-il, si modestement qu'ils s'esclaffent...

Au détour du chemin, Mistress épouvantée immobilise sa monture. N'a-qu'un-Ceil met pied à terre, s'approche lentement du cadavre. C'est une femme. Rejoint par Mistress, il jette un coup d'œil bref alentour, mais l'endroit est désert : des bois, une antique croix de pierre. Il examine le corps aux vêtements lacérés, se penche attentivement sur le cou noir de traces :

– Elle a été étrang... ahh !

Il roule à terre sous le poids écrasant d'un soudain agresseur qui lui tord les deux bras ! L'homme est taillé en hercule. Il rit sourdement. N'a-qu'un-Ceil essaie de résister, amoindri par ses blessures, et l'impossibilité d'utiliser ses bras. L'homme l'a jeté à plat ventre, et, lui enserrant les bras entre ses genoux, il saisit N'a-qu'un-Ceil à la gorge. À deux pas, terrorisée, Mistress tremble, sans réaction. N'a-qu'un-Ceil réussit à libérer sa main droite. Il essaie d'arracher les doigts du forcené. Il souffle rauquement. Il geint. L'homme pèse lourdement sur ses reins, et l'attire en arrière par la gorge. Il accentue sa pression des genoux en saccades, et N'a-qu'un-Ceil fait entendre un cri étouffé. Sa main ne parvient plus à desserrer les doigts qui l'étranglent et, tout à coup, l'étreinte se relâche, les doigts assassins retombent, et Mistress à bout portant presse encore la détente paf-paf-paf-paf-paf, éclaboussée de sang, et l'homme vacille et s'abat. Elle appuie encore lorsque le barillet est vide. L'homme gît, inerte. Mistress est plantée, égarée, en plein cauchemar, revolver en main, et N'a-qu'un-Ceil gémit, se tourne avec effort en haletant, fait rouler le cadavre. Mistress regarde l'arme qu'elle cramponne, crispée, à deux mains. N'a-qu'un-Ceil péniblement s'agenouille, hors de souffle. Sa respi-

ration est sifflante et grondante simultanément. Il contemple Mistress, lui prend les mains, les couvre de baisers :

– Mary! Toi la plus belle! La meilleure! Ma femme! Oh Mary! (Elle lui caresse le cou tandis qu’il récupère :) Je suis le roi des cons. Le roi. Je ne te mérite pas, tu es tellement plus intéressante que moi, mais je ne pourrais me passer de toi, Mary, je t’aime, je t’aime...

– Oui, dit Mistress, moi aussi, relève-toi... (Elle l’oblige à le faire, et frissonne :) Allons-nous-en d’ici, je t’en prie...

Avant de remonter en selle, N’a-qu’un-Ceil retourne le mort. Mistress ne peut réprimer un cri et pâlit affreusement à sa vue :

– C’est le frère de ce Juge chez qui...

– Ne le regarde pas, conseille N’a-qu’un-Ceil. Tu ne l’as pas manqué...

– Effectivement! lance une voix. Levez les mains tous les deux!

Ils sont une quinzaine de paysans armés de fusils de chasse. Mistress sursaute et se presse à N’a-qu’un-Ceil :

– Que voulez-vous? demande celui-ci durement.

– Pourquoi les avez-vous tués? dit un fermier montrant les deux cadavres.

– Nous ne les avons pas tués...

Ils s’esclaffent :

– Ton amie a encore son colt à la main!

N’a-qu’un-Ceil se défend :

– L’idiot a étranglé la femme avant d’essayer de me faire subir le même sort. Ma femme l’a tué pour me sauver...



– Vous autres, les tueurs, lance haineusement un paysan crasseux, vous vous prenez pour des seigneurs! Vous croyez que tout vous appartient parce que vous appuyez facilement sur une gâchette! Vous nous prenez pour des marionnettes, mais aujourd’hui, NOUS tirerons les ficelles! La ficelle, il précise en désignant une corde à pendre. (Et ils rient.)

– Imbéciles, soupire N’a-qu’un-Œil. Explique-leur, toi, Mary?

– Ce débile mental, dit Mistress encore très pâle, a étranglé la pauvre femme que vous voyez. Observez les traces de doigts sur son cou!

– Et les mêmes sur le mien! lance N’a-qu’un-Œil. Je suppose qu’on voit des marques?

– C’est vrai, convient un paysan...

– Puisque je vous le dis! Le fou a tué la fille et m’a agressé. Sans ma femme...

Un temps. Les paysans grattent la terre de leurs brodequins. À la fin, le crasseux, avec mauvaise humeur, et sans regarder N’a-qu’un-Œil:

– C’est tout de même toi qu’on trouve sur les lieux du crime?

– Qu’est-ce que ça prouve? fait N’a-qu’un-Œil. Que tu étudias la dialectique chez un marchand de gomme à claquer? (L’autre gronde.) Pourquoi évites-tu de me regarder quand tu me parles?

– Ta gueule! s’écrie le crasseux en regardant N’a-qu’un-Œil une fraction de seconde. Ferme ta grande gueule!

Un cavalier arrive, que N’a-qu’un-Œil reconnaît au premier coup d’œil – Mistress aussi, car elle pousse un petit cri, et se cramponne à son bras. C’est le maquignon. N’a-qu’un-Œil

presse le bras de Mistress, rassurant. Il appelle, dès que l'autre est en mesure d'entendre :

– Maquignon! (Qui approche en riant.) Ordonne-leur donc de cesser d'être importuns!

Le maquignon met pied à terre, amusé :

– Qu'ont-ils fait?

– Ils nous accusent d'avoir assassiné cette femme, expose N'a-qu'un-Œil.

– Nous les avons surpris ensemble, se justifie le crasseux. C'est un sale tueur.

– C'est le fou qui tua la fille, explique N'a-qu'un-Œil, et qui m'agressa. Regarde mon cou!

– En effet, constate le maquignon. C'est évident.

– Voilà dix minutes que je m'évertue à le leur démontrer, dit N'a-qu'un-Œil. Ils sont particulièrement stupides!

– Sois poli! crie méchamment le crasseux. Pourquoi est-ce que ta femme a fait feu sur l'idiot, et non toi, tu peux me le dire? Parce que les tueurs ne font pas travailler leurs femmes que sur le dos?

Rire gras du maquignon, qui retient N'a-qu'un-Œil prêt à frapper, et ordonne au crasseux :

– Paix Gustave! Eux et moi sommes en bons termes.

Les paysans chargent le cadavre de la femme sur une mule. Le maquignon se tourne vers Mistress, la regarde au fond des yeux, en faisant le coq et un beau sourire :

– Ça va?

Elle ne répond pas, se serre contre N'a-qu'un-Œil.

– Tu étais plus chaleureuse hier, chérie? ricane le maquignon.

N'a-qu'un-Ceil durcit de partout, et Mistress lui presse le bras...

– Sois tranquille, Mary, dit-il calmement. Et toi, le marchand de bestiaux, j'ai beau être blessé, si tu émetts encore une parole équivoque, je te rosse.

Le maquignon rit. Les paysans l'entourent, attentifs. Il feint de s'étonner:

– Eh bien? Si deux hommes qui se sont prêté leur femme ne sont pas amis, l'amitié n'existe plus!

– Je ne t'ai pas prêté ma femme...

– Je l'ai eue quand même dans les grandes largeurs!

Flac! La gifle le fait branler sur sa base. Mistress pousse un cri. Les paysans redressent les fusils, en font claquer les leviers d'armement. Le maquignon se frotte la joue, hilare:

– Baissez vos tubes. Nous réglerons le différend entre hommes!

– Il est blessé! s'écrie Mistress en se jetant devant N'a-qu'un-Ceil. Mettez un terme à ces puérilités!

– Laisse-nous, mignonne, conseille le maquignon. Chez nous, les règles ne sont pas exactement les mêmes que chez les tueurs à gages. Nous combattons à la scie. Je te provoque. Relèves-tu le défi?

– Oui je...

– Non! crie Mistress. Non! Refuse, je t'en supplie! Fais-moi plaisir! Refuse!

– Tu as raison, Mary, dit tendrement N'a-qu'un-Ceil en l'attirant d'un bras contre lui. Je ne me battrai pas...

Flac! Flac! Flac! C'est à son tour de subir, et il blêmit. Mistress l'implore intensément du regard, et il s'interdit de répondre:

– Je ne me battrai pas, déclare-t-il...

Le maquignon pointe son fusil sur le ventre de N'a-qu'un-Œil :

– Emparez-vous de sa femme ! ordonne-t-il aux paysans...

Ils n'ont guère envie d'approcher, parce que Mistress se colle à N'a-qu'un-Œil, et qu'il ne donne pas l'impression de la concéder sans réagir. Mistress le cramponne. Le crasseux l'appréhende, et N'a-qu'un-Œil lui fait violemment face, mais bloque un coup de crosse à la base du cou, et titube. Les paysans entraînent Mistress hurlante à quelques pas...

– Si tu refuses le combat, dit le maquignon, je leur ordonne de lui faire l'amour. Qu'en dis-tu ?

N'a-qu'un-Œil se frotte la nuque, grimaçant :

– Tu commets une erreur. Tu aurais dû te satisfaire de gagner sur ton terrain. Tu t'aventures inconsciemment sur le mien : tu l'auras voulu...

– Ne t'illusionne pas ! rit le maquignon. Je suis encore sur mon terrain et je vais te prouver qu'il n'est pas si facile de posséder un cul-terreux !

– Tu l'auras voulu, répète N'a-qu'un-Œil...

Le groupe descend un chemin creux, traverse un pont de bois. N'a-qu'un-Œil et Mistress vont devant, désarmés, surveillés. Mistress pleure...

– Ne pleure pas, chérie, souffle N'a-qu'un-Œil. Ne pleure pas...

– Ta blessure... renifle Mistress. Ils vont te...

– Es-tu blessé ? rit le maquignon. Qui est-ce qui t'a blessé ? Rire de la bande. N'a-qu'un-Œil se tait.

– Il n'est plus bavard, le tueur ! lance un paysan.

– Il aime mieux fusiller les gens dans le dos ! lance Gustave.

- Ou vendre sa femme!
- Ne pleure pas, souffle N’a-qu’un-Œil. Je t’aime, Nous nous sortirons de l’ornière. Fais-moi confiance. Il a tort de vouloir se battre...
- J’ai peur... avoue Mistress en frémissant...

Le village est au sommet de la colline. Il y a une douzaine de fermes aplaties comme des crapauds, une plus haute, et une assemblée de paysans des deux sexes et de tous âges ne tarde pas à se presser dans la grande cour de la ferme du maquignon. Arrive Philomène :

- Mais c’est mon borgne! Il marche encore?

Les paysans se tassent le long des murs, entre les meules de paille, jusque sous le hangar aux charrettes. Les poules picorent, indifférentes. Philomène s’approche de Mistress en larmes :

– Serait-ce ta femme? elle demande à N’a-qu’un-Œil. Je me préfère.

- Maquignon? dit N’a-qu’un-Œil. Bâillonne ta perruche!

Flac! Flac! Flac! Philomène frappe, rouge de colère. Le maquignon lui retient le bras qui manœuvre la pompe à coups au détriment de N’a-qu’un-Œil :

- Suffit! commande le maquignon...
- Si je veux! elle réplique furieusement...

Il lui octroie un revers de main qui l’envoie s’asseoir sans douceur à six pas. Rires béats. Philomène pleure et se frotte la mâchoire, expulse trois dents d’un crachat, humiliée...

– Recommence, menace le maquignon, et je te donne une gifle!

Le maquignon est torse nu, bronzé, musclé. Le cercle s'élargit. L'assistance frissonne. Des paysannes s'enfuient avec les gamins qui protestent parce qu'ils veulent rester...

– Déshabille-toi, tueur à gages!

Comme le déshabillage n'est pas assez rapide à son gré, Gustave arrache la chemise de N'a-qu'un-Ceil et le sang coule, maculant la bande. La foule de paysans murmure, réprobative. Certains prennent parti :

– Arrêtez!

– C'est une honte!

– Qu'a-t-il fait?

– Il est blessé!

– Le pauvre!

– Il ne faut pas être bien courageux pour s'en prendre à un blessé!

– Silence! hurle Gustave. C'est une sale fripouille de tueur à gages! Il n'a que ce qu'il mérite!

Mistress pleure, se serre contre N'a-qu'un-Ceil. Des femmes s'approchent, bienveillantes, et N'a-qu'un-Ceil la leur confie. Elles l'entraînent...

Le maquignon se campe devant N'a-qu'un-Ceil deux scies identiques à la main, lui en présente une:

– Nous allons nous battre, expose le maquignon. Tous les coups sont permis. Tous. Si tu remportes la victoire, tu es libre. Mais tu ne remporteras pas la victoire. Prends.

– Qu'est-ce? demande N'a-qu'un-Ceil prenant maladroitement la scie.

– Une scie, goguenarde le maquignon. Ça sert à découper le bois en rondins, du côté du métal. (Rires édentés.)

– J'ignore, dit N'a-qu'un-Ceil, ce qu'est une scie. Mais après trente secondes de combat, cette scie SERA une ARME. Tu ne joueras plus sur ton terrain, comme j'ai déjà essayé de te le dire, mais sur le mien. Je ne porte pas cette étiquette « tueur » gratuitement, j'ai une redoutable intelligence du combat, et je suis aussi une machine. Quelle que soit l'arme...

– Assez palabré! tranche Gustave...

– Écoute Albert, tente un paysan conciliateur, tu...

Mistress en larmes dans les bras de deux paysannes ne voit pas le début du duel. Dès qu'on commence à crier autour d'elle, elle ferme violemment les yeux. Mais, c'est plus fort qu'elle, elle regarde: le maquignon vient de passer à l'attaque, brandissant sa scie très haut et en biais. Dans un grand cri, il change soudain d'axe et fauche l'espace à hauteur de hanches. N'a-qu'un-Ceil a bondi en arrière comme un lynx, et Mistress enfouit sa tête dans ses mains. Quolibets! Rires euphoriques! Surprise aussi à cause du bond anormal. Quand elle regarde, c'est N'a-qu'un-Ceil qui avance sur le maquignon, massivement, légèrement plié. Le maquignon recule, vigilant, mais semble-t-il un peu troublé par la parade de son adversaire, et son inattendue riposte et, alors, N'a-qu'un-Ceil lève sa scie très haut contre toute prudence! Le maquignon fonce en avant, mais N'a-qu'un-Ceil au lieu d'abattre sa scie, pivote sur un pied, et lui envoie l'autre à la volée par la figure! Le maquignon recule en trébuchant à plus de trois mètres! Cris brefs! Silence. N'a-qu'un-Ceil attend, immobile. Le maquignon se redresse en sursaut, saignant du nez et des lèvres, se rue en avant énérvé, mouline! Vrrr! Vrrr! Vrrr! La scie vrombit! N'a-qu'un-Ceil

fait un saut de biais et le maquignon rompt son moulinet pour éviter de justesse le coup de scie ascendant de N'a-qu'un-Ceil qui, dans le même instant qu'il sautait, a ramassé un caillou et le jette! Saisissement du maquignon déséquilibré qui ne peut réprimer un mouvement-réflexe de protection, et N'a-qu'un-Ceil qui n'a pas achevé son offensive, pivotant en bout de course lui abat au terme d'un plongeon spectaculaire sa scie sur la cuisse! Hurlement! Le sang gicle! Ruisselle! Cris d'horreur! Des femmes pleurent et fuient à bout de nerfs! Arrêtez! Arrêtez! crie-t-on de partout tandis que le maquignon boitille, grimaçant, sa scie à la main. Il recule, paniqué, ne pensant plus qu'à sauver sa vie, déséquilibré d'un pas sur l'autre, le sang roulant sur son pantalon, et N'a-qu'un-Ceil court soudain vers lui alors qu'il trébuche et se sert davantage de sa scie en bouclier qu'en sabre! Il n'a pas de mal à expédier la scie au loin d'un coup de botte, et le maquignon tombe à sa merci dans la rigole (fuite des poules caquetantes!). Avant qu'on s'interpose, N'a-qu'un-Ceil a levé son arme dans un immense frisson... et se tourne vers le public sans l'abattre, hausse les épaules, la jette sur un tas de fumier, et revient calmement...

– Relevez-le, dit-il. Soignez-le...

N'a-qu'un-Ceil a rejoint Mistress. On le félicite. L'assistance soupire, heureuse. On emporte le maquignon. Mais soudain les rangs sont fendus! C'est Philomène qui cherche à se frayer un passage jusqu'à N'a-qu'un-Ceil, en pleine crise d'hystérie, un fusil au poing:

– Je vais le tuer! rugit-elle. Je vais le tuer comme un chien galeux! Laissez-moi! Laissez-moi passer!

On la désarme d'un coup de poing sur le fusil, on la fait reculer:

– Il a vaincu! Estime-toi heureuse qu'il n'ait pas achevé Albert qui l'aurait pourtant mérité!

Philomène.

N'a-qu'un-Ceil sort de la foule pour récupérer sa chemise. Philomène, folle de rage, mais désarmée, se jette sur lui un caillou à la main, et l'en frappe à la tempe. Il titube, ensanglanté. Elle se rue sur la scie abandonnée et elle fonce! N'a-qu'un-Ceil arrache son fusil à un paysan médusé et fait feu sans viser dans le même geste! Philomène s'arrête net, hébétée (la scie tombe), une grosse tache rouge au ventre. Elle vacille, prend tout le monde à témoin dans un angoissant silence, fait quelques pas raidement, veut parler, remue les lèvres sans un son, les mains tremblantes tendues en avant, et tout à coup s'écroule, face contre terre. Elle ne bouge plus et son sang coule dans la terre, fait une flaque. N'a-qu'un-Ceil hoche la tête tristement :

– L'imbécile, il soupire en retrouvant Mistress et en lui passant le bras autour des épaules, l'espèce d'imbécile...

Perversions.

L'APL progressait dans la forêt en direction du chantier comme une longue procession. Fédor avait dépêché Iyô et un soldat à Cyclopus Hyn pour le tenir au fait du déroulement des opérations. La pluie crépitait sur les feuillages roux. La conversation roulait sur les hermaphrodites et autres curiosités remarquables :

– Je vis une fois un homme sur un âne, disait Big-Alik. Nous crûmes qu'il n'y survivrait pas. L'âne.

– J'ai surtout, raconte Max, expérimenté la feuille de

cactus. Vous enlevez soigneusement les épines. Vous faites bouillir la chair pelée, et vous laissez mariner jusqu'au lendemain. Vous vous masturbez avec ou vous vous le faites faire. Ça vaut le trou dans une pomme, surtout dans le désert où les pommes ne sont pas abondantes.

– J'essaierais bien l'hermaphrodite, murmure Double-Mouche, pour voir s'il est à ma pointure...

– Et, demande Long-Nose à Frédégonde, cet hermaphrodite opéré peut-il être considéré comme femme? Je veux dire, l'éventuel « mari » est-il tenu de le-la sodomiser?

– « Sodomiser »? s'informe Max. C'est par-derrrière?

– Pour un avant-gardiste à la feuille de cactus, fait Francoquin, tu sembles bien ingénu.

– C'est le vocabulaire qui fait défaut, s'excuse Max. J'ai la pratique.

Fédor rit tout seul en chevauchant...

– Quand on parle de théorie et de pratique, s'amuse Frédégonde, Fédor se sent invariablement visé... Double-Mouche n'est pas là?

– Je ne zuis pas doué pour l'amour, sourit Fédor. Je crois que je le pratique en bourgeois. (Rires.)

– Je connais bien, dit Francoquin, une vingtaine de positions, mais certaines sont irréalisables. Quant à toi (Catt-bis), n'embourgeoise pas ma fille, qu'elle n'aille pas ressembler à sa mère!

– Oh! Sa mère est hardie! proteste Big-Alik indigné. (Rires.)

– Ah, soupire Frédégonde, en commis-je des hérésies à l'école de médecine! Que d'infirmières nues sous la blouse et se faisant palper par les cardiaques en leur mesurant la pression artérielle pour voir l'aiguille retomber à zéro quand les patients trépassaient! La chaîne, aussi, quelle fantaisie: un homme

sodomise une lesbienne qui lèche une amie qu'un homme coïte en masturbant sa voisine qui etc. jusqu'à ce que la boucle soit fermée! Au signal, les participants changent de rôle! C'est amusant lorsqu'on est jeunes...

– Je ne fus pas à l'école, soupire tristement Max.

– Il ne pleut plus!

– Depuis longtemps? s'étonne Frédégonde. Je ne m'en étais pas aperçue.

– Moi non plus, dit Labosse. Vos histoires me rappelaient le temps de la faculté. Par bandes, nous envahissions nuitamment les tribunaux déserts, ou même une fois une église! Nous avions lié le curé qui hurlait! Il y avait un musicien qui jouait des cantiques paillards à l'harmonium, et couvrait sa voix. À la fin, nous le dénudâmes, et nous lui enfonçâmes un cierge allumé dans l'anus! Quelle joie!

– Je ne fus pas à l'école, répète Max inconsolable...

– L'harmonium, dit Requiem, c'est joli aussi...

L'affrontement. Francoquin arbitre.

Double-Mouche au galop rattrape son monde. Il est content et s'explique sans détours:

– Je viens d'aimer l'hermaphrodite par curiosité. Je préfère la femme. L'adolescent est mignon, a de beaux seins et un coup de reins cultivé, mais il a une tête de victime et je ne peux voir une victime sans avoir envie de taper dessus, outre que sa quèque me chatouille. Voilà pourquoi je ne fus pas long: je ne fis qu'entrer et sortir.

– J'irais bien aussi, déclare Max, expérimenter l'hermaphrodite.

- Tu attendras, dit Double-Mouche. Il y a déjà Le Boucher.
- Qu'à cela ne tienne, dit Max, je le posséderai en même temps par-devant.
- Idiot! Il n'y a pas d'orifice!
- J'en ferai un, dit Max en sortant son canif.

Et tout à coup Fédor éclate:

– Ralph! Ordonne aux gardiens du gamin d'ouvrir le feu sur quiconque (il regarde Double-Mouche dans les yeux), je dis bien «quiconque» z'avisera d'en approcher! (Ralph s'en va.)

– N'exagères-tu pas? fait Double-Mouche.

– Que ze zoit toi donnes le signal du désordre ne m'étonne plus, et ne me chagrine qu'en partie!

– Je suis ému, pleure Double-Mouche. Mais commander une expédition et m'obliger à l'abstinence sont deux choses. Si j'ai envie de recommencer...

– Messieurs? intervient Frédégonde. Pour un hermaphrodite?

– Hermaphrodite ou non, z'est un être humain. Nous zommes convenus de l'amener au chantier et de le libérer. D'izi là, j'entends qu'on le laizze en paix, auzzi bien pour lui que pour l'APL. Queztion de dizcipline!

– Bah, dit Francoquin, c'est un ennemi? Il eût été plus solide, vous l'eussiez fusillé? Il ne doit la vie qu'à ses fesses, estimez-vous dramatique qu'elles soient un tantinet mises à contribution?

– Il me fait pitié, dit Catt-bis. Comme Fédor, je pense qu'il fut suffisamment humilié. Mais s'il vous plaît n'envenimons pas les débats!

– S'il faut excuser tous les pauvres types, dit Big-Alik, autant se retirer de la compétition.

Le Boucher accourt en colère :

– Qu'est-ce encore que cette histoire ? Il paraît que la fille est devenue propriété privée ?

Fédor s'adresse au Boucher face à face :

– Remets-moi ton revolver.

– Pas question !

Fédor sort le sien et le pointe sur le ventre du Boucher :

– Refus d'obéissance. Tu me remets ton revolver ou je t'abats. Je compte jusqu'à 3. 1...

– Refuse, dit Double-Mouche. C'est à moi que tu dois le remettre. (Il regarde Fédor :) Je connais le règlement aussi bien que toi. (Le Boucher donne son revolver à Double-Mouche en ricanant.)

FÉDOR, à Double-Mouche. – Zi tu connais le règlement, tu zais que tu dois me remettre l'arme après l'avoir rezue.

– Si tu m'en fais la demande.

– Je la formule.

– La voilà. (Il remet l'arme à Fédor, et sort de sa poche un colt à canon scié, qu'il présente au Boucher :) En attendant je lui prête MON derringer passe-partout.

Fédor a blêmi. Francoquin s'interpose :

– Messieurs ! Vous n'allez pas... !

FÉDOR, à Double-Mouche. – Tu vas trop loin ! Reprends ze revolver.

– Rends-lui le sien.

FRANCOQUIN. – Le Boucher ? Redonne le derringer ! Fais ce que je te demande !

– Qu'il me rende mon arme.

CATT-BIS. – Rends le derringer, tu vois que ça va tourner mal?

FRANCOQUIN. – Rends-le! Rends le derringer!

– J’obéis à Double-Mouche.

FRANCOQUIN. – Double-Mouche? Vous n’allez pas vous quereller devant l’armée pour...

Silence. Francoquin démarre à cheval au galop, revient rapidement, l’hermaphrodite en travers de la selle, et le jette aux pieds du groupe:

– Voilà! crie-t-il. Battez-vous! Que le prétexte au moins n’en perde aucune péripétie!

Les ophiolâtres.

Maintenant, les colts sont restitués à leurs propriétaires. Entre les frondaisons comme un toit, le ciel paraît parfois, plus clair. Il fait bon. On arrive dans une immense clairière et la colonne admire le paysage aux vives couleurs. Un long sifflement aigu! Un choc mat! Une flèche longue de plus d’un mètre se plante dans le sol face aux chevaux de tête qui se cabrent, hennissent. La colonne s’immobilise...

– Attenzion! crie Fédor...

Visqueusement, un serpent rouge et noir se déroule depuis la base de la flèche, montrant les crocs! Double-Mouche a sorti son colt, mais Slim lui abaisse brutalement la main:

– Que personne ne tire!

– Hein?

Le serpent s’étire lentement, disparaît, roulant puissamment ses gluants anneaux, dans les broussailles...

– Des ophiolâtres, explique Slim. Ils sont très dangereux...

Voilà Ralph au galop, remontant depuis l’arrière de la colonne:

- Des ophiolâtres? il vérifie...
- Qu'est-ce? demande Big-Alik...
- Des adorateurs de serpents, dit Labosse. On dit même qu'ils en mangent...
- Ils sont certainement partout autour, dit Slim. Si nous avions tué le serpent...
- Sont-ce des Indiens? demande Francoquin.
- Non, dit Ralph. Il y a des Indiens parmi eux, mais la plupart sont des nègres. Ce sont des fanatiques...
- Qu'attendons-nous pour partir? dit Frédégonde.
- Eux, répond Ralph en tournant bride et regagnant l'arrière de la colonne.

Un hurlement strident jaillit des buissons en même temps qu'un homme à moitié nu, noir de peau, le corps bariolé de spirales de peinture blanche, avec une couronne et une ceinture de plumes rouges duveteuses, et brandissant par le col deux tortueux serpents verdâtres – peints aussi de spirales blanches – qui s'enroulent autour de son ventre et de ses bras, dressant deux gueules menaçantes!

- Ne tirez pas! crie Slim. Ne bougez pas!

Le monstrueux affreux bondit! Les chevaux terrorisés se cabrent, leurs cavaliers les frappant! L'affreux pousse un cri rauque et le prolonge en trilles suraigus!

- Si je possédais un organe pareil, dit Double-Mouche aimablement, je me présenterais au crochet.

- Attention!

Une trentaine d'ophiolâtres emplissent la clairière! La plupart sont des nègres, mais il y a quelques Indiens. Tous

sont à demi nus, comme le premier, qui se tient un peu en avant d'eux, et brandissent de longs et lourds serpents à bout de bras!

– Que veulent-ils? s'inquiète Fédor. Zlim? Parle-leur?

– Je veux bien essayer. Mais j'ignore quelle langue ils parlent et, de toute façon, ils sont tous drogués...

Ralph revient au galop et saute à terre sans arrêter sa monture. Il sent réellement mauvais. Il s'avance droit au premier ophiolâtre!

– Que fais-tu? s'écrie Fédor. Ralph! (À Slim:) Zlim! Rappelle-le! Que fait-il?

– Je crois deviner, murmure Slim. Il s'est enduit le corps d'une plante indienne, dont jusqu'à ce jour j'ignorais l'usage... Il ne manque pas d'audace...

L'ophiolâtre est troublé. Ralph le fixe dans les yeux et, d'un geste qui surprend tous les témoins, il s'empare des deux serpents et les exhibe à bout de bras, face aux fanatiques menaçants. Les serpents se tordent, fouettent l'air de leurs queues enchevêtrées! Les ophiolâtres reculent en murmurant! Devant, le premier semble effondré, hagard, et tremblant. De la bave blanchâtre apparaît aux coins de ses lèvres. Il roule horizontalement ses prunelles, absent. Ses lèvres remuent, comme s'il parlait, mais on ne perçoit qu'un grondement venu d'au-delà de la gorge. Ralph appelle:

– Slim!

Qui se précipite, le rejoint, et Ralph lui présente les serpents sifflants brusquement:

– Tranche-leur la tête!



Les corps des deux serpents décapités se nouent convulsivement à l'herbe ensanglantée! Ralph jette les gueules qui crachent aux pieds des ophiolâtres! Ils reculent! Ralph avance, leur présente ses paumes tachées de sang! Les ophiolâtres crient soudain rageusement, font un assourdissant vacarme, et désertent la clairière! En trente secondes, le silence retombe, et seul est demeuré le premier arrivé, inconscient, qui bredouille des mots sans suite...

– Filons! ordonne Ralph sautant en selle. Ils vont revenir!

– Que faisons-nous de l'affreux qui reste? demande Double-Mouche...

– Laisse-le, dit Labosse. Les autres se chargeront de lui. Je ne voudrais pas être à sa place...

Mistress et N'a-qu'un-Ceil chez les paysans.

Collation. Albert.

Après le duel, N'a-qu'un-Ceil et Mistress sont reçus par un couple de paysans qui, pour les réconforter – principalement Mistress –, leur propose de faire collation. N'a-qu'un-Ceil s'assoit, fait asseoir Mistress encore sous le choc, attire le banc de cerisier par saccades. Le paysan sort des tasses d'un tiroir, et la paysanne suggère:

– Du fromège? C'est du bon fromège. C'est nous qu'on le fébrique.

Un petit enfant vient rôder autour de N'a-qu'un-Ceil. Il n'a pas plus de cinq ans. Morveux. Mal culotté. Confiture jusque sur la chemise. N'a-qu'un-Ceil avance la main sur la table pour

attraper le pain que le paysan lui tend, vlan! Le bambin abat son poing sur sa main, en silence. N'a-qu'un-Ceil le regarde, vaguement inquiet...

– Il s'émuse, explique le paysan. Il est aussi tant malin comme un singe.

N'a-qu'un-Ceil taille une tranche de pain, sert Mistress plus fluettement. Il allonge la main pour s'emparer du beurre salé, vlan! Le gamin, encore, sans parler. Sans expression. N'a-qu'un-Ceil se beurre une tartine, en beurre une à Mistress, attrape le fromage, et vlan! N'a-qu'un-Ceil fronce le sourcil, regarde le bipédestre fœtus sans aménité...

– Il s'émuse! rit le paysan la bouche pleine.

La paysanne apporte le pâté:

– Voué! des grillons! Avec le fromège y a rien de si délicieux!

Elle s'assoit près de son mari, mange avec son couteau. N'a-qu'un-Ceil se sert en fromage, sert Mistress muette:

– Ça va? s'enquiert-il doucement. Tu devrais manger un peu?

– Mingez! Mingez! insiste aimablement la paysanne.

Mistress sourit poliment, s'efforce d'avaler une bouchée. N'a-qu'un-Ceil repose le fromage, saisit le pâté, vlan! Inévitable. Le morveux a de l'imagination. La paysanne s'esclaffe:

– Il s'émuse! Ah-Ah! C'est pas souvint qu'il vouét de la visite! Ah-Ah!

N'a-qu'un-Ceil prend une grave décision : il aplatit sa main sur l'arête aiguë de la table :

– Tiens gamin ! dit-il, désignant sa main. Fous-lui un grand coup !

Le gamin en glousse de plaisir ! Ses yeux concupiscent brillent ! Il accumule un formidable élan, abat son poing fermé sur la planche de noyer, la main de N'a-qu'un-Ceil ôtée à l'ultime seconde ! Il beugle ! Il danse à cloche-pied la séguedille et le mambo auvergnat ! Les paysans rient aux éclats, approuvent :

– À la bonne heure ! s'écrie le paysan. C'est ça qui fait un homme !

– L'est drôlement costaud pour son âge ! admire la paysanne. L'a failli peuter le boué de la téble !

À l'extérieur a fui le morveux en courant, et il gazouille, ameute le village. La paysanne aborde les épineux problèmes posés à l'éducateur :

– Si qu'il continue je te vas lui coller une mornifle par la gueule que ça va pas tarder !

– Sors donc l'eau-de-vie ? suggère le paysan à sa femme, Vous prendrez bien un petit calvados ? La petite déme en a bien besoin ! Argardez-moué comme elle est pêle ! Pauvre Albert tout de même ! Avec sa patte folle maintenant ! À la vôtre !

La paysanne revient du cellier, les bras encombrés :

– Je vous ai apporté des cassis ! Vous aimez les cassis ?

– Sûr! approuve N’a-qu’un-Ceil qui dévore. Votre pâté est excellent! Ça va, Mary?

– Elle n’a pas l’air in forme, votre déme? observe la paysanne. Ça l’a remuée c’té combét de scie! Les citadins de la ville, c’est-y chétif, hein, Germain? Argardé-moué comme elle est fluette! Alle a des petits tétons qu’on dirait des mandarines! Mingez! Mingez!

Mistress sourit, accepte un doigt de cassis. Dehors, l’enfant mugit, hoquette...

– Il s’est peut-être fait mal? se soucie Mistress...

– À la vôtre! souhaite le paysan servant les rasades d’eau-de-vie. Attention, ce n’est pas du cidre.

Il avale d’un trait. N’a-qu’un-Ceil hésite, l’imite, et tousse furieusement, tandis que les paysans rient:

– Ce que je t’avais dit! C’est du tord-boyaux! Ah-Ah-Ah! Bois un peu de vin, ça va passer!

Tout à coup le gamin se tait. Quelqu’un lui parle dans la cour. La paysanne va voir à la fenêtre:

– Tiens? Vouélà de la visite. Ma parole, c’est l’Albert!

Quand le maquignon entre, les traits tirés, la cuisse enserrée dans des linges, N’a-qu’un-Ceil a disparu. Le maquignon s’adresse à Mistress:

– Le borgne est-il parti? Le gamin m’a rapporté...

– Je suis là, s’annonce N’a-qu’un-Ceil jaillissant de derrière la porte, revolver au poing. Avance. Au moindre geste suspect je fais feu.

Le maquignon hausse les épaules:

– Je ne suis pas venu me faire tuer, dit-il sagement. Je suis venu te remercier...

– À la bonne heure, Albert! s'écrie la paysanne. Tiens? Assieds-toué. Sers-toué si tu as faim?

Ils mangent et boivent.

– Ça n'a pas l'air de te chagriner, constate N'a-qu'un-Ceil en caressant furtivement la nuque de Mistress, d'avoir perdu ta femme?

Les paysans éclatent de rire, Albert compris:

– Il en a une autre! s'exclame la paysanne.

– Et m'est avis qu'elle n'attendait que l'occasion pour emménager! ajoute le paysan...

– Est-ce vrai? demande N'a-qu'un-Ceil au maquignon qui sourit...

– Bien sûr! s'écrie la paysanne. Même qu'elle se prénomme Simone! C'est une jeune fille!

– Simone? fait N'a-qu'un-Ceil. Simone? (Il se met à rire de plus en plus fort, et tout le monde rit gagné par la contagion, excepté Mistress :) Ah-Ah! Comment est-elle ta Simone? Elle ne serait pas un peu rousse?

– Ah-Ah-Ah! glousse la paysanne. Comment que tu le sais!

– Les rousses, il n'y a rien de plus chaud! Ah-Ah! explose le paysan.

– Ah-Ah! rugit N'a-qu'un-Ceil se tapant sur les cuisses et pleurant. Tu es autant cocu de ce côté que de l'autre! Ah-Ah-Ah! Au lavoir, c'est Max qui... Ah-Ah-Ah! Au moins trois fois! Homologuées! Ah-Ah-Ah!

– Wraouââ! tonitruent Albert. Ah-Ah-Ah! Est-ce hilarant! Ah-Ah-Wraouââ! La vicieuse! Ah-Ah! À la bonne vôtre!

Ils trinquent! Rires fous! Mistress soudain se dresse d'un bloc, outrée:

– Vous me dégoûtez! elle crie. Tous! Vous me dégoûtez! Une jeune femme vient de mourir, et vous riez et buvez comme des soudards avec son veuf consolé par avance! Je vous hais!

Elle s'enfuit, claque la porte. N'a-qu'un-Ceil dépose son verre après avoir regardé les paysans interdits, se rue à la porte, y arrive pour voir Mistress sauter en selle:

– Mary! crie-t-il. Mary! Attends!

Elle pique violemment sa monture! N'a-qu'un-Ceil court, se jette en selle à saute-mouton, se lance à sa poursuite en criant! Sur le seuil, les paysans et Albert sont apparus, riant et chantant, verre en main...

Ralph.

La colonne a quitté les forêts. Autour d'elle s'étend la plaine désertique aux rares touffes d'herbe sèche. Soleil ardent...

– Zlim? demande Fédor. Zommes-nous éloignés du chantier?

– Deux heures, je pense.

– N'y a-t-il pas, réfléchit Catt-bis, un village plus ou moins abandonné? Je crois me rappeler?

– Oui. Des métis l'habitent.

– Est-ze loin?

– Nous devrions y arriver, dit Catt-bis, si ma mémoire est bonne...

– Y trouverons-nous de l'eau pour les chevaux?

– Certainement, estime Catt-bis.

Ralph ricane:

– Nous en reparlerons.

– Que veux-tu dire? demande Francoquin.

– Que vous n’aurez pas d’eau!

– Explique-toi?

Ralph ricane sans répondre.

– Je ne te comprends pas, déclare Frédégonde. Tu ne parles pas – c’est ton droit, Slim et Requiem parlent peu, eux aussi – mais j’ai toujours la désagréable impression que tu nous traites en ennemis. Pourquoi?

Ralph ricane.

– Ça le regarde, plaide Requiem.

– Oui, convient Frédégonde. Mais lorsqu’il s’adresse à quelqu’un, ce quelqu’un est concerné? J’ai toujours l’impression qu’il jubile quand une saleté noircit l’horizon, comme s’il était satisfait de vérifier une fois encore que le monde est pourri, le monde ou autre chose, je ne sais? Nous le tenons pour notre ami et...

– Laisse-moi en paix! grommelle Ralph. Des amis j’en ai trop eus!

– Frédégonde veut zeulement, dit Fédor, exprimer le zentiment de nous touz izi, car touz nous zouhaitons...

– Que voulez-vous que ça me fasse! lance violemment Ralph...

– D’accord! s’écrie Frédégonde avec humeur. Nous ne t’aimons pas. Tu es un sale individu, un goujat, un imbécile de première classe et tu paies place entière!

Ralph a tourné bride, se laissant dépasser par la colonne. Max l’a rejoint, ayant capté l’assentiment muet de Fédor...

– Sale caractère! bougonne Frédégonde.

– Sa femme est une Indienne? demande Le Boucher.

– Était, corrige Slim.

– Est-elle morte ?

– Hun.

– Comment ?

Slim hésite. Labosse lui coupe la parole :

– Nous n'en savons pas plus.

– D'accord ! dit Big-Alik. Ne répondez pas ! Il y aura trois insupportables au lieu d'un !

– Pour comprendre un homme, commence Frédégonde...

– Ralph, dit tranquillement Labosse, ne désire pas que vous le compreniez. Le jour où il s'apercevra que vous l'aimez, ou qu'il vous aime, il est probable qu'il fuira... Excepté peut-être si... (Labosse hausse les épaules, se tait.)

– Il est bien compliqué, grogne Frédégonde...

Au sommet d'un monticule sablonneux, assez loin, le village apparaît, blanc sous le soleil :

– Je ne repère pas de cours d'eau, constate Francoquin...

Que préfères-tu ?

Par les coteaux en direction de la ville, N'a-qu'un-Ceil talonnait Mistress. Elle prenait des risques. Il se porta à sa hauteur, saisit la bride du cheval. Mistress le cravache ! Il la pousse de côté tandis que les chevaux s'arrêtent, et roule dans l'herbe avec elle. Elle se débat, mais il la maintient sous lui, ses mains immobilisant les poignets :

– Chérie ? dit-il essoufflé en souriant. Mary ?

– Salaud ! crie-t-elle. Salaud !

– Mais enfin, je ne comprends pas. Nous nous divertissons innocemment et...

– Fripouille ! Salaud ! Lâche-moi ! Lâche-moi tu entends !

Elle lui crache au visage. Il rit. Puis, tendrement :

– Mary? Je t'en prie? Tu es commotionnée. Fais un effort?

Que me reproches-tu?

– Salaud! gronde-t-elle. Ce que je te reproche!

– Qu'ai-je fait?

Elle respire fort, oppressée :

– Ordure, elle répète. Lâche.

– Parle? Que me reproches-tu? Tu l'ignores toi-même.

Comment le saurais-je? Tu es à bout de nerfs voilà tout...

– Dis que je suis folle?

– Mary?

– Réserve tes effets mélodramatiques, dit-elle en riant nerveusement. Tu en auras besoin quand tu te retrouveras seul!

– Mais, Mary? Mais? Je t'aime...

– Tu vas me faire pleurer, rit-elle. Lâche-moi!

– Est-ce encore à cause de Philomène? Si je n'avais pas fait feu, elle nous aurait tués, tu le comprends?

– Comme s'il s'agissait de cela! Lâche-moi! Tu me fais mal!

Mes bras sont tout meurtris! Oh...

Il relâche son étreinte, et Mistress le repousse. Quoique déséquilibré, il la reprend, pèse à nouveau...

– Lâche! elle l'insulte...

– Je t'aime, dit N'a-qu'un-Ceil calmement. Tes réactions sont trop conditionnées aujourd'hui, Mary. Je ne veux pas te laisser commettre l'irréparable. Je t'aime. Je préfère me montrer brutal...

– Eh bien frappe! elle raille avec des soubresauts respiratoires. Frappe!

– Non. Pas si tu ne m'y contrains. Je te lâcherai quand tu seras paisible, et quand je serai de nouveau tout entier dans ton cœur...

Elle s'esclaffe :

– Je ne t’aime plus! (Puis, détendant tous ses muscles, tels des chiffons :) Vois! Je suis paisible? Fais ce que tu voudras!

– Mary? (Il s’allonge sur elle, libérant ses poignets, la caressant, dégrafant son corsage, essayant de l’embrasser :) Mary, mon amour...

– Pff. Après tout, embrasse-moi si ça te distrait. Pour l’effet que ça me fait. Je m’en moque...

– Mary mon amour... Mary... (Il la dénude et la caresse :) Dis-moi, Mary? Que préfères-tu : un garçon ou une fille?

Cara-o-Cruz. El Zurdo. La tuerie. L’étrange Long-Nose.

Dans Cara-o-Cruz (c’est le nom du village) où l’APL vient d’entrer sous un ardent soleil, il n’y a personne. C’est l’heure de la sieste...

– Nous ferions mieux de ne pas nous arrêter, suggère Long-Nose.

– Je vais d’abord voir, dit Double-Mouche. Slim?

Il y a un unijambiste endormi sur un trottoir de bois dans une ruelle, devant un saloon. Ses béquilles sont contre le mur, en obliques. En entendant crisser les sabots des deux chevaux dans le sable, l’homme soulève son sombrero, dévoile un visage de sexagénaire mal rasé, semble surpris une seconde, se reprend, lance très fort :

– ¿*Olle gringos?* ¿*Adonde vais ustedes?*

– Bonjour, répond Double-Mouche penché pour essayer de voir par la lucarne l’intérieur du saloon. Il n’y a que toi dans ce pays?

– On m’appelle El Muñon, crie le vieillard. À cause de ma jambe amputée.

– Je ne suis pas sourd, dit Double-Mouche. Où sont les autres? Dans le bouge?

Au craquement de bois, Double-Mouche se retourne pour voir trois métis heureusement déjà tenus en respect par le fusil de Slim. Les métis sourient :

– ¡*Buenos días!* dit le premier. C'est vous qu'ils envoient cette fois pour...

Le vieil unijambiste lui arrache la parole furieusement :

– ¡*¡Bastante griton!* rugit-il. ¡*Me voy a soltarte la mano sobre la boca!*

– Laisse-le parler, intervient Double-Mouche intrigué. Que veut-il dire? Qu'as-tu voulu dire?

Le métis a changé d'avis. Il secoue négativement la tête avec conviction, la main sur le cœur :

– ¡*Nada señor! Nada!*

– ¿*Adonde vais ustedes?* demande un métis.

– ¿*De donde vieneis ustedes?* s'enquiert aussitôt un second.

– Va chercher Ralph! souffle Double-Mouche à Slim...

Quand les métis voient apparaître des cavaliers derrière Slim de retour, ils commettent une affreuse grimace et veulent s'esquiver...

– Du calme! ordonne Double-Mouche colts aux poings.

– Pas se fâcher, gringo? plaide l'unijambiste toujours assis tandis que les cavaliers (Slim, Labosse, Max, Fédor, Francoquin, Catt-bis, Ralph) s'arrêtent en poussière. ¿*Olle señores?* ¿*Amigos?*

Fédor s'adresse à Ralph qui se tient un peu en arrière :

- Demande où nous trouverons de l'eau pour nos bêtes?
- Pff, fait Ralph sans bouger. Le vieux comprend parfaitement, et ses acolytes aussi! Je suis convaincu qu'ils sont une quinzaine dans les parages à ouvrir leurs oreilles comme des portails!

– Où trouverons-nous de l'eau? demande Fédor.

Le vieillard fait une moue, se gratte le menton, répond non de la tête. Alors il advient que Ralph saute à terre et l'empoigne, le soulève malgré ses protestations glapies :

- Tu as la mémoire courte El Muñon! lance-t-il violemment.
- *Pero...* bredouille l'unijambiste stupéfait... *Pero... señor...*
- Tu le connais? demande Francoquin.
- Je lui lâcherais bien une cartouche dans la peau, approuve Ralph, si je ne craignais pas que ça le guérisse de sa gale!

Ralph jette le vieillard dans le sable :

- *¡Y guarde la vuelta!*

Le vieillard scrute Ralph en tremblant, du trottoir :

- *Puede usted decirme...* balbutie-t-il...
- *Shut up!* dit Ralph. Nous voulons de l'eau. Dis à tes sbires de guider la colonne aux citernes! Dis-le-leur!
- L'unijambiste les invite à obéir, de la tête. Ralph conseille :
- Suivez-les. Et tirez s'ils font des manières!

– Zela m’ennuie, tout de même, dit Fédor, de prendre zette eau par forze...

– Ils te l’auraient marchandée, dit Ralph, de toute façon. Remballe tes scrupules!

Fédor est parti. Restent Ralph, Max, et Double-Mouche, en compagnie du vieux qui observe Ralph intensément. Soudain il pousse un cri:

– Ralph! El Zurdo!

Six hommes sont alignés sur le trottoir de bois, sortis du saloon, et l’un parle:

– ¿*Olle Zurdo?*

Ralph se tourne vers Double-Mouche et Max:

– Je vous présente «Honrado», dit-il. Honrado signifie Honnête. Il le prétend. C’est la pire fiente mesquine que j’aie jamais rencontrée. Un déchet.

Les métis rient. Le «Honrado» est assez petit, trapu, avec des cheveux gras de brillantine, et un bec-de-lièvre:

– Tu es revenu Zurdo? Tu me cherches?

– Non, dit Ralph. Mais puisque le hasard met ta charogne sur mes pas, nous pourrions nous expliquer?

Il tapote son revolver et les métis rient grassement, le montrent du doigt, raillent:

– ¿*Esta loco?* ¿*Pobre chico!*

Un coup de feu claque! C’est Double-Mouche qui a tiré, et il y a un individu qui plonge d’un toit dans la piscine de sable, en faisant la brasse papillon. Il s’abat et ne semble pas même

étonné qu'il n'y ait pas d'eau car il demeure inerte, son fusil à trois pas. Sur le trottoir, les métis refluent...

– Holà! dit Double-Mouche. Toi, le Honrado? Avance!

– *Pero...*

– Ta gueule, dit Ralph.

– Il t'aurait fait fusiller dans le dos, dit Max. L'ordure!

Il a sorti son fusil et tient la bande en joue. Ils ne rient plus. Honrado tend des mains suppliantes...

– *Somos amigos, s'écrie-t-il, somos...*

– Avance, lui ordonne Double-Mouche pendant que Ralph met pied à terre, trop lentement pour être naturel...

Et Bang! Le Honrado vient trahîtreusement de pivoter pour tirer et reçoit la balle de Ralph, lequel est en équilibre, pied à l'étrier, main droite accrochée à la selle, et colt pointé à gauche. El Zurdo. Le Honrado grimace...

– Quoi? s'étonne Double-Mouche. Tu n'aimes pas ça? Tu ne dînes donc que d'ortolans?

Mais arrivent des cavaliers: Big-Alik, Le Boucher, Requiem, et Long-Nose:

– Des ennuis?

– Ralph qui prend la température de sa libido! rit Double-Mouche.

Max désigne les cinq métis qui sont sur le trottoir, mains derrière la nuque:

– Que fais-je de ceux-ci?

– Qu'ils s'en aillent, dit Ralph. *¡Largad! ¡Largo de ahí!*

Trois s'enfuient dans la rue, deux réintègrent le salon. L'unijambiste est assis, ses béquilles à portée de la main...

- J'irais bien boire une bière? dit Big-Alik.
- Je vous le déconseille, dit doucement le vieillard. Vous avez assez troublé l'ordre aujourd'hui, gringos. Rentrez chez vous...
- J'ai horreur des contraintes, réagit Double-Mouche, et j'aime la bonne bière. D'ailleurs, il faut que je me trouve de quoi manger, j'ai remplacé mes rations de vivres par des boîtes de cigares.

Double-Mouche, Ralph, Le Boucher, Max, Requiem et Big-Alik (Long-Nose s'étant excusé) entrent dans le saloon obscur. Silence hostile. Les clients refluent jusqu'aux murs. Certains s'en vont. Une fille s'avance, lèvres peintes, corsage opulent avec les pointes de seins apparentes sous le tissu, en relief:

– Hou! frissonne Le Boucher. C'est ainsi que je me les adore! Nues sous l'étoffe! Hou!

La fille s'écrie:

- *¡Detengase! ¡No se pasa por aqui!*
- Demande-lui de me procurer de quoi, déjeuner? dit Double-Mouche. Ralph traduit:
- *¡Dónde encontrare de comer?*
- Dis-lui, propose Le Boucher, que je la désire, avec un lit.
- Foutez le camp! crie la fille. Foutez le camp, salauds de gringos!

Et elle crache par terre.

- Demande-lui tout de même, dit Le Boucher.
- *Cuanto cuestan...* commence Ralph...
- *¡Fuera de aqui!* rugit la fille. *¡Fuera de aqui! ¡Hijos de perros! ¡Hijos de zorras!*

– Une bière, répond paisiblement Double-Mouche et la fille va hurler...

– Sers-les, ordonne El Muñon qui vient d'entrer sur ses béquilles. Après ils s'en iront.

La fille sert à boire. Double-Mouche a jeté quelques pièces sur le bar.

– S'il y en a en trop grande abondance, dit-il, n'ayez aucun scrupule à me restituer la différence!

Le Boucher attire soudain la fille à lui et l'embrasse, lui tenant les poignets rassemblés dans le dos, la palpant. Elle se débat brutalement. Quand il la relâche, elle le gifle et crache violemment, et il évite de justesse la lame aiguë qu'elle dévoile et qui siffle dans l'air...

– ¡Holà!

– ¡*Deja esta navaja!* aboie sèchement El Muñon. ¡*HARAS LO QUE TE DIGAN!*

La fille feule de rage et fuit en direction de l'arrière-boutique, et Le Boucher la prend en chasse! Le vieillard a poussé un cri: cinq ou six hommes ont bondi, barrent le passage, fusils braqués! Le Boucher s'arrête ébahi.

– Buvez votre bière! ordonne le vieux. Et allez-vous-en!

– J'ai l'impression, dit Le Boucher, que cette porte masque autre chose que des femmes?

– J'irais bien jeter un... commence Double-Mouche, et les culasses cliquettent...

– Derrière cette porte, fait Ralph, il y a des prostituées. On ne cache pas ainsi des prostituées. Il y a un dortoir de toxico-

manes. On ne cache pas non plus de la sorte un dortoir de toxicomanes. Conclusion ?

– Il y a autre chose, dit Big-Alik. Quoi ?

Sous la menace des armes, Double-Mouche et les autres docilement se retirent. En marchant, Double-Mouche souffle :

– Dès que j’atteins la porte, à moi ceux du milieu...

Ils marchent. Max, Requiem et Big-Alik arrivent les premiers, sortent naturellement. Double-Mouche est à la porte un pas plus tard, et se retourne comme un lézard, crachant des deux colts, imité par Ralph et Le Boucher qui foncent de côté tandis que Max ouvre le feu par la lucarne. Double-Mouche et Requiem ont plongé derrière le bar et nettoient. Les méfaits dégringolent. Big-Alik atteint la porte le premier et l’enfonce, et derrière, on glapit, on crie, on court. Double-Mouche, Ralph, Max et Requiem se ruent après Big-Alik, abattant ce qui bouge encore. Ils disparaissent dans l’arrière-boutique...

Dans le saloon, Le Boucher est resté appuyé à une table, et titube. Il regarde El Muñon qui est assis par terre, du sang plein le ventre et les mains. Lui-même semble touché près du cœur...

– J’ai mon compte... articule péniblement l’unijambiste hors de souffle...

– De la sorte, ricane Le Boucher qui vacille, il n’y... aura... pas... de... jaloux... (Il renverse la table et les verres dans sa chute.)

L'unijambiste se traîne vers la porte. Il souffle bruyamment. Paraît un homme qui évalue les dégâts: c'est Long-Nose. Il hoche la tête:

– Bonjour, El Muñon, dit-il. Blessé?

– Je... suis fichu, émet le vieillard. Aide-moi... à... m'asseoir!

Long-Nose va vers l'arrière-boutique, écoutant le vacarme. Il revient, s'agenouille près du vieux, et l'installe, dos au bar...

– Ils... sont... rentrés, fait entendre le vieux en sifflant, ils...

– Où est l'argent? coupe Long-Nose.

– Quel argent? demande glacialement Slim debout dans la porte.

Long-Nose fait si brusquement volte-face que Labosse pointe son fusil par réflexe. Long-Nose sourit, un peu contraint:

– Ne soyez pas stupides, dit-il. Nous nous connaissons depuis longtemps!

– Hun, fait Slim. Quelle est cette histoire d'argent?

Max accourt:

– Oh la la! Oh la la!

Il s'immobilise à la vue du groupuscule et du fusil dirigé contre Long-Nose:

– Que se passe-t-il?

– Qu'y a-t-il dans l'arrière-boutique? demande Slim au lieu de répondre.

La réponse est procurée muettement par Ralph et Requiem qui jaillissent les bras encombrés de fusils, mitrailleuses, etc. Long-Nose se rue tout à coup vers la sortie et Labosse lui abat son fusil sur la nuque! Il s'écroule. Ralph et Requiem se sont arrêtés stupéfaits:

- Hé?
- Il recueillait les confidences de l'unijambiste, explique Labosse. (À Long-Nose :) Relève-toi.
- Allez vous faire foutre ! lance Long-Nose grimaçant.

Labosse et Max ont emmené Long-Nose à Fédor. Ralph avise El Muñon assis par terre. Il n'est pas beau à voir. Il sue.

- *¿Olle?* raille Ralph. *¿Estas muerte?*
Le vieillard est moribond, et il souffre...
- Ralph, il supplie... Tue-moi...
- Pas question. Tu ne souffres pas encore assez. Je vais te regarder crever, comme au spectacle...

Dans l'arrière-boutique, Slim retrouve Big-Alik au pied d'un escalier de bois. À l'étage, on hurle, on tambourine :

- Ce sont les filles, explique Big-Alik. L'une d'elle est une furie ! Si Le Boucher n'a pas changé d'idées depuis tout à l'heure, il pourra endosser une cuirasse !

Slim et Big-Alik traversent une longue pièce obscure empuantie par la fumée et les odeurs d'individus affalés sur des grabats. Ils poussent une porte, et Big-Alik siffle !

- Joli, n'est-ce pas ? fait Double-Mouche faisant admirer une collection d'armes de tous calibres. Quand nous conterons nos aventures à Fédor, il s'arrachera les cheveux !
- Ou la tienne, dit Slim froidement, pour te faire observer que tu aurais fort bien pu ne trouver qu'un dortoir de toxicomanes... pour tant de morts ?

Ils reviennent. Dans le saloon, il y a Ralph et Requiem immobiles devant un cadavre. Double-Mouche s'approche en silence. Il ne s'aperçoit pas qu'il mord la peau d'un doigt à la jointure de deux phalanges. Plus loin, El Muñon violacé dodeline. Double-Mouche cogne furieusement son poing fermé dans la paume de son autre main, laisse retomber les deux bras. Il se dirige lentement vers la sortie, le dos un peu voûté, se retourne vers le groupe figé autour du Boucher :

– Alors ? Qu'est-ce que vous attendez ?

Le retour de Barbasse.

Par les coteaux, Mistress et N'a-qu'un-Œil réconciliés chevauchaient sans hâte vers la ville. Jésus-Christ vient à leur rencontre au galop, excité :

– Ah Mistwess ! Ah patwon ! C'est pas cwoyab' !

– Quoi ?

– Bawbasse !

– Quoi babasse ?

– Baw-basse ! Le bawbu qui voulait tuer Monsieuw Slim et Monsieuw Labosse !

– Barbasse ! s'écrie N'a-qu'un-Œil. Barbasse ?

– Il est en ville ! s'écrie Jésus-Christ en se signant. Il a un bwass dans le plâtwe...

– Est-il seul ?

– C'est howwifique et monstwueux...

– Combien sont-ils ?

– Six ! six ! clame Jésus-Christ affolé. Y en a un avec des affweux cheveux blancs et des yeux wouges ! Une cwéatuwe abominab' et démoniaque...

– Un albinos ? imagine Mistress à mi-voix.

- Il a pas dit d'où il venait, répond Jésus-Christ.
- T'ont-ils vu?
- Je sais pas, avoue Jésus-Christ débordé. Peut-être bien que oui peut-être...
- Allons, décide N'a-qu'un-Ceil éperonnant sa bête. Toujours décidé à apprendre à tirer?
- Sûr patwon!
- M'est avis que les curieux seront au balcon.

Le procès.

L'APL se reposait dans des carrières près des citernes à eau. Des sentinelles se promenaient. En apprenant la mort du Boucher, Fédor s'avance vers Double-Mouche...

– Garde tes condoléances, conseille Double-Mouche en allumant son cigare, de toute façon elles m'indiffèrent.

– Slim? dit Labosse. Veux-tu interroger Long-Nose? Il refuse de répondre, et Franquin s'énerve!

De fait, quand ils arrivent, Francoquin leur fait face, écarlate, et s'écrie:

– Ah l'hypocondriaque marde et mirde! Plus je m'entête et plus il s'obstine! Il n'avalait pas un psittacidé!

– Billy, dit Slim, quand nous t'avons surpris, Luc et moi, tu demandais au vieillard moribond où était l'argent. Quel argent?

– Ceci ne vous concerne pas.

– Fais-en la preuve, dit calmement Fédor. S'agit-il de l'argent des armes?

Frédégonde apprend la mort du Boucher. Elle rejoint Double-Mouche et lui tapote maternellement l'épaule :

– Allons vieux Double, dit-elle. Du cran. C'est ce qui nous attend tous ?

Il s'esclaffe :

– Aurais-je prétendu le contraire ?

Elle le regarde, sourit :

– J'aime mieux te voir rire. Ça te ressemble davantage. Dans le fond, j'ai toujours eu un faible pour toi, et j'eusse été belle fille... Donne-moi donc un cigare. *Thank you my dear...*

Ralph mange de bon appétit. Il dispose d'un pain, d'une gamelle fumante, et d'une gourde fraîche. Il vient à Double-Mouche :

– En veux-tu ?

– Oui, merci, accepte Double-Mouche d'abord déconcerté par l'offre. Je pioche dans la gamelle ?

Assis sur un rocher plat au soleil, Ralph et Double-Mouche déjeunent, et Frédégonde fume, contemple ses ronds de fumée...

– Tout de même, dit-elle. Ce Long-Nose. Qui aurait soupçonné...

– Soupçonné quoi ? demande Ralph.

– Tu nous agresses encore, s'enquiert Frédégonde, ou tu n'as rien compris ?

Ralph s'explique :

– Long-Nose n'a rien avoué. Il n'y a que des présomptions contre lui et, encore, fondées sur des coïncidences...

- Troublantes, fait observer Frédégonde.
- Ça ne change rien. Demande à Labosse, il te renseignera, c'était son métier. Long-Nose prétend avoir eu de l'argent à percevoir pour une affaire qui le concerne sans nous concerner. C'est possible.
- Et les armes?
- Coïncidence peut-être. Mais coïncidence à coup sûr tant qu'il n'y a aucune preuve confondante, ou aveu. Long-Nose a choisi la meilleure défense.
- On m'a pourtant rapporté, dit Double-Mouche, qu'il avait cherché à tuer Slim et Labosse?
- Non. Il s'est retourné vivement, mais n'avait pas d'arme à la main.
- Labosse pense que c'est par manque de temps, objecte Frédégonde. Il sait ce qu'il dit!
- Bien sûr, admet Ralph. Mais ceci ne PROUVE rien. Même si Long-Nose avait fait feu, rien ne serait PROUVÉ. Réfléchissez : il avait sous les yeux un sale carnage. Il entend un bruit. Il peut se dire, SANS SAVOIR QUI EST LÀ, on me menace et on va tirer sur moi. Non?
- Il aura reconnu la voix de Slim, dit Frédégonde...
- S'il déclare qu'il n'était pas dans son état normal – songez au carnage – il aura le bénéfice du doute.
- Slim a raconté que lors de leur sortie chez les Ziù, Long-Nose avait parlé vaguement de les quitter. Quand Slim lui répondit qu'il s'y opposerait, il n'insista pas. Où serait-il allé?
- En reconnaissance, plaide Ralph.
- Tu prends systématiquement sa défense?
- J'imagine la sienne éventuelle.
- Mais il a tenté de s'enfuir?
- Pourquoi pas, si son affaire n'était pas « recommandable »
- sans toutefois nous concerner?

– Alors il a tort de se taire, dit Double-Mouche. Si son affaire ne nous concerne pas, « recommandable » ou non, c'est sans importance. Si par contre il s'agit d'armes, il sera fusillé. Qu'il se excuse.

– Et s'il choisit de ne pas le faire, par principe, en calculant que vous êtes, surtout Fédor, trop intellectuels-théoriciens-révolutionnaires pour fusiller un homme qui se dit innocent sur des doutes ?

– Alors, assène Double-Mouche, il commet deux erreurs. La première : c'est un Conseil qui déciderait de son sort, et non Fédor. Et la seconde : Fédor est encore plus intellectuel-théoricien-révolutionnaire qu'il imagine et c'est lui qui votera sa mort le premier.

– J'ai envoyé Max interroger les filles du saloon, dit Francoquin.

– Si nous attendons qu'il ait fini « d'interroger » toutes les filles, dit Frédégonde, tel que je le connais, j'aurai de la barbe à son retour.

– Mais, demande Ralph à Double-Mouche, toi ? Ferais-tu fusiller Long-Nose ?

– Évidemment. Il est innocent ou coupable d'une part, et nous le fusillons ou le libérons d'autre part. S'il est coupable et libéré, nous ne mettons pas fin à ses méfaits.

– Et s'il est fusillé innocent ? S'il trafique la drogue, par exemple ?

– En ce cas erreur judiciaire, soupire Double-Mouche...

– Mais Labosse disait qu'il avait déjà été jugé pour affaire de mœurs ?

– Acquitté, corrige Labosse d'un air modeste.

Double-Mouche s'adresse à Long-Nose :

– Je n'irai pas au but de biais. Tu n'es pas devant un tribunal ordinaire.

LONG-NOSE, patiemment. – Premièrement, le problème ne consiste pas à être déféré devant un tribunal ordinaire ou extraordinaire, mais à être ou non jugé. Deuxièmement, au cas où je serais, comme vous semblez croire, une sorte d'encaisseur-trésorier-livreur en armes, pourquoi aurais-je fait le coup de feu dans vos rangs ?

– Parce que rien n'allait plus, suggère Double-Mouche. D'autres ont changé spectaculairement de bord avant toi ! Ou encore parce que tu représentais les intérêts d'industriels rivaux, que sais-je ? N'importe quoi. Car, si pour toi le jeu consiste à être ou non jugé en refusant la discussion qui risquerait de te confondre, et ceci dans l'espoir de nous tenir en échec sur ce que tu estimes – à tort – être nos limites, pour nous, il consiste à être ou non concerné par tes louches marchés. Autrement exprimé, si tu dois être sacrifié avec ton droit au nôtre, les prétextes ne manqueront pas. (Il se tourne vers Ralph et Labosse :) Le compliment n'est-il pas bien tourné ?

Long-Nose ébranlé réfléchit :

– Je ne trafique pas d'armes. Tenez-vous-en à mes dénégations. Votre cynisme ne modifie rien.

– Max revient !

Il saute à terre, s'adresse au groupe :

– Une fille a parlé. Elle prétend que Long-Nose leur procure de la cocaïne pour les toxicomanes, qu'il n'est en rien

mêlé à la contrebande d'armes. Mais j'ai fouillé ses fontes, elles sont vides. Est-ce que ça n'annule pas le témoignage, qu'il soit invérifiable?

Ils sont officiellement devant Long-Nose :

- Pour la dernière fois, dit Fédor, nous t'écoutons.
- J'ai dit ce que je devais dire. Mes affaires ne recoupent pas les vôtres. Je ne trafique pas d'armes. Vous n'avez aucun droit à me juger, qui plus est à me condamner sans preuves.
- Disculpe-toi ? dit Catt-bis.
- Non.
- Question d'imagination en panne ? lance Francoquin exaspéré.
- Question de principe.

Double-Mouche et Fédor ont un aparté :

- Quoi ? fait Double-Mouche allumant un cigare. Tu hésites ?
- Oui. Zur quelle accuzazion prezize le faire fusiller ?
- Des prétextes suffiront.
- À toi, peut-être. Pas à moi.
- S'il ne se disculpe pas, dit Double-Mouche, c'est qu'il ne le peut. Refuser de discuter « par principe » est un prétexte pour vaincre. Comme dit Ralph, il te sait intellectuel. S'il avoue ou se laisse confondre – ce qui pourrait advenir s'il acceptait de se défendre – ton intellectualisme intransigeant se retournerait sans pitié contre lui. Il est lucide : il préfère te mettre de son côté en te privant de motifs valables. Tu as BESOIN de preuves, Fédor, non pas pour la justice, mais pour toi. Tu te limites. Pense donc plutôt à ce que ce Long-Nose PEUT être ?

– Je zais. J’hésite à le faire pazzer par les armes auzzi zommairement. Pourtant je voterai la mort...

– Évidemment, dit Double-Mouche en haussant les épaules. Je ne te prends pas pour un irresponsable.

On vote, à l’écart. Ont voix: Fédor, Double-Mouche, Catt-bis, Big-Alik, Slim, Francoquin. Les autres assistent aux débats publics. Fédor vote:

– La mort.

– La mort, dit Double-Mouche.

– La mort, dit Big-Alik.

– Oui, la mort, dit Catt-bis. Mais sans preuves. Cet homme est-il coupable?

– Il n’est pas innocent, dit Double-Mouche.

– Pouvons-nous fusiller un non-innocent?

– On fusille bien des non-coupables.

– Ce n’est pas convaincant, dit Francoquin. Mais je vote la mort marde et mirde! Qu’il aille se faire plébisciter par les troglodytes! J’aimerais pourtant mieux l’envoyer périr ailleurs!

– Zlim?

– Je ne donne pas mon avis, dit Slim. Je connais Billy depuis longtemps, je risquerais d’être partial.

– Mais ton avis, dit Double-Mouche, c’est aussi qu’il s’en aille?

– Oui.

– Et c’est le mien, de cœur, dit Catt-bis. Je ne puis me résoudre à faire fusiller un homme sur des indices...

– En ze cas, dit Fédor. Votre vote définitif?

– La mort, répète Double-Mouche.

– La mort, répète Big-Alik.

– Qu'il soit banni, dit Francoquin, approuvé par Slim et Catt-bis.

Fédor se tait un moment. Il soupire :

– Trois voix contre trois, dit-il. Le règlement est formel... Cet homme est libre, qu'on lui rende son cheval, qu'il s'en aille...

Dans un parfait silence, ayant rajusté sa chemise à jabot, ressorti son fume-cigarette, Long-Nose monte en selle, fait jouer le barillet de son six-cansons. Après quoi, jetant un bref regard sur l'APL immobile, il lance au galop son cheval sous le soleil...

– Nous aurions au moins pu le faire suivre? regrette Big-Alik.

– Non, répond Double-Mouche. Ou bien il est innocent – de contrebande d'armes – et ce serait du temps perdu. Ou bien il est coupable et il va s'embusquer dans le premier buisson pour attendre les éventuels suiveurs. Avec son six-cansons, il est plutôt dangereux, non?

– C'est vrai, dit Frédégonde mélancoliquement. C'est bête que ça finisse dans un pareil marécage... Pour lui, j'aurais préféré qu'il fût fusillé...

Barbasse et ses gunslingers.

S'étant séparés de Mistress Mary à l'entrée de la ville, N'a-qu'un-Œil et Jésus-Christ avaient rejoint le grand tas d'ordures. Après quelques vifs exercices de virtuosité exécutés par N'a-qu'un-Œil des deux mains aux dépens des bouteilles alignées à cent pas, c'était le tour de Jésus-Christ très impressionné. Il visa longuement et sa balle miaula sinistrement à la dérive...

– Tu vises trop longtemps, dit N’a-qu’un-Ceil. Si la bouteille était un adversaire, nous pourrions t’offrir une couronne.

– Je twemble, explique Jésus-Christ.

– Tout le monde tremble, au moins un peu. C’est pourquoi il FAUT être rapide. Recommence. Allonge le bras le long de la cuisse – tu attacheras ton ceinturon plus bas. Essaie de tirer, en relevant le bras, dès qu’il sera tendu dans la direction de ta cible, et sans interrompre le mouvement. Tu peux prendre ton temps pour relever – dans l’axe! – mais tire aussitôt que tu croises ta direction horizontale. Respire avant.

– OK, patwon, dit Jésus-Christ.

Il s’applique et fait feu. La balle rase le goulot de la bouteille.

– Tu recommences, ordonne N’a-qu’un-Ceil. Tu essaies d’appuyer plus tôt – deuxième phalange – il faut toucher la bouteille sous le goulot.

Jésus-Christ fait feu, le goulot vole en éclats...

– Sous le goulot, rappelle N’a-qu’un-Ceil froidement.

– Si ça avait été un advewsaiwe, rit Jésus-Christ, je lui auvais fait sauter la cewvelle!

– Ou le chapeau.

– Vous cwoyez?

– Vise la base du goulot, ou même plus bas. Le jour où tu tireras plus vite, ta balle passera au-dessus de la cible!

– Je vais faiwe de mon mieux!

Il fait feu. La bouteille vole en éclats, atteinte à la base. Jésus-Christ se tourne vers N’a-qu’un-Ceil, interrogateur...

– Trop tôt, dit N’a-qu’un-Ceil. Mais c’est préférable à trop tard. Si tu tires trop tôt, tu tireras devant ta cible: l’effet de surprise peut te permettre de placer une seconde balle de correction. Recommence en tirant deux fois coup sur coup. Le

premier devant, le second sur la bouteille. N'interromps pas le mouvement...

Jésus-Christ tend le bras, lâche deux coups, on en entend trois, et une bouteille éclate. Jésus-Christ se retourne lentement pour voir N'a-qu'un-Œil déjà retourné vers les six cavaliers à quelques pas. L'albinos rit en silence, le revolver fumant encore à la main.

– Mewde, soupire Jésus-Christ.

N'a-qu'un-Œil s'avance vers les six, s'étonne à la vue du barbu au cigare :

– Mais ? C'est Barbasse !

– 'lut, grogne le barbu qui a le bras dans le plâtre, et à voir sa façon d'être en selle, probablement une partie du torse, 'qu'est Slim ?

– Slim ? fait N'a-qu'un-Œil. Il est parti. Tu le cherches depuis notre précédente rencontre ?

L'albinos rit, les autres font chorus. Il y a un homme au visage long, aux petits yeux en fente de tirelire. À côté, un gros rougeaud en uniforme gris défraîchi. Barbasse au centre. Puis un mince individu frisé, la ceinture trop serrée à la taille pour qu'il soit dangereux armé. Le dernier homme est une espèce de *vaquero* crasseux à chemise à carreaux.

N'a-qu'un-Œil fait l'innocent :

– Est-ce Slim qui te mit le bras dans le plâtre ?

– Tu entends ! ricane le petits-yeux en donnant un coup de coude à l'albinos. Tu entends !

Ils s'esclaffent. Barbasse n'apprécie pas, mais se tait.

– Il n'a pas que le bras, truisse le frisé, il a tout le torse (il dit le taursse) en...

– 'ais-toi, 'mosessuel ! ordonne Barbasse...

– Pourquoi l'insultes-tu encore ? revendique le rougeaud. Il n'est pas pire qu'un autre... (Il s'insinue entre Barbasse et le frisé.)



– C'est une salope, crache méprisamment le *vaquero*.

– Silence! commande sèchement Barbasse. (Puis à N'a-qu'un-Ceil:) 'qu'est Slim?

– Il te trouvera, répond N'a-qu'un-Ceil. Il t'a déjà trouvé une fois. D'ailleurs, tu me dois la vie. Si je n'avais pas retenu Slim et Labosse, ils seraient retournés t'achever. Je ne les ai jamais vus faire le travail à demi...

Barbasse bougonne en sa barbe, quelque chose comme « je sais ce que je fais »...

– Tant mieux, se réjouit N'a-qu'un-Ceil. Mais la dernière fois, si tu avais suivi mes conseils, tu n'aurais pas sacrifié tes gens. Des six que vous étiez, il ne reste que toi, Ralph – ne compte plus sur lui, il est devenu l'ami de Slim et de Labosse – et Jésus-Christ qui eut le bon sens de désertir ta péniche avant qu'elle sombre...

– Jésus-Christ? dit l'albinos. C'est pas un mec qu'est mort en croix?

– 'est le nègre, confesse penaudement Barbasse.

– Ça? raille le petits-yeux. Sait-il par quel bout on tient un revolver?

– Et votre inversi? réplique N'a-qu'un-Ceil. Serait-ce un tireur d'élite?

– Une salope, répond le *vaquero*.

– Pourquoi insultez-vous Roger! s'écrie le rougeaud. Pourquoi le harcelez-vous! Il ne vous fit rien!

– De tes hommes, poursuit N'a-qu'un-Ceil indifférent, j'ai observé l'albinos qui a de la classe (sourire flatté de l'intéressé). Mais les autres?

Barbasse rumine. Le petits-yeux regarde N'a-qu'un-Ceil en souriant supérieurement. Barbasse crache son mégot:

– 'aites-lui 'oir c'que v'savez faire, dit-il. Toi, l'mossessuel, reste ici. (Les quatre autres s'alignent, et Barbasse commande:)

Feu à v'lonté!

Paf! Paf! Paf! les bouteilles volent! L'albinos a ouvert le jeu! Le petits-yeux le suit de très près, puis le vacher, plus lent parce que plus lourd. Le rougeaud a tiré plus vite que lui, mais il a manqué une bouteille, et a touché l'autre au goulot. En tirant plus vite il l'aurait manquée. Il a toutefois corrigé son tir par une rapide balle d'appoint...

– Pas mal, concède N'a-qu'un-Ceil. Surtout l'albinos et le petits-yeux. Le vacher tire à coup sûr. Le rougeaud serait plus à sa place dans l'armée.

– Il en vient! lance le petits-yeux avec mépris.

– Qu'insinues-tu? demande le rougeaud à N'a-qu'un-Ceil.

– Nous parlons technique ton patron et moi, réplique sèchement N'a-qu'un-Ceil...

Il tourne volontairement le dos, et le rougeaud lui abat sa main sur l'épaule, et N'a-qu'un-Ceil commet une grimace tragique parce qu'il fait face à Barbasse, qui se jette sur l'appât, et demande:

– 'est-ce que t'as?

– Je suis blessé, moribonde N'a-qu'un-Ceil. Je suis incapable de tenir une arme. Je devrai me rééduquer. Dis à ton homme de me lâcher, il me fait souffrir...

– 'âche-le, ordonne Barbasse. (À N'a-qu'un-Ceil:) 'suis heureux d'te savoir dans c't'état, au moins t'es pas dangereux...

N'a-qu'un-Ceil rajuste sa chemise avec l'aide de Jésus-Christ, de façon que tous remarquent la bande maculée de sang...

– Alors? demande le petits-yeux. Slim? Nous l'aurons ou pas, à ton avis?

– Il n'est pas seul, émet N'a-qu'un-Ceil...

– Nous l'aurons, décrète l'albinos. D'autant que le rougeaud a gardé de l'armée l'habitude de tirer dans le dos.

– Toi! crie le rougeaud se précipitant sur l'albinos – qui lui pique son revolver sur le ventre, ricanant...

– Assez! rugit Barbasse.

– C'est vrai, gazouille l'inverti, est-ce intelligent de se chamailler?

– La salope a pensé, fait le vacher.

– C'est pourtant la vérité, dit le petits-yeux montrant le rougeaud, qu'il n'est bon qu'à tirer dans le dos!

– Ce qui me convainc, admire N'a-qu'un-Ceil, c'est cette bonne entente qui règne entre vous!

– Hein? dit Barbasse.

Mais N'a-qu'un-Ceil a l'air sérieux. Barbasse grogne. Le rougeaud boude.

– Et toi Barbasse? s'enquiert aimablement N'a-qu'un-Ceil. Te rééduques-tu aussi?

– J'y songerai, répond Barbasse, 'n attendant Slim et l'bossu.

– En ville?

– Ça te concerne? intervient l'albinos.

– C'est pour savoir si nous nous reverrons, explique N'a-qu'un-Ceil.

Dialogue.

– Je m'étonne, dit Double-Mouche à Catt-bis alors que l'APL a repris la piste poudreuse, que tu n'aies pas voté la mort de Long-Nose.

– Ce fut mon premier penchant. Un réflexe. Je m'en suis méfié. Si j'avais voté la mort de Long-Nose je me le serais reproché.

– Mais tu as voté COMME Franquin.

– Différemment, oui. Franquin ne se sentait pas concerné,

d'où sa gêne. Il aurait pu, note bien, aligner sa pensée démagogiquement sur la nôtre. Il ne l'a pas fait.

– Mais toi ?

– La guerre est finie, Double. Elle nous a modelés, je crains qu'elle nous ait déformés. Il m'importait pour l'avenir de me sentir libre au sein de l'APL, que je souhaite voir évoluer. Long-Nose n'était qu'accessoire.

– Un accessoire qui court. Tu ne détaches pas tes actes de leurs conséquences, au moins les prévisibles ?

– Non. Mais Long-Nose – coupable ou innocent – qui court est moins important que la liberté de ma pensée. Bizarrement, Long-Nose – s'il était coupable, ce que je « crois » – tablait sur ce qu'il estimait être nos limites pour se sauver. Elles l'eussent condamné, et c'est là leur côté positif – qu'il n'avait pas compris...

– Heureux de te l'entendre dire.

– Mais il y a un mais : ne sont-ce pas des limites ? Je crains que oui, Double. Mon réflexe fut de condamner Long-Nose. Mon réflexe. Avant ma pensée. La guerre est finie. Il est temps d'envisager la vie sous d'autres angles. Je ne sais pas encore lesquels...

– Je comprends. Songe toutefois à ce qu'eût fait Hyn ? L'imagines-tu agissant autrement que Fédor et moi-même ?

– Je n'ai pas songé à Hyn, et je crois que c'est la première fois...

Double-Mouche hoche la tête :

– Dire que c'est ce que tous nous espérions, Hyn le premier ! Te voir mûrir et voler sans aide ! Nous sommes surpris. Nous : Fédor, Big, et moi. Nostalgie d'un temps qui n'est plus. Sommes-nous déjà si vieux ? Si au moins tu avais tort ! Mais tu es le plus jeune, assez tenace et intelligent pour prouver – tort ou raison – que tu avais raison. Allons. Lais-

se-moi quand même te donner, non pas un conseil, mais un sujet de réflexion : commets dorénavant tes erreurs À FOND, sans équivoque, qu'on ne puisse rien te reprocher, fiston, qui ne soit toi-même...

– J'y songerai tonton, dit Catt-bis. Serais-tu poète?

Double-Mouche prend un masque de monstre, et lance d'une voix d'ogre, comme il dirait, détachant les mots : je-suis-le-méchant-loup...

– Je zuis un zale anarchizte qui prend son empirizme aventurier pour du collectivizme révoluzionnaire et zon anti-culture pour du matérializme dialectique! (Ils s'esclaffent.)

Une idée de N'a-qu'un-Œil. Mistress en opposition.

N'a-qu'un-Œil et Jésus-Christ revenaient chez l'Espagnol. Mistress lisait, seule à la table, en les attendant. Le couvert était mis. La Guêpière abaissait un store :

– Asseyez-vous? invite-t-elle. C'est prêt.

Ils s'installent. Mistress dépose son livre derrière elle. N'a-qu'un-Œil s'en empare, lit le titre à voix haute :

– *L'Onychophagie*. Qu'est-ce?

– Un essai, répond Mistress avec bonne grâce. L'onychophagie est l'habitude de se ronger les ongles.

Ils rient. N'a-qu'un-Œil observe l'objet dubitativement, le pèse, l'ouvre à l'ultime page :

– Trois cent soixante-cinq pages, dit-il. Sur ceux qui se mangent les ongles?

– Il y a, expose Mistress souriante, bien des points à définir, expliquer, etc. D'abord, il importe d'établir les différences entre onychophagie permanente et onychophagie passagère, les liens aussi, comment un sujet peut aller de l'une à l'autre. C'est un phénomène assez comparable aux osmoses. Endosmoses.

Exosmoses. Bref. Il convient de dépister les cheminements de la «tare», les causes de ses multiples formes. Certaines relèvent de la physiologie, d'autres de la psychopathologie, et par suite de la médecine traditionnelle depuis le sel sur les doigts jusqu'à l'intervention chirurgicale, ou de la psychothérapie. Enfin, les soins à donner doivent être sans cesse réadaptés au patient, lequel a des comportements différents selon qu'il est un homme, une femme, un adolescent, un enfant de tel ou tel âge, un bébé ou même...

– Un chien ? complète sincèrement Jésus-Christ.

Mistress le regarde, interrompue, et se demande s'il a voulu plaisanter. Mais non. Il a l'air très ennuyé. N'a-qu'un-Œil rit sans retenue...

Au cours du repas, N'a-qu'un-Œil se renseigne :

– Avez-vous vu passer les hommes à Barbasse ?

– Je les ai vus, répond La Guêpière. J'abaissais le premier store. Ils se dirigeaient vers le palais.

– Le palais ?

– Que veulent Barbasse et ses hommes ? demande Mistress. Exactement ?

– Slim, répond N'a-qu'un-Œil mangeant. Et Labosse. Trois sont réellement dangereux. Deux surtout.

– Il faut avertir Slim et Labosse ? dit La Guêpière.

– Pff, soupire N'a-qu'un-Œil. Nous ne savons pas où ils sont. Si Barbasse les cherche, il les trouvera avant qu'on les avertisse. Il faudrait...

Il se tait. Il mange.

– Que faudrait-il ? demande Mistress, fourchette suspendue.

– Rien, dit-il sans relever la tête. Au fond, ceci ne me concerne pas.

– Que faudrait-il ? répète Mistress.

Ils cessent de manger. N’a-qu’un-Ceil continue. Silence.

– Bon, dit N’a-qu’un-Ceil gêné regardant Mistress. Nous préviendrons Slim et Labosse.

– Ce n’est pas ce que tu voulais dire, affirme Mistress. Que voulais-tu dire ?

– Eh bien. Heu. Si je n’étais pas seul. Glub. Une supposition...

Il mange. Après un regard bref à Mistress, La Guêpière et Jésus-Christ l’imitent. Ils ont vite fini. La Guêpière se lève pour aller chercher le plat suivant :

– N’y a-t-il pas moyen, demande-t-elle conciliante, de régler cette aventure sans coups de feu ?

– Suggère-le à Barbasse ? propose N’a-qu’un-Ceil ironique.

– Et ils sont six, dit Jésus-Christ. Si M. Slim et M. Labosse ne sont pas prévenus ils se wont tués...

– De toute façon, s’impatiente Mistress, que peux-tu faire seul ?

– Seul, rien.

– Pourquoi ne pas prévenir Cyclopus Hyn ? Slim était son ami, n’est-ce pas ?

– Maladroit. Si Hyn chasse Barbasse, il s’en ira tapir ailleurs.

– Mais, insiste Mistress, si Slim et Labosse prévenus se tiennent sur leurs gardes ? Ils se tireront bien d’affaire ?

N’a-qu’un-Ceil aux renseignements.

N’a-qu’un-Ceil s’adresse à La Guêpière :

– Tu as bien dit que Barbasse et ses hommes allaient au palais ?

– Dans la direction, corrige-t-elle. Comme la rue bifurque, je ne puis affirmer qu’ils s’y rendaient ou non.

N'a-qu'un-Ceil quitte la table :

– Je vais me renseigner. Mangez. Je reviens. Une idée qui me chagrine.

– À quoi penses-tu ?

– Il n'y a, dit N'a-qu'un-Ceil, que des étrangers ignorants qui accepteraient le genre de mission que la Générale est en mesure de proposer. D'autant qu'ils ne semblent pas fortunés ! Je reviens...

– Vous ne croyez pas qu'ils essaieraient d'enlever Chou-Baby ? demande La Guêpière à Mistress une fois N'a-qu'un-Ceil sorti.

– Je ne sais. Mais il est hélas exact que sa mère est capable de le leur proposer...

– Et les hommes à Bawbasse, assure Jésus-Christ, ne wefusesont pas ! Ils sont tewwib' ! Il faut voiw comme ils font sauter les fioles ! Paf-Paf-Paf ! Ils n'en manquent pas une à cent pas !

Jésus-Christ raconte sa vie. Les limites de Mistress Mary.

– N'étais-tu pas avec Barbasse, avant ? vérifie La Guêpière. À ce qu'on m'a rapporté ?

– Pas longtemps, dit Jésus-Christ. Et si j'avais su plus tôt...

– Est-il vrai, poursuit La Guêpière, que si tu es repris par ceux qui te recherchent, tu seras pendu ?

– Pendu et goudwonné, oui. J'ai déjà failli êtwe pendu deux fois, et une autwe fois, ils ont attwapé un pauvwe nègwe à ma place, qui avait même wien fait, et ils l'ont goudwonné...

– Mais ici, vérifie Mistress, vous êtes en sécurité ?

– Je cwois. Mais l'autwe jouw, il y a deux hommes qui

m'ont expulsé d'un bowdel. Maman Béa disait toujours que le mieux pour être heureux, c'est encore de se cacher dans un cewcueil en attendant d'être mort...

– Maman Béa, dit Mistress doucement, c'était votre mère?

– Oui. Ma mère. Elle m'avait eu quand elle était très jeune, avec un nègre, mais ils ont jamais pu se marier. Ma mère fut vendue avant ma naissance à un riche planteur. Elle était très jolie, ma mère. Le planteur la wemawqua et lui fit un enfant, mon demi-frère, puis il la maria à un nègre qui lui fit d'autres enfants, mes demi-frères et demi-sœurs. Je n'étais pas malheureux, parce que j'étais un enfant, mais un jour, le planteur, qui jouait, perdit une grosse somme d'argent, et dut revendre plus de la moitié de ses nègres. J'avais douze ans. Le planteur nous vendit, et il vendit le mami qu'il avait prouché à ma mère, et mes frères et sœurs, chacun d'un côté, parce qu'il n'y avait pas d'acheteur assez fortuné pour acheter tout le monde ensemble. J'étais avec Maman Béa. Son mami, qui protestait parce qu'il ne voulait pas la quitter, fut enchaîné au soleil, et je ne sais pas s'il est encore de ce monde parce que nous partîmes. Maman Béa ne pleurait même pas. Elle avait trop pleuré dans sa vie, je crois. Le nouveau maître la wemawqua lui aussi. Sur le chemin de la plantation, je me rappelle, dans une clairière, à une halte, il attrapa Maman Béa pour – pour la prouver, vous comprenez? Alors moi, je sautai sur son poignet et je le mordis jusqu'au sang aussi cruellement que je pus. Il criait, mais avant qu'on ait pu m'arracher, j'avais bien entaillé la chair, et le sang giclait! Moi, on m'avait empoigné à bras-le-corps malgré que je me débattais. Maman Béa tentait de me venir en aide, mais le patron est venu dès qu'il eut le poignet bandé. Il prit un fouet. Il fit aligner tous les nègres qu'il avait acquis, et il me battit pire qu'une bête. Et puis,

quand je ne pus me welever, il se calma, il attwapa ma mème et l'entwaîna malgwé ses cwis dans les buissons. Moi je geignais. Avant de dispawaîtwe, il owdonna aux convoyeuws de me pendwe et de se wemettwe en woute. Et alows, tout le monde wepawtit, et je westai avec deux blancs qui n'euwent pas le couwage de me pendwe pawce que je ne tenais pas debout tout seul. « Laissons-le, dit l'un, dans l'état où il est il ne wisque pas de s'en aller. » C'était bien vwai. Je les entendais, mais je ne pouvais pas ouvwiw les yeux à cause du sang qui me coulait de la tête et la figuwe. Ils pawtiwent. Je westai seul, je ne sais combien de temps et, quand je me wéveillai, j'étais dans une bawaque dans la fowèt. Il y avait un vieil homme blanc qui nettoyait twanquillement son fusil à aiguille. Je me suis soulevé, twès effwayé, mais le vieillard n'avait pas de méchantes intentions. Il m'a wegawdé en souwiant. « Alows? qu'il m'a dit. Ça va mieux? » « Maman Béa! que j'ai cwié. Où qu'elle est? » « Qui? » « Maman Béa! » Le vieillawd ne savait wien. Il m'avait wamassé dans la claiwièwe, c'était tout. Alows j'ai pleuwé beaucoup. Peu à peu je me suis wemis pouwtant. J'étais humainement twaité paw ce vieillawd. Je cassais son bois, je faisais sa cuisine et ses twavaux domestiques. Je sewais westé avec lui, mais je pensais à Maman Béa et, un jouw, sans wien diwe, je m'en allai. Je chewchai longtemps dans la wégion, et je finis paw twouver la plantation où elle était allée. Paw une vieille femme infiwme, j'appwis qu'elle y faisait la femme de mauvaise vie avec les blancs, et la colèwe me saisit. Il faisait à moitié jouw encowe, mais je n'y pensai pas. Quand la vieille femme m'appwit ce que faisait Maman Béa pouw vivwe, je me mis à couwiw paw la plantation. À cette heuwe, elle était désewte, tout le monde étant aux champs. Je couwus vews les maisons où on cwiait et wiait twès fowt. Je m'appwochai. Je ne sais pas si je veillais à ne pas êtwe entendu caw je ne wegawdais que

cette maison et, paw la fenêtwé, je vis Maman Béa qui était toute nue et qui dansait en wiant, une bouteille d'eau-de-vie à la main, pouw twois hommes blancs, dont le patwon, tout nus aussi, et qui tapaient dans leuws mains en cwiant. Je ne sais plus ce qui est awwivé. Je me wappelle que je fus tout à coup contwe le patwon. Je ne me wappelle pas non plus quand j'ai pwis le couteau. Je me souviens des huwlements, du sang du patwon qui giclait jusque suw Maman Béa toute nue paw tewwe, et apwès, je couvais dans la plaine et il faisait nuit noiwe. Puis la lune s'est levée, et je couvais toujours, je n'en pouvais plus de couwiw. J'entendais les chiens aboyer. Je m'étais enfoncé dans les mawécages, au bowd du fleuve. Je ne sais pas où j'allais. Quand j'ai entendu du bwuit, je me suis jeté à plat ventwe dans les woseaux, et j'ai vu passer un jeune nègwe qui couvait lui aussi et, aussitôt dewwièwe lui, au claiw de lune, les chiens huwleuws et les hommes awmés qui me pouwchassaient. Je n'ai pas bougé. J'étais enfoncé dans l'eau jusqu'au cou. J'auwais pwéféwé me noyer que tomber entwe leuws mains, et soudain j'entendis les huwlements du jeune nègwe et les aboiments fuwieux de la meute, et les cwis des blancs, et ça a duwé longtemps, et les bwuits ont pwis fin, et au petit jouw je me suis appwoché, et j'ai vu le pauvw nègwe pendu et enduit de goudwon, et affweusement mutilé. Toute la jouwnée, j'ai attendu dans le mawécage, et je me suis wemis en woute à la nuit. Je me nouwwissais de wacines, d'œufs d'oiseaux, et de sewpents que je pelais. Je voyageais la nuit. Plusieuws nuits. Peut-être un mois. Peut-être davantage. Un jouw, je me suis wetwouvé suw une woute poussiéweuse, et je dowmais debout sous le soleil, et il y avait des cavaliers qui venaient à ma wencontwe en discutant avec une femme blanche. C'est la femme blanche qui me vit. J'étais à bout de fowces, et les cavaliers me wattwapèwent. J'entwai au sewvice de la femme

blanche. C'était une femme vicieuse. Elle m'avait pwis à son sewvice pouw que je l'habille le matin, que je la déshabille le soiw, que je la lave et que je la pawfume quand elle était dans son bain, et elle pwenait le plus awdent plaisiw à me twaiter comme si j'avais été une des éponges dont je la cawessais. Elle menait une vie infewnale. Elle wecevait toutes sowtes d'hommes, et même des nègwes. Un soiw, alows que j'atteignais seize ans, elle me wegawda comme elle wegawdait ses invités. Elle était twès belle. Elle m'entwaîna dans la fowêt pwoche et, là, elle se mit toute nue, pouw moi qu'elle disait, et elle se pwomenait sous la lune, elle m'excitait, et quand je voulais la pwendwe, elle couwait, et quand enfin je l'attwapai, elle me cwacha dessus en wiant twès haut. Alows, je l'ai wegawdée, et j'ai pwéféré wentwer à la maison pawce que cette femme me faisait peuw. Mais elle m'a giflé, elle espéwait peut-être que je me fâcherais, et wegiflé, et je l'ai wenwewsée, et je l'ai pwise malgwé qu'elle se débattait, en lui enfonçant le gwas de ma main dans la bouche pour l'empêcher de cwier. Quand je l'ai welâchée, elle a couwu vews les maisons en appelant à l'aide, et je me suis encowe enfui. Je ne sais pas si on me pouwsuivit. Cewtainement. J'awwivai dans un pays twès sec. C'était un pays de mines. Je fus captuwé, et on me descendit au fond d'un puits. C'était twès duw. Beaucoup plus accablant que le twavail à la plantation. Et nous étions twès peu nouwwis. Les mineuws mouvaient comme des éphémèwes. J'étais jeune: on me fit wemonter à la suwface au bout de quelques jouws. Les autwes couchaient au fond. On me fit twavailler au twi. J'y demeuwai plusieuws années. On me donna des wesponsabilités, et on pawla de me donner les pouwoiws d'un contwemaître, mais je ne voulais pas faiwe obéiw les autwes en les fwappant ou en les mouchawdant, et comme j'étais mal suwveillée, je m'enfuis. En woute, deux jouws plus tawd, je

wencontwai Bawbasse, M. Walph, et le gwoupe, et ils m'emmènent. Un des gawdes de la mine avait wetwouvé ma twace et me wéclama. M. Walph wefusa de me donner, et Bawbasse aussi. Alows l'autwe pointa son fusil et M. Walph le tua. Nous vous cwoisâmes trois jouws plus tawd. Voilà mon histoïwe. Je n'ai jamais wevu Maman Béa. Je ne sais pas si elle est vivante ou si elle est mowte, mais je pense qu'il vaudwait mieux qu'elle fût mowte plutôt que de danser saoule et toute nue devant des hommes blancs. J'auvais peut-être mieux fait de ne pas vous waconter tout ça, je cwois...

La Guêpière sert à boire à Jésus-Christ :

– Vrai, soupire-t-elle, il y a tout de même de repoussants salauds !

– Ce ne sont peut-être pas des salauds, objecte doucement Mistress.

– Des salauds, affirme La Guêpière. À fusiller. Aucune excuse.

– Je ne les excuse pas, proteste doucement Mistress.

– Qu'ils prennent leurs responsabilités ! poursuit La Guêpière montée. Pour le beau jour où ça leur retombera sur la figure !

Mistress sourit :

– Votre indignation fait plaisir à voir, mais le racisme existe sous des formes moins évidentes, larvées. Jésus-Christ nous a rapporté qu'on l'expulsait des maisons closes ? C'est aussi lourd de sens qu'un enfant fustigé. Je n'excuse pas. Tout au plus trouverait-on des circonstances atténuantes. Simplement, il convient d'être réfléchi pour être vigilant. Le racisme, puisque nous en parlons, existe bien en deçà de l'esclavagisme. Surtout en deçà...

– Je ne prétends pas le contraire, que je sache ?

– C'est vrai, sourit Mistress. Mais je crains que vous n'accordiez par exemple plus d'importance aux racistes qu'au racisme, plus d'importance à un ensemble de faits exacerbés qu'à ce qui les motive et peut hélas leur susciter d'autres formes, adoucies, que peut-être alors vous ne verrez pas. Je m'explique : dans quelle mesure ici s'agit-il de racisme ? Ne serait-ce pas plutôt une sale parodie des règles de la société, appliquées sans huiler les rouages – et démasquant effectivement accessoirement mépris de l'humain, exploitation violente, racisme, et d'avantage. Songez au ton employé par Jésus-Christ. S'est-il plaint ? Non. Il a brossé cette hideuse description NATURELLEMENT, comme si elle allait de soi. Et en effet, hélas, elle allait de soi...

La Guêpière réfléchit :

– C'est en s'attaquant aux racistes qu'on s'attaque au racisme, donc en s'en prenant aux faits exacerbés qu'on s'en prendra à ce qui les motive ? Le jour où les victimes exploseront de colère, elles sauront par quel bout commencer, qu'elles se trompent ou non. Je veux dire les victimes du racisme ou de la séduisante société que Jésus-Christ nous fit entrevoir...

– C'est la nôtre, fait observer Mistress à mi-voix, il s'agit de nous...

La Guêpière saisie reste muette. Jésus-Christ regarde Mistress avec étonnement. La Guêpière hoche la tête :

– Vous Mary, dit-elle enfin, vous êtes plus vigilante que nous, et vous avez sans doute raison. Certainement. Le constat dressé par Jésus-Christ est plus pesant qu'une addition de doléances, oui. Vous êtes plus vigilante que nous. Mais votre peur des actes pourrait bien vous rendre aussi coupable que les autres...

***N'a-qu'un-Ceil se résigne à accepter
des solutions de fortune.***

N'a-qu'un-Ceil revient à temps pour le dessert. La Guêpière place la coupe de fruits sur la table, et Mistress change les assiettes.

– Ils sont au saloon en face du palais, annonce N'a-qu'un-Ceil. Je ne me sens pas rassuré pour autant. (Il sert à boire :) Jésus-Christ ? Pendant que je resterai ici à surveiller leurs mouvements, pourrais-tu aller voir Cyclopus ou Chou-Baby ?

– J'iwai, patwon.

– Si tu veux, offre La Guêpière, je pourrai aller rôder dans les couloirs du palais ?

– C'est une idée. À propos ? Quand vous visiterez Filasse, prévenez discrètement La Flûte... pour Slim ?

– Je suppose, murmure Mistress, que Cyclopus Hyn enverra quelqu'un au-devant de Slim et Labosse ?

– En espérant qu'il les joigne, soupire N'a-qu'un-Ceil.

***Le chantier du chemin de fer.
Les ingénieurs et le télégraphe.***

L'APL était en vue du chantier, par les massifs, le dominant des crêtes, en silence. La voie unique débouchait minuscule-ment d'un lointain tunnel, courait à flanc de montagnette, enjambait une rivière sur un pont métallique, amorçait un ample virage, et s'interrompait au terme de 200 mètres de ligne droite environ, ligne droite où se trouvait présentement la locomotive noire et ses trois wagons. Baraques. Citernes. Tas de charbon, de pierres, de traverses. Trains de troncs sur la rivière. Grue mobile évoluant parallèlement à la voie sur un tronçon de rail. Carrières grises. Chariots bâchés et tentes un peu en avant à l'ombre d'une pinède...

– La voie ferrée n’a pas franchi la frontière, observe Catt-bis. Vous repérez la pinède ?

– Il s’en faut de peu ! dit Big-Alik. Une centaine de mètres ?

– En tout cas il y a le télégraphe, constate Double-Mouche en se frottant les paumes.

Sur ordre de Fédor, Big-Alik libère l’hermaphrodite et lui remet une journée de vivres. Lentement, l’hermaphrodite s’en va, au pas de son cheval, redescend le versant postérieur du massif afin d’éviter le chantier. Big-Alik revient :

– Pauvre gamin, dit-il. Il aurait préféré rester...

De loin l’hermaphrodite se retourne, espérant être rappelé. Puis il disparaît...

L’APL descend au chantier, où tout travail semble soudain interrompu parce qu’on les a repérés. Le train opère une marche arrière en sifflant, jusqu’au pont métallique. Les ouvriers regardent, rassemblés, appuyés sur les pioches et les pelles. Plus loin, dans les carrières, coups de sifflets, coups de fouets aussi, cris. Bruits de masses. Un groupuscule responsable – quatre ingénieurs probablement – s’avance à la rencontre des cavaliers qui surgissent de la pinède...

– Messieurs ?

– Je suis le Général dom Franquin, dit Francoquin. (Surprise des ingénieurs !) Je vous présente les généraux Yashpoutine et Double-Mouche, ainsi que Cyclopus Catt-bis. Le Général Yashpoutine commande en chef. Votre télégraphe est-il en état de fonctionner ?

– Heu. Oui. Glub, dit le premier ingénieur à lunettes.

– M'est avis, ricane Ralph, qu'il fonctionne si bien, ce télégraphe, qu'il est en marche en ce moment même?

– Messieurs, dit l'homme à lunettes pour gagner du temps, je me présente. Heu. Je suis M. de Klapheck, ingénieur en chef. Voici mes collaborateurs directs, MM. Bouvrin, Cartwright, et Alberti, ingénieurs. Il y a encore M. Smith, mais il est heu glub occupé heu. Si vous voulez bien descendre un moment de monture et vous rafraîchir, nous pourrons parler?

Fédor, Francoquin, Slim, Double-Mouche, Big-Alik et Catt-bis suivent les ingénieurs jusqu'à une baraque-bureau où ils entrent les premiers, les ingénieurs s'effaçant poliment. Le de Klapheck offre de la bière. Cartwright est demeuré dehors. Il arrive avec un homme aux cheveux en brosse et une petite moustache. Smith?

– Je vous présente M. Smith, dit de Klapheck.

– C'est le spécialiste du télégraphe? s'enquiert aimablement Francoquin.

– J'observe, dit Double-Mouche, que la voie ferrée n'a pas franchi encore la frontière. Il s'en faut de peu?

– Heu. Oui. Gasp.

– Une chance que nous ayons anéanti les bandes rebelles! déclare Francoquin avec feu. Elles eussent perturbé vos travaux!

Les ingénieurs se regardent, étudient Francoquin, se demandent vraisemblablement s'il dispose de grandes facultés mentales:

– Vous avez heu...

– Une chance! répète Francoquin avec conviction. Pas un

survivant. Ils eussent été capables de saboter vos réalisations, vous savez !

– Avant que vous franchissiez la frontière, dit Fédor, nous souhaitons réexaminer les clauses des traités conclus avec le gouvernement de votre pays. En attendant, je vous zeraï reconnaissant de bien vouloir zuspendre les travaux.

– Heu oui certainement.

Les ingénieurs, s'ils le pouvaient, courraient au télégraphe :

– Heu, dit Cartwright, je pourrais peut-être aller heu...

– Certainement, approuve l'ingénieur en chef de Klapack. Ordonnez la cessation du travail, y compris dans les carrières et...

– Tout à l'heure, dit Double-Mouche.

– Mais... dit Cartwright...

– Le Général a raison, dit l'ingénieur en chef en octroyant un coup de pied à son subalterne. Rien ne presse.

– Aïe. Oui. Bien sûr. Mais peut-être que... Aïe.

– Pourriez-vous nous rendre un service ? demande Francoquin. Pourriez-vous télégraphier pour nous un message à Son Excellence ?

Les ingénieurs se regardent.

– Nous voulons le voir. Par le train, le voyage est-il long ?

– Deux heures maximum, dit Smith.

– Eh bien, conclut Francoquin prenant les autres à témoin, si Son Excellence veut bien nous recevoir...

– Et vous désirez que j'adresse le message ? vérifie le de Klapack.

– Oui, s’il vous plaît, dit Francoquin. D’ailleurs, Son Excellence désirait me parler. Rappelez-lui que je me tiens à son entière disposition, voulez-vous?

– Heu. Bien. Bien... dit le de Klapheck en sortant...

Jeu dangereux et mesquinerie. Ralph encore.

Un coup de feu retentit, assez étouffé, provenant de l’intérieur d’une baraque:

– C’est le de Klapette qui se fait sauter la cervelle? rit Double-Mouche.

Un second coup de feu retentit, venant du même endroit sans doute:

– L’écho... rit Double-Mouche qui se lève sans oublier bière et cigare.

– Ce sont les ouvriers qui heu, dit l’ingénieur Smith avec gêne, s’amusent...

Il y a un attroupement de soldats et d’ouvriers – des métiers en majorité – devant une baraque, dont la porte est repoussée de l’intérieur pour livrer passage à deux ouvriers soutenant un jeune chasseur de bisons au bras en sang. Double-Mouche fend les rangs, suivi de Slim, Ralph et Labosse...

– Les vaches... gémit le blessé qui n’a pas plus de vingt ans...

– Quel âge as-tu, gamin? fait Ralph, herbe aux dents...

– Ça te regarde! lance haineusement le jeune chasseur...

– Qui t’a tiré dessus? demande Labosse...

– Qui? renchérit Double-Mouche s’adressant aux deux ouvriers tuteurs.

Ils haussent les épaules, font les ignorants. Frédégonde arrive, s'empare d'autorité du blessé :

– Enlève ta chemise, commande-t-elle...

Des ouvriers sont sortis de la baraque et se tiennent déhanchés sur le seuil, fument, mâchent du chewing-gum. Frédégonde soigne le jeune qui serre les dents :

– Tu as de la chance, dit-elle, que la balle ait traversé. Nous n'aurons pas à l'extraire. Comment t'appelles-tu ?

Pas de réponse.

– Tâche d'être poli ! menace Double-Mouche. Ou je vais t'aider !

– Toi ta gueule ! lance le jeune pourvoyeur de viande.

Il mérite une gifle et la reçoit. Double-Mouche s'adresse aux ouvriers qui ricanent :

– Qui lui a tiré dessus ?

– C'est moi, dit une brute en vareuse souillée d'huile et de houille. Et celui que ça défrise, y peut aller se faire cuire un bœuf. York-York-York ! (Il rit grassement. Double-Mouche se plante devant lui.)

– Ça me défrise, dit Double-Mouche. Conseille-moi d'aller me faire cuire un bœuf ? (La brute rit mais se tait. Ralph s'est aussi rapproché.)

– Hé York-York ? fait Ralph. Explique-nous comment tu as touché le gamin ?

L'ingénieur Smith intervient :

– Heu, il convient peut-être de ne pas dramatiser ? C'est un jeu heu et...

– Qu'il m'explique, dit Ralph têtue. J'adore l'opéra. Si son ramage ressemble à son plumage, comme dit l'autre, ça doit être vertigineux !

Un temps. Smith s'adresse à York-York :

– Parlez ?



– Eh bin quoi? C’t’un jeu, comme z’avez dit. D’mandez-y au gamin? D’mandez-y?

– C’est vrai, convient chevaleresquement le jeune blessé. J’ai joué...

– Jeune sot! s’écrie Ralph. Héros de quatre sous! Ton jeu, va, je le connais bien. (À York-York:) Explique-nous!

– Raconte? insiste Double-Mouche buvant sa bière, la donnant à finir à Labosse qui a soif.

– Heu, bredouille York-York. Foutez-moi la paix à la fin! (Murmures approuvateurs de ses camarades:) Pas vrai les gars? Ils commencent à nous em...

– Eh bien, décide Ralph, je vais l’expliquer, moi, ton jeu. On enferme les deux joueurs dans le noir. L’un a un revolver et une balle, l’autre une cigarette allumée. Le possesseur de la cigarette doit la tenir, mais peut la tenir dans toutes les positions imaginables, y compris au bout des pieds, pour tenter d’induire en erreur quant à sa vraie position l’homme au revolver, qui doit essayer de le toucher, en se guidant uniquement sur le point incandescent. Avant le jeu, on mise. Celui qui touche l’autre, chacun tirant à son tour, a gagné. Et toi gamin tu as «perdu»...

– C’est l’jeu! dit York-York. C’est régulier non! Merde alors! D’autant qu’il a tiré le premier! Pas vrai, gamin?

– Il a visé la cigarette, poursuit Ralph méchamment, parce que c’est le seul point où tu sois assuré qu’il y ait l’homme et...

– Il l’a loupée! crie véhémentement York-York. Va te faire...

– Il ne l’a pas manquée! lance Ralph avec des yeux cruels. (Il emprunte son chewing-gum à un mâcheur subjugué, attrape le mégot de Double-Mouche, et cimente le mégot au mur de la baraque à l’aide du chewing-gum. Il s’écarte.

Murmures d'indignation.) Voilà sur quoi tu as fait feu, morveux! Le York-York, lui, s'était abrité plus loin...

Le York-York s'enfuit en courant par le chantier, il est rapidement derrière des tas de traverses. Au moment où il passe entre deux tas Ralph sort son gauche! Un seul coup retentit, qui suffit. Silence. Des ouvriers vont ramasser le mort. L'ingénieur Smith s'éponge le front...

– Le salaud, gronde le jeune chasseur, le salaud...

– Connu ça avant toi, dit Ralph laconique...

La réponse de l'Empereur.

Voici venir de Klapheck avec ses ingénieurs:

– Heu, dit-il. Je reçois à l'instant la réponse de Son Excellence. Heu.

– La dépêche? exige Fédor.

– Heu. Voilà. Heu.

FÉDOR, lisant à haute voix. – « Rezu mezzage. Impossibile me déplazer. Attends Général Franquin et Général Yashpoutine. Zuzpendez travaux. Zigné: l'Empereur. » Quand le train peut-il partir?

– Immédiatement si vous voulez, dit l'ingénieur en chef.

– Bien. Monzieur l'Ingénieur en Chef, pouvons-nous disposer de votre bureau pour nous réunir?

– Faites, je vous en prie, faites! s'empresse de Klapheck prenant les devants pour tenir la porte...

– Labosse? appelle Francoquin resté en arrière. Prends un homme armé avec toi et bloquez le télégraphe. À partir de maintenant, IL NE DOIT PLUS FONCTIONNER. Compris?

Mistress visite La Flûte et Filasse. Le courage. Fusillade.

Tandis que Jésus-Christ enfourchait son cheval pour aller chez Cyclopus, Mistress Mary s'en fut chez La Bougresse visiter Filasse. La Bougresse n'avait pas l'air d'être dans un jour faste.

– Comment va Filasse? demande Mistress au passage.
Quelle chaleur!

– Ça va, bougonne La Bougresse.

– Puis-je parler à La Flûte?

– La Flûte?

– J'ai une commission à lui transmettre, dit Mistress.

La Bougresse rumine. Elle se sert d'un balai pour heurter le plafond de bois en criant :

– La Flûûûûûte!

– Quoiiii?

– Quelqu'un te demannnde!

– J'arriiiiive!

Mistress s'assied en attendant. Au fond de la salle, Miguelito accorde sa guitare. La Bougresse se campe devant Mistress :

– Que lui voulez-vous, à La Flûte?

– Bah, dit Mistress sans répondre.

– Si vous refusez de parler, grogne La Bougresse avec humeur, dites-le!

– La Flûte vous en parlera si elle veut, s'excuse Mistress. Ne vous fâchez pas...

Voilà La Flûte dans l'escalier descendant, guillerette :

– Bonjour, dit-elle avisant Mistress. Est-ce toi qui veux me parler?

– Oui, dit Mistress se levant...

– Et il paraît que je ne dois pas entendre! se plaint La Bougresse.

– Alors bouche-toi les oreilles! lance La Flûte entraînant Mistress à l'écart au fond de la salle.

Miguelito joue en sourdine. La Bougresse dépitée s'emploie ici et là. Mistress parle à voix basse :

– Slim est en danger...

– Hein?

Miguelito arrête de jouer. La Bougresse tend l'oreille. Mistress poursuit à voix basse :

– Barbasse. Tu connais Barbasse, un barbu, qui les pourchassait déjà, Slim et Labosse? Non? Bref. Il est arrivé en ville ce matin avec cinq hommes. N'a-qu'un-Ceil leur a parlé. Selon lui, trois sont réellement dangereux...

La Flûte se tait, pâle, assommée. Sa voix soudain a un accent douloureux, presque un sanglot :

– Comment va-t-on les prévenir? Oh...

– Jésus-Christ est allé chez Cyclopus Hyn. Il enverra quelqu'un au...

– Il vaudrait mieux tuer ce Barbasse, gémit La Flûte. S'ils trouvent Slim... Oh...

– Ne te tracasse pas, tout s'arrangera! Cyclopus Hyn va intervenir...

– Et s'il intervient trop tard? lance La Flûte.

– Ils ne sont pas déjà sur le chemin du retour, quand même?

– Oh, gémit La Flûte. Slim! Slim! Slim! Elle pleure.

Mistress la réconforte, embarrassée :

– Allons... Allons...

– Nous ne serons donc jamais tranquilles, sanglote La Flûte. Si j'étais un homme...

– Ne dis pas de sottises, dit Mistress. Ça va s'arranger...

– Je vais voir ce Barbasse! décide La Flûte. Où est-il?

– Tu es insensée! s’écrie Mistress la retenant par le bras. Ne fais surtout pas ça! Si Barbasse apprend que la ville est au courant de ses projets, il s’en ira. Il ira s’embusquer ailleurs, et nul ne pourra plus intervenir. Attends au moins que Cyclopus Hyn soit prévenu...

– Il s’en moque, Cyclopus, de ces histoires-là! lance La Flûte.

– Mistress a raison, intervient La Bougresse. Attends. Tu les ferais déménager. De mon côté, rassurez-vous, rien ne filtrera, pas un mot...

La Flûte pleure. Elle essuie ses yeux à la manche de son corsage.

– Viens-tu avec moi? demande Mistress. Je vais voir Filasse.

– Ne restez pas longtemps, conseille La Bougresse. Il est préférable de ne pas la fatiguer...

Mistress et La Flûte s’arrêtent devant la porte de la chambre:

– Filasse perd-elle toujours du sang? se soucie Mistress à voix basse...

– Je crois que oui, souffle La Flûte...

Filasse est au lit, assoupie. Elle se retourne au bruit:

– Filasse? dit Mistress.

Elle les reconnaît, les regarde sans expression:

– Je suis foutue, dit-elle à mi-voix.

– Ne dis pas de bêtises, dit La Flûte.

– C’est vrai, renchérit Mistress. Tu es fatiguée...

– Foutue, corrige Filasse. (Puis:) Je saigne. La Bougresse n’y peut rien...

- Beaucoup ? demande La Flûte.
- Non. Pareil. Presque rien, mais je le sens, voilà tout.
- Ce n'est sans doute pas grave, dit Mistress qui s'assied. Tu n'es pas sage de t'alarmer ! Tu te rends malade ! Tu n'aides pas ceux qui espèrent te voir rétablie, à commencer par La Bougresse...
- La Bougresse, soupire Filasse, elle n'y connaît rien.
- Chh, souffle La Flûte regardant la porte. Je suis sûre qu'elle écoute à la serrure...
- Je l'emmerde, dit Filasse froidement. Elle n'y connaît rien. Je suis foutue...
- Tais-toi, ordonne Mistress. Tu traverses un moment éprouvant. Ça va passer.
- Heureusement, ironise Filasse, que c'est le dernier.
- Suffit. Tu te laisses aller. Si tu poursuis sur ce ton, je sors. Pour vivre, il faut lutter. Tu te laisses aller.
- Ne me fais pas rire, dit Filasse. Lutter, je n'ai fait que cela toute ma vie ! Je sais ce que c'est. Et je sais qu'aujourd'hui c'est inutile. Contre quoi ou qui veux-tu lutter ? Contre ma vie qui s'effiloche goutte à goutte avec mon sang ? D'un moment à l'autre, peut-être, l'hémorragie peut se déclencher à gros débit, je n'en aurai plus alors pour longtemps. Bah. Tu es gentille, Mary, tu es une brave fille, et c'est vrai que je t'aime. Tu fais ton possible pour me rendre le moral, tu me fais un peu sourire parfois même quand tu joues les bonnes sœurs. Tu perds ton temps, Mary. Je suis foutue.
- Mistress et La Flûte se regardent, désorientées :
- Tu dis des âneries, dit La Flûte avec un petit point d'interrogation dans la voix.
- Certainement, elle en dit, approuve Mistress. Elle est fatiguée, moralement et physiquement, déprimée. Elle dit ces sottises comme d'autres en lançant une paire de dés diraient

« je ne ferai pas un double-six » dans l'espérance magique que cette phrase démarre une sorte de divin processus qui précisément aboutisse au double-six convoité. Sottises. Laisser-aller. Nerfs. Ignorance. Superstition. (Elle regarde Filasse chaleureusement :) Veux-tu que je te prête une pièce de monnaie pour que tu joues ta vie à pile ou face toute la journée, pile je me rétablis, face non ? Qu'en dis-tu ?

Filasse sourit, rit doucement :

– Tu as raison, Mary. Tu as toujours raison. Je suis épuisée. Je me tracasse. C'est ce sang que je perds, tu comprends ? Je ne puis m'oublier un instant...

– Ça coule beaucoup ? redemande La Flûte.

– Un peu. Je me sens humide. La Bougresse a placé des linges sous moi. Elle dit que maintenant qu'elle m'a soignée le sang devrait cesser de couler. Mais ça dure depuis ce matin...

– Patience, recommande Mistress. Patience et courage. Tu t'es toujours montrée courageuse, Filasse. La plus courageuse et la plus volontaire des femmes. Plus courageuse que moi. Continue...

– Oui, sourit Filasse. C'est singulier comme tu as changé, Mary ! Et il n'y a même pas une semaine que nous sommes partis....

– C'est vrai, dit Mistress. Une semaine demain soir, je crois...

– Il s'en est passé des choses ! dit Filasse. C'est monstrueux...

– C'est la vie, dit La Flûte...

Et tout à coup elle pleure et se sauve, la tête dans les mains, repousse la porte derrière elle, et La Bougresse n'a que le temps de se ranger en sursaut pour la laisser passer. Silence dans la chambre...

– Qu'est-ce qui lui prend ? demande Filasse doucement. Elle est enceinte ?

– Slim, explique Mistress. Barbasse est revenu. Il l’attend avec cinq tueurs à gages. Nous ignorons où le faire prévenir...

– N’a-qu’un-Œil ne peut-il pas les descendre? lance brutalement Filasse.

Mistress garde le silence.

– Je comprends, fait Filasse. Tu t’y opposes? Et tu me parles de courage?

– Filasse, je ne veux pas parler de cela avec toi. Je hais la violence. Le courage consiste à prendre ses responsabilités en ce qui vous concerne...

– Tu sais bien que c’est faux, dit doucement Filasse. Faux.

– De toute façon, il y a, j’espère, d’autres solutions que massacrer Barbasse et ses gens...

– Certainement, coupe Filasse. Il y a la solution qui consiste à laisser faire Barbasse. Si tu en découvres une troisième, suggère-la à La Flûte, n’attends quand même pas qu’elle soit veuve?

Mistress se lève, pensive:

– Je vais te laisser, maintenant, Filasse. La Bougresse m’a demandé de ne pas te fatiguer. Promets-moi de ne pas te laisser aller?

Filasse hausse les épaules:

– Montre-moi l’exemple? (Puis:) Tu reviendras?

– Cet après-midi, lorsque tu auras dormi. À tout à l’heure? Elles s’embrassent. Mistress marche vers la porte...

– Mary?

– Oui?

– N’empêche pas l’homme que tu aimes de faire quelque chose sous le prétexte que tes idées ne sont pas les siennes sur un point. Laisse agir N’a-qu’un-Œil!

– Seul, remontre Mistress, il ne peut rien. Il l’affirme.

– Ne te cherche pas d’excuses. Tu sais quel tireur d’exception est N’a-qu’un-Œil...

- Mais il est blessé...
- Avec un assistant, dit Filasse, N'a-qu'un-Ceil blessé peut venir à bout de six ennemis. Ne fais pas l'autruche...
- Mistress est immobile, la main sur la poignée de la porte :
- Oui, décide-t-elle. Je ne l'influencerai pas dans un sens ou dans l'autre. À tantôt ?

Dans le saloon vide, Miguelito joue de la guitare, assis sur le bar.

- La Flûte est dans sa chambre ? vérifie Mistress.
- Si. Elle est avec la *señora* La Bougresse.
- Écoutez, demande Mistress, empêchez-la de commettre l'irréparable. (En marchant, elle parle à Miguelito qui la suit sa guitare à la main :) Si elle cherche à voir Barbasse...
- Le barbu ?
- Oui. Retenez-la à tout prix. Faites-moi avertir chez l'Espagnol.

Ils ont atteint la porte et sont sur le trottoir de bois :

- Justement, observe Miguelito, ils sont sur la place !

Mistress tourne la tête pour voir le groupe Barbasse à cheval au milieu de la grand-place. Le Jésuite est à pied parmi eux, et soudain il la montre du doigt, et un cavalier fonce vers elle au galop, elle reste saisie de stupeur, et les balles commencent à miauler au moment où elle va réagir et se réfugier dans le saloon...

Seul contre six.

Que s'était-il passé ? Ceci : quand Mistress était allée chez La Bougresse, La Guêpière était allée au palais. Elle était revenue en courant, hors de souffle :

– C'est ce que tu craignais! Je viens de voir le Jésuite qui entrait dans le saloon où sont Barbasse et ses assassins!

– Bon dieu!

N'a-qu'un-Ceil fonce à la porte en bouclant son ceinturon, et en s'essuyant les paumes à sa chemise...

– Où vas-tu? dit La Guêpière. Tu as le temps. Il y rentrait. C'est qu'il n'y a encore rien de décidé, ça peut prendre une bonne heure. Attends Jésus-Christ? Il ne reviendra peut-être pas seul?

– Oui, dit N'a-qu'un-Ceil faisant le guet sur le seuil. Si seulement je n'étais pas seul!

– Tu crains surtout de déplaire à Mary, dit La Guêpière.

– Elle n'aime pas que je me batte, confesse N'a-qu'un-Ceil.

– Elle pense trop.

– J'ai bien peur que Jésus-Christ revienne seul. Cyclopus n'est pas homme à se mêler de ce genre d'aventures...

– Slim est son ami, non?

– Oui. Encore que. (Il se lève :) Décidément, je n'imagine pas Cyclopus en héros de fait divers. Je vais au palais. Quand le Jésuite y entrera, je l'interrogerai. Si Jésus-Christ amène du renfort, tu sauras où me rejoindre?

– Entendu. Ne commets pas d'imprudences quand même!

Pour arriver au palais, N'a-qu'un-Ceil fit le tour de la grand-place en évitant de tourner le visage vers le saloon où était Barbasse. Il y avait six chevaux noirs devant la porte. Ça lui rappelait une chanson, qu'il fredonna machinalement :

*« Y avait six ch'vaux dans la sierra
Jour après jour droit vers le nord,
Six cavaliers sales comme la mort*

*La haine et le feu dans les bras,
Six ch'vaux noirs
S'en vont dans le soir.
Y avait le chef et un mouchard,
Un assassin et un voleur.
L'aristocrate c'est un tricheur,
Le solitaire joue d'la guitare,
Six ch'vaux noirs
Six hommes sans espoir.
Z'ont franchi l'fleuve à pleine écume,
Passé l'désert de cailloux blancs,
Z'ont même pas vu les vieux ossments
Qui luisaient parfois sous la lune,
Six ch'vaux noirs
Six colts sans gloire.
Furent dans la ville fusil au poing,
Mirent pied à terre sous les étoiles,
R'montèrent la rue noire comme un voile,
Mais les autr' attendaient plus loin,
Six ch'vaux noirs
Piégés comme des r'nards.
Ils sont tous morts dans l'aube blanche
Tachant de leur sang la poussière,
Maint'nant qu'ils ont l'billet d'première
Pour l'grand voyage entre quatre planches,
Six ch'vaux noirs
S'en vont dans le soir,
Six ch'vaux noirs
Traînent le corbillard... »*

Ce n'était pas le moment de chanter. Les six héros de la chanson ne ressemblaient pas à Barbasse et ses routiers!

Barbasse n'avait pas de guitariste et nul ne l'attendait, c'était plutôt l'inverse...

Comme il entrait dans le palais, N'a-qu'un-Ceil se trouve nez à nez avec Thérèse :

– Heu, dit-il.

– Bonjour, Monsieur N'a-qu'un-Ceil, minaude-t-elle. Heureuse de vous croiser par hasard, je souhaitais vous parler. Entrez donc! (Elle l'attire dans son antre et referme la porte :) Asseyez-vous! Je vous sers à boire?

– S'il n'y a pas de soporifique dedans, du whisky, merci.

Il sirote. Que veut-elle? Elle entonne :

– Hier, vous faillîtes contrecarrer mes projets. Évidemment, j'eusse dû vous en entretenir auparavant, n'est-ce pas?

– Vous eussiez dû.

– Les imbéciles que je payai allèrent droit chez les Cyclopus!

– Non?

– Faisez l'innocent, sourit Thérèse comme un boa. Mais je leur prépare un tour de ma façon.

– Aux Cyclopus?

– Oui.

Un temps.

– Vous savez, fait remarquer N'a-qu'un-Ceil, ils sont forts.

– Moi aussi.

– Très forts.

– Je ne manque pas d'idées. (Elle s'assied sur un canapé, croise les jambes, souriante :) Venez vous asseoir? Nous serons plus à l'aise pour causer!

N'a-qu'un-Ceil obéit, s'installe profondément, verre à la main. Thérèse lui fait face :

– Personne ici, dit-elle, n’oserait entreprendre quelque chose contre les Cyclopus, excepté des inconscients, est-ce bien votre avis ?

Il approuve du menton. Elle rit :

– J’ai déniché des inconscients. (Puis :) On me rapporta que vous fûtes blessé ?

– C’est vrai. Je ne suis plus bon à rien.

– Tant mieux. Vous ne contrarieriez pas mes plans. On vous fouetta, me dit-on ?

– Au sang !

– Oh, elle gémit. J’aimerais voir cela. Excusez-moi...

– C’est bien naturel...

Il se dresse, soulève sa chemise :

– Ho ! C’est atroce ! Horrible ! Comme vous dûtes souffrir ! (Il se rassied.) On croirait des morsures de chiens !

Elle caresse ses plaies. Elle frémit comme dans les mélodrames. Il dépose son verre et la regarde dans les yeux...

– C’est atroce, elle répète...

Alors il regarde la porte et elle se lève en gloussant, donne un tour de clé...

– Me séquestrez-vous ?

Elle lui lance la clé (qu’il empoche), se rassied. Elle a une robe boutonnée dans le dos depuis le col jusqu’à la naissance des fesses.

– Tout à l’heure, il vérifie. Vous me vîtes venir ?

– Oui, confesse-t-elle en murmure. Je vous espionnais. Je fis semblant de vous heurter...

Elle roucoule. Il détache le premier bouton, le deuxième, le troisième, jusqu’au vingt-cinquième et ultime. La robe doit faire office de bustier parce qu’il n’y a pas de bretelles de soutien-gorge apparentes. N’a-qu’un-Œil fait glisser les épaulettes sur les bras, tandis que Thérèse minaud, rouge, bais-

sant les yeux, pliant docilement les coudes. Il abaisse la robe en la retournant jusqu'à la taille comme une banane qu'on pèle. Elle feint la timidité. Elle n'est pas mal encore, quoique ses seins soient alourdis, le ventre un peu plissé – mais ça ne manque pas de charmes – et les hanches fortes. Il la fait se lever, soumise, se lève aussi, tire la robe vers le bas, la faisant choir avec la culotte autour des chevilles. Elle est nue. Elle se presse à lui, lubrique, sortie de sa robe, l'embrasse, déjà pâmée, et d'une main prestement le déboutonne et le tâte...

– Pas de ça! s'écrie-t-il.

Il a reculé, revolver au poing. Elle pousse un cri. Il rafle ses effets, recule encore, se reboutonnant d'une main jusqu'à la porte...

– Ne bougez pas! il ordonne. Quand le Jésuite reviendra – oui, je sais où il est – vous lui annoncerez à travers la porte que tout est annulé. Qu'il transmette à Barbasse.

– Mais vous...

– Si vous ne vous montrez pas docile, j'aurai le grand regret de vous jeter dehors dans ce simple appareil où vous êtes, et c'est ensemble que nous irons décommander les kidnappeurs.

– Vous! elle éclate. Mon mari...

Des pas dans le couloir. C'est le Jésuite. Il frappe: trois coups, et un. N'a-qu'un-Œil pique son arme dans les reins grassouillets de Thérésa.

LE JÉSUIE. – C'est moi.

THÉRÉSA. – Oui?

N'A-QU'UN-ŒIL, tout bas. – Demandez si tout va bien?

THÉRÉSA. – Tout va bien?

LE JÉSUIE. – Oui. Ouvrez.

N'A-QU'UN-ŒIL, même jeu que précédemment. – Dites que vous êtes nue.

– Heu... fait Thérésa déconfite...

– Ouvrez, répète le Jésuite sur un ton impatienté...

N'a-qu'un-Ceil introduit la clé dans la serrure, ouvre la porte vivement, et avant que le Jésuite se soit remis de sa surprise, il est happé par un bras, et jeté par la salle jusque sur le canapé, où il croule. La porte est déjà renfermée. Thérèse nue se voile pudiquement comme elle peut, derrière un fauteuil...

– Mmmmais... fait le Jésuite...

– Tu as vu Barbasse? demande N'a-qu'un-Ceil. Réponds.

– Répondez, conseille Thérèse...

– Ouii, bégale le Jésuite. Mmmmais...

– Marché conclu?

– Heu. Ouii...

– Pour quand?

– Mais... Ils y voont...

– Quoi? s'écrie N'a-qu'un-Ceil. Tout de suite?

Thérèse éclate de rire, nue, et ses seins ballottent:

– Vous voyez? triomphe-t-elle. J'ai autant d'imagination que vous!

N'a-qu'un-Ceil désigne le Jésuite:

– Ordonnez-lui de tout faire annuler! Faites!

Le Jésuite regarde Thérèse. N'a-qu'un-Ceil rappelle sa promesse:

– S'il n'y va pas nous y allons.

– Faites, ordonne Thérèse au Jésuite...

– Mais quelles raisons vais-je leur donn...

– Peu importe, dit N'a-qu'un-Ceil. Obéis!

– Bbien, dit le Jésuite...

Il se lève, passe tête basse devant N'a-qu'un-Ceil d'un air malheureux, et d'un seul coup ouvre la porte, sort avec la clé, referme de l'extérieur à double tour. N'a-qu'un-Ceil s'est précipité, mais trop tard. Thérèse rit aux larmes. N'a-qu'un-Ceil l'empoigne, la pousse vers la fenêtre, qu'il entrouvre. Elle est à trois mètres du sol.

– Nous sauterons, dit N’a-qu’un-Œil, si le Jésuite n’est pas loyal.

– Vous n’allez pas! Vous!

– Silence!

Les hommes de Barbasse viennent de quitter le saloon, sautent en selle. Le Jésuite apparaît sur la place et court dans leur direction en agitant les bras. Il désigne le palais avec insistance...

– Le salaud! gronde N’a-qu’un-Œil. Le salaud! Il me donne!

Thérésa gémit. Sur la place, les six cavaliers piétinent, regardent le palais. Apparemment, ils rient. Le rougeaud et son petit frisé obloquent sans se presser vers le parvis, à cheval, convaincus de l’impuissance de l’adversaire. À ce moment, Mistress sort de chez La Bougresse avec Miguelito, le Jésuite la montre du doigt, le petits-yeux sur un signe de Barbasse pique vers elle son cheval. Elle vient de voir le danger et va refluer lentement, trop, avec Miguelito, et Paf! Paf! Paf! N’a-qu’un-Œil vient d’ouvrir la fenêtre et le feu! Le petits-yeux chute à la hauteur de Mistress qui fuit, disparaît dans le saloon, à couvert. Le groupe Barbasse est en train de se disloquer au galop, et N’a-qu’un-Œil rassuré quant à Mistress, crache des deux armes, ayant quand même perdu deux ou trois précieuses secondes, et Paf! Paf! Paf! Les autres ripostent! Les balles miaulent, imprécises parce que les tireurs sont à cheval et fuient! Elles traversent les vitres brisées, l’une fait dégringoler un miroir derrière Thérésa qui hurle! En courant, N’a-qu’un-Œil change de fenêtre, et Paf! Paf! le vacher tombe avec son cheval dans la poussière, et Paf! une balle de précaution pour s’assurer qu’il n’en revienne pas! Le Jésuite, lui, est effondré seul au centre de la place, blessé – il remue encore – tant pis pour lui, il n’était pas visé, il n’avait pas à se trouver là. Devant

chez La Bougresse, Miguelito a reçu du plomb, il est à quatre pattes, essayant de se relever, et sa guitare a culbuté dans la rue. Pourvu que Mary n'ait pas l'idée de sortir secourir le gamin! Autrement, Barbasse et ses amis ont disparu, et on court dans le palais, ça doit être l'inverti, ou les deux, et N'a-qu'un-Ceil fonce à la porte latérale, tire Thérèse muette de peur à travers plusieurs chambres. Elle est nue, sans y penser. Elle court. Ils surgissent dans le couloir, et Thérèse crie, et N'a-qu'un-Ceil la repousse en arrière dans la chambre, en appât, traverse le couloir d'un bond ayant laissé la porte ouverte, et Thérèse crie alors qu'il est caché dans l'embrasure d'une porte plus loin, et elle sort et se met à courir dans le couloir, affolée, l'imbécile, nue, et voilà le frisé qui apparaît à dix pas, tremblant. Ils crient tous les deux à se voir, et sûr que l'inverti va la tuer tant il se panique, et elle a de la chance que N'a-qu'un-Ceil jaillisse et Paf! Paf! L'inverti dégringole, une balle dans la gorge et l'autre dans l'œil, et son sang gicle partout sur les mamelles et sur les cuisses de Thérèse qui s'effondre comme un pantin désarticulé, tandis que N'a-qu'un-Ceil, plongeant de chambre en chambre atteint l'escalier, risque un coup d'œil dans le couloir, personne. Il fonce à l'étage s'engouffre dans une chambre, se rue à la fenêtre: en bas, sur la place ensoleillée, le Jésuite est toujours vautré, essayant de se relever, le petits-yeux et le vacher sont étendus chacun dans son coin et n'ont plus envie de bouger, ça en fait deux de moins sur les trois ténors, mais il en reste encore trois, surtout l'albinos, où est-il passé celui-là! Et les deux autres? Barbasse? Le rougeaud qui tire dans le dos? Hé? Il serait bien sur un toit, il paraît que c'est une habitude chez lui, à ce que disaient ses amis. Mais ici on ne domine pas les toits, il faudrait grimper! N'a-qu'un-Ceil quitte sa fenêtre, inspecte le couloir à l'aide d'un morceau de miroir brisé, se jette en direction de l'escalier, ouvre brutalement la porte

d'une pièce où s'est produit un bruit et M^{me} Heintzbrück lance un cri de terreur!

– Silence! Cours à la porte! Surveille le couloir! Si seulement j'avais un fusil...

Elle court et fait le guet, pendant qu'il observe au-dehors. Rien. Il se retourne:

– Comment grimpe-t-on au grenier?

Elle bafouille. Il la pousse dans le couloir, ils courent jusqu'au placard secret, que M^{me} Heintzbrück ouvre, et ils entrent, referment, giclent dans le grenier, hors de souffle:

– Que hh se passe hh...

– Reste là! Ne bouge pas! Si quelqu'un vient faites tomber le vase!

Il avise la lucarne, bondit sur une table, passe la tête sur le toit plat, se hisse. Il s'accroupit derrière le garde-fou, ayant pour plus de précautions refermé la lucarne. C'est le toit le plus élevé de la ville. Dessous, il y a les maisons empilées, les toits carrés, des toits, des toits, encore des toits, et ah! Le rougeaud! L'ordure! Il guette la façade, et plus particulièrement le parvis! Il aura une surprise! Si seulement j'avais un fusil! Il est debout derrière une cheminée et, de biais, il ne s'agit pas de le manquer ou il se jettera à plat ventre dans l'autre sens, en sécurité! Paf! Paf! Paf! le revolver, tenu à deux mains, mouche à tous coups, et le rougeaud titube en poussant un cri dérisoire de moineau, se dresse minuscule, pivote, bascule par-dessus bord, s'abat en vol plané sur la barrière de bois d'un saloon, une lierne que ça s'appelle, et il reste plié en deux comme un tapis à sécher sur un fil, et à ce moment-là il y a un galop de cheval et Barbasse jaillit d'un coin de la place comme une balle de base-ball, et Paf! Paf! le cheval en a pris! Il boîte! Barbasse se cramponne, il ne s'en sort pas indemne! Mais il ne tombe pas! Et merde! Plus de cartouches dans le



barillet! L'albinos en profite, en voilà un qui sait compter jusqu'à six, et s'enfuit, rejoint Barbasse, le dépasse à l'angle de la rue, je me demande ce qui les met en fuite, et Paf! Paf! manqué, et maintenant ils disparaissent, et voilà trois cavaliers qui débouchent! C'est Jésus-Christ et les deux ravisseurs de Chou-Baby, les jumeaux! Je comprends! Mais l'albinos juste avant de tourner la rue assure sa fuite et lâche trois boulets et voilà Jésus-Christ arrêté sur place, et il y a un des colosses qui roule par terre et l'autre aussi, mais le deuxième se redresse et court en rasant les baraques jusqu'à celle qui fait le coin, et Paf! Paf! Paf! Paf! Paf! Paf! il vide son barillet! Après, il reste debout sans bouger sur le trottoir, regardant droit devant lui dans la rue, les a-t-il touchés? Il rengaine son colt, revient en marchant vers Jésus-Christ toujours à cheval, et l'autre qui est étendu sur le sol et qui a son compte à coup sûr...

Quand N'a-qu'un-Ceil a dévalé les escaliers du palais, et bondit sur la place en criant «hé! hé! hé!», le Jésuite est agenouillé, grimaçant. Le rougeaud est en portefeuille sur la lierne, et au passage N'a-qu'un-Ceil perçoit le bourdonnement des mouches alentour. Il court. Il y a Jésus-Christ à cheval, blessé, certainement au côté droit parce qu'il souffle en tempête – à gauche, on ne l'entendrait plus. Le colosse qui s'occupait de son jumeau étendu sur le sol se relève et se signe. D'un coup d'œil, N'a-qu'un-Ceil vérifie que le vacher et le petits-yeux font du tourisme chez Satan...

– Où sont les autres! crie-t-il sans s'arrêter...

Le colosse montre la rue en contrebas, sans préciser s'ils sont en fuite ou défunts, et les curieux sortent timidement de partout, et N'a-qu'un-Ceil atteint enfin la baraque d'angle, essoufflé. Il s'arrête. Barbasse est affalé au niveau du saloon de

l'Espagnol. Seul. N'a-qu'un-Ceil se remet à courir. Barbasse remue faiblement, vautré. N'a-qu'un-Ceil a sorti son colt. Barbasse le regarde, étonné...

– Tttoi, articule-t-il dans un soupir, ttu nnous a-vas ddit...

– Je me rééduque, dit N'a-qu'un-Ceil en lui envoyant une balle dans la tempe à bout portant.

L'albinos.

N'a-qu'un-Ceil observe le sable. Des traînées de sang sont apparentes. L'albinos a dû être touché, tomber de cheval. Le cheval l'aura remorqué. N'a-qu'un-Ceil court dans la grande rue vers la sortie de la ville, revolver en main, repère les deux chevaux, celui de Barbasse en train de crever sur le flanc, et celui de l'albinos qui pâit tranquillement les chardons. La jambe de l'albinos est visiblement accrochée à l'étrier. L'albinos gît dans l'herbe. Il est immobile, mais il est capable de faire semblant, et N'a-qu'un-Ceil lui octroie de loin une balle de garantie. On ne sait jamais. Ce gars-là a quand même trouvé le moyen, en se retournant sur un cheval au galop, de placer deux balles, et sûr que si le troisième affreux ne s'était pas jeté par terre de lui-même, l'albinos l'y aurait envoyé comme les autres! Par chance, il est mort. N'a-qu'un-Ceil s'arrête privé de souffle devant le cheval de l'albinos, décroche l'éperon de l'étrier, la jambe retombe, flasque. N'a-qu'un-Ceil s'éponge le front, rengaine son arme, revient sans se presser en respirant fort vers la place.

Le beau Peter. L'Empereur.***Francoquin conquiert ses lettres d'ignoblesse.***

Attelé d'un wagon unique, le train emportait Francoquin, Fédor et Catt-bis vers la ville. Requiem était du voyage en qualité de garde du corps.

Le train roulait depuis une heure quand il s'arrêta.

– Holà! dit Francoquin se levant. Nous ne sommes pas arrivés?

Le train était dans la campagne. Une berline attendait sur un chemin sableux. Un homme était debout auprès de la portière...

– Mais c'est Peter! s'écrie Francoquin. Que veut-il?

Peter est vêtu richement: costume gris clair, chapeau à large bord, chemise à jabot, boutons en or massif, bagues, canne sculptée dans l'ivoire, gants blancs dépassant d'une poche. Francoquin descend du wagon:

– Le mariage t'épanouit!

– Bonjour, dit le beau Peter assez distant.

Il fleure la courtisane. Il regarde descendre Fédor et Catt-bis, la paupière lasse. Il détourne franchement la tête pour éviter de répondre à l'amical salut de Requiem.

– Pourquoi arrêtas-tu le train? demande Francoquin.

– Son Excellence, dit le beau Peter, a jugé bon de ne pas vous recevoâr en ville. Si vous voulez bien prendre place à l'intérieur de mâ berline?

– «Tâ» berline? rit Francoquin. Mâ pârole? L'argent te râmolit le cerveau?

Le beau Peter ne daigne pas répondre. Il marche en retenant ses manches, en direction de la berline. Francoquin,

Fédor, Catt-bis, et Requiem se regardent. Francoquin appelle :

- Peter ! Où nous emmènes-tu ?
- Chez moâ, dit le beau Peter. Son Excellence vous y attend.
- Mais le train ? demande Catt-bis.

Il y a justement le cocher de la berline qui revient de la locomotive. Ultime jet de vapeur.

– Le train vous attendrâ, déclare Peter. Jââmes ? Veuillez nous tenir la portière je vous prie ?

Francoquin, Fédor, Catt-bis entrent dans la berline, et Peter s'adresse à Requiem avec un geste méprisant de la main miroitante :

– Vous, dit-il (sidération de Requiem), vous montez avec Jââmes.

Dans la berline, Peter s'époussette, essuie un rubis (?) à sa jaquette. Francoquin, Catt-bis, et Fédor l'étudient zoomorphiquement. Francoquin éclate de rire :

– Quand il aura fait la roue, le paon condescendra-t-il à échanger avec nous quelques rustres propos ?

– Plâît-il ?

Francoquin se met en colère. Il empoigne le beau Peter :

– Ah ça suffit marde et mirde ! Poursuis sur ce registre et je te rabote les naseaux ! Astique tes colifichets mais abaisse le pavillon noir, et sois correct ou je raconte à Hélène comment je t'ai payé sa séduction. OK ? Où allons-nous ?

Peter grogne, maussade :

– Chez moi. Son Excellence vous y attend. Lâchez-moi.

– Qui « Son Excellence » ? L'Empereur ? Le Baron K ? Gueule-de-Rat ?

– L'Empereur. Lâchez-moi.

– Seul?

– Seul.

Francoquin libère Peter, qui se rajuste. Francoquin se renseigne :

– Chez toi, est-ce l'hacienda d'Hélène?

Peter acquiesce du menton, redevenu sociable. Francoquin soupire :

– Vrai! Tu étais plus affriolant en éclaireur! Quelle raison l'Empereur t'a-t-il donnée pour nous recevoir à l'hacienda?

– Aucune. Il m'a demandé d'arrêter le train, et de lui prêter l'hacienda. C'est tout. J'aimerais qu'il n'apprît pas que nous parlâmes. Je suis déjà un peu... son homme de confiance.

Francoquin pouffe :

– Impayable! Ah-Ah-Ah! Quelle ingénuité! Mon pauvre Peter: tu ferais mieux d'ouvrir tes yeux! Si tu joues momentanément l'homme de confiance, c'est à cause de ce que JE sais. L'Empereur croit que tu le sais aussi. S'il nous reçoit dans l'hacienda plutôt qu'en ville, c'est qu'il redoute qu'on y apprenne qu'il va lâcher du lest, ce qui donnerait prétexte à ce qui pourrait bien advenir malgré tout. Il t'a choisi parce que tu me connais, parce que l'hacienda est bien située, parce que tu es tout neuf dans le pays, parce qu'il te croit plus armé que tu n'es. Pauvre Peter. Si tu tentes contre nous le moindre croc-en-jambe, je te saborde. Vu?

Peter réfléchit longuement, sombre :

– Je vous transmettrai ce que j'apprendrai, dit-il enfin.

– Bravo, approuve Francoquin. Qui d'autre que toi sait que l'Empereur nous reçoit à l'hacienda?

– Personne. Je ne suis tout de même pas stupide.

– Je sais.

– Nous arrivons, je crois? demande Catt-bis. Est-ce l'hacienda? C'est splendide! (Sourire heureux de Peter.)

– Deux mots encore, dit Francoquin. Si l'Empereur m'entretient en aparté, je désire que le Général Yashpoutine et Catt-bis entendent la conversation. C'est réalisable, n'est-ce pas ?

Peter accepte de la tête.

– Mais... dit Fédor...

– En retour, promet Francoquin, je consoliderai ta position. Ne t'inquiète pas de ce que je pourrai dire ou faire...

– Oui merci...

La berline emprunte une allée majestueuse bordée de cèdres, s'arrête dans la cour dallée de la blanche hacienda. Le cocher ouvre la portière, les passagers descendent, rejoints par Requiem...

– Il y a quelqu'un à la troisième fenêtre du premier étage, souffle ce dernier sans regarder.

– L'Empereur, souffle Peter sans y regarder davantage.

Peter introduit Francoquin, Fédor, et Catt-bis. Vestibule. Tableaux. Armes. Miroirs. Trophées. Livres. Odeur riche des vieux cuirs et des bois vernis. Escalier, tapis gris foncé. Étage. Peter toque une porte avec discrétion, elle s'ouvre, dévoilant un homme au teint olivâtre, à qui Peter adresse une modeste inclination du buste...

– Veuillez entrer, dit l'olivâtre à Francoquin, Fédor, et Catt-bis. Son Excellence vous attend.

Encore une porte :

– Son Excellence, annonce l'olivâtre guide...

L'Empereur le congédie de la main. Il est de taille médiocre,

la cinquantaine révolue, lunettes à verres fumés, visage osseux, moustaches et tempes poivre et sel, sourire diplomatique et prétentieux. Francoquin, Catt-bis et Fédor entrent dans le bureau. L'Empereur leur désigne des fauteuils, ouvre une boîte de cigares extras :

- Cigares ?
- Non merzi, dit Fédor mal à l'aise.

Francoquin se sert, allume le cigare de Catt-bis au sien. L'Empereur apprête le sien délicatement, souffle sur l'allumette et la lance dans un cendrier en cristal. Il s'assied derrière le bureau, croise les doigts sur le sous-main en peau, repoussant légèrement son siège...

– Vous demandâtes à me rencontrer ? s'enquiert-il en soufflant la fumée.

Il s'intéresse passionnément aux volutes. Fédor regarde Francoquin, qui l'invite par signes à parler. Fédor s'y résout :

– Nous zouhaitons, dit-il sèchement, revoir avec vous les traités.

L'Empereur tourne la tête, l'air innocent :

– Une clause vous échapperait-elle ? Ces traités me semblaient clairs, non ?

– Ils le zont, convient Fédor à contrecœur. Mais le chemin de fer z'apprête à franchir la frontière...

– L'aurait-il déjà franchie ? s'inquiète théâtralement l'Empereur.

Fédor bout :

– Non, dit-il, se contenant. Pas encore.

L'Empereur se détend ; reprend son cigare :

– Vous me rassurez. J'ai cru un moment qu'on avait enfreint mes ordres.

– Vos ordres ? dit doucement Catt-bis.

– Oui, explique posément l'Empereur. J'ai donné l'ordre de

ne pas franchir la frontière. Vous comprenez, avec la saison des pluies... Nous reprendrons vraisemblablement les travaux au printemps...

Fédor saisi ouvre la bouche. Catt-bis regarde Francoquin, qui esquisse un sourire :

– Pas mal joué, murmure-t-il...

– Pardon ? demande l'Empereur tourné vers lui avec un grand sourire.

– Vos cigares sont excellents, assure Francoquin.

– N'est-ce pas ? Ne le répétez pas : ce sont des cigares de contrebande...

Il rit, et Francoquin l'imité :

– Vous me donnerez le nom de votre fournisseur !

Fédor et Catt-bis se regardent, inquiets :

– En somme, résume Catt-bis, les traités ont été respectés.

– Parbleu ! s'écrie jovialement l'Empereur. Évidemment !

– Pourtant, objecte Fédor, quand nous zommes arrivés au chantier, les travaux étaient bien en train...

– Bien sûr, rit l'Empereur. Au chemin de fer les travaux sont toujours en train ! (Il rit avec Francoquin.) Mais ne plaisantons pas. Je suppose que la voie n'a pas atteint la frontière ?

– Quand avez-vous donné l'ordre d'arrêter les travaux ? demande Catt-bis.

– Il y a quelques jours, une semaine, je crois, dit négligemment l'Empereur en secouant la cendre de son cigare...

Silence. L'Empereur dépose son cigare sur le bord du cendrier :

– Est-ce tout ce que vous désiriez mettre au point, Messieurs ?

Il se lève. Francoquin le premier écrase son cigare dans le cendrier de cristal. L'Empereur reconduit les trois hommes à la porte. Ils sortent...

– Heu, Général dom Franquin? dit l'Empereur comme s'il oubliait un détail. J'aimerais vous parler en privé, si vos compagnons veulent bien attendre?

– Ils attendront, dit Francoquin. Sera-ce long?

– Non, dit gaiement l'Empereur. Quelques mots. Comment va Monsieur votre père?

Fédor et Catt-bis sont assis dans la pièce attenante au bureau dont la porte s'est refermée sur l'Empereur et Francoquin. Ils sont silencieux, meurtris. Des éclats de voix proviennent soudain du bureau :

L'EMPEREUR. – ... pourquoi! Vous... renseigner!

FRANCOQUIN. – ... mission!... qu'à... mettre au courant... tirer dans le dos!

L'EMPEREUR. – Tirer dans le dos?... attention... dites!

FRANCOQUIN. – ... suis fou?

Tout s'apaise, et trente secondes plus tard, la porte s'ouvre, l'Empereur paraît souriant :

– Vous voudrez bien nous excuser. Je crains que cet entretien soit plus long que prévu. J'ai fait appeler : on vous conduira dans un salon où vous serez plus confortablement installés pour attendre. (On frappe.) Entrez? (Peter.) Veuillez reconduire ces Messieurs, je vous prie, au salon? Qu'on ne me dérange maintenant sous aucun prétexte.

Peter pousse Fédor et Catt-bis dans un réduit d'où ils assistent à la conversation privée entre Francoquin et l'Empereur, par le moyen de trous dans le mur débouchant entre les volumes de la bibliothèque. Francoquin est assis et fume, et l'Empereur est debout, lui tournant le dos, bras croisés :

– Mais enfin! colère l'Empereur. Quelle idée! Quelle idée d'anéantir des troupes dont je risque d'avoir besoin! Quelle idée! De quoi vous mêlez-vous!

– De mon travail, dit naïvement Francoquin. J'ai reçu pour consigne unique d'œuvrer pour mon pays en œuvrant pour le pays des Cyclopus. Il était vital de...

– Des mots! Des mots! Si vous êtes incapable d'établir une distinction entre des mots et des idées où allons-nous?

– Il fallait le dire, dit Francoquin...

– Maintenant, je n'ai plus une troupe sans étiquette à la frontière! Il n'est plus question que le chemin de fer progresse!

– De toute façon, rappelle Francoquin, vous donnâtes l'ordre d'arrêter les travaux il y a huit jours...

– Aujourd'hui! crie l'Empereur marchant vivement. J'ai donné cet ordre il y a deux heures à peu près! Quand j'appris ce qui se passait! Parce que je ne pouvais plus agir autrement!

– Il fallait le dire, dit Francoquin...

L'Empereur interrompt son va-et-vient. Fédor, Catt-bis et Peter l'entendent nettement proférer dans le dos de Francoquin «imbécile», avec l'accent tonique sur le b: «imBécile»!

– Et, s'enquiert Francoquin poliment, qu'est-ce qui vous empêche de progresser?

L'Empereur regarde le plafond:

– Et les traités! Ma parole, vous êtes absolument inconscient? Si le train progresse il faudra payer!

– Pourquoi?

L'Empereur regarde Francoquin d'un air hagard. Il contourne son bureau, s'assied, se calme:

– Parfois je me demande si vous vous moquez du monde ou si vous êtes fou?

– Les deux, affirme Francoquin éclatant de rire. Pour certains

je suis fou parce que je me moque du monde, pour d'autres, je me moque du monde parce que je suis fou. Ah-Ah-Ah!

– Trêve de stupidités! Si le train progresse...

– De toute façon, c'est la saison des pluies. Vous y fîtes vous-même allusion...

L'Empereur soupire, laisse retomber ses mains sans force sur le bureau :

– La pluie n'empêche pas un train de passer...

– Il fallait le dire, dit Francoquin...

L'Empereur se tait, assommé. Il respire. Il ôte ses lunettes, se masse le nez longuement, la tête dans les deux mains. Francoquin recommence :

– Si le train ne passe pas maintenant, perdrez-vous de l'argent?

– Évidemment.

– Alors il faut passer.

– Voilà plus d'un quart d'heure que je m'acharne à vous exposer que... Ah. Laissons cela. Parlons d'autre chose, je vais devenir fou ou subir une attaque. Vous avez manifesté l'intention de me parler. Vous m'avez adressé une lettre. Alors?

– Eh bien... Cette affaire concerne aussi les Cyclopus... (L'Empereur lève les deux bras en invocation!...) Bon...

Silence. L'Empereur allume un cigare en tremblant :

– Qu'avez-vous à dire?

– Bah... Ça n'a guère plus d'importance que les traités avec les Cyclopus ou le franchissement d'une frontière par une locom...

– Parlez!! crie l'Empereur excédé. Parlez!!!

Il s'est levé. Il regarde par la fenêtre. Il se rassied, croise les bras :

– Parlez. Qu'avez-vous à dire? Les Cyclopus en sont-ils informés?

– Oui et non, dit Francoquin. Ceci les concerne PARCE QUE je suis concerné. Autant parler en leur présence.

Méditativement, l'Empereur étudie Francoquin. Il manipule un coupe-papier en or, nerveusement. Soudain il parle et le ton a changé :

– Bien. Soyons sérieux. Je vous ai confié une mission, j'aurais dû vous en préciser les limites. J'ai commis le tort de vous sous-estimer. (Francoquin se tait. Il reprend :) Vous disiez ?

– Rien, dit Francoquin. Mais je suis de votre avis.

– Qu'espérez-vous donc ? De l'argent ? Qu'avez-vous à dire ?

Francoquin pose tranquillement son cigare, croise les jambes :

– Vous m'avez expédié chez les Cyclopus, convaincu de ma nullité. J'ai pris ma mission à cœur et j'ai décidé de tenir effectivement mon rôle. Il n'est plus temps de reculer. Vous désiriez un intermédiaire, c'est moi. Je regrette d'apprendre seulement aujourd'hui que vous ne désiriez cet intermédiaire qu'en paroles. Les Cyclopus ont besoin d'argent. Ils espèrent celui que les traités leur garantissent...

– Mais le train n'a pas franchi la frontière !

– Il n'a pas pu.

– Je me base sur des faits !

– Le fait est, surtout, que vous allez beaucoup perdre à vouloir maintenant trop gagner. Bien des choses ont changé.

Un long temps. Dans le réduit, Catt-bis regarde Fédor, impénétrable. L'Empereur ouvre son coffret à cigares :

– Un cigare ?

Francoquin se sert, allume le cigare de l'Empereur et le sien, jette l'allumette...

– Je vous écoute, dit posément l'Empereur.

– Nous avons – nous, les Cyclopus et moi – besoin d'ar-

gent. Vous avez besoin de renseignements qui vous permettent de vous maintenir à flot après ce qui s'est passé, que l'opinion ne vous pardonnera pas.

– Un chantage ?

– Un résumé. D'ailleurs, l'argent qu'espèrent les Cyclopus leur est dû.

– Je vous en prie.

– Ne jouons pas sur les mots.

– Nous n'avons pas franchi la frontière encore.

– Ne jouons pas sur les faits.

Un temps. L'Empereur et Francoquin fument.

– Ce que vous êtes en mesure de m'apprendre, se soucie l'Empereur, est-il si important que vous prétendez ?

– Si ce qui se prépare a lieu – théoriquement très vite – vous sauterez avant trois semaines. Votre opposition a maintenant des prétextes solides. N'est-ce pas d'ailleurs la raison pour laquelle vous nous recevez secrètement ?

L'Empereur écrase son cigare dans le cendrier :

– J'aurais dû vous prendre au sérieux !

– Les gens intelligents reviennent de leurs torts, dit Francoquin. Seuls les sots et les morts n'en reviennent pas.

– Que demandez-vous ?

– L'argent des Cyclopus, assène Francoquin. Multiplié par deux.

L'Empereur accuse le coup. Il rit, mais le cœur n'y est pas :

– Vous vous moquez ?

– Si vous ne me donnez pas cet argent, les autres le feront.

Silence encore. L'Empereur manipule son coupe-papier avec l'évident désir d'en faire cadeau à son interlocuteur, jusqu'à la garde...

– Bien, dit-il enfin. Je vous remettrai l'argent promis aux Cyclopus en application des traités conclus. Parlez maintenant.

– Multiplié par deux. La somme une fois seulement ne concerne que les Cyclopus.

– Quelle valeur ont les informations que vous vous déclarez en mesure de fournir ?

– En pesant mes mots : ces informations mettent le pouvoir en cause, et c'est l'homme le plus puissant qui nous intéresse. Vous pouvez être cet homme.

L'Empereur lisse sa moustache :

– Je veux bien accepter le principe du marché. Deux fois la somme prévue. Mais parlez.

– Signez d'abord.

– Vous exagérez !

– Non. Signez.

Courroucé, l'Empereur se lève en regardant Francoquin. Peter pousse rapidement Fédor et Catt-bis hors du réduit dans une pièce adjacente. Il ressort. Fédor et Catt-bis entendent l'Empereur lui parler dans le couloir à mi-voix :

– Préparez... bon... yable... porteur... encaisserez... ferez détourner... des fonds... vous blanchirai...

Le silence. Peter ouvre la porte, invitant Fédor et Catt-bis à le suivre. Ils retrouvent l'Empereur dans le couloir. Il arbore un fin sourire :

– J'ai réfléchi, déclare-t-il. Veuillez m'accompagner dans mon bureau.

Ils y vont. Puanteur du tabac. Dans un coin, Peter commence à écrire.

– Messieurs, discours l'Empereur, le Général Franquin m'ayant présenté la situation sous un jour nouveau pour moi, j'envisage de poursuivre les travaux du chemin de fer, en dépit des pluies. En conséquence, je suis déterminé à verser la somme prévue par les traités...

– Le double, corrige Francoquin.

– Oui. Si l'on veut. Pour être exact, j'applique les traités avec vous, Messieurs, et je remets une somme équivalente à celle que vous recevrez au Général Franquin, ce qui revient pratiquement au même pour vous, puisque l'intention du Général est je suppose d'employer ces fonds au financement de travaux industriels, etc. Peter? Vous ne faites qu'un chèque...

– Oui, Votre Excellence, j'ai presque terminé.

– Très bien. J'espère que la collaboration entre nos deux pays soit fructueuse...

Fédor coule un regard méfiant vers Peter qui se lève:

– Voici le chèque. Votre Excellence.

L'Empereur lit et signe, présente le papier à Fédor:

– Ce chèque est payable au porteur. Il vous permet d'encaisser quand vous voudrez la somme dont nous avons parlé. Vérifiez. Est-ce bien cela?

– Oui. Quand pouvons-nous percevoir la somme?

– Immédiatement. Le temps que Peter aille en ville et revienne. Une bonne heure, je pense.

– Parfait, dit Francoquin. Fédor, Catt-bis et Requiem accompagneront Peter.

– Mais... dit l'Empereur...

– Ils resteront dans la berline, rassurez-vous, on ne les verra pas en ville.

– Mais...

– Je crains les voleurs. Surveillé par quatre hommes, l'argent ne risque rien.

L'Empereur ne peut réprimer un geste agacé. Peter le regarde, interrogateur. L'Empereur est contrarié:

– Allez, dit-il. Prouvez au Général qu'il n'y a pas dans ce pays autant de brigands de grands chemins qu'il l'imagine.

Ils sortent. Francoquin se lève, regarde par la fenêtre. Fédor, Catt-bis et Peter récupèrent Requiem, grimpent dans la

berline, et le cocher fouette ses chevaux. Francoquin sourit...

– Satisfait ? demande l'Empereur derrière lui.

– Ça peut aller.

– Je vous écoute. Si ce que vous m'apprenez est intéressant, vous emportez l'argent. Sinon vous repartez seul.

– Encore un piège ?

– Une précaution. Asseyez-vous ?

Francoquin s'assied, plissant les yeux :

– Je parlerai quand l'argent sera de retour. Il serait trop aisé, lorsque j'aurai parlé, de décréter...

– Ma parole ne vous suffit pas ? lance l'Empereur offensé.

– Une fois déjà, vous m'avez fait doubler. Saint-Jobard ?

– Saint-Jobard ? Quelle est cette histoire ? Parlez ?

– Vous ignorez aussi cela ?

– Quoi ? Parlez ?

Francoquin pèse le pour et le contre, se décide :

– Vous allez être victime d'une « révolution » de palais.

– Qui vous renseigne ?

– Celui qui me jeta – sans doute – Saint-Jobard dans les jambes. Nez-de-Suce.

– Le chef de MA police ? Vous n'êtes pas sérieux ? Où est-il ?

– Au diable.

– Où ?

– Mort.

– Pardon ? !

– Il voulut s'enfuir et fut abattu.

– S'il n'est plus de ce monde pour témoigner, qu'est-ce qui m'oblige à vous faire confiance ?

– Vous connaissez sa signature ?

Francoquin tend la déclaration de Nez-de-Suce, n'en dévoilant que la signature. L'Empereur veut saisir le papier, que Francoquin retire.

– Vous la reconnaissez ?
 – Montrez le reste.
 – J’aurai l’argent ? Sur ces feuillets, vous pourrez lire les noms des plus actifs conjurés. Vous obtiendrez ceux qui manquent par recoupements, interrogatoires. J’aurai l’argent ?

– Vous avez un chèque, déjà.
 – Au porteur. Mais après ce que vous m’avez dit, j’aimerais posséder un objet plus substantiel.

L’Empereur attrape un papier, écrit trois lignes, signe. Francoquin parle :

– Nez-de-Suce était allé voir les Cyclopus. Il a pris mon propre lieutenant pour Cyclopus Hyn. Je fus mis au courant de son, au moins, double jeu.

– Où est-il ?
 – Mort. Je vous l’ai dit.
 – Qu’est-ce qui prouve que sa déclaration ne fut pas dictée ?
 – Quand vous lirez, vous comprendrez que personne n’oserait vous mystifier sur des noms aussi connus que ceux qu’elle avance.

– Montrez ?

En échange du papier de l’Empereur, Francoquin tend la déclaration de Nez-de-Suce et la liste des conjurés. L’Empereur fait semblant de lire avec indifférence, et ne peut retenir un cri ! Il a pâli ! Francoquin s’étonne, n’ayant jamais escompté un si violent effet ! L’Empereur, anéanti, reste immobile, le menton dans une main, le coude posé sur le sous-main de cuir...

– Claudius... monologue l’Empereur à voix basse... Claudius... Je ne puis croire...

– Faites-le appeler. Cachez-vous pendant que je lui parlerai. J’accepte de tenter l’expérience.

– Non... murmure l’Empereur... Non...

– Nez-de-Suce m’offrit d’être du complot. Je suis certain...

– C'est impossible... bredouille l'Empereur... Impossible... Quand ce complot doit-il... ?

– Dans les deux semaines. Vous avez le temps d'agir. Faites arrêter les têtes, fusillez sans procès. Nettoyez la plaie en deux heures. Les moins trempés n'oseront bouger, vous les cueillerez comme du gibier paralysé par une lampe...

L'Empereur secoue la tête, effondré :

– Mon fils... gémit-il. Mon fils...

– Votre fils ? Qui ? Claudius ? C'est le fils du Baron K, non ?

– Le mien... souffle l'Empereur abattu...

– Hein ? !

– Claudius est mon fils... murmure l'Empereur...

– Avec la femme du Baron ? rit Francoquin. C'est burlesque.

L'Empereur relève un visage défait :

– Franquin, vous êtes un brigand et un âne, et le plus grave sans doute est que vous soyez si actif. Qui sait, à part vous ? Les Cyclopus ? Personne d'autre ?

– Non. Pourquoi ?

L'Empereur fixe Francoquin dans les yeux :

– Si vous apprenez à vous taire, tout peut s'arranger...

– Pour vous, précise Francoquin.

– Je ne puis faire arrêter mon propre fils ! s'écrie l'Empereur.

– Autrement dit, le petit Claudius à papa sera sermonné et ses amis auront droit aux dix balles dans la poitrine ?

L'Empereur crache à Francoquin un regard haineux. Francoquin sourit. Il dit, les yeux baissés sur ses bottes :

– Je ne demande qu'à me rendre utile. Je suis disposé à vous rendre service...

– Merci, dit l'Empereur avec méfiance.

– Vous savez, dit Francoquin sur le ton de « mon grand-père

a perdu sa première dent de lait à six ans», que le Banquier Gros-Chassieux est mort?

- Gros-Chassieux? Le pauvre! Un ami si cher!
- Il était du complot.
- Comme c'est triste!
- Il s'est jeté par la fenêtre du deuxième étage.
- Je comprends... Je compatis...
- Il m'avait promis des fonds. Il en est question sur le papier que vous lûtes.
- Beaucoup?
- La moitié de sa fortune.

L'Empereur hoche la tête, compréhensif, rédige un bon pour la moitié de la fortune du Banquier, le tend à Francoquin qui dit merci.

- Le reste ira à l'État, soupire tristement l'Empereur. Pauvre Banquier. Lui si jovial! Qui eût cru?

Il a sonné. L'olivâtre apparaît. L'Empereur exige :

- Le capitaine Snark, s'il vous plaît?

L'olivâtre s'empresse, disparaît. L'Empereur adopte un ton résigné :

- Ce soir, il n'y aura plus d'opposition. Général Franquin, il me reste à vous remercier de votre loyauté. Je suis heureux d'avoir découvert en vous un collaborateur compétent. Si-si.

Il racle avec soin le premier nom de la liste à l'aide d'une lame de rasoir, ajoute à la plume deux ou trois noms au sommaire. Il buvarde et on frappe. C'est le capitaine Snark. Il est taillé en marchand de bœufs. Il claque les talons. L'Empereur lui remet la liste des conjurés pudiquement pliée en deux :

- Discrètement. Vous arrêterez ces gens. Attendez la nuit.
- Oui, Votre Excellence.
- J'attends qu'ils prononcent d'autres noms.
- Oui, Votre Excellence.

– J'exige que vous les interrogiez vous-même, sans témoin. Vous m'entendez ?

– Oui, Votre Excellence. Sans témoin.

– Il y va de votre avenir. Vous arrêterez immédiatement ceux qui auront été dénoncés. Cette nuit. Vous les interrogerez vous-même. Pas un mot à quiconque, et tous les coupables ou suspects au secret. Tous.

– Oui, Votre Excellence. Tous.

– Allez, maintenant, « colonel ».

– Pardon ?

Le capitaine a claqué les talons. Il se retourne en sursaut...

– Vous avez bien entendu, « colonel » – si tout se déroule conformément à mes désirs.

– Oui, Votre Excellence ! s'écrie le capitaine, euphorique.

Et il sort. Francoquin hoche la tête :

– Vous auriez dû les faire fusiller. C'est ce qu'auraient fait les Cyclopus...

– Je ne suis pas les Cyclopus, dit l'Empereur ragaillardi. Je préfère voir la situation se détériorer. Quand mes suspects reviendront du secret, je les aurai ruinés, ils n'existeront plus...

– Peut-on vous demander quels noms vous ajoutâtes ? Pure curiosité...

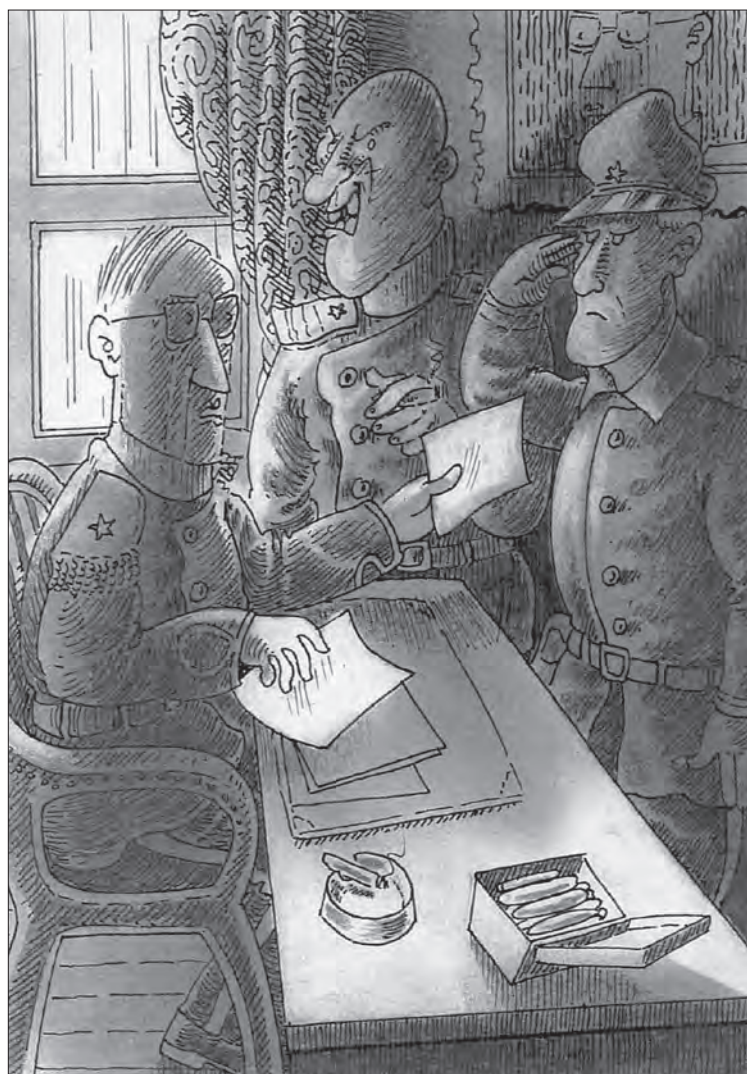
– Des amis. (L'Empereur rit :) J'ai envie de gouverner seul.

– C'est beau l'amitié, approuve Francoquin, et ils rient.

– À propos ? dit l'Empereur. Vous repassez au chantier ? Neutralisez donc le télégraphe, voulez-vous ?

– C'est déjà fait, dit Francoquin.

Francoquin attendait en lisant un illustré à l'ombre d'un thuya du parc. La berline revint. Peter s'en fut rendre compte à l'étage. Francoquin s'approcha :



– Vous avez l’argent ?
 – Un coffre plein ! dit Requier enthousiaste. Des sacs jusque dans la berline !
 – Félicitations, dit Fédor. Pour nager en eaux troubles vous êtes un az.

Francoquin rit, entraîne son monde à l’abri, pour n’être plus observé des fenêtres :

– J’hérite la moitié de la fortune du Banquier.
 – Non ! s’écrie Catt-bis.
 – Si, dit Francoquin lui tapant sur l’épaule. Ce sera la dot de ma fille. Si nous mêlions cet argent au reste, mon père et l’Empereur en profiteraient.
 – Comment cela ? demande Requier inquiet.
 – L’argent, explique Francoquin, n’est qu’un bon d’achat. Matériel agricole, industriel, etc. C’est à mon père et à l’Empereur que nous achèterons.

Requier se tourne vers Fédor :

– Est-ce vrai ?
 – Z’est vrai.
 – C’est navrant, déclare Requier avant de retomber dans son mutisme.

Catt-bis monte une gamme lyrique :

– Nous achèterons du grain, nous ensemerons la plaine en friche ! Nous achèterons des machines pour mieux travailler et plus vite ! Nous développerons le commerce, l’industrie ! Avec les profits nous bâtirons des écoles, des hôpitaux, des...
 – Ho ! s’écrie Francoquin. Ne t’excite pas ! Ça ne sera pas si facile !
 – Nous construirons un état moderne et solide, dit Fédor.
 – Nous investirons des capitaux dans les mines à l’Empe-

reur, rit Francoquin, et quand le complexe deviendra rentable nous le nationaliserons! (Muette désapprobation de Fédor.)

Francoquin tisse (déjà) sa toile.

La berline (Francoquin, Fédor, Catt-bis, Peter à l'intérieur, Requiem auprès du cocher) roulait vers le train :

– Que d'arrestations en perspective! dit Francoquin.

Peter n'est pas rassuré.

– Ne crains rien. Je t'apprendrai quelque chose qui te mettra hors de portée des houles impériales. À condition que tu ne t'en serves pas maladroitement.

– Merci.

– Ne me remercie pas. Donnant-donnant. Maintenant que nous allons collaborer j'aurai besoin d'un centre de renseignements. Tu saisis?

– Je crois. Ce que vous voulez m'apprendre est vénéneux?

– Assez pour envoyer quelqu'un au secret.

– C'est-à-dire?

– Le chef de l'opposition se nomme Claudius.

– Le fils du Baron K.?

– Non. DE L'EMPEREUR. (Émoi de Peter!) C'est un fruit de l'amour adultère. J'étais seul à savoir qu'il était le chef du complot et on me paie pour l'oublier...

– Pourquoi ne le faites-vous pas? dit Fédor assez sèchement.

Francoquin rit sans répondre.

– Mais, dit Catt-bis, pourquoi «oublier»? Quel intérêt? Lors du procès...

– Il n'y aura pas de procès. Les conspirateurs seront jetés au secret, sauf Claudius.

– Par cette information, résume Peter, me voici lié à l'Empereur – dans votre intérêt?

– Tout juste. Mais c'est aussi ton intérêt. C'est une arme. Évidemment, si je ne suis pas satisfait de tes services, je te dénonce à l'Empereur, et tu devines la suite...

Fédor fronce les sourcils. De toute évidence ceci le dégoûte...

– Allons, dit Francoquin. Ne faites pas ce masque! Les bonnes gens de mon pays disent qu'il faut apprendre à dévorer avec les fauves.

Voyage en train. Méditations sur le succès.

Au flanc du train, la berline s'arrête. Requierm saute à terre colts en mains, inspecte le wagon et ressort, fait signe que tout est en ordre. Le transbordement des sacs s'effectue sans encombre. Peter salue et s'en va. Francoquin se retourne :

– Je vous quitte. Je vous rattraperai. Je dois visiter mon père. Par la même occasion, je verrai quelles sont ses offres en grains, matériel, etc. Au prix d'ami.

– Ze voyage ne peut-il être différé?

– Je dois aviser mon père de ce qui se passe afin qu'il assure – dans notre intérêt – ses arrières. Je ne désire pas qu'il soit arrêté ce soir, on ne sait jamais. J'emmène Requierm.

– Bon, dit Fédor soucieux. En cas d'ennui nous zérons deux pour défendre ze trésor...

– Nom d'un polatouche! s'écrie Francoquin. On croirait que vous me suspectez d'avoir tramé je ne sais quelle attaque de la diligence!

– Nous n'avons pas l'habitude des eaux troubles, sourit Catt-bis...

Dans le train (Francoquin s'était décidé à aller jusqu'au chantier), les quatre hommes confortablement assis bavardaient :

– En somme, dit Catt-bis, nous partions avec des raisons de vaincre, et nous devons la victoire à des prétextes, comme nous aurions pu leur devoir la défaite ?

– Bravo ! dit Francoquin. C'est exactement cela !

– Excepté, dit Fédor, que nous partions auzzi avec quelques prétextes : les bandes réactionnaires, par exemple.

– Un moyen, corrige Francoquin. Avouez que j'avais calculé juste.

– Donc, dit Catt-bis, les traités n'existent pas ?

– Si, dit Francoquin. On les respecte quand on ne peut faire autrement, sinon on les enterre dans un marécage de compromis. L'Empereur applique les traités : il est loyal, intègre, homme d'État lucide et scrupuleux, etc. En réalité c'est une crapule qui s'est fait sodomiser – passez-moi l'image.

Rires de Catt-bis et Requiem. Fédor sourit largement :

– Vous êtes atroze !

– Avouez plutôt qu'un « Francoquin » vous manquait entre l'Empereur et votre rigidité dogmatique ?

– « Francoquin » ? dit Fédor.

– C'est mon surnom, dit Francoquin. Pourquoi le rejette-rais-je ? (Rires.)

– Vous avez mangé des cordes à nœuds toute votre vie ? dit Catt-bis.

Francoquin s'esclaffe !

– Moi aussi, dit tristement Requiem. Ça ne m'a guère profité.

– L'argent du Banquier? vérifie Catt-bis. Est-ce le prix de votre silence?

Francoquin acquiesce.

– Si la somme s'avère importante, ne pourrions-nous la joindre...

– Pas question. Elle constitue la dot de ma fille.

– Nous n'avons pas besoin...

– Chez les dom Franquin, les filles ne se marient pas sans dot.

– Il y a gros? demande Requier.

– La moitié de la fortune du Banquier. Catt-bis jouera le nouveau riche, comme Peter, avec des bottines vernies, des bagues, et des rubans coquets!

– Des toilettes pour Chou-Baby, dit Catt-bis, ça me ferait plaisir, oui. J'avais envie de lui acheter quelque chose en ville tout à l'heure, mais je n'avais pas un sou...

– Il fallait emprunter à Peter, dit Francoquin. Il déborde.

– Je n'y ai pas songé, avoue Catt-bis. D'ailleurs, je n'aurais pas osé.

C'est Fédor qui conclut:

– Zette affaire z'achève au mieux de nos intérêts, et l'idée de base était vôtre, Général Franquin. Je n'avais en vous qu'une confiance très relative – des doutes zubbiztent (rires) – et je n'approuvais guère une aczion montée tangenziellement pourrait-on dire au zujet. Mais je méconnaissais le terrain où vous étiez un maître. Veuillez azzepter mes zincères compliments.

– Merci, dit Francoquin touché. Vous me faites plaisir.

Ils se serrent la main pendant que Requier et Catt-bis applaudissent.

Après le duel.

La ville comptait ses blessés. Sur la place, le Jésuite se traînait en direction du palais. Il semblait bien touché. Mistress était sortie de chez La Bougresse avec La Flûte et la grosse Conchita. N'a-qu'un-Ceil rejoignit Mistress, et l'enlace :

– Je n'avais pas l'intention de tirer, Mary, s'excuse-t-il, mais quand...

– Oui, dit-elle à mi-voix, souriante, lui posant sa main sur la bouche, oui.

Il l'embrasse. Ils se séparent, heureux :

– Il y a des blessés à panser, dit-elle. Aide-nous...

Elle montre la place. Le Jésuite atteint le parvis. Il tombe. Il entre dans le palais à quatre pattes. Conchita hoche la tête, apitoyée...

– Il n'a que ce qu'il mérite, l'ordure ! dit N'a-qu'un-Ceil. Il ne souffre pas assez.

La Flûte s'est approchée doucement. Elle contemple N'a-qu'un-Ceil en silence, et soudain elle lui saute au cou sous les yeux stupéfaits de Mistress. Elle pleure sur l'épaule de N'a-qu'un-Ceil qui lui tapote tendrement le dos...

– Merci, sanglote-t-elle. Tu es un chic type tu sais... Slim...

– Allons, allons, faiseuse de larmes, dit N'a-qu'un-Ceil. Lâche-moi, Mary est jalouse...

Elle s'essuie le visage, regarde Mistress en souriant...

– Je ne suis pas jalouse, sourit Mistress.

Ils se tournent vers la place. Il y a Jésus-Christ toujours immobile sur son cheval...

– Est-il blessé ? s'inquiète Mistress...

– Oui, dit N'a-qu'un-Ceil. Mais ça n'est certainement pas très grave. Un poumon perforé, je pense. Quand je suis passé à sa hauteur, il soufflait et toussait...

– Et l'autre? demande Conchita désignant le colosse à terre veillé par son jumeau.

– Il est mort, dit N'a-qu'un-Œil. Le gamin?

– Miguelito? Presque rien. Il s'est réfugié à l'intérieur du saloon dès qu'il a pu. Un genou brisé par une balle perdue. Il boitera...

– Il faudrait un médecin. Et Frédégonde n'est pas rentrée.

– Prof? suggère Conchita.

– Hééé! Hééé! Hééé! N'a-qu'un-Œil! crie-t-on dans la rue. (C'est La Guêpière qui accourt :) Bravo! Est-il vrai que tu étais seul?!

– Presque, répond admirativement Conchita. Et au revolver! C'est magnifique!

– J'avais oublié mon fusil, dit N'a-qu'un-Œil...

Mais voici Mistress et La Flûte soutenant Jésus-Christ à pied. Il saigne du côté droit sous la clavicule. Là-bas, le colosse est debout près du cadavre de son frère. Le cheval est à l'arrêt, plus loin...

– Alows patwon hhh on les a hhh eus? souffle Jésus-Christ. J'ai hhh weçu ma hhh pilule hhh je cwois bien... L'albinos hhh tiwe dwôlement vite hhh! Heuweusement que Twi hhh a sauté de cheval hhh sans quoi hhh...

– Ne parlez pas, dit Mistress. Ce ne sera rien...

– Non, assure N'a-qu'un-Œil observant la plaie. Ne bouge pas.

Il détache délicatement la chemise, la fait glisser le long de l'épaule. Jésus-Christ s'efforce de sourire:

– C'est comme hhh si on m'enfonçait hhh des clous hhh...

– Ça ira, affirme N'a-qu'un-Œil souriant. Couchez-le. Je vais chercher Prof.

– Où le couchons-nous? demande Mistress. Au palais?

– Dans mon lit, décide La Flûte, c'est plus près, je logerai chez l'Espagnol en attendant sa guérison.

– Mewci hhh, dit Jésus-Christ.

Ils s'éloignent. Conchita a rejoint Tri. N'a-qu'un-Ceil s'approche. Bi a pris une balle dans la carotide. N'a-qu'un-Ceil tape sur l'épaule de Tri, planté immobile, bras ballants :

– Viens, dit-il. Allons chercher Prof.

Au chantier.

Puis le train fut au chantier : Les sacs furent arrimés aux selles des chevaux sous la haute responsabilité de Double-Mouche. Le télégraphe fut broyé. Les ingénieurs protestaient :

– Le télégraphe ! criaient-ils. Le télégraphe !...

– Est l'instrument de musique favori des bavards, dit Francoquin.

– Et maintenant, annonce Francoquin, je vais voir mon père. Catt-bis ? Viens-tu ? Je voudrais te présenter. Tu es de la famille désormais...

– Prenez une ezcorce, conseille Fédor. Mais je garde Zlim. Il repazzera chez les Indiens avec zes éclaireurs comme convenu, et ramènera les blezzés.

– D'accord, dit Francoquin. À bientôt. Max ? Requiem ?

– À bientôt, cadet ? dit Double-Mouche lançant une bourrade à Catt-bis qui la lui retourne sans ménagement. La brute ! Il frappe aussi fort que son défunt frère !

– L'argent, constate Frédégonde observant Double-Mouche, te rend euphorique. Offre-moi plutôt un cigare ?

N'a-qu'un-Ceil va trop loin mais s'excuse.

Au galop, N'a-qu'un-Ceil et Tri arrivaient au camp des Cyclopus en même temps que Iyô. Ensemble, ils entrent chez Hyn qui travaille avec Bois-Mécréant. Hyn se lève :

– Des nouvelles ?

– La victoire est acquise militairement, rapporte Iyô. L'APL se dirigeait, quand je l'ai quittée, vers le chantier du chemin de fer.

– Des pertes ?

– Une trentaine d'hommes. Autant de blessés.

– Ta main ?

– Une éraflure.

– Bois-Mécréant ? Emmène-le consulter Prof et La Racine.

– Heu, intervient N'a-qu'un-Ceil. Je cherche Prof précisé-ment.

– À quel sujet ?

– Heu. Des blessés en ville. Heu. Jésus-Christ n'est-il pas venu vous parler ?

– Jésus-Christ ? Non.

– Je l'avais envoyé vous dire que Barbasse était en ville avec cinq tueurs. Heu. Ils attendaient Slim.

– Je ne l'ai pas vu. Bois-Mécréant ? L'as-tu vu ?

– Non.

– Moi, dit Chou-Baby apparaissant au pied de l'escalier de bois. Je l'ai vu. Bi et Tri, avec qui j'étais à ce moment, se sont spontanément proposés pour l'accompagner en ville. Que s'est-il passé ?

– Heu, dit N'a-qu'un-Ceil. Les six attendaient Slim et heu j'ai été contraint de heu d'entamer le combat et...

– Seul ? dit Hyn.

– Heu, oui, je...

Stupeur générale. Chou-Baby pousse une petite exclamation.

– Ensuite? dit Hyn.

– Heu, j'en tuai cinq. L'albinos, c'était le plus redoutable, en entendant les chevaux de Jésus-Christ et des jumeaux s'est enfui. Il a ouvert le feu à travers la place, heu. Il a blessé Jésus-Christ (Chou-Baby porte la main à sa bouche) pas trop sérieusement, et tué son frère (il montre Tri, Chou-Baby pousse un cri!) Lui (Tri) eut la présence d'esprit de se jeter à terre quand l'albinos ouvrit le feu, et il parvint à l'abattre. Heu. En tout, Jésus-Christ inclus, il y a eu heu trois blessés...

Silence. Chou-Baby s'est avancée vers Tri, se tient devant lui sans un mot. Il ne la voit pas, semble-t-il. Hyn fixe durement N'a-qu'un-Œil :

– Vous a-t-on dit que je n'aimais pas ce genre de règlements de comptes?

– Depuis que vous avez descendu vos frères? lance N'a-qu'un-Œil.

Hyn s'est dressé d'un bloc, blême, les deux points assenés sur la table. Chou-Baby se précipite vers N'a-qu'un-Œil :

– Oh non! elle s'écrie. Pas ça! Vous n'avez pas le droit!

– Oui, dit N'a-qu'un-Œil doucement. Pardonnez-moi, Chou-Baby a raison...

– N'en parlons plus, dit Hyn.

Il tremble. Il se rassied.

– Mais aussi, remontre N'a-qu'un-Œil, eussiez-vous préféré la mort de Slim?

Silence. Chacun retient sa respiration. Hyn s'est apaisé :

– Bois-Mécréant? Appelle Prof et La Racine. (Bois-Mécréant se hâte. Hyn se tourne vers N'a-qu'un-Œil :) Qui est blessé?

– Jésus-Christ. Au poumon. Le chanteur de chez La Bougresse. Au genou. Le Jésuite. Plus gravement, et c'est tant mieux.

- Ne dites pas cela, reproche doucement Chou-Baby...
- Elle est toujours devant Tri, qui relève la tête:
- Vous n’y êtes pour rien, dit-il sombrement. Si seulement nous avions su que c’était commencé...

On frappe. Entrent Prof, La Racine, et Bois-Mécréant :

- Alors? fait Prof à N’a-qu’un-Ceil. Tu t’es encore distingué? (À Iyô:) Montre ta main. Il faut nettoyer ça. La Racine? panse-le. Tu nous rejoins en ville. Allons.

Il marche vers la porte, pipe à la bouche. N’a-qu’un-Ceil le suit.

- Je vous accompagne, dit Hyn. À propos? (Il tend la main à N’a-qu’un-Ceil:) J’allais oublier de vous remercier pour Slim.

L’art de tirer des bordées.

L’APL avait repris la piste à rebours. Slim et ses éclaireurs galopaient dans une autre direction.

- Comment l’entretien avec l’Empereur se déroula-t-il? s’enquiert Frédégonde.

– Mal. L’Empereur nous rezut ensemble et nous tint aisément en échec sur les « faits ». Nous venions dizcutter des traités qui étaient « rezpectés ». L’Empereur a prétendu avoir ordonné la zezzazion des travaux du chemin de fer une zemaine auparavant, et ze, juzqu’au printemps. Il nous mit dehors poliment. Il retint le Général. Nous azziztâmes, Catt-biz et moi, à leur conversazion à l’inzu de l’Empereur, le Général l’ayant exigé de notre hôte...

- Il tenait à vous impressionner! ricane Double-Mouche.
- Ou à prouver sa bonne foi? dit Frédégonde.
- Ou les deux, dit Fédor. Il reprit la dizcuzzion au début. Le ton de l’Empereur changea. Il ze reconnut, lui, en échec. Le

train ne pouvait plus progrezzer illégalement zans proteczion mazquée. Un complot allait exploiter les événements pour éclater. Franquin a vendu des renzeignements après une habile manoeuvre...

– Je m'en doutais, dit Double-Mouche. Je savais qu'il s'était muni des aveux du chef de la police. J'avais fouillé ses effets la nuit de la chasse à l'homme-rat, quand Frédégonde le pensait. (Rires outrés!) L'Empereur va faire emprisonner ses opposants... et autres?

– Zette nuit. Zauf le chef qui est zon propre fils.

– Claudius? dit Double-Mouche. C'est nouveau! Franquin en a-t-il profité?

Frédégonde rit aux larmes:

– Vraiment tu exagères!

– Non, soupire Fédor. Il n'exagère pas. Franquin a obtenu la moitié de la fortune du Banquier pour prix de zon zilenze. Claudiu zera zermonné. L'argent conztituera la dot de la fille du Général et, finalement, Catt-biz en dizposera. Je crois que le Général a un faible pour Catt-biz.

– En somme, dit Frédégonde écoeurée, la légalité c'est le droit du plus fort?

– L'arme, corrige Fédor. Pas le droit. L'arme.

– C'est sordide, dit Big-Alik. Mais pour mener sa barque dans une telle fange, il faut savoir godiller!

– Tirer des bordées, rectifie Fédor un peu amer. Z'est l'exprezzion. On dit d'un voilier qu'il tire des bordées quand il évolue contre le vent, par zig-zags, pour z'en zervir. Je ne zaurai jamais faire za. J'en zuis prezque heureux...

***Francoquin présente Catt-bis à son père,
et exige des faveurs. Amélia.***

Francoquin et son escorte sont accueillis au milieu des immenses champs par les cavaliers du père Franquin, en armes.

– Alors? lance Francoquin. Pas capable de reconnaître ton fils?

– Joaquin! s'écrie le père. Joaquin! D'où arrives-tu?

– Je te raconterai. Je te présente Catt-bis, le cadet des Cyclopus.

Le vieux toise Catt-bis et n'apprécie pas:

– Enchanté, il bougonne.

– Moi de même, répond Catt-bis sur le même ton.

– Que sera-ce tout à l'heure! imagine Francoquin.

Dans son bureau, le père reçoit Francoquin et Catt-bis:

– Je m'étonne, fils, de vous revoir moins d'une semaine après votre départ.

– Quand je partis, père, vous me conseillâtes de remplir ma mission en trois points. C'est chose faite, ou bien engagée. Peut-être pas exactement comme vous l'entendiez.

– Expliquez-vous sans ambiguïté, fils.

– Vous me conseillâtes...

Visiblement, le père voudrait voir sortir Catt-bis.

– Bah, dit Francoquin. Catt-bis se cuirasse peu à peu. Donc vous me conseillâtes *a)* de «jouer velours» avec les Cyclopus, *b)* de «prendre en main» l'APL, *c)* (il rit) de la «dépolitiser», «désendoctriner», j'ai oublié le terme exact.

– Hum, tousse le père.

– La collaboration des Cyclopus m'est acquise dans la mesure où ils sont assurés de la mienne, c'est énorme. La prise

en main de l'APL se déduit de notre collaboration. Quant à la dépolitisation, le jour où quelqu'un dépolitiserait Fédor...

Il pouffe. Catt-bis sourit. Le père Franquin fronce les sourcils :

– Ce que vous dites, fils, doit receler un sens caché qui vous égaie, mais je ne goûte pas ces plaisanteries implexes, ou obreptices.

– Bien, concède Francoquin. Commençons par un bout. Je vous présente votre petit-fils. (Fou rire.)

– Plaît-il ?

– Catt-bis ha-ha a épousé ha-ha Chou-Bab ha-ha-ha il y a deux jours waouah !

– Quoi ? Êtes-vous fou ? !

– Chou-Baby est ma femme depuis deux jours, dit Catt-bis très sèchement.

– Quelle folie ! s'écrie le père en tremblant. Quelle folie ! Vous êtes partis il n'y a pas une semaine et vous me contez que ma petite-fille a épousé un... un... un...

– Cyclopus, assène Catt-bis.

Francoquin rit. Son père est assis et suffoque. Il tousse violemment. On frappe à la porte, qui s'ouvre, et une femme (la quarantaine à peine) s'infiltré dans la pièce...

– Que voulez-vous ? lance Francoquin.

Son père tousse et siffle. La femme s'empresse, indignée. Elle dégrafe le col de la chemise du père Franquin :

– Là, là, là, dit-elle, apaisante...

– Merci, souffle le père. Merci Amélia. Sans vous...

Francoquin se tape sur les cuisses :

– Amélia ? ha-ha-ha ! Quel joli prénom ! Mais ha-ha si je ne m'abuse ha-ha il y a une semaine ha-ha tu étais célibataire ! D'où sort cette femme ?

La femme le regarde avec haine. Le père retrouve l'usage de la parole :

– Fils, je te présente celle que mon cœur élit pour soulager mes vieux jours...

– C'est attendrissant, dit Francoquin. Comment l'appellerai-je? Mère? Elle est bien conservée, mais il faudra qu'elle se coiffe autrement.

Le père sourit :

– Va, Amélia, mon aimée, dit-il. Mon fils unique est un peu brutal, gâté, mais il n'est pas méchant. Va, mon doux sucre, je te retrouve bientôt...

Elle sort, après un signe de la main, complice.

– Bon, dit Francoquin. Écoute : avec les Cyclopus, nous avons anéanti les bandes réactionnaires...

– Tu ! Tu ! Tu n'as pas ! Tu n'as...

– Il n'y a pas un survivant.

Le vieillard enfouit sa tête dans ses mains en miaulant de douleur.

– Je n'ai pas fini, dit Francoquin. Il y avait un coup de force prémédité contre l'Empereur. (Le père ne réagit pas.) Savais-tu que Claudius était le fils de l'Empereur?

– De l'Empereur? s'étonne le père Franquin. De l'Empereur? Comment eus-tu vent du complot?

– On voulut m'y faire collaborer.

– Qui « on »?

– Nez-de-Suce.

– L'imbécile.

– Tu en étais? demande Francoquin un peu inquiet.

– Non. Je ne suis pas inconscient. Claudius est un âne gominé. Je me demande qui le manœuvrait. Le Baron? Gueule-de-Rat?

– Ou les deux, dit Francoquin. En tout cas, ils dormiront cette nuit au secret, j'imagine. Comme TOUS CEUX qui SAVENT que Claudius était chef du complot, parce que l'Em-

pereur n'a pas l'intention de juger son FILS. Tu me suis?

– Oui. Tu vendis les renseignements?

– J'obtins le double de la somme prévue par les traités de coopération.

– Bravo.

– Ce qui nous permettra d'acheter du matériel, notamment agricole.

– Je te vois venir.

– Tant mieux. Il me faut un prix d'ami.

– Impossible.

– Pourquoi?

– Ordre du gouvernement. Si je te cède du matériel ou du grain à vil prix, je serai accusé de trahison.

– Et si l'Empereur APPREND que tu es au courant de ce que tu DEVRAIS ignorer? Que fera-t-il?

Le vieillard a pâli:

– Joaquin! Tu ne ferais pas ÇA?

– Je me gênerais!

– Tu ne ferais pas ÇA! répète le vieillard abasourdi. Pas ÇA!
(Puis:) Que dira l'Empereur si je vends à bas prix à nos heu ennemis?

– RIEN, affirme Francoquin, parce qu'il a donné de l'argent qu'il se promettait bien de faire fructifier autrement, et parce qu'il craint les réactions. Voici (Francoquin présente son bon pour la demi-fortune du Banquier) qui te permettra de lui faire savoir indirectement que tu es informé de bien des choses. Je suis convaincu qu'il ne te posera pas de questions...

Le père s'empare fébrilement du papier:

– Qu'est-ce?

– Gros-Chassieux s'est suicidé. Pour payer mon silence au sujet de son fils, l'Empereur me fait hériter la moitié de sa fortune. Tu encaisseras l'argent, et tu me le feras parvenir pour

Chou-Baby et Catt-bis. Lorsque l'Empereur te verra en possession de ce papier, il jugera préférable de te garder au nombre de ses amis, dont je suis dorénavant. C'est comique, non ?

Le vieillard hoche la tête :

- Tu joues un jeu dangereux, fils.
- J'adore le travail sans filet. Aurons-nous ce que je te demande ?
- De toute façon, dit Catt-bis conciliant, ce serait livrable en plusieurs fois, et les graines avant le printemps...
- Oui, dit le père. Laissez-moi réfléchir. Donnez-moi une petite heure ?
- Nous attendrons au jardin, dit Francoquin. Reste-t-il des prunes ?

L'état de Filasse empire. M^{me} Heintzbrück entre en scène.

Mistress et La Flûte avaient installé Jésus-Christ dans le lit de La Flûte au premier étage du saloon. Soudain, après une brève cavalcade ascendante dans l'escalier, La Bougresse pousse violemment la porte de la chambre, affolée. Mistress et La Flûte lui font face. Elle ouvre deux grands yeux terrorisés :

- Filasse... souffle-t-elle... Filasse...
- Quoi ? s'écrie Mistress. Quoi ?
- Filasse... balbutie l'autre, hébétée... Filasse...

Elle s'effondre sur une chaise. Mistress se précipite avec La Flûte dans l'escalier. Elles dégringolent jusqu'au rez-de-chaussée, se ruent dans la chambre. Filasse est allongée, blême. Tout de suite, Mistress repère la tache rouge qui macule le drap. Il y a Conchita dans un coin de la pièce. Mistress et La Flûte restent muettes dans la porte...

- Tu vois, dit Filasse à mi-voix. Je te l'avais dit. Je suis foutue.
- Ne divague pas ! s'écrie Mistress bondissant jusqu'à elle.

– Je ne divague pas. C'est l'hémorragie. Le sang coule au lieu de filtrer. Si le débit augmente je ne passerai pas la nuit.

– Tais-toi! ordonne Mistress. La Flûte? Cours chercher La Bougresse!

La Flûte se porte à toutes jambes dans l'escalier...

– Tu perds ton temps, dit Filasse. La Bougresse est une ignorante...

Des pas irréguliers dans l'escalier, un bruit de lutte, des murmures protestataires annoncent La Bougresse, qui entre, visiblement poussée par La Flûte. Derrière, apparaissent la grosse Alberte, Milady, La Guêpière. Poucinelle se faufile entre elles jusqu'à Conchita. Feu-aux-Trousses, la tête bandée à cause de ses dents, reste dans la porte, l'air malade.

– Que se passe-t-il? demande brutalement Mistress à La Bougresse. Endiguez cet épanchement sanguin! Faites quelque chose!

– Filasse... gémit l'entremetteuse... Filasse...

– Tu perds ton temps, répète Filasse à Mistress. Ne vois-tu pas qu'elle n'y connaît rien?

– Tais-toi. La Guêpière? Cours au palais. Ramène M^{me} Heintzbrück. Va!

– Pff, présume Filasse, elle n'y connaît rien non plus...

Elle paraît calme, même amusée par cette agitation dont elle est le centre.

– Filasse! lance Mistress. Tu vas me faire le plaisir de te taire, veux-tu!

Filasse rit doucement:

– Je suis foutue, dit-elle. Tu n'as pas encore compris? Foutue. Fou-tue...

La grosse Conchita se met à pleurer dans son coin en reniflant. La Bougresse s'est posée sur une chaise...

– Sortez! commande Mistress. Sortez toutes! Toi, La Flûte,



reste. Les autres, dehors! Sors-les, La Flûte, avant que ça dégénère!

En attendant M^{me} Heintzbrück :

– J’ai entendu des coups de feu? dit Filasse...
– C’est N’a-qu’un-Œil, dit La Flûte à voix basse, comme si elle redoutait d’avoir à montrer que quelque chose va pour elle. Il a tué cinq hommes, au revolver. Un aide bénévole a abattu le sixième...

– Tu es heureuse, murmure Filasse...

Ce n’est pas une question. La Flûte baisse la tête sans rien dire...

– Ne le cache pas, dit Filasse. Mary? Je suis contente que tu aies laissé N’a-qu’un-Œil faire ce qu’il voulait, c’est un chic type aussi, N’a-qu’un.

– Je n’y suis pour rien, souffle Mistress très bas...

– Tu avais pris la bonne décision, dit Filasse, alors c’est pareil...

Entre M^{me} Heintzbrück avec une petite serviette noire. Elle est souriante, professionnelle :

– Alors jeune femme? Quelque chose ne va pas? Voyons?
– Un avortement, explique Mistress. Mal pratiqué. Le sang coule. Les pertes ne sont pas abondantes mais nous inq... traca... soucient.

M^{me} Heintzbrück a enfilé des gants de caoutchouc, et s’est noué un tablier blanc autour des reins. Filasse la regarde :

– Pff, fait-elle. Qu’y connaissez-vous?

– Qu'on m'apporte de l'eau chaude, demande M^{me} Heintzbrück.

– J'y vais, dit La Guêpière qui sort en courant.

– Des linges propres aussi ! ajoute M^{me} Heintzbrück.

Mais La Guêpière est déjà loin.

– J'y vais, s'empresse La Flûte. Rien d'autre ?

– Jeune femme, demande M^{me} Heintzbrück, abaissons ce drap ?

Mistress abaisse le drap. Filasse a sa chemise enroulée autour de la taille. Sous ses fesses, La Bougresse a étendu des linges, qui sont ensanglantés, fraîchement. Mistress observe M^{me} Heintzbrück qui ne peut réprimer une brève grimace...

– Je suis foutue, hein ? interprète Filasse qui a vu.

– Comment ? réagit M^{me} Heintzbrück. Ne dites pas de stupidités, voulez-vous ?

On frappe et on entre. C'est La Flûte avec des linges propres.

– Auriez-vous une bassine où je puisse jeter les linges sales ?

– Je vais en trouver une, dit La Flûte en remettant le paquet de linges à Mistress. Elle ressort.

– Vous vous donnez du mal, observe Filasse. Toutes...

Mistress dépose les linges près de M^{me} Heintzbrück, s'assied près de Filasse, lui prend la main :

– C'est un sale moment, dit-elle. Sois forte et tout ira bien. N'est-ce pas ? (Elle prend M^{me} Heintzbrück à témoin.)

– Bien sûr, dit celle-ci. Bien sûr.

Tristement, Filasse sourit...

La Guêpière entre, véhiculant une bassinée d'eau bouillante. La Flûte la suit, avec une bassine vide pour le linge sale. Mistress referme la porte.

– Bien, dit M^{me} Heintzbrück. Déposez l'eau chaude à ma droite. Merci. Venez m'aider. Tirez le lit vers le milieu de la chambre afin que nous puissions circuler entre le lit et le mur. Encore un peu? Approchez la bassine. Placez la bassine vide à ma gauche, à portée de main. (Désignant Filasse :) Maintenez-lui les jambes à 45°.

La Flûte et La Guêpière s'empressent, chacune d'un côté du lit. M^{me} Heintzbrück trempe un linge dans l'eau chaude. Elle nettoie le sexe de Filasse méticuleusement. Mistress observe avec acuité. L'eau sur la peau ne tarde pas à rougir. M^{me} Heintzbrück jette le chiffon sale à gauche.

– Il faudra me laver le linge sale, elle demande.

– Je le ferai, dit La Flûte.

M^{me} Heintzbrück ouvre sa sacoche, s'empare d'une poire qu'elle emplit d'eau chaude. Elle introduit le bec de la poire dans le vagin de Filasse, presse la poire. L'eau ruisselle avec des caillots de sang. M^{me} Heintzbrück repose la poire, déchire une bande de gaze, s'en sert pour assécher la plaie. Elle jette la gaze. Elle déchire un autre morceau, s'empare d'une bouteille d'eau oxygénée dans son sac, verse l'eau oxygénée sur la gaze. Elle introduit la gaze dans la plaie, écartant délicatement les lèvres du sexe de Filasse avec ses doigts de caoutchouc. Elle nettoie consciencieusement en profondeur. Elle jette la gaze rougie, en prépare une autre longueur à l'eau oxygénée, et l'enfonce au creux du vagin. Elle l'y laisse. Mistress, La Flûte, La Guêpière, et même Filasse dans la mesure du possible, lisent ses gestes, attentives. Le sang ne coule plus, dirait-on? Elles retiennent leur souffle. M^{me} Heintzbrück montre son sac :

– Veuillez arracher un gros flocon de ouate! (Mistress se hâte.) Imbibez-le d'eau oxygénée?

L'odeur emplit la pièce, assez agréablement. Mistress tend le flocon humecté à M^{me} Heintzbrück qui le saisit entre deux doigts, l'applique au fond de la plaie après avoir ôté son morceau de gaze, qu'elle jette à gauche dans la bassine vide. Mistress y jette un coup d'œil. Il y a dessus un gros caillot noirâtre, coagulé. La blessure apparemment ne saigne plus. M^{me} Heintzbrück, qui tenait en place le tampon de ouate au fond du vagin, enlève sa main, laissant la ouate :

– Un autre flocon s'il vous plaît?

Mistress tend un nouveau tampon humecté, que M^{me} Heintzbrück introduit en complément du premier. Elle repousse sa chaise enfin :

– Voilà. Nous avons paré le plus urgent.

Elle enlève les linges souillés sous Filasse, fait signe à Mistress d'en disposer des propres. Sur son assentiment, La Flûte et La Guêpière laissent reposer les jambes de Filasse. Mistress sourit en retendant les linges propres. Elle se redresse, regarde Filasse tendrement :

– Ça va mieux?

– Oui, soupire Filasse souriant un peu. Je crois. Merci...

Le sang ne coule plus. M^{me} Heintzbrück lance ses gants dans la bassine au linge sale :

– C'est tout ce que je puis faire pour l'instant, déclare-t-elle. Voudrez-vous laver mes gants?

– Je m'en charge, dit La Flûte prenant la bassine.

– Je t'aide, dit Mistress.

– Laisse ça, exige La Flûte. Ouvre-moi la porte.

M^{me} Heintzbrück s'est levée, ayant ôté son tablier :

– Maintenant, jeune femme, vous allez dormir. Je reviendrai tout à l'heure. (Elle donne une caresse au front de Filasse,

se ravise, rouvre sa sacoche qu'elle avait bouclée, extrait deux comprimés d'une boîte, les dépose sur la langue de Filasse :) Sucez cela. Ça vous fera du bien, c'est fébrifuge. À tout à l'heure...

– Merci, dit Filasse. Merci...

L'aveu. N'a-qu'un-Œil choisit l'action.

L'impuissance et l'espoir.

Dans le saloon, Mistress fait quelques pas en compagnie de M^{me} Heintzbrück. Sur le seuil, M^{me} Heintzbrück s'immobilise, préoccupée :

– Je n'ai voulu alarmer personne, dit-elle. Mais autant avouer que c'est excessivement grave. Je ne suis pas compétente. Mes GESTES, une sorte de THÉÂTRE, ont pu impressionner la pauvre enfant, lui redonner confiance. Je fus sage-femme, c'est vrai. Il y a longtemps. Il faudrait un gynécologue. J'ai entravé un commencement d'hémorragie, n'importe qui sans doute eût pu le faire. Je ne ferai pas mieux. J'avais promis de « revenir », mais je ne vais pas m'en aller. J'attendrai ici. La pauvre risque d'avoir besoin de moi – puisqu'il n'y a personne – avant que redouté...

– Est-ce si grave ? s'écrie Mistress en tremblant...

– Oui, souffle M^{me} Heintzbrück. La pauvre enfant...

– Elle ne va pas... ? s'écrie Mistress égarée...

M^{me} Heintzbrück hausse les épaules sans répondre et va s'asseoir à une table...

Un groupe de cavaliers s'engage dans la grand-rue. Mistress se précipite, reconnaît Hyn avec N'a-qu'un-Œil, repère Prof. Elle court vers eux :

– Filasse! s'écrie-t-elle éplorée en se jetant sur la jambe de N'a-qu'un-Ceil à cheval. Filasse... Elle sanglote.

N'a-qu'un-Ceil saute à terre:

– Quoi? demande-t-il la prenant aux épaules. Parle Mary? Ne pleure pas...

– Elle va mourir, pleure Mistress. M^{me} Heintzbrück ne peut plus rien pour elle...

Mistress appréhende Prof, implore, exige:

– Sauvez-la, vous! Sauvez Filasse!

Prof soupire; regarde tour à tour Mistress, N'a-qu'un-Ceil, Hyn:

– Je n'y connais rien. Ce n'est pas mon domaine. Strictement rien...

Mistress pleure.

– Ne pleure pas, dit tendrement N'a-qu'un-Ceil. Il ne sera pas dit que je n'aurai rien entrepris. Je pars au-devant des autres. Je ramènerai Frédégonde et Franquin. Où puis-je les joindre?

– Ta blessure... dit Mistress...

– Je vais avec vous, propose Iyô qui a la main bandée. Je connais le chemin. Si tout va bien nous pourrions être de retour cette nuit...

– Et votre amie sera sauvée, dit Prof à Mistress. Frédégonde est bigrement compétente, vous savez...

– Oui, dit Mistress, merci...

– Deux volontaires pour chevaucher avec eux? (Iyô et N'a-qu'un-Ceil) demande Hyn. (Il s'en présente aussitôt trois, et celui qui est de trop va rentrer dans le rang, à contrecœur:) Allez tous les trois, et bonne chance.

N'a-qu'un-Ceil embrasse Mistress au front et sur chaque paupière, saute en selle, et le petit groupe s'élance au galop. Mistress agite tristement la main...

– Ils reviendront trop tard, dit-elle en pleurant...

Le Jésuite blessé.

Le Jésuite s'était traîné dans les couloirs, bavant son sang comme un escargot sur le dallage. Il avait contourné le petit frisé. Zelma en le voyant avait poussé un grand cri, s'était hâtivement portée à son secours et, le soutenant malaisément, l'avait conduit chez Thérèse qui était, quand ils entrèrent, allongée rhabillée sur le canapé, une serviette humide en tampon sur le front. Des éclats de verre jonchaient la pièce. Au bruit de porte, Thérèse soulève sa serviette en geignant.

– Mon Dieu! s'écrie-t-elle à la vue du Jésuite. Mon Dieu! Oh! Mon Dieu!

Il n'est pas beau à regarder. Il a intercepté une balle dans le ventre et ça saigne, ça gargouille à chaque pas avec des bulles rouges. Zelma le soutient, sa robe maculée. Elle l'amène à la causeuse où il s'affale, et la causeuse est vite souillée...

– Mon Dieu! répète Thérèse levée en sursaut. Mon Dieu le pauvre! Asseyez-le! Ça ira? Là...

Elle s'empresse. Les deux femmes unissant leurs forces allongent le Jésuite, lui passent les jambes par-dessus les accoudoirs de velours. Le Jésuite geint. Il a les yeux clos par la douleur. Parfois, il les entrouvre de façon effrayante. Il a les mains crispées sur son ventre sanglant. Thérèse veut courir lui chercher un verre d'eau à boire, mais Zelma l'en empêche:

– Non! Surtout pas cela!

– Qu'allons-nous faire? s'écrie Thérèse angoissée. Le malheureux!

– Je vais voir si je trouve un médecin, décide Zelma. Je reviens...

Chez La Bougresse, lorsque Zelma entra, il y avait Prof penché sur le jeune chanteur allongé jambe nue sur une table. Deux soldats le maintenaient. Il pleurait. Prof était en activité fiévreuse. Ses bras étaient rouges de sang. Plus loin, sur une table lui aussi, Jésus-Christ attendait son tour, réconforté par La Racine. Mistress et la Flûte véhiculaient un baquet d'eau, et Conchita des linges. La Racine rejoignit Prof. Le gamin semblait évanoui. La Racine lui ouvrit les dents, y plaça un chiffon en plusieurs épaisseurs. Hyn venait de chez Filasse et s'arrêta pour parler à Jésus-Christ auprès de qui était maintenant M^{me} Heintzbrück. Mistress imbibait de whisky des linges que Poucinelle et La Guêpière découpaient en bandes et bandellettes. Un soldat avait taillé des attelles de bois à la serpette. De la tête, La Racine qui classait ses scalpels et ceux de Prof, lui indiquait une place libre sur le bar. Zelma s'approcha :

- Monsieur? prononce-t-elle tout bas.
- Oui? dit La Racine saluant d'un signe de tête.
- Il y a un blessé au palais. Le père Jésuite...
- Blessé où? demande Prof sans relever la tête.
- Au palais, dit M^{me} de Wagerstein très émue, et...
- Où est-il touché?
- Excusez-moi, dit Zelma en rougissant. Au ventre. C'est grave...

Du geste, La Racine appelle deux soldats :

- Guidez-les, demande-t-il à Zelma. Ils le ramèneront...
- Oui, dit Zelma, merci...

Ils sortent. Ils sont à peine à l'extérieur qu'un hurlement strident retentit. Zelma s'immobilise frissonnante. Le gamin

vient de reprendre connaissance et se débat, Hyn lui parle. Un soldat prend le bras de Zelma, qui sursaute...

– Conduisez-nous, demande-t-il.

Francoquin au jardin. Ce que Catt-bis pense avoir appris.

Catt-bis et Francoquin dans le jardin mangeaient des prunes, bavardaient :

– Que pensez-vous du suffrage universel? demande Catt-bis.

– Il ouvre la porte à la démagogie. Faites le calcul. Un arriéré a le droit de vote. Il épouse une arriérée. En vingt ans ils ont vingt enfants arriérés. Quand ils ont le vingtième, le premier se marie. Si nous passons encore vingt ans, le premier enfant à son tour a vingt enfants, le second dix-neuf, le troisième dix-huit, etc. jusqu'au dernier qui en a un. En quarante ans, la descendance de deux arriérés qui ont le droit de vote se monte à...

– Deux cent trente arriérés, coupe Catt-bis en riant.

– Que pensez-vous des élections?

– Faites l'expérience, dit Francoquin. Demandez à un candidat ce qu'il pense de son adversaire. Il vous démontrera que c'est un peigne-zizi. Allez voir l'adversaire, et vous sortirez de l'entretien convaincu que le premier est un peigne-zizi. Pourquoi départagerais-je deux peigne-zizis?

– Que pensez-vous de la vie?

Francoquin crache une prune en faisant la grimace :

– Elle est véreuse!

– La vie se paie, dit Francoquin. Mais pas en monnaie de singe. Dans la mesure où l'homme ne laisse pas le hasard dilapider le potentiel des événements, situations, etc. La vie apparaît comme une chaîne où des maillons plus importants, interférés, mordent à un plan plus général – l'Histoire par exemple – annexant les moindres, qui peut-être les susciterent. Compte tenu, je le répète, de la volonté de celui qui œuvre. En fait, mêlées, une partie de la vie se déroule en même temps qu'une autre, ou cinq ou six qui commencent, cinq ou six en cours, cinq ou six qui s'achèvent ou se transforment, brassées, sans que leur durée ou importance soient comparables. Des choses secondaires peuvent devenir primordiales. D'événement en événement, nous ajoutons sur des plans divers des paroles, des actes, et « l'opération » peut-être se fera sur un seul plan, nous amenant à un « résultat » qui probablement n'est que partie d'une autre « opération ». Tout continue. Nous ne prononçons pas de paroles célèbres. Nous vivons. Nous SOMMES vingt-quatre heures par jour. Les actes de nous qui resteront sont indémêlables de ceux qui ne resteront pas. Tout continue. La vie se paie cher : nous n'en connaissons pas le prix exigé avant de passer le marché...

– Entendez-vous que des sujets « noyaux » n'apparaissent pas (aux yeux de l'intéressé) immédiatement comme des sujets « noyaux » ?

– Prenez ma vie depuis une semaine, presque. Je quitte la maison, je vous rencontre, nous menons à bien une expédition. N'y a-t-il pas là un sujet noyau maintenant évident ? Le mariage de ma fille ne pourrait-il pas au moins en constituer un autre, plus tard peut-être ? D'autres événements encore, que je ne vois pas, et qui pourraient logiquement advenir ? Reprenons l'exemple de notre expédition : il faut envisager ses

suites. Eh bien, même si présentement a priori nous ignorons le sujet noyau à venir, nous vivons, nous agissons déjà, nous œuvrons. Autant à sa découverte, à son épanouissement, qu'à son accomplissement.

– J'en conviens. Mais cette expédition existait quand même dans votre imagination, en premier lieu, ébauchée certes...

– On peut affirmer qu'elle n'existait pas. Vous commettriez une erreur en en doutant. C'était il est vrai ma préoccupation première: devenir l'intermédiaire solide que je puis désormais devenir. Je savais qu'il me fallait agir. Les conditions me semblèrent réunies. Je savais en gros par quels jalons passer dans telle ou telle situation-mère, mais les situations n'étaient même pas créées. Alors? Qu'imaginer? Calculer, oui. Je me sentais en gros armé pour triompher des difficultés qui se présenteraient, qu'au besoin nous susciterions. J'aurais pu faire un mauvais calcul, mais j'avais prévu les replis stratégiques. Un jeu, quoi (Il fredonne:)

*La vie des hommes
C'est comme
Les pommes,
On fait la récolte en automne,
Yen a des vertes et des pas mûres
Des bonnes à faire les confitures,
Mais un morne matin
Il faudra cracher les pépins...* (Ils rient.)

– Que pensez-vous de mon père?

– Je ne l'ai pas assez vu pour me permettre un jugement, dit Catt-bis. Un peu un homme d'affaires, un peu un fermier, un semi-vieillard amoureux, et avant tout un père qui a gâté son fils. (Ils rient.) Est-il vrai que vous le dénonceriez?

– Il faut tout envisager. C'est un homme d'affaires, et même si je ressens pour lui une certaine tendresse... Il faut apprendre l'intolérance, car être intolérant c'est rester disponible, être libre.

– Et être libre ? C'est être conquérant ?

– C'est se réserver la possibilité de l'être. À partir de là, tout se lie. Il ne faut pas dialoguer. Il faut agressivement refuser de « raisonner ». Il faut être et piocher dans tout sans scrupule...

– C'est un peu ce que cette expédition m'a appris, dit Catt-bis en souriant. J'étais sans doute disponible...

Rien à faire pour le Jésuite.

Deux soldats venaient de soulever Miguelito et le portaient à l'étage. Un troisième soutenait précautionneusement la jambe calée dans les attelles. Milady suivait, réconfortante. En bas, Conchita lavait la table d'opération à grande eau. On s'emparait de Jésus-Christ...

– Voilà le Jésuite, avertit La Flûte.

Les porteurs aidés par Zelma traversent péniblement la place. Bientôt le Jésuite est déposé sur une table. Prof examine la blessure, hoche la tête, fait non, inutile de le soigner, il n'y a plus rien à tenter...

– Mais... dit Zelma...

Prof regarde le Jésuite qui geint, regarde Zelma, fait encore non, laisse retomber ses bras et soupire tandis qu'on apporte Jésus-Christ...

Amélia et l'héritage. Francoquin réagit.

Francoquin secoue un prunier :

– Ce sont des quoi ? demande Catt-bis. Elles sont savoureuses. Des reines-claude ?

– Non, dit Francoquin. Des mirabelles, je pense. Si elles étaient plus grosses et violettes ce seraient des quetsches. (Ils rient.)

– Ce sont des burbanks, fait entendre une femme derrière eux.

C'est Amélia qui vient, souriante :

– Je fus revêche, tout à l'heure ?

– Toutes les roses ont des épines, dit Francoquin.

C'est si plat comme compliment que ça le fait rire !

– Galant, sourit Amélia. Vous pillâtes un poète ?

– C'est possible, confesse Francoquin. Je lis deux pages par jour. Mais après ces prunes deux plaquettes ne suffiront pas.

– Serait-ce mon père qui vous envoie ? demande Francoquin.

– Non, minaude Amélia.

– Vous allez vous marier ?

– Je ne sais...

– Et quand vous serez sa moitié, vous hériterez de l'autre ? (Il s'esclaffe.)

– Général !

– Personnellement, dit Francoquin, je me contenterai d'une bonne moitié de l'héritage.

– Alors, dit Amélia, nous nous entendrons. D'ailleurs, je crois que le testament est déjà rédigé en ce sens. (Elle sourit, regarde Francoquin dans les yeux :) À propos ? Savez-vous ce qu'est une pollicitation ?

– Une polli... non. (À Catt-bis :) Vous le savez ?

– Je ne suis pas certain.

- Dites? propose Amélia.
- N'est-ce pas une histoire de contrats non signés?
- Vous brûlez, dit Amélia. C'est une proposition de contrat qui n'a pas encore été acceptée.
- Elle n'a pas été faite non plus, fait observer Francoquin.
- Elle peut l'être, Général, dit Amélia s'éloignant. Réfléchissez.

Francoquin se tourne vers Catt-bis en grattant son crâne chauve. Amélia a disparu au bout du jardin.

- Que veut-elle dire? Vous avez compris?
- Il faudrait s'assurer qu'elle ne venait pas au nom de votre père?
- Elle l'a dit. Je me demande ce qu'elle veut dire?

– Nom de Dieu! s'écrie Francoquin. Rappelez-vous! Elle écoutait notre conversation dans le bureau de mon père! Elle sait que je peux le dénoncer, et comme l'héritage est à partager... La salope! L'amphibie! Elle va voir comment je partage!

Il veut se précipiter, mais Catt-bis le retient impérieusement:

– Baissez-vous et mangez des prunes. (Il obéit sans comprendre. En mangeant, Catt-bis explique :) Elle est à une petite fenêtre du rez-de-chaussée. Elle nous observe. Il s'agit de la deuxième fenêtre depuis la gauche...

– Ce sont les toilettes, calcule Francoquin sans regarder. Pour nous observer de là, elle est debout sur le siège.

Francoquin entre en riant dans le bureau de son père :

– Père ? Qu'est-ce qu'une pollicitation ?

Son père froidement le regarde :

– Si vous venez me poser des devinettes, tu peux ressortir.

Des cris fusent dans le ranch avec un accompagnement de tambour.

– Amélia ! s'écrie le père Franquin. Que se passe-t-il ?

Il veut courir, mais Francoquin lui barre la route en pouffant :

– Tu ne passeras pas !

– Laisse-moi passer ! rugit le père en prenant son élan...

– D'accord, si tu me laisses parler ensuite.

– Où est Amélia ! Amélia !

– Dans les toilettes, enfermée. Pas encore dans le trou, ça viendra. Elle me fit des propositions dans le jardin.

– Hein ?

Le père s'immobilise. Francoquin relate :

– Elle vint me parler de pollicitation. Je mangeais des prunes en compagnie de Catt-bis. Elle nous donna la définition du mot.

– Pollicitation ? dit le père inquiet. Qu'est-ce ?

– Une proposition de contrat qui n'est pas encore acceptée. Est-ce qu'elle n'a pas encore accepté de t'épouser ?

– Hein ? Mais si. Elle... Allons lui parler.

Amélia est libérée, traînée dans le bureau. Elle rugit, frappe Francoquin, qui pare en riant, parvient à intercepter les deux poings et les immobilise. Elle tonne :

– Vous ! Vous ! Saleud ! Ordure ! Lâchez-moi !

– Qu'est-ce qu'une pollicitation, mignonne?

Elle se débat furieusement.

– Doucement, fils, recommande le père. Point de violences.

Répondez Amélia? Disculpez-vous?

– Cet homme est fou! s'écrie Amélia en larmes. Fou! Fou! Fou à lier!

– Pourquoi m'espionnait-elle? fait Francoquin.

Le père s'interpose:

– Amélia ma chérie, expliquez-vous, mon petit...

– Mais? s'étonne-t-elle. Qu'expliquerais-je? J'étais aux toilettes quand cet individu, ou son ami, de l'extérieur a verrouillé...

– Cette proposition que mon fils prétend que vous lui auriez faite?

– Mais c'est faux! Faux! C'est odieux! Cet homme! Cet homme est fou! Oh!

Elle se réfugie près du père, pleure sur son épaule. Francoquin raisonne:

– Elle nous écoutait quand nous parlions dans ton bureau. Sa proposition, je la devine: que JE te donne à l'Empereur...

– Oh! Oh! Oh! C'est infâme! Oh!

– Et le testament? goguenarde Francoquin. Ne me dites-vous point que vous vous contenteriez de la moitié?

– Oh! Oh! C'est une honte! C'est honteux! Oh! Oh!

– Fils, remontre le père, si elle m'avait comme tu dis «donné» elle mettait en évidence qu'elle savait elle aussi, et alors...

– Voilà pourquoi elle escomptait que JE le fasse! ricane Francoquin...

Elle lui bondit au visage en crachant comme un chat et lui laisse une grande marque! Il la gifle! Elle tombe sur le tapis en reniflant, échevelée. Le père s'adresse à son fils, et reproche:

– Si c’est mon testament qui vous préocc...
– Minute! dit Francoquin. ELLE vint me voir. JE mangeais des prunes.

Le père se gratte les favoris, mâchoires crispées. Amélia est à terre. Il la contemple, frêle, à ses pieds, de courbe assez délicate, avec des petits seins globaux secoués de sanglots...

– Fils, dit-il, j’aime cette femme, tu comprends...
– Épouse-la, conseille Francoquin. C’est maintenant le seul moyen de l’empêcher de parler. Épouse-la, mais laisse en blanc ton testament. (Amélia pleure, mais tend l’oreille, Francoquin baisse le ton pour la contraindre au silence :) Si elle t’aime, tu es assez gaillard pour me donner un frère? Au cas où elle m’en donnerait un – de toi – fais ton testament en faveur de tes enfants, vivants ou à venir, mais surtout RIEN pour elle! Je te demande de te méfier...

Le père sourit. L’idée d’un second fils l’amuse. Il relève Amélia, l’attire contre lui tendrement. Elle pleure encore un peu, diplomate...

– Sans rancune? propose Francoquin.
– Mais oui, répond le père (Amélia elle, tourne le dos) c’est arrangé, plus de disputes...

Amélia s’est retirée. Francoquin s’adresse à son père :

– Pour l’affaire dont je t’entretins, aurai-je des prix de faveur?

– Tu les auras.

– Fais-moi un papier.

– Il est sur le bureau. Joaquin, je regrette de ne m’être pas rendu compte plus tôt de tes capacités, de ton intelligence, car je vois bien aujourd’hui que tu es supérieurement intelligent...

– Je ne le suis pas, rit Francoquin. Je fais semblant. Comme

les autres ne le sont pas davantage et ne savent pas ce qu'est l'intelligence, pour ne pas avoir l'air stupide, ils font semblant de croire que je le suis. Les plus sots le croient réellement...

Il sort en éclatant de rire. Son père le suit sur le perron. Ils retrouvent Amélia, et voici Catt-bis avec Max et Requierm.

– Tu ne restes pas à dîner, fils ?

– Trop de travail, s'excuse Francoquin. Il embrasse son père et Amélia – dans l'oreille furtivement, ce qui lui vaut un sourire.

– Prévenez-moi pour la noce ! exige-t-il. Et n'oubliez pas que je peux vous louer deux places au secret pour la lune de miel ! Le père soupire, hochant la tête :

– On ne sait jamais si tu plaisantes ou si tu es sérieux, Joaquin...

Le groupe Francoquin s'éloigne à cheval, Catt-bis ayant à son tour pris congé. Max et Requierm ont emporté chacun un grand panier de prunes, dans lesquels piochent les soldats. Francoquin de loin se retourne et salue de la main, en même temps qu'il confie à Catt-bis :

– Amélia est sensuelle. Je lui procurerai un amant. Si jamais elle donne un fils à mon père, je dévoile l'amant, et je garde l'héritage.

– C'est un brave garçon, Joaquin, soupire le père de son côté. Il est un peu turbulent...

– À son âge ? fait Amélia. Il est fou, oui...



La piqure. Mistress et Cyclopus Hyn : GG.

Le Jésuite mourait. Il gluglubait et flofloquait comme un saxophone baryton rempli de gelée de groseille. En d'autres circonstances, c'eût été hilarant. Ça lui gargouillait au long des intestins comme des écoulements de chasse d'eau. Le salaud. Il grimaçait, faisait des bulles. Il ne pouvait même plus respirer, sifflant, couinant, grinçant comme une vieille porte. Un des soldats avait découvert des épines entremêlées à sa chemise :

– Pauvre loque, dit La Guêpière. Il se mortifie, l'imbécile...

Prof se redresse et brandit sa pince au bout de laquelle reluit la balle. La Racine vient de verser de l'alcool sur la plaie béante, et Jésus-Christ hurle !

– Là, là, dit Mistress lui caressant le front en sueur, c'est fini, c'est fini maintenant, nous allons vous panser...

– Oui, dit La Racine, tu garderas le côté en écharpe un certain temps...

– Comme hhh Bawbasse hhh ? fait Jésus-Christ s'efforçant de sourire. Comment hhh qu'il les a eus hhh hein, le patwon hhh ?!

Prof et La Racine regardent le Jésuite, se retournent vers Cyclopus Hyn :

– Nous allons le faire souffrir, observe La Racine. Inutilement.

Prof opine. Le Jésuite râle, inconscient. Hyn fait oui de la tête, s'éloigne. Mistress le regarde, émue :

– Ce n'est pas possible... Ils ne vont pas... ?

– Préférez-vous le voir souffrir ? demande La Racine préparant la seringue.

De la porte du saloon, Hyn prévient :

– Je vais au palais. Venez, Mistress, cela vous détendra...

Ils marchent lentement sur la place...

– Votre ami, commence Hyn...

– Dites «amant», dit Mistress agressive, ça ne me choque pas.

– Votre amant est un homme bien.

Mistress regarde Hyn, étonnée. Mais il a les yeux fixés sur le palais. Il poursuit :

– Il me plaît beaucoup. Je déplore de ne l'avoir pas rencontré plus tôt. Par certains côtés, il me rappelle mon frère Doe : violence, intelligence dans l'action. Mais il est infiniment plus humain. Mon frère Doe allait jusqu'à tuer par jeu, par défi. Lui, donne l'impression de tuer à son corps défendant. C'est étrange, mais je me sens attiré par sa sensibilité à ras de peau. Il se dit «naïf», mais je le crois curieux, et prêt d'emblée à aimer. Il n'a peut-être pas assez confiance en soi ailleurs que sur le plan des armes – où de toute évidence il est supérieurement doué – mais il a su garder, et c'est excessivement rare chez un (hésitation) tueur, le sens du fragile et du merveilleux. Voyez-vous, on me dirait : il a raccroché ses revolvers et il est revenu à la vie civile, je n'en serais pas surpris, car je suis convaincu qu'il a gardé la faculté, «naïve», oui, de le faire. Il me plaît beaucoup. (Il rit :) J'en serais même un peu jaloux.

– Il vous admire, dit doucement Mistress.

– Je suis une légende, dit Hyn sur le même ton.

– Vous n'êtes pas comme les autres. On sent que vous avez fait plus qu'eux, plus par exemple que le général Yashpoutine qui aurait pu lui aussi être une légende, et ne l'est pas. Vous avez vécu plus qu'eux, peut-être les mêmes drames, j'allais dire

aventures. C'est votre poids, votre richesse, et vous les portez au vu et au su de tous.

– Quelqu'un que j'aimais m'a dit cela, murmure Hyn. J'ai vécu au maximum des événements nombreux, petits et grands. C'est sans doute de là, oui, que vient la légende...

– « Quelqu'un que vous aimiez ? » dit doucement Mistress. (Puis, bas :) GG ?

Il s'immobilise, regarde Mistress :

– Vous savez ? dit-il.

– Vaguement. Personne n'en parle vraiment, et je n'ai questionné personne.

Ils marchent. Hyn parle, sans regarder Mistress :

– GG était ma maîtresse. Elle était la fille du Gouverneur. Nous nous sommes longuement aimés. Un jour, le jour de la victoire, tout a craqué autour de moi. J'ai tué mes deux frères. Slim est parti, lui qui était mon ami, peut-être parce que j'avais tué mes frères – il aimait beaucoup Doe –, peut-être parce qu'il ne voulait garder que les belles images, peut-être parce qu'il redoutait ses sentiments et voulait se retrouver seul, peut-être tout à la fois, peut-être autre chose, je ne sais. Ce jour-là, GG m'a quitté elle aussi...

– Pourquoi ? demande doucement Mistress...

– Il n'y a pas qu'une motivation aux actes. Rappelez-vous l'impossibilité dans laquelle vous fûtes d'exposer les raisons à l'avortement de votre amie ? Il y a des milliers de flocons de neige avant l'avalanche. La vie a passé...

– Vous l'aimez ?

– Oui...

– Elle vous aime encore ? L'avez-vous revue ?

– Je ne l'ai pas revue. Je ne sais si je la reverrai. Je pourrais, certainement, en la recherchant, mais je n'ai pas le droit de le faire. Si elle voulait revenir... (Il se tait, reprend :) Je sais – je

n'en ai jamais parlé à personne, et je suppose qu'on imagine que je l'ignore – je sais qu'elle sillonne le pays. Elle se fait appeler la Veuve Rouge...

– La Veuve Rouge! crie Mistress. Mon Dieu!

Elle s'est arrêtée, les deux mains sur la poitrine. Elle est pâle. Hyn l'observe:

– Qu'avez-vous? il s'écrie. La connaissez-vous?

– Nous l'avons rencontrée en venant! Je l'ai vue! Slim s'est arrêté sur le bord du chemin et ils ont longuement parlé! Ils étaient restés derrière nous! Je comprends maintenant!

– Slim, soupire Hyn se remettant en marche, je suppose qu'il lui a demandé de revenir...

– Nous ne la connaissions pas, explique Mistress. Slim aurait dû vous parler d'elle...

– Slim n'est pas comme ça, sourit Hyn...

– Elle reviendra, assure Mistress. Je serais elle, je reviendrais... (Elle rougit :) Excusez-moi...

– Ne vous excusez pas. C'est gentil de dire cela. Mais je ne veux pas croire...

– Elle reviendra! affirme Mistress avec foi. Elle reviendra, j'en ai la conviction...

Hyn sourit:

– Peut-être avez-vous raison. Souvent, moi aussi, je me dis qu'elle va revenir, mais j'ai peur d'espérer... (Il se tait un instant...) Je comprends que toutes ces filles si différentes de vous vous aiment. Vous êtes disponible, et on vous prend volontiers pour confidente...

– Excusez-moi...

– C'est une qualité. Cela m'a fait beaucoup de bien de vous parler.

Ils atteignent le parvis. Un bruit précipité de pas les fait se retourner. C'est Milady:

- Mary! Mary! crie-t-elle. Filasse...
- Mon Dieu! s'écrie Mistress pressentant le pire. Parle!
- L'hémorragie... s'écrie Milady essoufflée...

Mistress s'élance en courant et Milady est distancée. Hyn revient lentement sur ses pas lui aussi.

L'agonie.

Le soleil rouge baissait, allongeait les ombres. Dans la chambre de Filasse, il y avait, outre M^{me} Heintzbrück et Mistress Mary, La Guêpière, La Flûte, Milady, Zelma, Conchita, et Alberte. Poucinelle était avec Jésus-Christ à l'étage, et Feu-aux-Trousses avec Miguelito. Prof entrait avec La Racine et Hyn. Filasse pleurait doucement sur le lit, découverte jusqu'à la ceinture. Son sang coulait...

- Je suis fichue, hein?
- Mais non, mais non, niait M^{me} Heintzbrück. Qu'inventez-vous?!

Prof s'approche, échange un coup d'œil bref avec la sage-femme, et recule, donnant à entendre qu'il ne saurait être d'aucun secours. La Racine le regarde. M^{me} de Wagerstein prend doucement le bras de l'assistant :

- Faites quelque chose? implore-t-elle dans un souffle...

Hyn s'est assis dans le saloon. Plus loin, le Jésuite respire, apaisé. Il dort. Le saloon sent l'éther. Prof et La Racine sortent de la chambre de Filasse, puis la plupart des femmes : Milady, Alberte, Conchita, Zelma. La Guêpière passe avec la bassine vide, La Flûte avec la bassine pleine de linges sales. La porte est refermée. Bruits de voix, indistincts. Crépuscule. Sanglots. La grosse Alberte ramasse les linges qui servirent à panser les

blessés. Milady lave la table d'opération. Conchita, pleurant, balaie le plancher. Prof s'assied face à Hyn, avec La Racine. La grosse Alberte s'approche, place sa pipe devant lui, montre du doigt sans un mot le comptoir où elle l'a trouvée. Il remercie de la tête, cogne doucement la pipe sur la table. La Guêpière revient avec de l'eau chaude. M^{me} de Wagerstein lui ouvre la porte, et tous ont le temps de voir M^{me} Heintzbrück et Mistress penchées sur Filasse. Dehors, le soleil disparaît derrière les toits. Bientôt la nuit. Le Jésuite dort. Quelquefois, il grogne, rêve...

– C'était pourtant une chic fille, murmure La Racine...

Le silence. M^{me} de Wagerstein va sans cesse à la porte du saloon, guette la grand-rue...

– S'ils arrivent cette nuit, dit Milady, ce sera beau...

– Elle sera morte, dit Conchita qui se remet à pleurer...

Elle disparaît lourdement vers l'arrière avec les détritrus du plancher dans sa pelle. Dehors, assis sur le trottoir, les soldats attendent en parlant doucement. Hyn se lève. Les soldats se redressent en le voyant dans l'encadrement de la porte :

– Rentrez au camp. Qu'on ne m'attende pas. Si les blessés de La Médaille arrivaient, revenez chercher Prof et La Racine. Ils s'éloignent. Le ciel est moutonné...

– Je ne serais pas étonné qu'il pleuve demain ou après-demain, dit Prof.

Hyn se retourne :

– Allons manger maintenant. (Aux femmes du saloon :) Nous sommes chez l'Espagnol, au cas où on nous demanderait...

Milady s'avance :

– Il n'y a personne chez l'Espagnol. La Guêpière a fermé. Vous feriez mieux d'aller en face.

– Laisse, dit Alberte. Je vais vous préparer à dîner. Attendez-moi.

Elle frappe, entre chez Filasse, ressort avec la clé. Elle passe devant :

– Venez. (Avisant Zelma :) Venez aussi, si vous avez faim. Je vous aurais bien préparé quelque chose ici, mais il n’y a plus rien. La Bougresse est partie, et a presque tout emporté...

M^{me} Heintzbrück s’évertuait à arrêter l’hémorragie. Filasse ne pleurait plus. M^{me} Heintzbrück avait les traits durcis, ridés...

– Si au moins j’avais ce qu’il faut ! bougonnait-elle tout bas...

Mistress reconfortait Filasse. Celle-ci perdait son sang lentement. La Flûte venait d’entrer avec des linges propres sous le bras...

– Quelle heure ? demande faiblement Filasse...

– Je ne sais, répond Mistress. La nuit vient...

– Tout à l’heure, dit Filasse d’une voix anormalement calme, j’ai dormi, j’ai rêvé. Mary, crois-tu aux rêves ?

– Sottises. On rêve ce qu’on sait, qu’on l’espère ou le redoute...

– Il y a des gens, poursuit Filasse, qui interprètent les songes. Comment ça s’appelle, Mary, l’art d’interpréter les songes ?

– L’oniromancie, dit Mistress, gênée par le mot...

– Tu sais tout, hein ? dit Filasse...

On dirait qu’elle est fière, et en même temps amusée, que Mistress « sache tout ». Elle a une voix décidément étrange. Elle est pâle. Est-ce un effet de la semi-obscurité ?

– Il me faudrait de la lumière, demande M^{me} Heintzbrück à cet instant.

La Guêpière court. La Flûte s’apprête à fermer les volets...

– Laisse ouvert, dit Filasse. Ça ressemble déjà trop à un caveau...

– Filasse! reproche Mistress...

– Fermez ces volets, ordonne M^{me} Heintzbrück. Voulez-vous que papillons et moustiques s'en viennent voler ici partout attirés par la lampe?

La Flûte ferme les volets. Toutes attendent sans bouger dans le noir. Filasse parle:

– Un jour, j'avais consulté une de ces femmes qui pratiquent la divination par les songes. Mary? Comment les appelle-t-on?

– Une oniromancienne, dit doucement Mistress.

– Oui. Elle avait prédit que je vivrais vieille et que je serais heureuse.

– Évidemment que vous vivrez vieille! lance M^{me} Heintzbrück agacée. Si vous cessiez de vous bercer d'âneries vous nous rendriez service!

– M^{me} Heintzbrück a raison, approuve Mistress...

– Et cette lumière! s'impatiente M^{me} Heintzbrück...

– La voilà, dit La Flûte en allant ouvrir la porte de communication.

La Guêpière entre, annoncée par une faible lueur. La lampe à pétrole dessine un rond lumineux au plafond. La Flûte referme la porte.

– Posez la lampe sur la table de nuit, ordonne M^{me} Heintzbrück assez sèchement, énervée. Approchez la table de nuit. Ne restez pas inactives.

Mistress s'empresse d'aider La Flûte. Elles poussent la table de nuit. La Guêpière y dépose la lampe. M^{me} Heintzbrück se penche de nouveau sur Filasse. Les linges semblent plus humides, mais le sang ne coule apparemment pas davantage. M^{me} Heintzbrück respire fort, et Mistress l'observe, s'arran-

geant pour la masquer à Filasse. M^{me} Heintzbrück repousse sa chaise, se lève :

– Je dois laver mes gants, dit-elle. Où est-ce ?
– Dans l’arrière-salle, dit La Flûte. Voulez-vous que je le fasse ?

– Non, dit M^{me} Heintzbrück, je dois les enduire d’un produit spécial (elle se munit d’un flacon). Mistress ? Voulez-vous m’ouvrir la porte je vous prie ?

Mistress se hâte.

– J’ai à vous parler, chuchote M^{me} Heintzbrück en sortant.

Dans le saloon obscurci, Mistress retrouve M^{me} Heintzbrück. Les filles s’approchent, timidement, mais comme M^{me} Heintzbrück s’adresse à Mistress à voix basse, elles reculent, pudiques.

– Je ne puis plus rien, souffle M^{me} Heintzbrück. C’est presque la fin. (Elle soupire, laisse tomber un mot :) pollakiurie. Troubles de l’évacuation vésicale de l’urine. Cela consiste en mictions fréquentes et peu abondantes. En soi, ce n’est pas grave. Mais joint au reste... Je redoute surtout une lipothymie...

– Que voulez-vous dire ? s’effraie Mistress...

– La lipothymie est un état dans lequel les mouvements du corps sont suspendus, avec conservation toutefois de la sensibilité...

– Grand Dieu ! s’écrie Mistress affolée...

– Du calme ! Je vous ai dit tout cela parce que je vous croyais assez intelligente pour m’aider à jouer cette sale comédie jusqu’au bout ! La soigner à l’eau oxygénée ! Pff ! Cette pauvre enfant va mourir, sachez-le bien. Je ne puis plus rien pour elle. Je ne suis pas compétente et, de toute façon, je n’ai

absolument rien à ma disposition qui me permette d'entretenir un état transitoire en attendant la doctoresse...

Mistress pleure. Elle sèche décidément ses larmes d'un revers de manche :

– La malheureuse... C'est la paralysie qui la guette, alors ?

– Pas exactement. Elle ne passera pas la nuit. Cessez de pleurer, vous m'exaspérez. Vous allez rentrer. Vous m'enverrez les deux filles qui nous assistent si généreusement, je veux aussi les prévenir. Dites que j'ai besoin d'elles. Allez !

Mistress entre, souriante. La Flûte et La Guêpière attendent, inactives.

– M^{me} Heintzbrück a besoin de vous deux, dit Mistress. Elle vous attend.

La Guêpière et La Flûte sortent. Dans la pièce, l'odeur d'urine combat celle de l'éther...

– Alors ? fait Filasse ironique. Qu'est-ce que l'autre t'a conté ? Que je suis en train de claquer ?

– Tais-toi ! lance violemment Mistress. Tais-toi !

– De toute façon, dit Filasse, je suis foutue. Je l'ai rêvé.

Mistress hausse les épaules :

– Qu'as-tu rêvé ? Raconte ? Peut-être pourrai-je te démontrer que tu te trompes...

M^{me} Heintzbrück revient, ses gants nettoyés très visiblement, suivie de La Flûte et de La Guêpière. Les pauvres filles ont les yeux rouges.

– Eh bien ? demande M^{me} Heintzbrück souriante. Encore à brasser du noir ?

Filasse soupire, sourit. M^{me} Heintzbrück reprend ses déri-

soires instruments, se remet consciencieusement au travail. À la dérobée, Mistress, La Flûte, La Guêpière l'observent. Elle ne manifeste aucun sentiment. La Flûte croise le regard de Mistress, qui évite aussitôt ses yeux. Dehors, la nuit s'est épaissie. On n'entend plus rien...

– J'aurais préféré mourir au soleil, soupire tristement Filasse...

Le rêve.

– Raconte-moi ton rêve? exige Mistress.

– Ce sera vite fait, dit Filasse. J'errais dans le désert, sans eau. Du sable, des pierres. Je ne buvais plus, je ne mangeais plus depuis longtemps. Je suis tombée. Je me suis traînée. Je voyais de l'eau: c'était un mirage. Je me relevais. Je me suis réveillée au moment où je tombais pour la dernière fois.

– Comment alors sais-tu que c'était la dernière fois? demande Mistress.

Filasse est prise au dépourvu:

– Mais? dit-elle. C'était évident?

– Tu le crois, raisonne Mistress, parce que rétrospectivement, réveillée, tu t'es rappelée qu'il n'y avait plus rien après cette chute. En réalité, tu étais inquiète, fiévreuse, tu avais soif. Si rien ne t'avait réveillée, tu serais en rêve tombée maintes fois encore...

– Certainement, approuve M^{me} Heintzbrück. C'est cela qui est évident. Filasse est ébranlée.

– Tu as peut-être raison, Mary, dit-elle.

– J'ai raison! affirme Mistress avec feu.

– Donnez-lui à boire, conseille M^{me} Heintzbrück. Pour dissiper ce médiocre cauchemar...

Le verre d'eau.

Mistress a rempli un verre d'eau. Elle s'apprête à le tendre à Filasse et, tout à coup, Filasse pousse un affreux cri ! Les quatre femmes frémissent. Filasse fait visiblement des efforts terribles. Pour quoi faire ? Ses mâchoires sont serrées, ses muscles bandés, raidis. Que veut-elle faire ? Une main rampe de trois centimètres sur le lit...

– Ne bougez pas, ordonne M^{me} Heintzbrück s'emparant du verre d'eau...

Et, soulevant la tête de Filasse, elle la fait boire. Filasse regarde Mistress avec épouvante :

– Mary ! crie-t-elle. Mary ! Que m'arrive-t-il ! Mary ! Ne me mens pas ! Mary !

– Rien ! répond sèchement M^{me} Heintzbrück en reposant le verre.

Filasse remue la main, le bras :

– C'était comme si, dit-elle égarée, mes bras refusaient d'obéir !

M^{me} Heintzbrück désigne le bras qui se meut maintenant :

– Vous voyez qu'il obéit ? Alors cessez de rêver éveillée. Ces hurlements. On croirait bien qu'on vous torture !

– Mon bras ne remuait plus, dit Filasse pleurant. Il n'obéissait plus. C'était comme si je pesais une tonne !

Elle remue le bras plusieurs fois, sans geste précis. Mistress lui prend brusquement le poignet, l'oblige à allonger son bras sur le lit, l'y maintient immobile. Elle se penche en avant pour observer la plaie. Le sang coule malgré les nombreux tampons. Des mictions, presque rien. Elle surprend le regard horrifié de La Guêpière et détourne la tête. Filasse pleure, à bout de nerfs...

– Allons, ma petite Filasse, dit Mistress tendrement

essuyant ses yeux et ses joues avec ses mains, ne pleure plus. Bientôt, tout ira mieux, tu verras. Je te le promets. Là. Tu me crois?

Le délire et la mort.

– Veux-tu que j’aie chercher Hyn? propose Mistress. Il te redonnera courage...

Filasse la regarde, les yeux blancs soudain. Elle ne bouge plus. Elle se met à souffler très fort :

– Joaquin... murmure-t-elle comme absente... Joaquin... Je t’aime...

– Allez! commande M^{me} Heintzbrück et Mistress se précipite comme folle hors de la chambre, dans le saloon...

– Où est Hyn?

– Chez l’Espagnol! dit Milady. Viens!

Elles courent, arrivent hors de souffle. Hyn, Prof, La Racine, les ont entendues et se lèvent en sursaut. Zelma les imite plus lentement...

– Filasse! crie Mistress. Oh! Filasse! La pauvre...

– Calmez-vous, asseyez-vous, expliquez-vous...

– Filasse! Filasse! Elle délire... Elle meurt!

La porte de la chambre était restée ouverte. Tout le monde regardait, sans parler. Mistress, Prof et Hyn s’approchèrent. Filasse roulait ses yeux d’un bord sur l’autre, le corps en état de contracture. L’hémorragie s’était violemment accentuée...

– Joaquin, soupire Filasse... Mon amour... Joaquin...

– C’est le Général, souffle M^{me} Heintzbrück debout à l’attention de Hyn.

– Joaquin...

– Calmez-vous, calmez-vous mon petit, dit Hyn posant sa main sur le front de Filasse...

– Joaquin... Je t'aime... Joaquin...

Elle veut se soulever, transfigurée, extasiée...

– Calmez-vous...

Elle accomplit des efforts brutaux, inconsciente, immobile. Elle crie :

– Joaquin !

Elle traîne ses mains sur le lit, remonte à son front, saisit avidement la main de Hyn, y incruste ses ongles jusqu'au sang...

– Joaquin, murmure-t-elle en roulant ses yeux affreusement...

De l'écume apparaît au bord de sa bouche. Mistress l'éponge délicatement avec son mouchoir...

– Joaquin, murmure Filasse en souriant, je t'aime...

– Elle vous prend pour lui, dit Zelma... Pauvre enfant... (Elle se met à pleurer violemment et se sauve.)

– Joaquin... On est heureux, dis, Joaquin?... Dis que tu m'aimes... Dis-le...

Hyn se tait. Prof et Mistress le regardent. De l'autre côté du lit, La Flûte pleure, la tête dans les mains. Au bout du lit, La Racine regarde ses pieds. M^{me} Heintzbrück ôte ses gants de caoutchouc lentement. Conchita et Alberte, assises, sanglotent. Zelma pleure dans le saloon bruyamment. Poucinelle et Feu-aux-Trousse apparaissent dans la porte, sans bruit...

– Dis-le ! s'écrie douloureusement Filasse...

– Oui, dit Hyn doucement. Oui Filasse. Je t'aime...

Mistress pleure. Prof lui met la main sur l'épaule. La grosse Conchita sort avec des beuglements incontrôlables. M^{me} Heintzbrück fait semblant de ranger ses affaires. Filasse s'est laissée retomber sur le lit avec un profond soupir, et tout à coup ses doigts se déplient, ses muscles se détendent :

– Je le savais, fait-elle heureuse, je le savais...

Elle a un grand hoquet qui lui remonte de l'estomac à la bouche comme la mer, et le silence enfouit la pièce sous son sable sec. Mistress sanglote sur l'épaule de Prof, La Guêpière sur celle de La Racine. La Flûte s'est jetée sur le corps de Filasse en pleurant. Hyn se penche, ferme les paupières de la morte...

– Sortez, dit-il, maintenant...

Tout le monde est sorti. M^{me} Heintzbrück veut retendre le drap par-dessus Filasse qui perd ses eaux. Milady la retient :

– Je vais en chercher des propres.

Elle part en courant. La Guêpière, un balai à la main, revient broser la chambre en pleurant. Elle aide Milady à étendre un drap blanc sur le corps après avoir ôté le linge sale, que Poucinelle emporte. Conchita arrive avec des bougies qu'elle enflamme et installe dans la chambre aux quatre coins du lit. On éteint la lampe à pétrole. On laisse la porte ouverte...

Ceux de l'APL. La chambre mortuaire. Le cavalier.

Dans la rue, Prof et Hyn réconfortent Mistress éperdue. Ils marchent. La Racine les suit, flanquée des coups de pied furieux aux cailloux. La lune brille, ronde au milieu d'un ciel immense et nuageux. M^{me} Heintzbrück et Zelma repartent en direction du palais, de l'autre côté, muettes. La Guêpière et La Flûte rattrapent le groupe devant chez l'Espagnol. Le corps de Barbasse est dans un coin d'ombre, presque sous le trottoir de bois. Un bruit soudain de cavalcade annonce l'arrivée du détachement au galop ! Les cavaliers trempés dans leurs imperméables font halte devant Hyn. Double-Mouche a sauté à terre :

– Alors ?

Fédor se penche sur l'encolure du cheval. Francoquin n'est pas là. Hyn se tait. Derrière lui, Prof et La Racine réconfortent les trois femmes en larmes.

– Elle... est... mooorte! dit La Guêpière avec des sanglots qui la secouent...

Frédégonde pousse un cri :

– Oh non! C'est trop injuste!

– Il y a longtemps? demande Big-Alik.

– Cinq minutes, à peine, dit Prof.

Tous se taisent, rendus de fatigue. Ils ont dû galoper toute la nuit sous la pluie...

– Le Général? s'enquiert Hyn.

– Chez zon père, dit Fédor. Avec Catt-biz. Zon lieutenant le cherche...

– Rentrez au camp, dit Hyn. Je vous verrai demain matin. Je vais l'attendre ici. Prof et La Racine rentreront avec vous.

– Oui, acquiesce Fédor. (Il se tait un instant, regarde Hyn :) Zuccès complet, dit-il. Au-delà de nos ezpéranzes. Grâce à lui...

– Allez, dit Hyn hochant la tête. Je vous verrai demain...

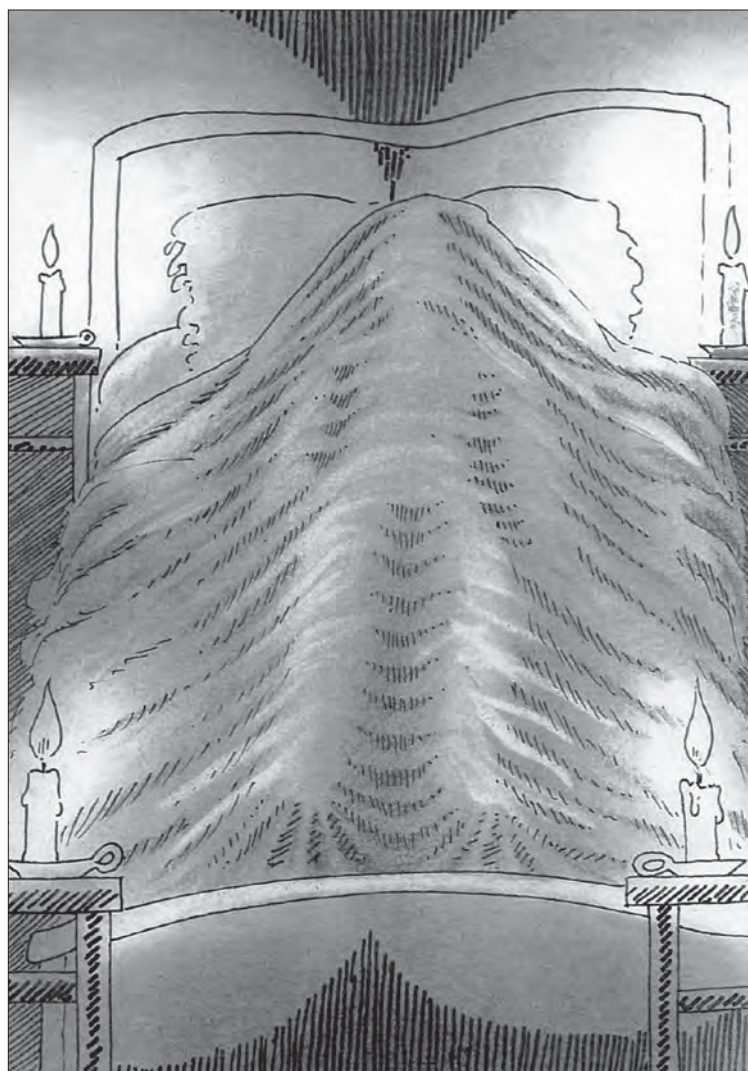
Après le départ du détachement, Hyn se retourne lentement. Double-Mouche est sur le trottoir de bois, tandis que les trois femmes rentrent dans le saloon :

– Je reste, annonce-t-il. C'est la moindre des choses...

Double-Mouche et Hyn remontent la rue lentement :

– Pauvre fille, dit Double-Mouche cigare aux dents. Je l'aimais bien.

– Tous, dit Hyn. Tous ici visiblement l'aimaient. Cette



agitation des filles autour d'elle pendant l'agonie, c'était cruel et réconfortant...

– Lui, dit Double-Mouche, a fait des prouesses. C'est grâce à lui si nous obtenons en fin de compte le double de la somme prévue. Fédor dit que sans lui, nous serions revenus démunis... (Ils sont devant chez La Bougresse. Double-Mouche désigne le corps du petits-yeux :) Qu'est-ce que c'est ?

– Un mort. Le lieutenant de Franquin s'est battu en duel, au revolver, seul contre six gars qui attendaient Slim et son ami...

– Au revolver ? Seul ?

– Oui. Un homme l'a aidé à achever.

– Il les a eus ?

– Cinq. L'homme a abattu le sixième en fuite. Ils ont sauvé la vie de Slim.

Double-Mouche siffle :

– Il ne nous a rien dit. Il a de l'audace !

Double-Mouche et Hyn sont dans le saloon de La Bougresse. Milady, Alberte, Conchita, Poucinelle vont et viennent, astiquent encore. Double-Mouche jette un coup d'œil au Jésuite mort, au passage.

– Une balle perdue, dit Hyn. Le jeune nègre et un gamin qui chantait ici ont aussi été blessés, sans gravité.

Ils entrent dans la chambre. Elle est déjà magnifiquement propre. Il y a le corps sous un drap, des bougies en grand nombre, des fleurs. Double-Mouche s'approche, soulève un peu le drap, le retend. Il hausse les épaules. Il sort derrière Hyn.

Quand Hyn et Double-Mouche sortent du saloon, un bruit de galop retentit plus bas dans la rue, montant. Hyn et Double-Mouche sont dans l'ombre. Ils tournent la tête. Un cavalier vient d'apparaître sur la place obscure, assez loin encore...

– Ce n'est pas Franquin, dit Double-Mouche en portant d'instinct les mains aux colts.

Le cavalier s'avance, au pas maintenant et, tout à coup, Double-Mouche sent la main de Hyn lui broyer l'avant-bras :

- GG! souffle Hyn en tremblant...
- Hein? dit Double-Mouche qui n'est pas nyctalope...
- GG! répète Hyn pétrissant le bras de Double-Mouche...

Le cavalier solitaire parvient à quelques pas du saloon, passe dans le carré de lumière de la porte, Hyn sort de l'ombre et, fébrile :

- GG!
- Hyn! elle crie retenant son cheval...
- La Veuve Rouge! s'écrie Double-Mouche...

Hyn lentement s'avance :

- GG... GG... Tu me reconnais...
- Hyn... dit-elle sans bouger... Oh!

Elle a poussé un cri douloureux, fait pivoter le cheval, et s'élance au galop...

- GG! crie Hyn violemment...

Paf! Paf! Paf! trois coups de feu lui explosent presque dans les oreilles, et les brûlent. Là-bas, à vingt-cinq pas, le cheval s'écroule sous sa cavalière empêtrée, et Hyn se retourne, saisi, pour voir Double-Mouche, cigare aux dents, en train de faire des moulinets avec ses colts fumants :

– J'en ai marre de vos amours, dit-il en guise de commentaire. Cours si tu veux attraper ta femme ou c'est moi que j'y vais.

La détresse.

Francoquin arriva le lendemain vers 11 heures, et le soleil brillait. Slim venait de rentrer avec les blessés. Francoquin fonçait dans la rue avec N'a-qu'un-Ceil, Catt-bis, Requiem, Iyô, Max, et l'escorte. Hyn courut à leur rencontre. Il s'empare de la bride du cheval harassé de Francoquin, manque tomber sous le choc. Silence.

– Filasse? dit seulement Francoquin dans un sanglot...

Il a déjà pleuré, les traits crispés, sales. Hyn le regarde sans répondre.

– Filasse! crie Francoquin d'une voix brisée...

– Venez, dit Hyn l'aidant à mettre pied à terre.

Il est effondré. Catt-bis, Max, Requiem l'entourent. N'a-qu'un-Ceil saute à terre à son tour, trempé. Voici venir Slim, Labosse et Ralph en silence. Hyn soutient Francoquin. Double-Mouche amène La Guêpière, Mistress et La Flûte. Thérèse regarde de la fenêtre du palais, derrière un rideau...

– Venez, dit Hyn.

Francoquin bégaye, égaré, pleure. Ils vont jusqu'au saloon. Francoquin se jette en pleurant sur la morte, balbutie. Hyn s'approche lentement, lui pose une main ferme sur l'épaule...

– Filasse! crie Francoquin qui se retourne et le regarde, hébété. Filasse! Je l'aimais moi!

– Tout le monde ici, dit Hyn la voix cassée, l'aimait...

Le cimetière indien. La vie.

Et alors Francoquin s'éveilla. C'était le soir. Francoquin se leva, sortit de sa chambre, la bouche pâteuse. Il n'avait pas assisté à l'enterrement. Il est malade. Frédégonde lui a admi-

nistré des calmants qui l'ont étourdi, endormi. Il marche avec peine. Catt-bis est dans le couloir, avec Chou-Baby et N'a-qu'un-Œil. Chou-Baby se jette dans les bras de son père :

– Père, dit-elle, père...

Elle pleure.

– Merci, dit Francoquin. Merci ma chérie... Catt-bis, emmène-la...

Catt-bis l'entraîne malgré elle. N'a-qu'un-Œil marche en compagnie de Francoquin qui s'appuie à son bras...

– Général, dit N'a-qu'un-Œil la gorge serrée, tu sais...

Francoquin lui presse le bras :

– Merci. N'en dis pas plus. Tu es un ami...

Ils vont dans le couloir. Derrière eux, Thérèse a ouvert sa porte, les regarde s'éloigner, n'ose les suivre. Ils vont. Ils sont sur la place. Catt-bis les rejoint, sans Chou-Baby. Francoquin lui sourit tristement :

– Fils, dit-il reprenant le mot de son père, c'est un sale moment...

Catt-bis ne répond pas. Ils sortent de la ville en direction du vieux cimetière. Il y a des tombes fraîches, des tumulus, certains anciens bizarrement ornés de plumes indiennes, de lances. N'a-qu'un-Œil entraîne Francoquin vers une tombe fleurie. Il y a là Slim, La Flûte, Labosse, qui s'écartent. Francoquin regarde la tombe, se baisse pour arranger machinalement un bouquet. Voici Mistress, avec Chou-Baby qui est allée la chercher, et Ralph soutenant Jésus-Christ handicapé. Ils s'arrêtent à quelques pas. Mistress se décide, s'approche :

– Général, dit-elle...

Elle pleure.

– N'a-qu'un-Œil, dit doucement Francoquin, emmène-la...

– Non, refuse fermement Mistress. Non. Je ne pleure pas.

Ralph hoche la tête. Mistress l'entend murmurer « quelle connerie la vie ». Francoquin a-t-il entendu ? Lentement, Slim, Ralph soutenant Jésus-Christ, les autres s'éloignent. Catt-bis entraîne Chou-Baby qui sanglote, énervée. N'a-qu'un-Ceil reste, avec Mistress. Francoquin piqué devant la tombe, parle sans regarder Mistress :

– Au fond, c'était bizarrement vous son amie, n'est-ce pas ? C'est étrange...

– Je l'aimais, dit Mistress...

– Et elle vous aimait, dit Francoquin. Elle ne me parlait à la fin que de vous... Ralph a raison : la vie, c'est d'un con...

– Ne dites pas cela, dit Mistress. C'est faux. N'ayez pas de la vie une opinion préconçue. Ne dites pas cela...

– Ça fait une semaine que nous sommes partis, dit Francoquin haussant les épaules. Une semaine précise. On dirait que ça fait un an. J'ai perdu tant de choses...

– Vous en avez gagné, remontre Mistress. Vous avez des amis, des vrais. Vous avez un gendre que vous aimez comme un fils. Vous avez maintenant des collaborateurs que vous estimez et qui vous estiment, que vous respectez et qui vous respectent. Avec eux, vous avez l'avenir devant vous, ouvert. Pour vous, courageusement, tout doit commencer, continuer...

– Filasse, gémit Francoquin...

Il se met à pleurer doucement, sans bouger, les bras ballants. Mistress Mary les saisit spontanément, des deux mains :

– Ne pleurez pas, pas vous, dit-elle. Vous me faites trop de peine...

N'a-qu'un-Ceil a posé sa main sur l'épaule de Mistress, la presse discrètement. Ils s'éloignent. Cyclopus Hyn et Fédor Yashpoutine viennent à leur rencontre. Ils s'arrêtent à leur hauteur au bout du cimetière. Ensemble, ils regardent. Fran-

coquin s'est assis sur un vieux tumulus indien proche de la tombe de Filasse. Le soir descend. Hyn et Fédor se remettent en marche. Pendant qu'ils se dirigent vers Francoquin par les allées, Mistress et N'a-qu'un-Ceil voient ce dernier assis, les coudes appuyés sur les genoux, immobile, la tête penchée en avant dans les mains. Peut-être qu'il pleure? Ou qu'il réfléchit? Ou peut-être qu'il dort? Allez donc savoir?

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

Table des matières

L'évasion.....	7
Un père.	15
Chez les Cyclopus. La demande.	16
Réunion. Décisions graves. Cyclopus Hyn mène le jeu.	27
Chou-Baby et les lesbiennes. M ^{me} Heintzbrück passe à l'offensive.	31
Préparatifs de mariage. Le Jésuite réticent.	38
Espionnage?	41
Les pommes volantes.	42
Un repas de noces qui manque tourner mal mais finit dans la bonne humeur.	45
Jésus-Christ chassé d'un bordel. Francoquin revient sur ses pas.....	62
L'amour de Filasse. Les adieux.	64
Le fils du Juge.....	69
L'Espagnol.	71
Par les coteaux. Premier interrogatoire du suspect.	72
Quand cinq tueurs méditent... ..	74
Les lavandières.....	79
Philomène. N'a-qu'un-Œil a des ennuis.	87
Sur le chemin du camp, sans N'a-qu'un-Œil.	97

Ralph voit rouge.....	100
Le verdict.	101
La vengeance de Philomène.....	102
Préparatifs ultimes et premiers soins.	104
La revanche du Boucher.	105
L'expédition. La pluie. N'a-qu'un-Ceil est malade.....	106
Chez Prof.	110
Regroupement. Les roulottes.	112
L'ethnologue.....	115
Billy Long-Nose l'aristocrate.....	115
La question.	115
Suppositions, calculs, plans d'action.	119
Slim en expédition.	123
L'angoisse de N'a-qu'un-Ceil.	126
En reconnaissance. Francoquin à la pêche. L'homme-rat.....	132
Filasse. L'enlèvement. N'a-qu'un-Ceil à la rescousse. Mistress congédiée.....	143
Les kidnappeurs.	153
Vocabulaire. Mistress à la recherche d'un gîte. Chou-Baby chez Cyclopus.....	155
Slim est de retour. Francoquin et les Ziù.....	159
Avant l'action.	165
Chou-Baby chez Cyclopus. Le poète. Une leçon de littérature potentielle.....	169
L'action : l'appât.....	177
Coup d'œil en ville.	178
L'action : l'engagement.....	180

Visite à Filasse alitée.	185
L'action : contrôle.	189
N'a-qu'un-Ceil se porte mieux.	190
L'action : les prés inondés. Nécessité d'improviser.	191
Inventions.	193
Expérience.	194
Francoquin paie de sa personne.	195
Cyclopus Hyn au palais.	196
Mistress pose des questions qui restent sans réponses.	199
Le carnage.	203
Après la bataille.	204
N'a-qu'un-Ceil contre Cyclopus Hyn.	
Mistress et la violence.	207
La fille. Observations.	210
Le fou. Les paysans. Duel à la scie.	212
Philomène.	225
Perversions.	225
L'affrontement. Francoquin arbitre.	227
Les ophiolâtres.	230
Mistress et N'a-qu'un-Ceil chez les paysans.	
Collation. Albert.	235
Ralph.	240
Que préfères-tu ?	242
Cara-o-Cruz. El Zurdo. La tuerie. L'étrange Long-Nose.	244
Le retour de Barbasse.	254
Le procès.	255
Barbasse et ses <i>gunslingers</i>	262

Dialogue.	269
Une idée de N'a-qu'un-Ceil. Mistress en opposition.	271
N'a-qu'un-Ceil aux renseignements.	273
Jésus-Christ raconte sa vie. Les limites de Mistress Mary.	274
N'a-qu'un-Ceil se résigne à accepter des solutions de fortune.	281
Le chantier du chemin de fer. Les ingénieurs et le télégraphe.	281
Jeu dangereux et mesquinerie. Ralph encore.	285
La réponse de l'Empereur.	290
Mistress visite La Flûte et Filasse. Le courage. Fusillade.	291
Seul contre six.	297
L'albinos.	310
Le beau Peter. L'Empereur. Francoquin conquiert ses lettres d'ignoblesse.	311
Francoquin tisse (déjà) sa toile.	332
Voyage en train. Méditations sur le succès.	333
Après le duel.	336
Au chantier.	338
N'a-qu'un-Ceil va trop loin mais s'excuse.	339
L'art de tirer des bordées.	341
Francoquin présente Catt-bis à son père, et exige des faveurs. Amélia.	343
L'état de Filasse empire. M ^{me} Heintzbrück entre en scène. ...	347
L'aveu. N'a-qu'un-Ceil choisit l'action. L'impuissance et l'espoir.	355
Le Jésuite blessé.	357

Francoquin au jardin. Ce que Catt-bis pense avoir appris. ...	359
Rien à faire pour le Jésuite.	362
Amélia et l'héritage. Francoquin réagit.	362
La piqûre. Mistress et Cyclopus Hyn : GG.....	371
L'agonie.	375
Le rêve.....	381
Le verre d'eau.	382
Le délire et la mort.	383
Ceux de l'APL. La chambre mortuaire. Le cavalier.....	385
La détresse.....	391
Le cimetière indien. La vie.....	391

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-133-0

Achévé d'imprimer en septembre 2011
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : septembre 2011.

100 exemplaires hors commerce, numérotés de 1 à 100,
accompagnés d'un dessin original de Yak Rivais
et 100 exemplaires ordinaires.